

GÉOGRAPHIE
D'HÉRODOTE,

PRISE DANS LES TEXTES GRECS DE L'AUTEUR, ET APPUYÉE SUR UN EXAMEN GRAMMATICAL ET CRITIQUE;

AVEC

ATLAS

Contenant la Géographie des trois grands Historiens de l'antiquité, et les Plans des batailles qu'ils ont décrites;

ET AVEC TROIS *INDEX*.

PAR J. B. GAIL,
CHEVALIER DE PLUSIEURS ORDRES, MEMBRE DE L'INSTITUT, CONSERVATEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE DU ROI, &c.

[Voyez *folio verso.*]

TOME I.er

DE L'IMPRIMERIE ROYALE.
A PARIS,
Chez { MM. TREUTTEL et WÜRTZ, DELALAIN, DUFART, &c.
GAIL neveu, au collége royal, place Cambrai.

AVIS.

I. *Sur l'Atlas.* II. *Sur les Tableaux chronologiques.* III. *Sur le Philologue.* IV. *Sur le nouveau prix de Xénophon.* V. *Sur la collection complète des trois grands Historiens grecs*; 24 vol. *in-4.°*, papier vélin.

I. *Atlas. Cartes géographiques et plans de bataille*, 106 pl. Cet Atlas peut servir de suite aux Œuvres d'Hérodote, de Thucydide et de Xénophon. — Noms des tacticiens et des géographes à qui je dois les dessins des cartes et plans : pour les plans de batailles, MM. les généraux Carnot, Marescot, Sorbier, Solémy, Mathieu Dumas, &c.; — pour la géographie, MM. Barbié du Bocage, Letronne, W. Gell, et M. Isambert sur-tout; — pour les temples égyptiens et grecs, &c. &c. &c., M. Romain Rondelet.

II. *Tableaux chronologiques des principaux faits de l'histoire avant l'ère vulgaire.* La 1.re édition de mon Atlas contenoit des tableaux chronologiques; c'étoit un abrégé de trente-huit pages: j'offre aujourd'hui un ouvrage considérable, dont l'avertissement indique les améliorations. Prix, 6 fr. *in-8.°*, et 12 fr. *in-4.°*

III. *Le Philologue.* Les Cartes géographiques, les Plans de batailles et divers points de chronologie ont donné lieu à des discussions de textes grecs. Elles sont contenues dans *le Philologue.* Cet ouvrage sera très-utile aux instituteurs : les gens du monde pourront s'en passer, puisque le II.e *Index* de l'Atlas donne l'analyse des Cartes et Plans. On pourra se procurer séparément, avec un titre particulier, six vol. du *Philologue* relatifs aux batailles. Prix, 60 fr. — Pour les acquéreurs du Xénophon, le prix sera extrêmement modéré.

IV. *Xénophon.* Le prix de Xénophon, dix vol. *in-4.°*, avec l'Atlas de 106 planches, sera désormais de 190 fr. (au lieu de 170 fr.) avec les Tableaux chronologiques; de 240 fr. avec les deux nouveaux volumes de Xénophon qui viennent de paroître. — Le prix de l'Atlas, pris séparément, est de 60 fr., et de 40 fr. seulement pour ceux qui sont inscrits comme acquéreurs de Xénophon. — Le prix des cartes de chacun des trois historiens, prises séparément, est de 24 francs.

V. Collection complète (pap. vél.) des *trois grands Historiens*, dont il n'existe que quarante exemplaires complets; 730 fr. (24 vol. *in-4.°*).

AVERTISSEMENT.

OBSERVATIONS de M. DE STEMPKOVSKY.— Réfutation de reproches faits à l'Historien de la Russie, M. KARAMSIN. — Observations sur l'Histoire primitive des peuples de la Russie, &c.

Nota. Voyez, en tête du I.er *Index*, 1.° les abréviations; 2.° l'ordre alphabétique par nous adopté.

L'IMPRESSION du premier volume de ma *Géographie d'Hérodote* a été terminée en 1822. Avant d'aller au-delà, considérant que le sceptre des Czars s'étend sur tout ce que les anciens ont appelé la *Scythie,* qu'il atteint même jusqu'aux chaînes du Caucase, je crus devoir consulter des Russes et des Polonois sur le premier volume déjà imprimé, et sur ce qui me restoit à faire (1). Eux seuls me sembloient juges naturels de mes rapprochemens entre les régions éloignées qu'ils habitent et des textes grecs géographiques soumis pour la première fois à un examen grammatical et critique (2). Mes espérances ont été

(1) Pour mettre la dernière main à mes recherches sur la Chersonèse-Taurique-Scythique ou Crimée, j'attends un ouvrage rare que son Exc. M. le C.te de Langeron a eu l'extrême bonté de me promettre.

(2) Ni d'Anville, ni le major Rennel, ni le C.te J. Potocki n'ont discuté grammaticalement. Le C.te J. Potocki avoue *(passim)* que les traductions ont été ses oracles.

surpassées. Je dois à divers, soit Russes, soit Polonois, des livres, des conseils, d'utiles documens; à plusieurs de nos géographes françois, à MM. Barbié du Bocage, Malte-Brun, et sur-tout à M. Isambert, de très-bonnes idées. Voici des observations dont je suis redevable à l'obligeance de M. de Stempkovsky.

LETTRE

De M. DE STEMPKOVSKY, Colonel au service de la Russie, et Correspondant de l'institut de France.

« MONSIEUR,

« Je viens de lire avec attention, quoiqu'à la veille de mon départ, votre premier volume de la *Géographie d'Hérodote.* Je soumets à votre jugement les observations suivantes.

» *Pag. 3, vers la fin.* Je crois qu'il n'y a pas eu de colonies grecques dans la mer Noire avant Homère. Les Milésiens ne commencèrent à y former des établissemens que vers le milieu du VII.e siècle avant J. C. Istrus et Olbia, qui paroissent avoir été leurs plus anciennes villes dans le Pont, ont été fondées, selon Eusèbe, 655 ans avant notre ère. Selon Scymnus de Chio, les Mégariens bâtirent Héraclée du Pont vers le temps du règne de Cyrus.

» *Pag. 16.* Les erreurs reprochées à M. Karamsin

doivent être plutôt attribuées à ses traducteurs qu'à cet historien. On lit, en effet, dans l'édition russe de son ouvrage, pages 7 et 8, *Thyssagètes* et non *Thersagètes;* et à la page 9, *Tyras, Tyrites, Porata* et *Ordessus,* au lieu de *Torys, Tirètes, Porara* et *Ordenus.* Ces erreurs peuvent être en partie causées par l'orthographe russe, sans avoir égard à la manière dont ces noms s'écrivent en grec. Il est vrai que M. Karamsin, pag. 8, écrit *Agrippéens* (et non *Agroppéens*) *:* il devroit écrire, d'après Hérodote, *Argippéens;* mais je pense qu'il y a ici faute d'impression.

» *Pag. 21.* Je suis parfaitement de l'avis de l'auteur, que l'*Araxe* d'Hérodote est le *Wolga* d'aujourd'hui. Les quarante embouchures, les îles nombreuses qui y sont situées, et l'abondance des poissons qu'on y pêchoit, ne conviennent qu'à ce fleuve. Ce qui doit confirmer cette supposition, c'est le récit qu'Hérodote fait de l'expédition des Scythes nomades contre les Cimmériens. Chassés de l'Asie par les Massagètes, ils passent l'*Araxe,* et viennent fondre sur les Cimmériens, établis sur les bords du Tyras et en Tauride; ils mettent en fuite ce peuple, et, en le poursuivant, traversent le Caucase et pénètrent dans la Médie. Si l'on vouloit supposer que, sous le nom d'*Araxe,* Hérodote a voulu désigner ici le fleuve connu aujourd'hui sous ce même nom, et qui coule

entre la mer Caspienne et la mer Noire, il en résulteroit que les Cimmériens, pour s'enfuir, auroient pris le même chemin par lequel étoient venus ceux qui les avoient expulsés de leurs demeures, et que les Scythes, pour fondre sur la Médie, auroient repassé par le pays même d'où, peu auparavant, ils avoient été chassés par les Massagètes; ce qui n'est point admissible. Il est d'ailleurs constant que les Massagètes habitoient à l'est de la mer Caspienne, dans une plaine immense (Hérod. I, 104), qui est celle des *Kirguisses* d'aujourd'hui. L'*Araxe* d'Hérodote n'est donc point le *véritable Araxe*, connu jusqu'à ce jour sous ce nom, et ne peut être que le *Wolga*. Strabon même, en parlant de l'*Araxe* du pays des Massagètes (liv. II, pag. 512), semble désigner le *Wolga*, et critique fort mal-à-propos Hérodote. En adoptant cette supposition, on explique parfaitement l'expédition des Scythes : on les voit arriver par le nord de la mer Caspienne et du Pont-Euxin (route qu'ont prise dans la suite tant de peuples barbares pour envahir l'Europe), et les Cimmériens se replier sur la Tauride, traverser le Bosphore (Strab. liv. II, pag. 494), et s'enfuir par le Caucase en Asie.

» Il paroît, au reste, que le père de l'Histoire confond, sous le nom d'*Araxe*, et le véritable Araxe, et le Wolga, et l'Oxus ou le Jaxarte. Nous avons vu

les conditions qui peuvent se rapporter au *Wolga:* ce qu'Hérodote raconte de l'Araxe relativement à la guerre de Cyrus contre les Massagètes (1, 205) paroît convenir plutôt à l'*Oxus,* ou au *Jaxarte.* Ce qu'il dit enfin sur sa source (1, 202) et sur son cours au nord de la Perse, *vers le soleil levant* (4, 40), semble désigner le *véritable Araxe.* C'est un point de la géographie ancienne qu'il seroit important d'éclaircir. (Nous nous en sommes occupés. G.)

» *Pag. 87.* On lit : « Les Hellènes des bords de » l'Hypanis les appeloient (les Scythes géorgiens) » *Borysthénites ;* mais ils se nomment eux-mêmes » *Olbiopolites.* » Cette phrase présente un double sens. Mais, comme il est impossible de supposer que des Scythes, qui n'avoient point de villes, se fussent appelés *Olbiopolites,* et qu'il est clair que ce sont les Grecs qui habitoient la ville d'*Olbia* sur l'Hypanis, qui se donnoient le nom d'*Olbiopolites,* je crois qu'Hérodote a voulu dire ici « que les Hel- » lènes de l'Hypanis, en se nommant eux-mêmes » *Olbiopolites,* donnoient le nom de *Borysthénites* aux » Scythes géorgiens, leurs voisins. » Nous savons que les anciens appeloient *Borysthénites* les habitans mêmes d'Olbia. Hérodote, qui connoissoit bien les localités dont il parloit, a sans doute voulu relever cette fausse dénomination, qui ne devoit être appliquée qu'aux Scythes des bords du Borysthène. Aucun

monument tiré des ruines d'Olbia n'offre le nom de Borysthénites; tous présentent, au contraire, celui d'*Olbiopolites :* cette circonstance sert parfaitement à expliquer le passage d'Hérodote, et à rendre justice à son admirable exactitude. Si ensuite Hérodote désigne Olbia sous le nom de *ville de Borysthénites,* c'est sans doute pour se faire mieux entendre de ceux pour qui il écrivoit (4, 18 et 53).

» *Pag. 135.* Il faut faire attention qu'il existe en Russie deux villes du nom de *Mohilou :* une sur le *Dniéper,* dans la Russie blanche; l'autre sur le *Dniester* en Podolie. Le nom de ces deux villes vient probablement des tombeaux qui doivent avoir existé sur leur emplacement; car *mohila,* dans les langues slaves, signifie *tombeau,* ou *tertre funéraire.*

» *Pag. 136.* On y lit les noms de deux villes de Podolie, appelées *Tuzan-Baltan,* et *Paliow Jezioro-Wloxefgirod.* Ces noms me sont inconnus, quoique je connoisse bien le pays. Ils sont visiblement corrompus. Vers les limites de la Podolie et du gouvernement de Cherson, on trouve une petite ville qui s'appelle *Balta;* c'est peut-être celle-là qu'on a voulu désigner; un faubourg de cette ville s'appelle *Josephgrod.*

» *Pag. 137.* Hérodote est on ne peut pas plus exact en disant que, près de la mer, « l'Hypanis » (le Bog) mêle ses eaux avec le Borysthène (le

» Dniéper); » car de l'endroit où le Bog, ou Boug, se décharge dans le *Liman du Dniéper* (nom qu'on donne au golfe de ce fleuve), il n'y a tout au plus que vingt-quatre werstes ou six lieues jusqu'à la mer; et l'on peut dire que ces deux grands fleuves ont une embouchure commune dans la mer Noire.

» *Pag. 137 et 138.* La rivière de *Chesternia*, dont il est question, s'appelle *Ingouletz;* Chesternia est un bourg situé sur ses bords.

» *Pag. 138, lig. 4.* Il faut lire *Dniéper* au lieu de *Dniester.* Le Dniester est l'ancien *Tyras.* Cette faute typographique est répétée p 139, lig. 5, et p. 140, lig. 8.

» *Pag. 140.* Je crois que le C.te Potocki a tort d'appliquer à la rivière appelée aujourd'hui *Konskie-Wody*, ce qu'Hérodote rapporte au *Panticapès*, puisque cette rivière ne sort point d'un lac, et coule de l'est à l'ouest, et non du nord au sud.

» Plus bas, à la même page, il est dit que « l'Hy-» pacyris, comme tous les ruisseaux des steppes, » forme, à son embouchure, un *limon* considé-» rable. » Il faut lire *liman*, et non *limon.* On appelle dans le pays *limans* (mot évidemment tiré du grec) ces espèces de golfes que presque toutes les rivières qui se jettent dans ces contrées dans la mer Noire, forment à leurs embouchures. On dit *liman du Dniéper*, *liman du Boug*, *liman du Dniester*, &c.

» *Pag. 141, vers la fin.* Il y est dit, d'après le C.te Potocki, « qu'il n'existe point de rivière remar-» quable entre les pays de l'Hylée et le fond du » Palus-Méotis. » Mais le *Mious*, qui coule dans les environs de Taganrog; le *Kalmious*, près de Mariopol; la *Berda*, près de Petrovsk, peuvent être mis au nombre de rivières assez fortes, sur-tout vers leurs embouchures dans la mer d'Azoff. On y en trouve quelques autres moins considérables.

» *Pag. 143.* Il est encore dit « qu'il n'existe point, » entre le Gerrhus et le Tanaïs, de fleuves considé-» rables communiquant directement avec la mer. » Mais l'Oarus, le Lycus et le Syrgis d'Hérodote pourroient peut-être se retrouver dans les rivières que j'ai nommées plus haut. Les bonnes cartes modernes, comparées aux tables de Ptolémée, pourroient beaucoup servir dans ces recherches.

» *Pag. 144.* J'ai déjà parlé plus haut de l'Araxe d'Hérodote, qui ne paroît être autre chose que le *Wolga*. Mais il est difficile de supposer que ce fleuve ait jamais été réuni au *Don*. Le nivellement qui a été fait lors du projet de réunion de ces deux fleuves par le moyen d'un canal, a fait voir que le Don étoit bien plus élevé que le Wolga; cause qui a même empêché jusqu'ici l'exécution de ce beau projet.

» *Pag. 145, lig. 5.* Il faut mettre *Medwéditza*, qui est un des affluens du Don, et non *Medriaditza*,

mot tout-à-fait corrompu. *Medwéditza* signifie *ourse* en russe.

» *Même page, plus bas.* Il n'existe point de montagne à une très-grande distance dans le voisinage du Don. Les *monts Tauriques* ne peuvent être autres (1) que cette petite chaîne de montagnes qui borde la *Tauride*, ou *Crimée* d'aujourd'hui, au midi. On n'en trouve point d'autres dans cette vaste contrée, que les anciens appeloient *Scythie.*

» *Pag. 146.* Il y avoit dans ces contrées deux villes qui portoient le nom de *Cimmérie;* l'une dans la presqu'île Taurique, l'autre dans l'île de Taman, sur la côte d'Asie. Strabon nous transmet des particularités sur cette dernière (liv. II, p. 494).

» Votre travail sur la Chersonèse Taurique-Scythique de Strabon est-il terminé? Je l'attends avec impatience.

» J'ai l'honneur d'être, &c. »

M. de Stempkovsky termine sa lettre par des éloges. Je les reçois à titre d'encouragemens; ils me sont nécessaires, m'étant engagé dans une carrière neuve et difficile à parcourir. C'est, en effet, pour

(1) Les monts Tauriques dont parle Hérodote, ne pouvant être dans la Crimée, peut-être Hérodote a-t-il voulu parler uniquement de simples collines. G.

la première fois, peut-être, qu'on offre la géographie des trois grands historiens (1), soumise, en grande partie, à un examen grammatical, philologique et critique.

J'ai travaillé *en conscience :* mais malgré tous mes efforts, j'aurai commis des erreurs, et même de très-graves, en géographie et en grammaire. J'en recevrai les preuves avec reconnoissance, pourvu que les philologues qui me les transmettront, ne s'enorgueillissent pas trop des remarques qu'ils répéteront d'après nos maîtres en géographie (2); pourvu encore qu'ils ne ferment pas les yeux sur les vérités qui rachètent mes erreurs.

Mes censeurs philologues ont eu l'injustice ou l'ignorance de traiter de paradoxes ces mêmes aperçus sur l'Olympie, sur l'Épithrace, sur la bataille de

---

(1) Je ne donne encore que deux volumes. Mais j'espère, Dieu aidant, publier l'ouvrage complet. J'ai discuté quantité de textes géographiques d'Hérodote, de Thucydide, de Xénophon, et même de Théocrite.

(2) Il en est plusieurs parmi eux dont j'ai remarqué ce qui me sembloit parfois inexact. Mais voyez dans le *Prospectus* de mon *Philol.* pag. 7 et *passim*, ce que je suis le premier à penser et à dire hautement de ces petites victoires remportées sur des personnages distingués. Lorsque je cite leurs inexactitudes, je ne manque jamais de rappeler que, s'ils se sont trompés, parce qu'ils sont hommes, ou parce qu'ils n'ont pas examiné, ils n'en restent pas moins au premier rang, et dignes d'hommages et de reconnoissance. Je leur présente, non des critiques, mais des observations; tribut d'estime et moyen d'alléger leurs nobles travaux.

Mantinée, qui sont maintenant au rang des découvertes. Qu'auroient-ils dit, si alors j'eusse avancé, ce que je crois avoir démontré depuis, qu'il n'a pas plus existé de ville de Némée, de ville d'Uranopolis, que de ville d'Olympie ; si je leur eusse alors annoncé la réfutation de quantité d'autres erreurs historiques et géographiques !

J'ai acquitté une partie de ma dette envers M. de Stempkovsky et autres savans. La reconnoisance envers les vivans ne doit pas faire oublier les morts. C'est une justice de reconnoître que M. le C.te J. Potocki m'a été fort utile. J'ai puisé, dans son *Histoire primitive des peuples de la Russie*, des notions locales, nationales et traditionnelles, nécessaires à l'intelligence du 4.e livre d'Hérodote. Mais on regrettera que le savant comte ait fait parfois de la géographie, comme Follard (1) faisoit de la tactique, avec des traductions souvent infidèles qu'il déclare ingénument copier mot à mot; que dans ses fragmens sur la Scythie et la Sarmatie (2), annonçant un dépouillement universel de tous les anciens géographes sur la Scythie et la Sarmatie, ce qui étoit une fort

(1) De Follard cite son Duryer comme autorité. Le C.te J. Potocki fait de même. Voyez son *Histoire primitive*, pag. 59 et *passim*. — Pag. 91, en protestant de son respect pour M. Larcher, il déclare qu'il le copie presque toujours.

(2) Pag. 8 de cet autre ouvrage du même Comte.

bonne idée, il en ait excepté Hérodote et Strabon (non parce que leurs textes sont difficiles, mais) parce que, dit-il, Hérodote et Strabon sont dans les mains de tout le monde (1); que, ne s'astreignant pas à discuter, à combiner les textes d'Hérodote et de Strabon, il ait plus d'une fois, comme M. Rennel, éludé les difficultés qu'auroit fait naître cette combinaison, et se soit ainsi privé des résultats lumineux de la discussion; qu'il ait négligé de déterminer, d'après les textes et les connoissances qu'il avoit des localités, la position du Gerrhus, rivière, du Gerrhus, pays, de l'Hypaciris, du Syris, des Taures, des Sindes, qu'il confond avec les Cimmériens, &c. &c.

On regrettera qu'il ait fait aussi peu dans son article sur le pays des Budins.

De judicieuses réflexions l'ont conduit à penser que des Budins descendoient les Susdalois. Mais comment, à l'occasion des animaux à tête ou face carrée qui se trouvent dans un lac du canton des Budins, ne s'est-il pas aperçu de l'inexactitude de Larcher, qui voit dans ce lac des animaux à museau carré, tandis que le texte parle, non d'une partie de la tête, mais de la face toute entière? Espérant avoir retrouvé dans le lac Iwanow Ozero, près de Tula, le lac d'Hérodote, comment n'a-t-il pas sollicité, sur

---

(1) Ma *Géogr. d'Hérodote*. t. I, p. 230.

la forme des animaux habitans de ce lac, des renseignemens aussi curieux que ceux qu'il transmet sur la position probable des Budins! Il auroit tout-à-la-fois bien mérité des naturalistes et des géographes (1).

Ces remarques, et sur-tout les *Index*, soit de l'*Atlas*, soit de la *Géographie d'Hérodote* (2), prouvent, ce que dit le frontispice de ce livre, que notre géographie ancienne est prise dans le texte même des écrivains grecs, soit historiens, soit géographes.

---

(1) Après avoir parlé des Budins, pag. 91 *(Hist. primit.)*, et du lac d'Hérodote, pag. 93, il revient aux Budins (*ibid.* pag. 110 *bis*, laquelle devroit être dite p. 120): « Les Budins, peuple roux, de race Tschoude, chez qui étoit une ville grecque appelée *Gélonos*. Ils habitoient à la gauche du Tanaïs, depuis sa source jusqu'à son rapprochement du Wolga. En sortant de chez les Budiniens, on entroit dans un désert de huit journées de chemin : c'est ce même désert où Darius s'arrêta sur le Schoper; et comme il alla vers le nord, on peut supposer que la ville de Gélonos, d'où il venoit, devoit être assez près de Oust-Chopersk. »

(2) Le deuxième *Index* de la *Géographie d'Hérodote* contient, particulièrement sur les prépositions, des additions étrangères à la Géographie d'Hérodote. Voulant prendre date, j'ai dû publier ces observations, qui d'ailleurs se rattachent à mon travail sur les prépositions considérées géographiquement.

INTRODUCTION

À LA

GÉOGRAPHIE D'HÉRODOTE.

L'ANCIENNE géographie de la Grèce et du Monde connu nous est présentée à deux époques par deux grands hommes, Homère et Hérodote.

Quatre siècles les séparent l'un de l'autre (1). Si on les considère sous le rapport de la chronologie, la distance est grande; elle est incommensurable, si on les compare entre eux sous les rapports géographiques.

Le premier, représentant la terre sous la forme d'un disque plat, environné du fleuve Océan, coupe la moitié de ce disque par le Pont-Euxin, la mer Égée, et le reste de la Méditerranée. Son Monde, composé de deux parties, et dont l'enceinte sacrée des Delphiens est le point central, embrasse une grande étendue;

(1) Homère et Hésiode sont nés 884 ans avant J. C.; Hérodote, 484 ans avant J. C. (je parle d'après M. Larcher (a); fait qu'appuie Hérodote (2, 53), qui incline à penser qu'Homère et Hésiode ne lui étoient antérieurs que de 400 ans; il le dit au reste avec réserve. Ainsi que la géographie, la chronologie étoit encore à son berceau.

(a) Hérodote, tom. II, pag. 283, et tom. VII, pag. 359. Nous parlerons ailleurs de ces dates de M. Larcher. Voyez Barthelemi *(Anach.)*, tom. VII, *Hommes illustres*.

mais ses connoissances positives sont extrêmement bornées. Les côtes de l'Italie restent dans l'obscurité; la Sicile se trouve peuplée de fantômes merveilleux qui se seroient dissipés à la vue de hardis navigateurs. Au delà de la Sicile, plus d'idées précises; l'œil ne voit que des îles enchantées, bornées par les portes des enfers. Une journée de chemin conduisoit du détroit de la Sicile à l'île de Circé; une autre journée conduisoit de cette île à l'entrée du fleuve Océan. Homère n'avoit donc aucune idée du gisement des côtes d'Afrique et d'Espagne.

Au nord, il posoit pour limites les monts Riphéens, c'est-à-dire, les monts de Thrace, du Danube, des Pyrénées, des Alpes, du Caucase, du Taurus; tous monts qu'on a reculés, ainsi que les Arimaspes et les Hyperboréens (1), à mesure qu'on pénétroit dans les régions du nord.

Au nord de l'Europe, la géographie d'Homère s'arrête à la Thrace et à l'Epire; au nord de l'Asie, à la mer Noire. Le pays des Amazones et celui de la Colchide ne sont que des champs de merveilles. Quant au nord-est, M. Malte-Brun y voit la mer Caspienne confusément désignée sous le nom de *Lac du Soleil.*

Vers l'orient, ou le sud-est, ou bien au midi, Homère semble indiquer les plaines d'Assyrie et de

---

(1) Le fleuve Éridan étoit également reculé par les anciens, parce que ce nom étoit donné, non a un fleuve connu, mais à un fleuve imaginaire placé en des régions obscures.

Syrie ; au midi, il place l'Égypte, qu'il paroît connoître assez confusément.

Toute la partie méridionale est occupée par des Éthiopiens inconnus, depuis le Phase jusqu'au fleuve Océan. La Grèce, la Troade et la basse Asie, voilà presque tout le Monde d'Homère. Dans le reste, ne pouvant être historien géographe, il ouvre un Monde poétique, dont les extrémités sont peuplées de monstres, et de toute part fermées par des abîmes ; un Monde fantastique, vers lequel une crédule ignorance redouta de porter ses pas; en sorte que la géographie d'Homère est un point lumineux qui éclaire la Grèce et les côtes de la basse Asie, mais qui bientôt s'affoiblit en s'étendant, et laisse dans l'obscurité les contrées lointaines.

Hérodote trouva la science en cet état lorsqu'il entreprit l'histoire du Monde connu. Desirant vivifier ses récits par une fidèle description des localités, il conçut l'idée de voyages auxquels il devroit des renseignemens plus certains, des vérités géographiques inconnues avant lui. Afin de mieux apprécier le mérite de l'exécution, il importe de bien considérer l'époque de cette hardie conception.

Dans l'intervalle de temps qui sépare Homère d'Hérodote, les Phéniciens avoient déjà fondé Gadès; les Phocéens avoient visité la Sardaigne, la Corse et la Gaule; des colonies de Milet et de Mégare, la plupart antérieures à Homère, avoient parcouru la mer Noire; des Grecs s'étoient établis en Sicile et ailleurs.

Ces voyages, et diverses expéditions militaires, avoient préparé des matériaux aux géographes futurs; mais, pour les recueillir et dissiper les ténèbres, que d'obstacles à vaincre !

D'abord, on s'étoit habitué à placer les découvertes récentes et les nouvelles extensions dans le cadre étroit tracé par Homère; habitude qui devoit entraver l'observateur : ensuite, il n'existoit pas de géographie astronomique. Hipparque, en effet, ainsi que le remarque M. Delambre, en est le véritable créateur, puisque ce fut lui qui créa l'astronomie et la trigonométrie rectiligne et sphérique; lui qui eut l'heureuse idée de partager la terre en méridiens et en parallèles à l'équateur, et de désigner chaque lieu par longitude et latitude.

Il n'existoit point de dépôt de connoissances géographiques, point de corps de doctrine raisonnée; il n'y avoit pas plus de géographes que d'historiens.

Il falloit donc créer la géographie en même temps que l'histoire; aller chercher des matériaux épars chez des peuplades ou disséminées par la défiance, ou rapprochées par la foiblesse et la crainte; chez des rois que l'esprit de conquête rendoit aussi curieux de recherches géographiques, que soigneux de les tenir cachées; chez des nations commerçantes, mais peu jalouses de dissiper les ténèbres, et craignant de provoquer l'essor des navigateurs. Il falloit un homme aussi plein d'ardeur pour l'étude que passionné pour la gloire; comptant pour rien les fatigues, pour beau-

coup les moindres découvertes; allant du sud au nord, de l'est à l'ouest; voyageant dans presque toutes les contrées du Monde connu.

Cet homme s'est rencontré. Hérodote, en effet, a parcouru l'Égypte jusqu'à Éléphantine (2, 29); la Libye, dont la description (4, 168-199) nous étonne; la Syrie (2, 12, 116; 3, 91; 4, 39; 7, 89); la haute et la basse Asie, où il avoit visité soigneusement Babylone et son *hiéron* (1, 183 *sq.*); la Thrace (voyez *Préf.* de Larcher); la Scythie, qu'il annonce (4, 16) en des termes qui ont frappé M. Rennel; enfin, presque tout le Monde connu de son temps; racontant ce qu'il a vu lui-même (αὐτόπτης, 2, 29; 4, 16), et, lorsqu'il n'a pu voir par lui-même, puisant aux meilleures sources (2, 99, 1 *sq.*), recevant des colons grecs établis aux environs du détroit Cimmérien (1), de précieux renseignemens (4, 12, 1); et produisant des résultats clairs et bien discutés, de ce qui n'offroit, avant lui, que du vague, de l'obscurité, de la confusion.

Tel se présente à nous Hérodote, esprit hardi, mais en même temps réservé, judicieux et sage, admirable dans les vérités géographiques qu'il transmet,

---

(1) Ces colons, en favorisant le commerce de la Grèce, communiquoient aux Scythes, qui les toléroient, les premiers germes de la civilisation. Ne voyons-nous pas dans Aristoph. (A, X, 144) un roi de Thrace gravant sur les colonnes de son palais, *Charmans Athéniens.* Ce furent ces colons du détroit Cimmérien, sans doute, qui donnèrent à Hérodote de fidèles notions sur ce que devoit être un jour la Russie méridionale.

remarquable jusque dans ses erreurs, qu'il ne commet que lorsque les élémens nécessaires lui manquent; grand géographe dans un ouvrage où, ne s'annonçant pas comme géographe, il surpasse, à certains égards, Strabon, Ératosthène, Ptolémée. En effet, ces géographes, écrivant à des époques où les limites du Monde connu étoient reculées, et où ils devoient ajouter de nouvelles vérités à celles qu'avoit conquises Hérodote, ont souvent obscurci, par des erreurs systématiques, les notions justes de l'historien.

Nous allons passer en revue à-peu-près tout le Monde d'Hérodote : il est donc à propos de remarquer les grandes divisions, les limites et la forme qu'il donnoit à ce Monde. Le cadre une fois tracé, chaque partie viendra naturellement occuper sa place.

Hérodote avoit trop voyagé, trop vu, et trop bien observé, pour donner une géographie générale revêtue de fictions, comme celle d'Homère; il ne pouvoit donc laisser subsister l'absurde opinion du Monde rond et plat comme un disque, et entouré du fleuve Océan, puisque, après avoir montré bien loin dans l'Orient de vastes contrées, et annoncé encore au-delà des déserts inconnus, il donnoit par-là une toute autre forme à la terre.

C'est dans le quatrième livre qu'il expose son système : là, après avoir annoncé l'expédition des Scythes et donné l'admirable description de la Scythie, il vient à nommer les Hyperboréens.

A ce nom d'*Hyperboréens*, il se demande comment

il n'y auroit pas, du côté opposé, un peuple qui s'appelleroit *Hypernotien.*

« En effet, dit-il, je ne puis m'empêcher de rire » (4, 36, 2) de certains géographes qui, sans autorité comme sans principe quelconque, donnent la » circonférence de la terre, pensent que l'Océan coule » autour de la terre ronde et comme travaillée au » tour, et font l'Asie égale à l'Europe. »

Hérodote ensuite décrit son Monde, nomme la Libye, l'Asie et l'Europe (4, 42), d'abord toutes trois ensemble, puis chacune en particulier (1).

Qui pourroit blâmer cette description du Monde, et le lieu où il la place, et l'idée qui l'a fait naître, et son desir empressé de combattre des préjugés, et d'exposer une foule de vérités recueillies à travers d'innombrables obstacles?

Placées au milieu des récits, les digressions géographiques ne peuvent paroître des hors-d'œuvre. Avant de raconter l'expédition de la Scythie, il étoit naturel qu'il en présentât un tableau géographique : ces descriptions de localités, en vivifiant les récits, mettent, en outre, le lecteur à portée de bien juger les ressources ou les obstacles que rencontrèrent les deux armées, et, par conséquent, annoncent dans Hérodote l'historien judicieux, philosophe, et, de plus, ami de son pays.

Avec quel plaisir, en effet, les Grecs devoient suivre

---

(1) La Libye, 4, 41, 1; 4, 42, 2 *sq.*; 4, 43, 1 *sq.*; et sur-tout 4, 168 *sq.* — L'Asie, 4, 38, 39 et 40. — L'Europe, 4, 42, 45.

Hérodote dans ces régions vastes, incultes, désertes, destituées d'eau, où tant de barbares, ennemis de leur nation, trouvèrent un tombeau.

En flattant le ressentiment des Grecs, en offrant des détails qui ne devoient pas déplaire aux vainqueurs de Darius et de Xerxès (*voyez* les Perses d'Æschyle), il préparoit aux modernes une curieuse description, dont l'exactitude étonne nos meilleurs géographes.

On ne sera pas plus embarrassé pour justifier ou son épisode des Hyperboréens, ou sa digression sur l'Europe, l'Asie et la Libye : Hérodote vouloit prouver que les trois parties du Monde alors connu n'ont point du tout cette forme ronde que leur prête Homère, et par-là détruire des préjugés accrédités par le temps et par l'autorité d'un grand nom.

Tous les modernes ne pourront s'empêcher de louer son exactitude dans les descriptions. Ce sera encore une justice de reconnoître que, sans manquer jamais à cette exactitude, sa géographie descriptive s'adresse parfois à l'imagination, qu'il est toujours sûr d'intéresser.

Est-il question d'un grand fleuve mis à sec par Xerxès (7, 58 et *pass.*), au lieu de montrer uniquement et sèchement le résultat, il nous peint une lutte entre le fleuve et Xerxès. Ce prince menace; le grand fleuve lui oppose ses ondes, tient bon et résiste quelque temps, puis finit par subir le sort des fleuves vulgaires: son lit est mis à sec; il est vaincu. (Même image, 1, 189, 2 et *pass.* Voyez mes *notes,* pag. 488.)

L'Asie occupe sa pensée; il veut la représenter à

ses lecteurs : il leur montre la haute et la basse Asie formant un vaste corps, dont la basse Asie seroit la tète, l'Halys le cou, et la haute Asie le corps ou le tronc. Se représenter ainsi la forme d'un aussi grand continent que l'Asie, c'est sans doute une conception que remarqueront ceux qui savent que son auteur étoit dénué de tout secours astronomique. (Voyez notre *Carte de l'Asie d'Hérodote.*)

Cette comparaison et ces images, effacées par M. Larcher et par Labarre, me rappellent cet autre passage, qui, sans être purement géographique, mérite, ce semble, d'être remarqué en passant : « On eût dit » de l'Asie entière une forêt de roseaux agitée par les » vents (7, 1, 2). » (Voyez *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, tom. VIII, pag. 348.)

Se propose-t-il de donner une idée exacte de l'Égypte, avant les travaux de Sésostris (2, 108), de cette Égypte, dont le sol n'est pas, comme ailleurs, coupé par des montagnes, puisque où elles commencent, là finit l'Égypte, il emploie cette locution concise, et qui fait image, Αἴγυπτος πεδιὰς πᾶσα, *l'Égypte,* avant Sésostris, *étoit toute entière une vaste plaine :* puis il ajoute (2, 34) qu'elle est située en face de la Cilicie montueuse ; ce qui prouve qu'il avoit des idées justes sur le bassin de la Méditerranée dans cette partie; et quand il arrive au Delta (2, 15), *c'est,* dit-il, *une terre d'alluvion qui a tout récemment apparu au monde,* νεωστὶ ἀναπεφηνὸς, locution pittoresque, à tort négligée par les interprètes d'Hérodote.

On a beaucoup loué Hérodote comme historien, comme écrivain et comme géologue; mais son mérite géographique n'a été reconnu ni par Diodore de Sicile, trop empressé de relever d'inévitables méprises; ni par Denys d'Halicarnasse, que d'exclusives préventions pour ses compatriotes rendent souvent partial envers les étrangers; ni par Lucien, qui, dans son Hérodote, ne dit pas un seul mot de son mérite géographique; ni par Strabon, qui, après l'avoir loué et défendu (1), ailleurs lui reproche des erreurs, et le range dans la classe de géographes inexacts, selon lui, mais dont les mesures sont aujourd'hui reconnues astronomiquement justes. Parmi ses détracteurs, il ne seroit pas permis, quoi qu'en disent des savans, de nommer Thucydide (2), dont la réputation d'impartialité envers les

---

(1) Strabon, 1, pag. 3, 6 et *pass.*, proclame Homère père [ἀρχηγέτην] des connoissances géographiques; ailleurs il le blâme. 7, pag. 457, B. il improuve le jugement d'Apollodore et d'Ératosthène sur Homère géographe. 7, pag. 454, A, B, Strabon reproche à Homère des méprises, dont le venge M. Gossellin (*Traduct. de Strab.* tom. III, pag. 24). Je dis des *méprises*. Un *Mémoire* de l'Académie des belles-lettres, tom. III, pag. 172, rappelle des accusations de mensonge intentées à Hérodote par Aulu-Gelle et par Strabon; ce mémoire auroit dû citer les passages qui fondent ces accusations. M. de la Nauze (*ib.* tom. XXXVI, p. 56 *sq.*) est loin de rendre à Hérodote la justice qu'il mérite. Quoi qu'en dise ce savant, on doit autant à Hérodote qu'aux géographes de l'école d'Alexandrie, qui ont bâti de faux systèmes. Voyez M. Gossellin, *pass.*; et M. de la Nauze lui-même, *ib.* pag. 61, 62.

(2) C'est ici le lieu de déclarer qu'avec un scholiaste grec, avec Wasse, Lévesque, M. Ducas et autres, j'ai vu, à tort, dans Thucydide, 1, 22, 4, un trait lancé contre Hérodote. Quantité d'écrivains contem-

particuliers comme envers les nations, est si universellement établie.

Ces injustices, Hérodote les avoit prévues avant de commencer ses nobles travaux : il ne pourroit offrir aucune preuve de ses nombreuses découvertes, fruit de ses voyages lointains; on lui refuseroit donc toute croyance; on ne verroit dans ses récits véridiques que des fictions brillantes appropriées au goût des Grecs, amis du merveilleux; on le prendroit donc pour un conteur, parce qu'ayant beaucoup vu, il auroit beaucoup raconté; l'envie s'attacheroit à ses pas, tandis que la gloire d'écrivains frivoles, sans être contestée, traverseroit les siècles. Hérodote avoit tout prévu; mais son ame forte, supérieure à tous les calculs de l'amour-propre et à son siècle, n'envisageoit que la postérité : il offriroit, sur la manière d'écrire l'histoire, des principes et un modèle que les historiens futurs n'imiteroient pas, mais que du moins ils approuveroient.

Quoique lente et tardive, la postérité a commencé pour lui : des savans justement célèbres, en Russie, le comte J. Potocki, et, tout récemment, M. Karamsin; en Pologne, M. P. Lelewela(1); en Allemagne, notre confrère M. Heeren, continuateur de la gloire de M. Heyne; en Angleterre, M. Rennel; en France,

porains de Thucydide ne nous sont point parvenus. N'est-ce pas contre quelqu'un d'eux que s'élève Thucydide!

(1) Avec qui je me suis heureusement rencontré pour ce qui concerne le fleuve Triton et le lac Tritonis. Je regrette de n'avoir pas

M. Gossellin, auteur des plus savantes recherches sur la géographie des anciens; et M. Malte-Brun, auteur d'un très-docte précis sur la géographie universelle, qui m'a fourni beaucoup d'idées : tous ces savans ont vanté les découvertes géographiques d'Hérodote; mais, parmi ses panégyristes, on distinguera toujours en France divers membres de la commission d'Égypte.

Cette Égypte, qui, dans sa jeunesse, avoit vu Hérodote visiter ses superbes monumens, a vu, dans sa vieillesse et dans ses jours de malheur, des Français, le texte d'Hérodote à la main, interroger des décombres, où, cherchant à s'instruire, ils découvrirent les titres d'Hérodote à la gloire.

Venant après de tels savans, me bornerai-je à redire ce qu'ils ont dit ! non : je ne ferai pas mieux qu'eux, je n'ose m'en flatter; mais je ferai autrement. On a souvent jugé Hérodote d'après la nature, et souvent aussi d'après des cartes inexactes et d'après des relations incertaines, et fort peu d'après son texte. Pour moi, souvent, je rapprocherai et les cartes existantes et ces relations, et les opinions qu'elles ont fait naître, des textes grecs de notre auteur. Je m'efforcerai de les expliquer, et de montrer soit les vérités, soit même les erreurs qu'elles contiennent; en sorte que l'on

---

connu plutôt cet ouvrage, publié depuis plus d'un an, et dont le premier exemplaire, venu si tard à Paris, a été offert à l'Institut le 21 juillet 1820; hommage retardé de quinze jours, M. le professeur Cz., savant Polonois, ayant mis pour quinze jours cet ouvrage à ma disposition.

aura, pour la première fois peut-être, la géographie d'Hérodote soumise, en grande partie, à un examen grammatical, philologique et critique. Ainsi, nous nous serons efforcés d'accomplir le vœu que formoit M. de la Nauze (1), qui, après avoir remarqué (*Mém.* de l'Académie des belles-lettres, tom. XXXVI, p. 68) que « la géographie d'Hérodote ne sauroit se trouver » dans Cellarius, et encore moins dans les autres géo- » graphes modernes, » ajoute : « A quoi donc aura-t- » on recours pour acquérir la connoissance exacte de » la géographie d'Hérodote ? à l'ouvrage original, à la » discussion et à la confrontation des textes, lesquelles » fourniront les preuves et de l'exactitude et des erreurs » géographiques de l'écrivain. »

L'atlas qui accompagne mes essais sur la géographie d'Hérodote se compose de vingt-deux plans et cartes géographiques, dessinés par divers savans. Je suis redevable à M. le professeur Fadeville de deux plans

---

(1) Nous venons de citer M. de la Nauze : arrêtons-nous un moment sur plusieurs assertions de ce savant illustre. Tom. XXXVI, p. 56, l. 1. Il est loin, remarque déjà faite, de rendre à Hérodote la justice qu'il mérite. — Page 72, M. de la Nauze n'explique pas assez comment les Massagètes étoient tout-à-la-fois sur l'Araxe et à l'orient de la mer Caspienne. Notre carte l'explique, en montrant que les Massagètes occupoient la circonférence septentrionale de la mer Caspienne. Pour développer sa pensée, M. de la Nauze demande qu'on se place au nord de l'extrémité occidentale de la mer Caspienne, la face tournée vers le pôle arctique. Mais Hérodote et autres anciens ne connoissoient pas les pôles; leurs descriptions géographiques n'étoient point astronomiques. — Page 74, il explique mal les quarante embouchures de l'Araxe. Voyez nos explications.

de bataille; à M. le chevalier Will. Gell, chambellan de S. M. la reine d'Angleterre, de trois beaux plans qu'il a lui-même levés en Grèce; et des autres cartes, à l'un de mes disciples et amis, M. Isambert, qui a bien voulu, dans ses momens de loisir, composer, dessiner des cartes, et souvent juger avec moi des explications et discussions de texte nécessaires pour fonder les résultats qu'il adopteroit, mais que ses fonctions ne lui permettoient pas d'entreprendre à lui seul : au milieu de ces discussions de texte, on trouvera souvent l'analyse de ses cartes, avec des observations qui tantôt appuient ses opinions, et tantôt en sollicitent un nouvel examen.

M. Isambert (1) vouloit d'abord garder l'anonyme, et ne point laisser paroître son nom sur ces cartes; mais je n'ai pas cru devoir déférer à ce vœu qu'il m'exprime dans une lettre pleine de modestie.

---

(1) J'ai aussi très-utilement consulté deux autres géographes qui me défendent de les nommer. Ayant eu peu de temps à me donner, ils ont pu quelquefois approuver ce qu'avec un examen approfondi ils eussent improuvé.

MONDE OU MAPPEMONDE

D'HÉRODOTE.

Hérodote divisoit le Monde en trois parties, l'Europe, l'Asie et la Libye. Nous allons parler successivement de chacune de ces parties.

Ce travail donnera lieu à divers mémoires, sur-tout pour la première partie : mais souvent je me bornerai à de simples observations, à des objections, à un simple énoncé de doutes. N'ayant pu m'imposer la tâche de suivre pas à pas toutes les additions d'Hérodote à la géographie d'Homère, je m'estimerai heureux si je résous quelques difficultés, si j'établis quelques vérités nouvelles, et si je fais connoître Hérodote, soit dans sa géographie, soit dans ses batailles, qui en sont inséparables, puisqu'elles abondent en détails géographiques.

Je n'annonce qu'un *Essai* (1) : avec le temps, avec de nouveaux efforts, avec les conseils d'hommes que je me plais à reconnoître pour mes maîtres en géogra-

(1) Puisant habituellement aux sources anciennes, j'ai cru ne devoir pas négliger des notions modernes : plus d'une fois j'en aurai fait une mauvaise application. C'est alors que me serviront les conseils et l'indulgence que je réclame.

phie, je parviendrai peut-être à compléter la géographie philologique et critique d'Hérodote.

Avant d'entrer en matière, je crois devoir placer ici quelques remarques sur l'Histoire de la Russie par M. Karamsin, que j'ai consultée sur-tout pour la Russie méridionale.

Page 2 et 3. M. Karamsin, exposant les idées d'Homère et de ses contemporains, remarque que le mot *mer Noire* doit probablement son origine à la fable des *ténèbres Cimmériennes*, passées en proverbe. Mais il y a là, non pas anachronisme, mais faute de rédaction.

On regrettera que l'historien de la Russie, parlant de son pays d'après Hérodote, dise, page 7, les *Irques*, les *Thersagètes*, les *Agroppéens* (fautes plusieurs fois répétées); p. 9, le Τόρυς, les *Tirètes*, le Πόραρα, l'Ὄρδηνος, au lieu des noms suivans; savoir, les *Argippéens*, le *Tyras* [Τύρης, 4, 47, 2]; les *Tyrites*, noms d'Hellènes établis près de l'embouchure du Tyras, 4, 51, 2; le *Prata* [Πόρατα, 4, 48, 2]; l'*Ordessus*, et non *Ordenus* (*ibid.*) Voyez *infrà*, pag. 92.

On regrettera sur-tout qu'il n'ait pas dit un seul mot des fleuves de la Scythie et de leurs affluens; qu'il ait absolument négligé les matériaux qu'il avoit sous la main; que, dans l'énumération des sources où il puise, tom. I, pag. xlij *sq.*, il n'ait fait aucune mention quelconque d'ouvrages et cartes géographiques de divers savans, soit russes, soit polonois. M. Karamsin est fort à l'abri du reproche qu'il fait à l'historien de la Suisse, à M. Müller, de s'être trop occupé de géologie

dans son introduction : en évitant les longues digressions, il devoit prendre pour modèle Hérodote, qu'il cite fréquemment; Thucydide, qu'il juge sévérement, pag. xxiv de son introduction, et, comme eux, animer son Histoire de la Scythie russe par des descriptions de localités; elles lui auroient fourni un moyen d'expliquer souvent des textes grecs très-difficiles.

Page 8. « La Scythie russe, en particulier, n'étoit, » selon Hérodote, qu'une plaine immense dégarnie de » bois, excepté entre la Tauride et l'embouchure du » Dniéper. Il raconte comme un prodige à ses com» patriotes que l'hiver y dure huit mois, et que, pen» dant ce temps, à ce que disent les Scythes, l'air est » rempli de plumes légères, c'est-à-dire, de flocons de » neige. »

M. Larcher adopte l'opinion, qu'il s'agit (4, 31) de neige et non de plumes.

Quant à M. Karamsin, il me semble ici s'écarter un peu du texte d'Hérodote. A l'en croire, notre historien raconte que dans ce qui fut appelé, depuis lui, *la Scythie russe,* l'hiver dure huit mois; et que pendant ce temps d'hiver, l'air est rempli de plumes légères, c'est-à-dire, de flocons de neige. Hérodote, il est vrai, parle bien d'un hiver qui dure huit mois (4, 28, et 4, 31); mais il ajoute qu'il neige moins l'été que l'hiver, comme cela se conçoit. Cette remarque de l'existence d'un été, rendra très-probable la conjecture suivante, sur l'opinion d'Hérodote.

Cet historien, ici, me paroît s'être trompé. Comme

il n'a pas visité le pays dont il parle, j'inclinerois à croire que ce que les Scythes lui ont dit doit se prendre, non dans le sens figuré, mais presque à la lettre, du moins une partie de l'été ; que le phénomène qu'il raconte n'est pas plus surprenant que celui qui m'a été raconté par un illustre étranger propriétaire d'un domaine près des marais où l'Hypanis prend sa source, et qui, plus d'une fois, a vu, au mois de juin sur-tout, des forêts de peupliers en fleurs donner une quantité telle de duvet, qu'au moindre vent, l'air et les pièces d'eau étoient remplis de plumes, c'est-à-dire de *duvet,* en non pas *de neige.*

En terminant ces remarques, tribut d'estime, je me garderai bien d'imiter certains censeurs, qui ne montrent que ce qui leur paroît fautif; je me ferai un devoir de dire que cette nouvelle Histoire de la Russie par M. Karamsin honore son talent autant que son patriotisme; et je le prierai de me compter parmi ses nombreux admirateurs, et de m'accorder, s'il lit mes *Essais* sur la géographie critique d'Hérodote, une indulgence dont j'ai plus besoin que lui.

GÉOGRAPHIE D'HÉRODOTE.

I.re Partie. — L'EUROPE.

[Voyez *Carte* n.° 1.]

L'Europe d'Hérodote est, en partie, environnée d'une mer qu'on appelle *mer du Nord* ou *Glaciale.*

Elle alloit, selon divers écrivains, se joindre à la mer Australe, du côté de l'Inde. Hérodote (4, 45) doute de ce fait : aussi notre carte ne joint-elle pas ces deux mers.

L'Europe a pour limites, au nord, la mer Glaciale; au midi, le détroit des Colonnes d'Hercule; la mer des Grecs (appelée postérieurement *Méditerranée*), la Propontide, le Pont-Euxin, le Caucase, la mer Caspienne et le pays des Caspiens, qui touchent à l'Indus.

On est donc fondé à dire qu'elle s'étend en longueur parallèlement à l'Asie et à la Libye (4, 42), d'une extrémité du Monde à l'autre.

Hérodote nomme, au nord, les îles Cassitérides (3, 115) ou îles de l'Étain; les Ibères les Cynésiens

ou Cynètes (2, 33; 4, 49); l'Éridan ou le Rhin (3, 115); le pays de l'Ambre (3, 115); les Celtes (2, 33; 4, 49); les Hélisyces (7, 165); les Ligyens (7, 72).

Vient ensuite la Tyrrhénie [Étrurie ou Toscane]; la Sardaigne [Sardo, 1, 170, 1); la Corse [Cyrne, 1, 165]; l'Italie et la Sicile.

La haute Italie est occupée par les Énètes (1, 96; 5, 9) ou Vénètes, qui, comme on le voit, s'étendent hors du pays de Venise, et qui forment aujourd'hui le royaume lombardo-vénitien.

Au-delà des Monts [Alpes], sont les sources de l'Ister, au pied de la ville de Pyrène, qui est vers l'emplacement de Laybach, lieu actuel du congrès (janvier 1821); et au-delà de l'Ister, jusqu'à la Scythie, sont d'immenses déserts, des pays inhabitables et inhabités; puis les Hyperboréens, peuple célébré par toute l'antiquité.

Vers les sources de l'Ister, entre ce fleuve et l'Illyrie, Hérodote nomme les Sigynnes (5, 9), qui occupent une partie de l'Autriche, &c.

Viennent ensuite, dans l'ordre géographique, l'Illyrie, la Thrace, l'Épithrace et la Grèce; puis les Agathyrses que connut Hérodote, et qui répondent à la Transylvanie, vaste contrée traversée par le Maris; puis la Scythie, qui s'étend jusqu'au Tanaïs.

Au nord des Scythes, sont les Neures (4, 17, 51, 105), les Thyssagètes (4, 22, 123); et par-delà, des peuples fabuleux, tels que les Argippéens, les Ægipodes, et les Hyperboréens, placés à la partie septentrionale du

disque, et auxquels répondroient les Hypernotiens qui en occuperoient les bords méridionaux.

A l'est de la Scythie, sont les Sauromates et les Amyrgiens, voisins de la mer Caspienne; les Ichthyophages, qui habitent vers les embouchures du Wolga, l'Araxe d'Hérodote; les Massagètes, répandus sur d'immenses plaines ou déserts autour de la mer Caspienne, à l'ouest, au nord et à l'est.

Les Iyrques, les Issédons, occupent ensuite les régions supérieures.

Quant aux Arimaspes, peuple fabuleux (3, 116; 4, 13 et 27) et voisin des peuples qui dorment six mois de l'année (4, 25), ce sont les Samoyèdes et les Sibériens.

Au-delà, on remarquera les Hyperboréens, qu'il faut nommer encore, lesquels occupent le bord du disque, et qui donnent lieu, dans Hérodote, à un bien intéressant épisode.

Telle est, dans son ensemble, l'Europe d'Hérodote. Nous allons entrer dans les détails géographiques, dont on ne séparera pas, ainsi qu'on l'a déjà remarqué, diverses batailles d'Hérodote, qui abondent en descriptions topographiques.

I. *Iles Cassitérides.* Hérodote (3, 115) nomme les îles Cassitérides, ou îles de l'Étain [*κασσίτερος*], lesquelles, dit M. Gossellin (*Strab.* traduct. franc. tom. I, p. 424), sont les îles Scilli ou Sorlingues, près du cap Land's-End, le plus méridional et le plus occidental de l'Angleterre. Hérodote juge l'Éridan fabuleux (*οὐκ*

ἐνδέκομαι—ὅκως ποιητέω ποιηθέν). Quant aux îles Cassitérides, il se borne à en dire qu'elles lui sont inconnues (οὐ οἶδα—οὐδενὸς αὐτόπτεω γεν. οὐ δύναμαι ἀκοῦσαι). Les Phéniciens, qui faisoient le commerce de l'étain, en gardoient le secret : témoin ce navigateur phénicien qui, suivi par un vaisseau romain, s'échoua volontairement et généreusement sur un banc de sable (*Strab.* 3, pag. 265, C.), et entraîna dans son naufrage ceux qui le suivoient. Notons, en passant, φθόνῳ, que le traducteur de Strabon rend mal par *jalousie,* et qui me semble pris en bonne part par Strabon : ce géographe, en effet, raconte que le Phénicien qui s'étoit échoué, s'étant sauvé sur des débris, fut indemnisé de ses pertes par son gouvernement.

Les Cassitérides sont, sur notre carte n.° I, le premier pays à l'occident de l'Europe. Le contexte d'Hérodote (4, 115, 1), περὶ τῶν ἐν τῇ Εὐρώπῃ πρὸς ἑσπέρην ἐσχατιέων, nous y autorise : nous les avons marquées par des points, pour avertir de l'incertitude de leur gisement. *Cassitérides,* voyez, 1.° d'Anville, *Géogr. abr.* tom. I, pag. 103; 2.° la Martinière.

II. *Ibérie, Ibères.* L'Ibérie étoit ainsi appelée du nom de l'*Èbre [Iber* ou *Iberus],* rivière de ce pays.

Les Ibères et l'Ibérie (qui, ainsi que l'Adriatique, la Tyrrhénie et Tartessus, furent découverts par les Phocæens, hardis navigateurs, 1, 193, 1) répondent à l'Espagne méridionale. Notre historien ne connoissoit pas la figure des côtes baignées par l'océan Atlantique : aussi avons-nous tracé ces côtes par des

points. De cette manière, les golfes de Gascogne et le pas-de Calais ne peuvent se montrer sur notre carte.

III. *Cynésiens.* C'est dans ces contrées qu'Hérodote place les Cynésiens (2, 33), ou les Cynètes, qu'il qualifie (4, 49, 3) de derniers peuples de l'Europe, à partir de l'occident (πρὸς ἡλίου δυσμέων); puis l'Éridan (3, 115) ou le Rhin; puis le pays de l'Ambre, qui est le pays de Hambourg et la Poméranie.

M. Malte-Brun place les Cynésiens en Espagne, au-dessus et très-près de Tartessus : mais, d'après Hérodote *(l. l.)*, la dénomination de Cynésiens sembleroit devoir s'appliquer à tous les peuples que nous connoissons sur les côtes du nord de l'Espagne et de la France.

Valckenaer (2, 33) parle des Cynésiens à l'occasion des Cynètes; c'est-à-dire qu'il fait deux peuples d'un seul et même peuple.

IV. *L'Éridan.* Hérodote (3, 115), étonné de voir un nom grec appliqué à un fleuve de contrées lointaines, juge le nom d'*Éridan* fabuleux et inventé par un poëte. M. Malte Brun pense que ce fleuve, qui se jette dans la mer du Nord (2, 3, 115), pourroit être le Rhin ou le Pô. M. Gossellin *(Géogr. astronom.)* remarque que les géographes s'accordent, depuis deux siècles, à reconnoître l'Éridan dans la Vistule, ou plutôt dans une petite rivière nommée *Raudane* ou *Radaune*, que reçoit ce fleuve près de Dantzig, à une lieue de la mer, et dans les environs de laquelle on

trouve encore aujourd'hui beaucoup de succin. Nous rapportons ces diverses opinions sans les croire basées sur rien de positif.

V. *Pays de l'Ambre.* L'électre (3, 115, 1) ou succin, ou ambre jaune, substance très-recherchée des anciens, et qui se recueille aujourd'hui sur les côtes de la Hollande et de la Poméranie, venoit, dit Hérodote *(ibid.)*, des bords de l'Éridan.

Hérodote, qui connoissoit par tradition les moyens employés pour se procurer l'électre, ne pouvoit avoir aucune idée précise des côtes : elles ont dû, en conséquence, perdre leur forme sur la mappemonde hérodotéenne.

VI. *Celtes.* Strabon (3, p. 203, B; 4, p. 304, B), à la suite de l'Ibérie, nomme les Celtes, les Aquitains et les Belges. Bornons-nous à dire, d'après Hérodote (2, 33; 4, 49, 3), qu'ils sont, après les Cynètes, les derniers peuples de l'Europe à l'occident. Ils occupoient probablement le centre de la Gaule et de l'Allemagne.

A l'occasion des Celtes et des Cynètes, Walckenaer cite un ouvrage écrit en français, où l'on relève les erreurs géographiques de la Martinière. Est-ce que jamais on ne citera aucun mémoire en faveur de cet écrivain, que l'on copie tous les jours, que l'on ne nomme que lorsqu'il se trompe, et qui, le plus souvent, ne se trompoit que lorsque son imprimeur le harceloit et lui demandoit, à époque fixe, des articles qu'il eût voulu rédiger plus lentement!

VII. *Ligyens.* M. Malte-Brun pense que les Ligyens, nommés à tort Ligures sur sa carte, ne sont autres que les Celtes. Mais Hérodote nomme, 1.° les Ligyens, 2.° les Celtes : il les distingue donc.

Hérodote nomme les Ligyens. Il en existe en Europe et en Asie. Wesseling et M. Schw. ne nomment que ceux d'Asie ; mon *Index* répète la même faute, que corrige l'article *additions et corrections*, et dont je ne me suis aperçu que dans mes recherches sur l'Europe d'Hérodote : j'y vois des Ligyens en Europe (7, 165, 1) nommés à la suite des Ibères ; et (5, 9, 3) on lit, Λίγυες οἱ ἄνω ὑπὲρ Μασσαλίης οἰκέοντες. M. Schw. traduit, *Ligures suprà Massiliam habitantes.* A la vérité, Valla et autres semblent avoir lu Λίβυες, puisqu'ils traduisent *Pœni.* M. Schw., avec raison (1), je crois, préfère la leçon Λίγυες, mais, bien à tort, la rend par *Ligures*, oubliant que (7, 72) il a traduit littéralement par *Ligyes.*

Quand on énonce les opinions géographiques des anciens, il faut le faire avec une scrupuleuse fidélité : ainsi les *Ligyens*, les *Énètes*, les *Phocéens*, doivent conserver leur antique dénomination, et ne pas s'appeler *Ligures*, *Vénètes*, *Phocidiens.*

M. Larcher appelle *Phocidiens*, les Phocæens de Phocæe *[Phocaia]* en Ionie; et ce, pour plus de

(1) Je dis avec raison; cependant notons qu'Hérodote (7, 165, 1) nomme des Libyens, Λιβύων, mot précédé de Φοινίκων et suivi d'Ἰβήρων et de Λιγύων.

clarté : mais je proposerois *Phocéens* pour les habitans de la Phocide, et *Phocæens* pour les habitans de Phocæe *[Phocaia].*

Les Ligyens s'étendoient-ils, le long des côtes, jusqu'au centre de l'Espagne? M. Malte-Brun se décide pour l'affirmative. Mais comment se seroient-ils étendus jusqu'au centre de l'Espagne, puisque Hérodote dit (5, 9, 3) qu'ils habitoient au-dessus de Massalie?

Un savant que je viens de consulter, mettroit les Ligyens sur les côtes du pays de Gènes, entre Marseille et l'Étrurie; les Hélisyces, entre Marseille et les Pyrénées, sur les côtes de la Méditerranée; les Cynésiens, sur les côtes de l'Océan : et si ces positions sont exactes, les Celtes ne se placeroient que vers le milieu de la Gaule et le centre de l'Allemagne. Telle est d'ailleurs la place qui leur a été attribuée jusqu'au moment où l'on a commencé à distinguer les Germains des Galates ou Gaulois; celle que leur assigne M. Helwagg, dont la carte a paru, jointe au Mémoire de Brédow, en 1804.

VIII. *Hélisyces*, ou *Ésilyces.* Ainsi que je viens de le remarquer, les Hélisyces nous semblent être les peuples de la France qui habitoient alors les côtes de la Méditerranée, entre Massalie *[Marseille]* et les Pyrénées. Notre carte les place au-dessus de Massalie, mais à tort, je crois, puisque le texte assigne cette place aux Ligyens. Voyez, au reste, 1.° Est. de Byz., 2.° M. Larcher.

IX. *Massalie [Marseille].* M. Larcher omet

Massalie. Je serois encore plus surpris qu'Hérodote eût oublié une colonie aussi remarquable, qui existoit de son temps, qu'il nomme (5, 9, 3), et dont fait aussi mention Thucydide (1, 13, 9).

X. *Italie, Sicile, côtes d'Afrique.* Hérodote ne pouvoit avoir sur leur gisement des idées aussi justes que les nôtres; cependant notre carte leur conserve la place que leur assigne la nature, parce qu'on ne pourroit sûrement leur en assigner une autre.

XI. *Côtes de Gènes.* M. Malte-Brun pense qu'Hérodote n'avoit aucune notion des côtes de ce qu'on a ensuite appelé *Golfe de Gènes :* mais on en doutera si l'on considère qu'Hérodote connoissoit, 1.° la Tyrrhénie (1, 94), que les Phocæens indiquèrent aux Grecs (1, 163); 2.° la Corse, dont il nomme Alalie (1, 165), colonie Phocæenne; 3.° une partie des côtes de la Gaule, sous le nom d'*Hélisyces;* 4.° Massalie et les Ligyens. Or, le pays de Gènes étoit le siége principal de ces peuples, qui occupoient probablement toute la côte depuis Marseille jusqu'à la Tyrrhénie [Étrurie]. Cette partie des côtes de la Méditerranée étoit donc probablement connue du temps d'Hérodote; mais nous n'osons l'affirmer.

XII. *Tyrrhénie [Étrurie].* La Tyrrhénie, omise sur notre carte n.° 1, et qui répond à ce qu'on appelle aujourd'hui *Toscane*, faisoit-elle alors partie de ce qu'on appeloit l'*Italie!* M. Malte-Brun incline pour la négative : il veut que ce mot *Italie* ne s'applique qu'à la grande Grèce, c'est-à-dire, à la partie méridionale de

l'Italie. Cette opinion, non invraisemblable, n'a cependant pour elle l'appui d'aucun passage formel.

XIII. *Sardaigne* (la), située près et au sud de l'île de Cyrne [Corse] (1, 165), et au nord de l'Afrique, s'appeloit anciennement *Sardò* (1, 170, 1). Hérodote (2, 105) fait mention de lin de la Colchide qu'on transportoit en Sardaigne, et de là en Grèce. Le texte d'Hérodote mérite d'être rapproché d'un autre texte où Xénophon (*Cynég.* chap. 2) parle de quatre sortes de filets, de leurs dimensions, de la grandeur de leurs mailles, de l'emploi de ces filets. D'où les Grecs tiroient-ils leurs fils? Xénophon nous répond que ces fils venoient de Carthage ou du Phase. On conçoit (1) que les Grecs fissent venir du lin de Carthage (2), qui étoit près d'eux; mais qu'ils en allassent chercher au Phase, et qu'ils l'appelassent *lin sardonique,* c'est une circonstance précieuse pour l'histoire du commerce et de la navigation des anciens. Du temps d'Hérodote (3), ce commerce florissoit; et ce que nous en apprend le

---

(1) Tout en le concevant, convenons des difficultés du trajet. Pour aller du Péloponnèse à Carthage, il falloit, en traversant la mer, perdre la terre de vue : or, à cette époque, l'usage de la boussole étoit inconnu. Si l'on eût voulu conserver la vue de la terre et côtoyer le golfe de Venise, qui a deux cents lieues de longueur, le chemin auroit été plus long qu'en allant à la Colchide.

(2) A des époques éloignées, les Carthaginois furent maîtres de la Sicile, de la Sardaigne, des îles Baléares, de l'Espagne. Carthage devoit fournir du lin à toutes ces contrées, ou du moins de la graine de lin.

(3) Liv. 2, chap. 105.

prince des historiens, qui avoit voyagé dans la Colchide, me paroît bien fait pour piquer notre curiosité. Malheureusement nous sommes loin de l'époque où Hérodote lisoit son Histoire aux Grecs assemblés aux jeux Olympiques. Efforçons-nous cependant de soulever un coin du voile.

Les Grecs, nous dit Hérodote, appellent *lin sardonique* celui qui leur vient de la Colchide. Cette phrase, susceptible de deux interprétations, peut signifier que de la Sardaigne, où il croissoit, le lin se portoit tout filé dans la Colchide, ou que ce lin provenoit de la graine de Sardaigne transportée en Colchide. La première de ces deux interprétations me semble inadmissible. En effet, jamais on ne se persuadera que, de la Sardaigne, les vaisseaux Colques vinssent reconnaître le cap Ténare; que les Grecs, les recevant dans leurs ports, négligeassent de se pourvoir de lin dans leurs ports et sur les vaisseaux mêmes qui en étoient chargés, et qu'ils allassent le chercher trois cents lieues plus loin. Nous supposerons donc, avec plus de vraisemblance, que les Grecs appeloient lin sardonique, un lin provenant de la graine de Sardaigne (1) transportée en Colchide. Cette dernière supposition paroîtra vraisemblable à ceux qui se rappelleront que nos beaux

---

(1) Simonide (Fulv. Urs. *Carmina novem il. fem.*) fait mention d'un certain Talo, qui, avant d'arriver en Crète, avoit habité la Sardaigne. Dans le fragment qui suit immédiatement, se trouve l'origine du rire sardonique.

lins de Flandre (1) proviennent des graines de Riga (2), d'où, tous les ans, on tire ses provisions (3) ; que celles qui naissent en Flandre ne sont point propres à être semées, et ne servent qu'à faire de l'huile.

Cet usage d'importer la graine seroit-il plus inconcevable pour les habitans du Phase que pour ceux de la Belgique? Les Colchidiens, navigateurs, agriculteurs et commerçans, ne pouvoient-ils pas avoir observé, comme ceux des Pays-Bas, que toute graine importée étoit d'un meilleur produit?

On m'objectera peut-être que la graine de lin est en général de meilleure qualité dans les pays du nord; qu'il est dans l'ordre que la Belgique s'adresse aux habitans de Riga; mais que l'on doit s'étonner de voir des peuples asiatiques en demander à des Européens occidentaux. A cela je répondrai qu'avant les conquêtes des Romains, la Sardaigne, et même toute l'Europe,

---

(1) On ne sème jamais avec la graine qui vient en Flandre.

(2) Le commerçant de Riga, en vendant sa graine, en garantit la qualité; en sorte que l'acheteur est déchargé de toute obligation, si la graine ne pousse pas, une fois levée de terre. Le commerçant du Phase vendoit peut-être aux mêmes risques et périls.

(3) Il en est à-peu-près ainsi de nos grains, sur-tout du froment, que l'on renouvelle presque tous les ans, et que l'on fait venir d'une certaine distance. On sait que, des environs de Beaumont-sur-Oise, par exemple, le cultivateur, pour ensemencer ses terres, va s'approvisionner de grains de froment du côté de Beauvais. Tous les laboureurs de la partie qu'on appeloit le Vexin-François et la France proprement dite, renouvellent annuellement leurs semences, en tirant le grain du pays de Soissons.

alors couvertes de forêts, étoient beaucoup plus froides qu'aujourd'hui ; que, dans les premières années de l'ère chrétienne, l'olivier et le figuier ne croissoient pas dans les parties septentrionales de l'Espagne. Je répondrai encore que la Sardaigne est à-peu-près à la même hauteur que le Phase, c'est-à-dire, presque sous le même climat ; et qu'ainsi, à hauteur égale, ou sous les mêmes latitudes, la Gaule étant couverte de forêts dans les temps d'Hérodote et de Xénophon, il devoit faire plus froid en Europe qu'en Asie.

Mais, me dira-t-on encore, Carthage (1) n'étant qu'à cent quatre-vingts lieues marines du Péloponnèse,

---

(1) Gratius, dans ses *Cynégétiques*, ne nomme pas expressément le lin de Carthage. Je crois cependant, avec Vlitius, que c'est le lin de ce pays qu'il désigne, vers 34 :

> *Optima Cyniphiæ, ne quid cunctere, paludes*
> *Lina dabunt ;*

car le Cynips est un petit pays de la Libye, extrêmement fertile. Je n'ajouterai pas, avec Johns (voyez sa note sur ce vers 34), que le Cynips étoit peu éloigné de Carthage, puisqu'il étoit près de la grande Syrte, à cent quarante lieues de Carthage, et à pareille distance du Péloponnèse, en ligne droite. Le Cynips portoit le nom du fleuve qui l'arrosoit ; d'où nous conclurons, en passant, que la Sicile n'étoit pas seule en possession, ainsi que le prétend Warton dans son *Théocrite*, *Id* I, 61, de donner à ses villes et à ses montagnes les noms des fleuves qui les arrosoient. Le fleuve du Phase n'avoit-il pas aussi donné son nom à la ville du Phase dont nous venons de parler ? Il seroit facile de cumuler de semblables exemples. — Hérodote (4, 175) parle en général de la prodigieuse fertilité du Cynips, mais ne dit pas expressément, comme Gratius, que son territoire est fertile en lin. Voyez Strabon, pag. 835.

comment expliquer que les Grecs allassent chercher si loin, c'est-à-dire à plus de trois cents lieues du Péloponnèse, ce qu'ils avoient si près d'eux? La raison en est dans les guerres, d'un côté; de l'autre, dans les difficultés de négocier avec une nation étrangère, tandis qu'en se dirigeant vers le Phase, les Grecs traitoient avec leurs colonies, et naviguoient le long de contrées amies et toutes peuplées de villes grecques.

Le passage que je discute étant d'Hérodote, j'ai dû lire et j'ai lu tout ce qu'en dit son célèbre interprète. M. Larcher soupçonne une faute dans l'original, et voudroit lire Σαρδιανικὸν, *lin de Sardes*, au lieu de Σαρδονικὸν, *lin de Sardaigne.* Tout en rendant hommage à sa haute érudition, qu'il me soit permis de ne point partager son opinion; et voici mes motifs; je vais les exposer avec la vénération due à l'un des patriarches des lettres grecques :

1.° La leçon Σαρδονικὸν existe dans tous les mss. que j'ai consultés.

2.° Pollux lui-même parle de lin de Sardes; mais immédiatement après, il fait mention, sur la foi d'Hérodote, du lin de Sardaigne, Σαρδονικὸν, leçon défendue par Kühn. Voilà une distinction bien établie entre l'un et l'autre lin.

Au premier de ces deux argumens, on objectera peut-être, avec M. Larcher, que Pollux a pu trouver une faute dans l'exemplaire dont il se servoit. Mais peut-on aisément se résoudre à juger fautif un mot qui se trouve dans Pollux, dans trois manuscrits, et que

semble autoriser Xénophon! Dans son chapitre 6, 9, des *Cynégétiques*, cet historien fait mention de *sardones*, instrumens faisant partie du filet, et ainsi appelés sans doute de la Sardaigne, pays où ils se fabriquoient; il emploie le mot Σαρδονίων et non Σαρδιάνων. Hésychius lit, ainsi que Pollux, Σάρδονες. Voilà donc encore trois autorités en faveur de la leçon Σαρδονικόν. Dans Hérodote, comme dans Xénophon, dans Hésychius et dans Pollux, je vois la Grèce importer du lin de Sardaigne, et non de Sardes; je vois les Grecs, amis de la chasse, en rapport, par l'intermédiaire du Phase, avec des insulaires à qui les travaux de la chasse et de la pêche ne pouvoient être étrangers; par l'intermédiaire du Phase, je les vois tirer de la Sardaigne des *sardones*, instrumens faisant partie des filets : il faut donc conserver et lire Σαρδονικὸν et Σάρδονες.

Au deuxième argument, où nous citons Pollux parlant du lin de Sardes, si l'on nous arrête, et que l'on nous demande pourquoi les Grecs n'en tiroient pas de Sardes plutôt que du Phase, nous répondrons que Sardes étoit, non sur la mer, mais dans l'intérieur des terres; que les colonies des Grecs, sur la mer Noire, pouvoient porter de préférence leurs marchandises dans la Colchide, que leurs moyens d'échange pouvoient convenir à la Colchide plutôt qu'à Sardes.

A toutes ces preuves ajoutons-en une autre prise du texte même d'Hérodote. Les Grecs, dit cet historien, appellent lin sardonique celui qui leur vient du Phase, et lin égyptien, celui qui leur vient d'Égypte. Ceci a-t-il

besoin de commentaire ? Le lin égyptien s'appeloit ainsi, parce qu'il venoit d'Égypte; le lin du Phase s'appeloit donc *sardonique*, parce qu'il venoit originairement de Sardaigne.

Xénophon ne nomme pas le lin d'Égypte ; ce qui me porteroit à croire, ou que depuis Hérodote jusqu'à Xénophon ce lin avoit dégénéré, ou du moins qu'à raison de sa blancheur et de sa foiblesse, il ne convenoit pas au chasseur : c'est une de ces deux opinions qu'il faut admettre ; car le lin d'Égypte est vanté par Hérodote, Pline et Gratius. Voici le vers de ce dernier :

Sic operata suo sacra ad Bubastia (1) *lino...*

Dans un morceau relatif à la Colchide, j'espérois que l'ouvrage du savant Huet, sur la navigation des anciens, me fourniroit quelque observation importante; mais je me suis vu trompé dans mon espérance. Recueillons du moins quelques particularités éparses dans Strabon, Pline, et, parmi les modernes, dans Peyssonnel et Chardin.

Le premier de ces écrivains (2) nous apprend qu'à Dioscurias en Colchide, le commerce rassembloit des négocians de trois cents nations différentes.

Pline (3) rapporte, d'après Timosthène, que Dioscurias étoit le chef-lieu de trois cents nations parlant différens idiomes, et qu'à l'époque où les Romains

---

(1) Bubaste, ville d'Égypte.
(2) Liv. 11, 761.
(3) Liv. 6, 5.

établirent leur domination dans cette cité autrefois célèbre, les affaires s'y traitoient encore par l'entremise de cent trente truchemens.

Les mines de la Colchide, nous dit l'auteur des Observations historiques sur les barbares habitans des bords du Danube et du Pont-Euxin (1), les riches mines de la Colchide, qui fournissent encore aujourd'hui à l'empire Ottoman tant de métaux précieux, étoient connues du temps de Procope. Il y a même apparence que la découverte en avoit été faite dans les temps les plus reculés; et c'est là peut-être la véritable toison d'or qui engagea Jason et les Argonautes (2) à entreprendre leur voyage.

La Colchide, dit Chardin (3), qui rapportoit autrefois beaucoup de lin, a conservé son ancienne richesse. Le prince de la Mingrélie, qui est l'ancienne Colchide, paie à présent aux Turcs un tribut annuel de soixante mille brasses de toile de lin faite dans le pays même.

XIV. *Énètes*. Tel est le nom adopté par Homère (*Il.* 2, 852), Hérodote (1, 196, 1; 5, 9, 2); Strabon (5, p. 324, D, et p. 330, B). Il convenoit donc de ne pas les appeler *Vénètes* dans la mappemonde hérodotéenne. Ils occupoient la haute Italie,

---

(1) Pag. 69.

(2) Voyez Huet, *Histoire du commerce et de la navigation*, pag. 404. — Sur la toison d'or, ou plutôt sur une laine brillante, couleur d'or, voyez dans *la Clef du cabinet*, 23 germinal an 7, un intéressant article, extrait des *Annales d'agriculture*.

(3) *Voyage* de Chardin, tom. I, pag. 115.

et, comme on le voit, s'étendoient hors du pays de Venise : ils forment aujourd'hui le royaume lombardo-vénitien. Sur ce peuple, qu'Hérodote dit illyrien, voyez, 1.° Fréret (*Rech. sur l'origine et l'anc. hist. des peuples d'Italie*, Acad. des belles-lettres, vol. XVIII, *Hist.* pag. 77; et la *traduct. de Strab.* tom. II, p. 114); 2.° *Géogr.* de M. Larcher; 3.° M. Raoul-Roch. tom. II, pag. 362 de son *Histoire des colonies gr.*

XV. *Pyrène.-Ister.* Il y a des difficultés sur la position de la ville de Pyrène, près de laquelle l'Ister prend sa source, selon Hérodote (2, 33).

M. Malte-Brun (*Hist. de la géogr.* liv. III, pag. 52) explique très-bien comment les anciens ont pris la Save pour le Danube. Il résulteroit de cette erreur des anciens, que l'Ister auroit pris sa source près de Laybach, non loin du golfe Adriatique; ce qui justifieroit la tradition qui veut que les Argonautes, remontant l'Ister, soient descendus dans le golfe Adriatique.

Il en résulteroit encore que Pyrène ne seroit autre chose que Laybach, l'Amona des Romains.

En vain l'on objecteroit que, suivant Hérodote (2, 33), Pyrène est une ville ou bourgade du pays des Celtes : nous répondrions que les Celtes occupoient alors toute la partie de l'Europe, depuis les côtes de l'Océan jusqu'à l'Illyrie, c'est-à-dire, la France et l'Allemagne; que leur pays étoit borné, au midi, par la chaîne des Alpes qui les séparoit de l'Italie, et que Laybach est précisément hors de cette chaîne; que par conséquent son territoire faisoit alors partie du pays des

Celtes. D'ailleurs M. Malte-Brun, qui place les Celtes en Espagne, met aussi les Celtes *Scordici* vers les sources de l'Ister.

M. Rennel élude la difficulté en se taisant sur Pyrène. Y avoit-il une montagne de ce nom, comme le pense M. Malte-Brun? Cela paroîtra probable, si l'on considère qu'une rivière telle que l'Ister devoit sortir des montagnes.

XVI. *Cours et sources de l'Ister.* M. Helwagg, donnant à sa mappemonde européenne une figure extraordinaire, qu'il rapproche le plus possible du disque d'Homère, n'a peut-être pas assez considéré qu'Hérodote prête au Monde à-peu-près la forme que nous lui connoissons.

Par une conséquence de sa manière de voir, M. Helwagg attribue au cours de l'Ister une direction septentrionale inconcevable, et rejette bien loin, à l'occident du golfe Adriatique, les sources de l'Ister, que nous croyons avoir bien placées près de Laybach.

Trois rivières affluentes au Danube, le Carpis et l'Alpis [la Drina et la Bosna], et le Brongus, aujourd'hui la Morava, complètent les notions d'Hérodote sur le haut Ister. Nous parlerons ailleurs de ses autres affluens.

XVII. *Pays au-delà de l'Ister. — Sigynnes.* Hérodote (5, 9) ne reconnoît au-delà de l'Ister, πέρην τοῦ Ἴστρου, que d'immenses déserts, et, plus haut, des pays inhabitables. Il fait cependant exception en faveur des Sigynnes (Sigynes ou Siginnes), peuples limitrophes

des Énètes et des Illyriens, qui habitent au-delà de l'Ister et dans ces déserts. Aux Sigynnes d'Hérodote, répondent à-peu-près les peuples de la Croatie, de l'Esclavonie et de la Hongrie. Les pays inhabitables, au-dessus des Sigynnes, correspondent à l'Autriche, à la Gallicie, à la Pologne et à la Russie orientale. Voyez Strabon, 11, pag. 790, B; et son traducteur, tom. IV, pag. 297, lequel voit une différence de peuplades entre les Sigynnes d'Hérodote et les Sigynnes de Strabon.

XVIII. *Alpes et Pyrénées.* Les véritables Pyrénées, et la chaîne des Alpes qui sépare la France de l'Italie, étoient ignorées d'Hérodote et de ses contemporains; ils ne pouvoient même connoître que vaguement cette partie des Alpes qui ceint le golfe Adriatique. Les peuples plus éloignés, à l'ouest, ils les appeloient *habitans de Pyrène*, dénomination qui s'est successivement étendue avec les connoissances géographiques, et donnoient à la chaîne orientale du golfe Adriatique le nom d'*Alpes*, dont l'étymologie vient sans doute de la rivière Alpis, qui est l'un des affluens du Danube, et qui sort de la chaîne des monts d'Illyrie.

Hérodote ayant appelé *Pyrène* les Alpes Noriques, il n'est pas étonnant qu'il ait donné le nom d'*Alpes* aux monts d'Illyrie qui se rattachent à ces Alpes Noriques, puisqu'il sort de ces montagnes une rivière nommée *Alpis.*

XIX. *L'Illyrie.* Hérodote dit peu de chose des Illyriens, qu'il nomme, 1, 196; 4, 49; 9, 43. Pour en

entendre parler avec quelque étendue, il faut descendre à des écrivains bien postérieurs à Hérodote, entre autres à Appien (*Hist. Bell. Illyric.* pag. 1194), qui dit qu'à une certaine époque, les Grecs appeloient *Illyriens* les peuples qui habitent au-dessus de la Macédoine et de la Thrace, depuis les Chaoniens et les Thesprotiens jusqu'à l'Ister. Voyez ci-dessus *Alpes.*

Hyperboréens. — Pélerinage et Offrandes envoyées des régions hyperboréennes à Délos : sur-tout d'après les textes d'Hérodote (4, 33 *sq.*), *et de Pausanias* (1, 31, pag. 77).

SOMMAIRE.

I.re Section. Version littérale du texte d'Hérodote, avec notes grammaticales et historiques : Ἐς, ἐπὶ, πρὸς, κατὰ, μέχρι. — Version de Valla, de H. Estienne, et de M. Schw. : Κομίζειν τὸ πρὸς ἑσπέρης ἑκαστάτω ἐπὶ τὸν Ἀδρίην. Conjecture sur cette phrase, dont le sens importe à l'intelligence de la marche des Théores hyperboréens. — Καταβαίνειν καὶ διαπορεύεσθαι ἐπὶ τὸν Μηλιέα κόλπον. Dans cette phrase, ἐπὶ exprime l'action d'aller (expliquée par la carte n.° 6), non *jusqu'au* golfe, mais *sur* le golfe, que l'on traverse. — Διαπορεύεσθαι se dit d'un trajet même par eau. — Γὰρ explicatif, négligé. — Ponctuation à changer. Texte à tort corrigé. — καταλαμβάνω expliqué. — Προπεμπόμενα· πόμπος· ἐπισκήπτειν, *poser le bâton de pélerin* (à la frontière). — Conjecture sur ce terme mal expliquée (4, 33), et jugée suspecte par M. Schw., sur le ἐπισκήπτω d'Æschyle,

que M. Blomf. rend par *violenter immitto;* et sur le ἐνέσκηψαν ἐς (4, 8, 39, 2), mal traduit par *pervenere ad,* ou *incubuere in;* et κατέσκηψε de Thuc. (2, 49, 7). — Σκήπτειν, κατασκήπτειν, neutre, et avec sens transitif. Ἐνσκήπτειν ἐς, ἐπισκήπτειν. Ἐπισκήπτεσθαι τῶν ἀντιδίκων. Ἐπέσκηψαν, ἀπέσκηψαν, non compris. Ἀποσκήπτει εἰς σε. Cette leçon, corrigée par M. Blomf., n'est pas plus incorrecte que le ἀπέβληψεν εἰς τὸν Αὐτόλυκον de Xénophon. — *Excursus* sur le κουρειδίας γυναῖκας d'Hérodote : κόρος, κόρη, κουρείδιος, κουρειδίη, πάρθενος et γυνή, subst. et adjectif, *virgo.* Sens de plusieurs de ces mots, considérés à diverses époques, et soumis à des considérations, soit grammaticales, soit historiques : κουρειδία γυνή, acception omise par H. Est., et donnée par Constantin : κουρείδιον δῶμα. — Πάρθενος, diverses étymologies de ce mot; celle d'Eustathe, un peu forcée : παρθένιος.

IIe Section. Conséquences géographiques des textes d'Hérodote et de Pausanias. — Variations des anciens et des modernes sur la position des Hyperboréens. Causes de ces variations. Leur position a changé à-peu-près comme celle de l'Hespérie.

Hésiode, Homère, Hérodote, Plutarque *(Traité de la musique),* Pindare (*Ol.* 3, 24; 10, 51), Pausanias (1, 31, 2; 5, 7), Diodore de Sicile (2, 47, t. I, p. 158), Apollonius de Rhodes (11, 677), Ælien (1)

(1) Voyez aussi le Nourry, *in Dissert. prima de omnibus Clementis Alexandrini operibus* (tom. I, p. 726). Salm. *Exercit.* pag. 107, 108.

(*Var. Hist.* 2, 26), Apollodore (*Myth.* 2), Hellanicus, enfin l'antiquité toute entière fait mention des Hyperboréens.

Nous nous en tiendrons aux récits de Diodore, de Pausanias, et sur-tout d'Hérodote, dont le texte, morceau curieux d'antiquité, m'a paru assez maltraité. Une première section en présentera une version littérale, avec notes critiques; et la deuxième, les conséquences géographiques et autres.

I.re SECTION.

Texte et Traduction littérale (4, 33).

Πολλῷ δέ τι πλεῖστα περὶ αὐτέων Δήλιοι λέγουσι, φάμενοι ἱρὰ ἐνδεδεμένα ἐν καλάμῃ πυρῶν, ἐξ Ὑπερβορέων φερόμενα, ἀπικνέεσθαι ἐς Σκύθας· ἀπὸ δὲ Σκυθέων ἤδη δεκομένους αἰεὶ τοὺς πλησιοχώρους ἑκάστους, κομίζειν αὐτὰ τὸ πρὸς ἑσπέρης ἑκαστάτω ἐπὶ τὸν Ἀδρίην· ἐνθεῦτεν δὲ πρὸς μεσαμβρίην προπεμπόμενα πρώτους Δωδωναίους Ἑλλήνων δέκεσθαι. ἀπὸ δὲ τουτέων καταβαίνειν ἐπὶ τὸν Μηλιέα κόλπον, καὶ διαπορεύεσθαι ἐς Εὔβοιαν· πόλιν τε ἐς πόλιν πέμπειν, μέχρι Καρύστου· τὸ δ' ἀπὸ ταύτης, ἐκλιπεῖν Ἄνδρον· Καρυστίους γὰρ εἶναι τοὺς κομίζοντας ἐς Τῆνον· Τηνίους δὲ, ἐς Δῆλον· ἀπικνέεσθαι μέν νυν ταῦτα τὰ ἱρὰ οὕτω λέγουσι ἐς Δῆλον. Πρῶτον δὲ τοὺς Ὑπερβορέους πέμψαι φερούσας τὰ ἱρὰ δύο κόρας, τὰς οὐνομάζουσι Δήλιοι εἶναι Ὑπερόχην τε καὶ Λαοδίκην· ἅμα δὲ αὐτῇσι ἀσφαλίης εἵνεκεν πέμψαι τοὺς Ὑπερβορέους τῶν ἀστῶν ἄνδρας πέντε, πομποὺς τούτους, οἳ νῦν Περφερέες καλέονται, τιμὰς μεγάλας ἐν Δήλῳ ἔχοντες. ἐπεὶ δὲ

τοῖσι Ὑπερβορέοισι τοὺς ἀποπεμφθέντας ὀπίσω οὐκ ἀπονοστέειν, δεινὰ ποιευμένους εἰ σφέας αἰεὶ καταλάμψεται, ἀποστέλλοντας μὴ ἀποδέκεσθαι, οὕτω δὴ φέροντας ἐς τοὺς οὔρους τὰ ἱρὰ ἐνδεδεμένα ἐν πυρῶν καλάμῃ, τοὺς πλησιοχώρους ἐπισκήπτειν κελεύοντας προπέμπειν σφέας ἀπ' ἑωϋτῶν ἐς ἄλλο ἔθνος· καὶ ταῦτα μὲν οὕτω προπεμπόμενα, ἀπικνέεσθαι λέγουσι ἐς Δῆλον. Οἶδα δὲ αὐτὸς τούτοισι τοῖσι ἱροῖσι τόδε ποιεύμενον προσφερές· τὰς Θρηΐσσας καὶ τὰς Παιονίδας γυναῖκας, ἐπεὰν θύωσι τῇ Ἀρτέμιδι τῇ Βασιληΐῃ, οὐκ ἄνευ πυρῶν καλάμης θυούσας τὰ ἱρά· καὶ ταῦτα μὲν δὴ οἶδα ταύτας ποιεύσας.

N.° 1. Les Déliens racontent et affirment (λέγουσι φάμενοι) que les offrandes des Hyperboréens arrivent, enveloppées dans de la paille de froment, de chez les Hyperboréens aux Scythes (ἀπικν. ἐς Σκύθας); que de la Scythie, faisant à l'occident une immense déviation, elles alloient à la mer Adriatique. — N.° 2. Que de là, envoyées au midi, elles sont reçues par les Dodonéens, les premiers des Hellènes; que, descendant de chez eux, elles gagnent (ἐπὶ Μ. κ.) et traversent le golfe Maliaque (διαπορεύεσθαι). Arrivées en Eubée, elles vont de ville en ville jusqu'à Caryste : partant de là, elles laissoient Andros à gauche; car c'étoient les Carystiens (Καρ. γὰρ) qui les portoient à Ténos, et les Téniens à Délos. — N.° 3. C'est donc ainsi que, suivant les Déliens, ces offrandes arrivent à Délos : mais (δὲ) ils ajoutent que, dans les premiers temps, les Hyperboréens envoyèrent ces offrandes sacrées par deux vierges (*deux jeunes personnes*, M. Larcher), nommées, suivant les Déliens, *Hypérochée* et *Laodicée*; que, pour leur

sûreté, ils les firent accompagner, dans leur marche religieuse, de cinq Hyperboréens (πέμψαι — π. π.) de cette classe de citoyens que l'on qualifie maintenant de *perphères*, très-honorés à Délos. — N.° 4. Mais que, ne voyant pas revenir leurs députés, et regardant comme un grand malheur qu'à chaque Théorie il dût leur arriver de ne plus les revoir, ils prirent dès-lors le parti de porter, jusqu'à leurs frontières, les offrandes enveloppées dans de la paille de froment; qu'arrivés à ces frontières, ils posoient respectueusement leur bâton (ἐπισκήπτειν), priant les habitans de la nouvelle peuplade, de porter, de chez eux au peuple voisin, ces offrandes, qui, confiées successivement à divers peuples, arrivoient enfin à Délos.

Ce chapitre 33 donnera lieu à diverses remarques; d'abord sur les prépositions. Pour les expliquer, nous n'interrogerons pas seulement l'usage, nous rapprocherons en outre les textes des cartes; et, parfois, les cartes expliqueront ce que les textes laissent dans le vague.

Nous avons, n.° 1, ἀπικνέεσθαι ἐς Σκύθας — κομίζειν ἐπὶ τὸν Ἀδρίην — καταβαίνειν ἐπὶ τὸν Μηλιέα κόλπον, καὶ διαπορεύεσθαι ἐς Εὔβοιαν — ἐς πόλιν πέμπειν μέχρι Καρύστου. Valla traduit : *Venisse ad Scythas — à Scythis accepisse, gradatimque per singulos ad occasum usque, atque illinc meridiem versus dimissa, — descendisse ad Meliensem sinum, pervasisseque in Euboiam, et oppidatim usque ad Carystum. — Carystios enim esse qui in Tenum portarint.* H. Estienne donne, pour unique correction, *occasum versus*

longissime Adriam usque. Quant à M. Schw., il traduit ainsi : *Venire ad Scythas ; à Scythis verò accipere ea populum quemque deinceps habitantem versus occidentem, usque ad Adriaticum sinum : — à Dodonæis descendere ad sinum Maliacum, et in Œubœam transire — mitti usque ad Carystum.*

Les trois interprètes précités me semblent n'avoir pas compris le sens des prépositions. Le premier omet dans sa version, πέμπειν, ἑκαστάτω, ἐπὶ Ἀδρίην, puis traduit, *ad Scythas, ad Meliensem sinum;* le troisième donne, ainsi que Vesseling, *ad Scythas, ad Adriam, ad Meliensem sinum ;* c'est-à-dire qu'il rend ἐς et ἐπὶ par *ad.*

Κομίζειν αὐτὰ τὸ πρὸς Ἑσπέρης ἑκαστάτω ἐπὶ τὸν Ἀδρίην. Ce passage importe à l'intelligence de la marche des Théores hyperboréens. Valla et autres négligent τὸ πρὸς Ἑσπέρης ἑκαστάτω. M. Schweighæuser, qui a refait l'ancienne version, veut traduire ces deux mots, mais il omet entièrement, dans sa version, 1.° κομίζειν, 2.° ἑκαστάτω.

Πρὸς Ἑσπέρης, dans certains cas, signifiera *à partir de l'orient;* mais, dans d'autres cas, Ἑσπέρης pourra dépendre d'un accusatif sous-entendu. Le contexte ne conseille pas la première construction. Y renonçant donc, je proposerois de construire κομίζειν αὐτὰ πρὸς τὸ ἑκαστάτω τῆς Ἑσπέρης : ou bien laissant τὸ à sa place, et le faisant dépendre de κατὰ sous-entendu, je construirois de cette autre manière, κομίζειν αὐτὰ (κατὰ s.) τὸ (μερὸς ὂν s.) πρὸς (τὰ s.) ἑκαστάτω Ἑσπέρης : ainsi Hérodote, cité

par H. Est. (*Thes. l. gr.* append. C, 824, B), a dit, ἑκαστάτω τῆς Λιβύης.

Sans oser garantir ni l'une ni l'autre construction, j'affirmerois presque, d'après l'examen du contexte et l'inspection des cartes, que Ἑσπέρης est régi par ἑκαστάτω.

Quant à ἐπὶ τὸν Ἀδρίην, que M. Larcher traduit par *jusqu'à la mer Adriatique*, et M. Schw., par *usque ad Adriaticum sinum*, je proposerois de faire dépendre ἐπὶ τὸν Ἀδρίην de κατὰ τὴν ὁδὸν τὴν sous-entendus ; ce qui donneroit cette phrase pleine, κομίζειν αὐτὰ κατὰ τὴν ὁδὸν τὴν ἐπὶ τὸν Ἀδρίην ; et signifieroit, *de la Scythie, les peuples qui les recevoient successivement, les transmettoient en suivant la route qui, par une immense déviation à l'occident, conduit à la mer Adriatique.* Voyez n.° 2. C'est peut-être d'après ce passage d'Hérodote, mal interprété, que divers scholiastes ont placé les Hyperboréens vers les sources de l'Ister; opinion qu'Hérodote, quoi qu'en dise M. Malte-Brun (*Précis* de sa Géogr. tom. I, pag. 52), me semble ne point partager.

N.° 2. προπεμπόμενα, mot répété n.° 5. — πομποὺς, n.° 3. Ce dernier est rendu par *comites*. Même sens chez M. Larcher. Mais πομπικὸς signifiant *ad pompas pertinens*, je croirois, par analogie, que πομπὸς signifie, non pas seulement *qui accompagne*, mais de plus, qui accompagne faisant partie d'une pompe, d'un cortége, d'une procession religieuse.

Καταβαίνειν ἐπὶ τὸν Μηλιέα κόλπον. Larcher traduit, *elles descendent jusqu'au golfe Maliaque.* Mais que l'on jette les yeux sur la carte n.° 6, on verra que les pélerins

ne descendent pas seulement jusqu'au golfe Maliaque, mais que, de plus, ils le traversent; action que me semble exprimer διαπρεύεσθαι, verbe qui se dit même d'un trajet par eau, comme ici, et I, 194, I, où on lit, κατὰ τὸν ποταμὸν πορευόμενα. La locution καταβαίνειν ἐπὶ τ. Μ. κόλπον. me semble avoir quelque analogie avec κομίζειν ἐπὶ τὸν Ἀδρίην du n.° I; en sorte qu'admettant ici, n.° 2, la même ellipse que n.° I, je proposerois de traduire, *descendre par le chemin qui conduit vers;* et non littéralement, *sur le golphe Maliaque;* ce qui, je crois, explique littéralement une locution dont le *jusqu'au golfe* n'est pas l'équivalent.

Καρυστίους γὰρ εἶναι. Valla, sans le comprendre peut-être, traduit ce γὰρ. M. Schw. omet ce γὰρ, omis pareillement par Larcher; mais il est plein de sens, et motive ἐκλιπεῖν Ἄνδρον, qui précède. *Les pélerins laissent Andros à gauche; car ce sont (non les Andriens, mais) les Carystiens qui portent les offrandes à Ténos.*

N.° 3. Ἀπικν. μέν νυν ταῦτα τὰ ἱρὰ οὕτω λέγουσι. Notons ce νῦν λέγουσι, omis par Valla et autres, mais que je croirois la reprise de λέγουσι du n.° I.

Κόρας de ce numéro, ainsi que κουριδίας γυναῖκας d'Hérodote (I, 135, 2), va être le sujet d'une excursion.

N.° 4. Δεινὰ ποιευμένους εἴ σφεας αἰεὶ καταλάμψεται, ἀποστέλλοντας μὴ ἀποδέκεσθαι, οὕτω δὴ φέροντας — τοῖς πλησιοχώροις ἐπισκήπτειν, κελεύοντας προπέμπειν σφέα ἀπὸ ἑωυτῶν ἐς ἄλλο ἔθνος. Tel est le texte de MM. Schw. et Schaeffer. Mais je propose, 1.° après καταλάμψεται, de supprimer

la virgule, que j'ai donnée à l'exemple de mes devanciers; 2.° de maintenir l'ancienne leçon πλησιοχώρους, que je fais dépendre de κελεύοντας, et à la place de laquelle M. Schw. donne τοῖς πλησιοχώροις, qui, après tout, peut se défendre; car Platon et autres fournissent des exemples de ἐπισκήπτειν avec le datif de la personne. Ainsi dans l'*Eutyphron* de Platon, ἐπισκήπτεσθαι τῷ πατρί. 3.° En admettant τοὺς πλησιοχώρους, leçon de manuscrits, je ferois dépendre τοὺς πλησιοχώρους de κελεύοντας, et je proposerois de supprimer la virgule mise après ἐπισκήπτειν, puis de traduire ainsi littéralement : *Regardant comme un grand malheur qu'à chaque Théorie il dût leur arriver de ne plus revoir leurs députés, ils prirent dès-lors le parti de porter, jusqu'à leurs frontières, les offrandes enveloppées dans de la paille de froment; qu'arrivés à ces frontières, ils posoient respectueusement leur bâton* (ἐπισκήπτειν), *priant* (κελεύοντας) *les habitans de la nouvelle peuplade de porter l'offrande de chez eux au peuple voisin.*

Cette version rend deux verbes, dont l'un, savoir, ἐπισκήπτειν, a fort embarrassé mes devanciers. Valla traduit, *mandavisse vicinis, jubentes.* M. Schw., dans cette version, *finitimisque mandasse,* ne rend que ἐπισκήπτειν ou κελεύοντας, c'est-à-dire, que l'un des deux verbes; puis, dans ses annotations, témoigne sa surprise du silence de Reiske sur ἐπισκήπτειν (*miratus sum nihil ad h. l. reperiri*), et cite le προνοεῖσθαι donné par Hésychius comme glose de ἐπισκήπτειν; enfin exprime le regret de n'avoir pas suivi l'ancienne leçon, *quoique*

suspecte, dit-il. Cette ancienne leçon, je l'ai suivie; essayons de justifier sur-tout le sens de ἐπισκήπτειν.

Ἐπισκήπτεσθαι, au moyen, signifiera *s'appuyer sur un bâton, sur une chose quelconque :* même à l'actif, il aura elliptiquement ce sens moyen, ou bien encore un sens transitif, celui de *poser le bâton sur.*

En admettant ici ce sens transitif (que je retrouve, mais sans ellipse, 4, 79, 2, où on lit, ὁ θεὸς ἐνέσκηψε βέλος), ἐπισκήπτειν exprimeroit une circonstance très-probablement usitée dans les pélerinages, et montreroit les pélerins arrivés à la frontière, et y posant, y arrêtant respectueusement leur σκῆπτρον, jusqu'à ce que des Théores du peuple à la frontière duquel on s'arrête, viennent recevoir l'offrande, qu'ils transmettront avec le même respect à l'autre frontière.

La conjecture ne me sembleroit pas invraisemblable en songeant au respect des anciens pour les frontières, et aux usages de peuples sauvages modernes, usages qui représentent souvent ceux des anciens; et sur-tout en réfléchissant sur la nature du verbe ἐπισκήπτειν.

J'y vois l'idée de σκῆπτρον, *canne* ou *bâton*. Chez différens peuples, on étoit dans l'usage d'avoir un cachet et un σκῆπτρον, bâton surmonté d'une rose ou d'un lis, ou d'une aigle, ou de tout autre ornement caractéristique (H. 1, 195). L'ornement caractéristique du bâton des pélerins étoit sans doute, comme chez nous, conforme à l'acte religieux du pélerinage.

Cette idée de σκήπτρον, *bâton*, que je crois exister dans ἐπισκήπτειν, est admise, non par Apoll. Rhod. (11, 198),

qui donne βάϛρῳ σκηπτόμενος, mais par Homère, qui emploie ce verbe elliptiquement (*Od.* 17, 203, 338; 24, 157). Dans les trois passages, X. traduit σκηπτόμενον par *innitentem baculo;* et sa version se trouve confirmée par Eustathe, qui (*Od.* 17, 203 *sq.* pag. 1815, edit. Rom. 1542), donnant σκηριπτόμενον pour glose, rappelle le ῥόπαλον qui précède (17, 195), et qu'il dit, là, synonyme de σκῆπτρον (en ajoutant que tout σκῆπτρον est ῥόπαλον, témoin le σκῆπτρον des rois et des juges). Elle se voit également confirmée par T. H., qui, dans Lennep, explique σκήπτω et σκήπτομαι seul, par *innitor baculo aut cuicumque rei ad gressus firmandos.*

A l'aide de ces rapprochemens, j'aurai rendu très-probable mon interprétation; je ne l'appellerai cependant que conjecturale. Mais ce que je crois incontestable, c'est que ce verbe est fort mal commenté par le προνοεῖσθαι d'Hésychius, et bien à tort omis, comme redondant apparemment, dans les versions de nos devanciers : et s'il faut renoncer à l'interprétation de *poser le bâton à la frontière,* je croirai pouvoir le traduire par *s'arrêter à,* instare, *se tenir sur.*

Ce sens de *s'arrêter, appuyer sur,* me paroît très-admissible ici et (8, 39, 2) où Hérodote raconte que des roches se détachèrent du Parnasse contre les barbares, et qu'arrivées au *téménos* de Minerve, dans l'hiéron d'Apollon, elles s'arrêtèrent respectueusement à l'aspect de ce *téménos,* ἐς τὸ ἐνέσκηψαν.

Je crois fort, quoi qu'on en dise, que tel est le sens de ἐνέσκηψαν. Valla le traduit, *pervenere.* H. Estienne,

dans sa version corrigée de Valla (Francf. 1608), conserve ce *pervenere*. M. Schw., qui a corrigé la version latine, voulant mieux rendre la force de ἐνέσκηψαν, le traduit par *incubuere in;* et alors voilà des roches qui tombent et s'appesantissent sur le téménos de Minerve. Mais telle n'est pas la pensée d'Hérodote : si ces quartiers de roches fussent tombés indistinctement sur des profanateurs et sur le téménos de Minerve, qu'Apollon s'étoit engagé à défendre, ainsi que ses propres trésors (8, 36), Hérodote auroit-il dit que ces quartiers de roches, de son temps, se conservoient religieusement dans le téménos de Minerve ?

Ces roches ne se conservoient, sans doute, que comme preuves de miracle, que comme témoins de la puissance d'Apollon et de Minerve, à la vue du (ἐς) téménos de laquelle elles s'étoient respectueusement arrêtées (ἐς τὸ ἐνέσκηψαν). Cette interprétation neuve, *les roches s'arrêtèrent à la vue du téménos*, est bien loin de celle de nos devanciers, qui traduisent ἐνέσκηψαν (ἐς τὸ τ.) par *pervenere ad*, ou *incubuere in*. Mais les considérations logiques que j'ai présentées, la rendent, ce semble, infiniment plausible.

Joignons-y des considérations grammaticales. Hérodote a dit, ἐνέσκηψαν ἐς τὸ (τέμενος) : mais, ἐνέσκηψαν ἐς τὸ τ. ne seroit pas grec dans le sens de *incumbere in*. Pour obtenir ce sens, il faudroit, au lieu de ἐνέσκηψαν ἐς, ἐπέσκηψαν avec le datif, ou le génitif dépendant de la prépos. ἐπί. Or, 1.° Hérodote n'emploie pas ἐπισκήπτω : 2.° au lieu de ἐπὶ, il se sert de ἐς, avec l'accusatif, qui

ne peut être l'équivalent de ἐπὶ avec le datif; et son ἐνσκήπτω ἐς signifie, ce semble, *tomber dans* (ἐν), et s'arrêter, ἐς, *à la vue de.*

Ce que j'avance, appuyons-le d'exemples : Platon (*Euthyphron,* 10), dit, ὀρθῶς ἔχει ἐπεξιέναι καὶ ἐπισκήπτεσθαι φόνου τὸν υἱὸν τῷ πατρί. Ici voilà ἐπισκήπτεσθαι signifiant, comme le veut M. Schw., *incumbere in aliquem, instare alicui.* Mais notez ceci : 1.° Platon emploie ἐπὶ, que ne donne pas Hérodote dans le second exemple; 2.° l'ἐπισκ. de Platon se construit avec un datif qui marque le terme de l'action; tandis qu'au lieu du datif, Hérodote emploie l'accusatif avec ἐς.

Que signifie ce ἐς ? On le rend par *in;* mais *in* est équivoque. Rendons-le en français par *à la vue de,* et en latin par *hujus ad aspectum;* et ajoutons que le sens de ἐς signifiant *en présence de,* connu des savans sans doute, reçoit éternellement une fausse application.

A cet exemple de Platon, joignons cet autre du même auteur (*Leg.* 11, pag. 937, B), ἐπισκήπτεσθαι τῶν ἀντιδίκων, où nous remarquerons encore ἐπὶ suivi d'un génitif et non d'un accusatif avec ἐς. Astius, qui, dans son *Platon,* cite cet exemple, omet le nécessaire, qui est le régime de la personne.

Si l'on citoit contre mon opinion, νέφος ἔδοξεν κατασκήπτειν εἰς τὰς τριήρεις (Plut. *in Themis.*), je répondrois, que l'action de la nuée qui descend est indiquée par κατὰ; et celle de descendre vers, par εἰς. Même nuance renfermée, ce semble, dans le νόσος κατέσκηψε ἐς τὰ αἰδοῖα de Thucydide (2, 49, 7).

Recueillons, en finissant, plusieurs des acceptions de σκήπτειν et de ses composés : σκήπτειν, *s'appuyer;* κατασκήπτειν, *descendre et s'appuyer;* ἐπισκήπτειν, *s'appuyer sur une chose*, ou *sur quelqu'un :* de là, *insister, le prier, le charger de.* Cette acception, la plus commune et la plus connue, familière à Denys d'Halic., n'est point primitive; elle dérive de l'acception physique *appuyer sur. Appuyer* ou *s'appuyer sur,* dans le sens du moyen, ἐπισκήπτεσθαι; et, dans le sens transitif, et en vertu d'ellipse, ἐπισκήπτειν, *poser son bâton sur.*

. Dans la langue des tribunaux, ἐπισκήπτεσθαι signifiera, *incumbere in aliquem, urgere, persequi accusatione.* Cf. Poll. 8, 33 et 118; Vales. *ad Harpocrat.* voc. Ἐπεσκήψατο; *Schol. Plat.* Rühnk. *in Plat.* pag. 235, et les passages précités d'Hérodote. Æschyle (*Perses*, 745, 746), emploie ἐπισκήπτω dans le sens transitif; mais au v. 107 de la même tragédie, je doute que ἐπισκήπτω soit transitif, et qu'il signifie *violenter immitto,* comme le pense M. Blomfield, *l. l.* Je croirois que Πέρσαις, qui suit, dépend de ἐπέσκηψε; et πολέμους, de διέπειν, et nullement de ἐπέσκηψε. Euripide (*Hipp.* 443, éd. fr. Hen. Egerton) donne ὀργαὶ δ' εἰς σ' ἐπέσκηψαν θεᾶς : quant à Valckenaer, il rappelle la leçon ἀπέσκηψαν de Brunck.

M. Blomfield la blâme. Pour moi, sauf meilleur avis, je croirois bien préférable cet ἀπὸ, qui marque point de départ : εἰς σ' et ἐπὶ me sembleroit, j'oserois presque dire, incorrect. Si, dans ὀργαὶ θεᾶς ΕΙΣ σ' ἀπέσκηψαν, on blâme ἀπὸ—εἰς, que l'on blâme donc aussi ἀπὸ—εἰς, 1.° dans cet exemple de Xénophon (Σ. 1, 12),

ἀπέβλεψεν εἰς τὸν αὐτόλυκον ; 2.° dans cet autre (*Héliod.* 11, pag. 103) ἡ Ἀρσάκης ἀνία καὶ μανία εἰς ἐμὲ ἀποσκήψει. Voyez, au reste, la note de Valck. *l. l.*, et divers exemples de σκήπτω et ses composés cités par lui; et sur-tout l'ἐνέσκηψαν précité.

Excursus sur les Vierges hyperboréennes, les κουριδίας γυναῖκας *d'*Hérodote (1, 135, 2), *et d'*Homère (*Od.* 13, 45) : — κόρη, κουριδίη, παρθένος *et* παρθενική, παρθενία · γυναῖξ, *subst. et adj.* — παρθένος *et* γυνή, *subst. et adj.* — *Assertions grammaticales basées sur des faits historiques.* — *Homère et Théocrite non d'accord dans leur tradition sur Ménélas.* — *Eustathe inexact.*

Hérodote (4, 33) parle de deux vierges hyperboréennes, qu'il qualifie de κόρας, et (1, 135, 2), de κουριδίας γυναίκας. Valla rend κουριδίας par *puellas ;* Wess., par *virgines ;* Larcher, par *jeunes vierges ;* et M. Schw., par *legitimas.* Homère (*Od.* 13, 45) emploie la même locution : on l'explique par cette glose, τὰς ἐξ παρθενίας γεγαμημένας, que tous les philologues répètent; mais qu'ils ne se chargent pas d'expliquer, quoiqu'elle en ait grand besoin.

Expliquons κουρίδιος, παρθένος, en remontant à l'étymologie, sur-tout en interrogeant le contexte, et certains faits historiques qui conduisent à douter.

H. Estienne, dans son *Trésor,* donne κουρίδιος, ου, ὁ; mais, avec M. Schneider, et avec Damm avant lui, donnons κουρίδιος, ία ou ίη, ιον. Homère indique

le masculin, *Il.* 5, 414; *Od.* 11, 429 et 15, 22; le femin. *Il.* 1, 114 et *passim;* et le neutre, *Od.* 21, 78.

L'étymologie connue est κόρος, *surculus,* du parf. moyen du verbe κείρω, d'où le latin *creo, cresco;* puis κόρη, *puella;* κόρος, *juvenis,* et *filius;* κόρη, *puella,* ou *filia.* C'est de là qu'on nous dérive κουρίδιος. Mais signifiera-t-il *juvenilis,* qui *appartient à la jeunesse* (H. Est. *Thes. l. gr.*)? Se dira-t-il *d'un jeune époux, d'une jeune épouse,* comme le pense M. Schneider *(Lexic. gr. all.)!*

Conformément à cette dernière opinion, généralement reçue, M. Heyne (Hom. *Il.* 1, 114) s'exprime ainsi : « Κουριδίης ἀλόχου, *proprie est quam quis virginem,* » κόρην *duxerat. Sic* κουρίδιον ἄνδρα *dixit* (*Il.* 5, 414) τὸν » ἐκ παρθενίας ἄνδρα γεγαμηκότα αὐτήν; » c'est-à-dire que ce savant adopte la tradition reçue, sans se charger de l'examiner.

Malheureusement elle me paroît peu d'accord avec des faits de l'histoire des premiers temps de la Grèce. On y voit, comme l'a remarqué Damm avant nous (d'après Euripide), qu'Agamemnon, meurtrier de Tantale, épousa Clytemnestre en secondes noces; et cependant Homère (*Il.* 1, 114) l'appelle κουριδίης ἀλόχου. *Je veux,* dit Agamemnon, *avoir chez moi Chryseïs; car je la préfère à Clytemnestre,* κουριδίης ἀλόχου.

Clytemnestre, épouse de Tantale avant d'appartenir à Agamemnon, a-t-elle bien pu être qualifiée de *vierge* par Homère? Oui, répond Damm, Homère l'a qualifiée κουριδίης, parce qu'il ignoroit le fait.

Et lorsqu'il donne la même épithète (*Il.* 7, 392)

à Hélène, devenue épouse de Ménélas après l'enlèvement de Thésée, qui l'avoit rendue mère d'Iphigénie, ce poëte, né l'an 947 avant. J. C. (Larch.), ignoroit-il cet autre fait de l'enlèvement d'Hélène par Thésée, né 1346 ans avant J. C. ! Oui, répond encore ici Damm.

Une partie de cette réponse a paru commode à Eustathe, avant lui ; car cet illustre commentateur voyant, d'une part, l'épithète κουριδίη donnée à Clytemnestre, épouse, selon nous, d'Agamemnon en secondes noces, et persuadé, d'autre part, que κουριδίη signifie *jeune vierge*, a prétendu qu'Homère, appelant Clytemnestre κουριδίη, *jeune vierge*, n'avoit apparemment eu aucune connoissance de son premier mariage, et en a conclu qu'il falloit le mettre au rang des fables ; conclusion d'où pourroient résulter deux erreurs, l'une grammaticale, l'autre historique.

Pour anéantir un fait de l'histoire des premiers temps de la Grèce, Eustathe (1) est parti de l'idée que κουριδίη signifioit *jeune vierge :* mais le contexte de plusieurs passages m'a conduit à une interprétation différente, que je ne proposerai toutefois qu'à titre de conjecture.

Ulysse (Hom. *Od.* 13, 44, 45), près de quitter Alcinoüs et les Phéaciens, leur adresse ses adieux en ces termes : « O vous (dont je me sépare), puissiez-

---

(1) Clavier, dans son *Histoire des premiers temps de la Grèce*, peut-être entraîné par l'opinion d'Eustathe, passe sous silence le premier mariage de Clytemnestre.

» vous ici faire long-temps le bonheur de vos femmes
» légitimes et de vos enfans ! »

Je traduis γυναῖκας κουριδίας, par *femmes légitimes,* et non par *épousées vierges.* En effet Ulysse, faisant ses adieux, songe, loin de sa fidèle Pénélope, au bonheur de ces Phéaciens qui ont près d'eux, non des concubines, mais leurs légitimes épouses (γυναῖκας κουρ.), et des enfans, fruit d'un légitime hymen.

Γυναῖκας renferme l'idée de femmes élevées à la dignité d'épouse (comme dans le γυναικὸς de Théocrite, 2, 41); et κουριδίας fortifie le sens que j'attache au substantif.

Cette idée ressortira bien mieux par le contraste qui se remarque dans cette phrase d'Hérodote : Γαμέουσι ἕκαστος αὐτέων πολλὰς κουριδίας γυναῖκας, πολλῷ δ' ἔτι πλεῦνας παλλακὰς κτῶνται. M. Larcher a beau traduire, *ils épousent chacun plusieurs jeunes vierges*, je crois devoir préférer, *ils épousent chacun plusieurs femmes légitimes, et ils se procurent plus de concubines.* Avec divers savans, traduisez κουριδίας γυναῖκας par *jeunes vierges ;* dès-lors plus de liaison d'idées entre *épouser des femmes jeunes*, et *se procurer des concubines* (que sans doute les Perses vouloient jeunes et non vieilles). Admettez le sens, non de *jeunesse,* mais de *stabilité ;* dès-lors liaison dans les idées, et contraste, qui étoit sans doute dans l'intention d'Hérodote.

Parlant, dans une seule et même phrase, de concubines et de femmes qui n'étoient pas concubines, I a sans doute donné *aux femmes*, γυναῖκας, une épithète

qui rappelât, non pas leur jeunesse, mais la stabilité, la durée, la perpétuité de leur engagement : en parlant des *femmes légitimes*, il a dit γαμέουσι : il dit κτῶνται, *ils se procurent, ils acquièrent,* en parlant des *concubines.*

C'est cette idée de stabilité qui me paroît dominer dans κουριδίη d'Homère, *Il.* 1, 114; 7, 392; 11, 243; 13, *626*; 19, 298; *Od.* 11, 459; et dans le κουρίδιος du même poëte (*Od.* 15, 22); et dans son κουρίδιον δῶμα (*Od.* 21, 78), et dans le κουρίδιον λέχος d'Aristophane (Eιρ. 844), où il s'agit de lit nuptial; d'une couche, par conséquent destinée à une inséparable épouse, et non à une volage concubine. Κουριδία γυνὴ, répondant au *justa uxor* des Latins, signifiera donc très-probablement, *la femme légitime*, c'est-à-dire, *épousée avec toutes les formalités prescrites*, reconnue civilement pour telle, jouissant de tous les droits que les lois attribuent aux mariages solennels, et unie à son mari par un indissoluble lien *(legitima, justa, et connubio juncta stabili).*

Ennemi de nouveautés, à moins qu'elles ne se présentent soutenues de preuves irréfragables, j'ai long-temps hésité à émettre mon opinion. Je m'y suis enfin décidé, en considérant que M. Schw. l'adoptoit en partie dans son Hérodote *(l. l.)* sans pourtant la motiver; en considérant sur-tout qu'avant M. Schw., Constantin (Crispin. 1562) traduisoit, comme lui, κουρίδιος par *legitimus* (*capitur multoties pro legitimo desponsato;* note précieuse qui manque au *Thes. l. gr.* d'H. Est.), et que l'hébraïsant Rivière, en marge

de son édit. de Constantin, 2 vol. fol., écrit : Κουρίδιος ne signifie pas *qui a épousé étant vierge*, mais *stable*, *permanent*, ou qui devoit l'être par la promesse et le vœu des contractans.

C'est sur le contexte, sur l'examen des antécédens et des conséquens que je m'appuie, et non sur une étymologie incertaine; car quel sens tirer de κόρη, *puella*, et de la seconde partie du mot, qui donne ou un diminutif, ou le mot ἴδιος, *proprius* (ce dernier purement conjectural)!

Si l'on s'en tient à l'étymologie reçue, alors on dira que κουρίδιος, de κόρη, *puella*, a signifié primitivement *jeune époux*, *jeune épouse*; et que, par extension, il s'est dit de toute femme, non pas jeune, mais nouvellement mariée, ou peut-être, en général, de tout ce qui est à l'âge de la croissance ou de la force (sens que renferme κουρίζω (puis κουρίζω). Dans ce sens Homère aura pu dire κουρίδιον δῶμα, *la maison paternelle et maternelle*, la maison des jeunes époux; nom qui sera resté, même les deux époux n'étant plus jeunes. Conformément au sens primitif, qu'on aura conservé comme rappelant de touchans souvenirs, Homère aura pu donner l'épithète κουριδίη même à Hélène et à Clytemnestre, supposé qu'Homère ait adopté la tradition dont j'ai parlé ci-dessus. En effet on peut douter qu'Homère ait ou connu ou adopté, par exemple, la tradition relative à Hélène, tradition évidemment rejetée par Théocrite, qui (*Idyl.* 18) fait, dans son épithalame, le plus grand éloge de cette princesse,

et qui suppose qu'avant d'épouser Ménélas, elle n'avoit jamais vécu séparée de sa mère (*Idyl.* 18, 13).

Nous venons d'expliquer, 1.° κόρος et κοῦρος, qui signifient tantôt *jeune* (Hom. *Il.* 1, 470; 2, 17; 4, 321 et 393; 9, 86; 17, 726. *Od.* 8, 38 et 48), et tantôt *fils* (Id. *Od.* 19, 523; *Hymn. ad Merc.* 487): κόρη et κούρη, *jeune, jeune fille;* toutes acceptions secondaires de κέρω, d'où, selon Scheid, le latin *creo, cresco;* 2.° κουρίδιος.

Expliquons maintenant γυνὴ, adjectif; παρθένος, παρθένιος, adjectif; παρθενία devenu substantif; et la glose qui explique κουριδίας par τὰς ἐκ παρθενίας γεγαμημένας; et παρθενική.

I. Γυνὴ ou γυναὶξ, *adjectif.* On vient de voir γυνὴ substantif. N'est-il pas, comme παρθένος *infrà, subst.* et *adjectif;* c'est-à-dire un de ces mots qui, adjectif dans le principe, sera devenu, avec le temps, uniquement substantif! Je le croirois d'après cet exemple : οὔτ' ἄρσενες οὔτε γυναῖκες (Coluth. 186), où γυναῖκες est en regard, non avec ἄνδρες, subst., mais avec ἄρσενες, adjectif; d'où l'on concluroit que γυναὶξ a été adjectif avant que l'on eût créé la forme prolongée γυναικεῖος. Voyez (*Phil.* tom. VII, pag. 163, 225) d'autres noms qualifiés (ἴσ.) par nous d'adjectifs, contre l'opinion générale.

II. Παρθένος. Ce mot, que donne Hérodote, 4, 35, 1 et *passim*, est composé de trop d'élémens pour être un primitif. Scheid remarque qu'on en donne différentes dérivations, mais extrêmement forcées. H. Est.,

qui écrit sur πάρθενος deux grandes colonnes et demie, ne présente aucune notion primitive qui puisse faciliter les explications secondaires. Cette notion, je la trouve chez Constantin : il explique παρθένος par cette glose, παρὰ τὸ παρεθέειν τῇ μητρί; c'est-à-dire qu'il donne à παρὰ l'unique sens de *proximité, d'assiduité,* et non celui d'exception *(præter)* que propose Damm. Eustathe (*Index* de Devar.) dérive πάρθενος de παρὰ et de θῆσθαι; c'est-à-dire θηλάζειν (rac. θηλὴ, *mamma*), Mais le sens de proximité, d'assiduité, d'habitude d'être près et sous les yeux d'une mère vigilante, me plairoit bien davantage. Théocrite la présente *(Idyl.* 18, 13, *Épithal. d'Hélène)* lorsque des vierges, dans leurs chants d'hyménée, disent à Ménélas : *Tu dors encore; que ne laissois-tu ta jeune épouse* (παίσδω σὺν παίσι), *au milieu de ses jeunes compagnes, folâtrer sous les yeux d'une mère tendre,* παίσδειν παρὰ ματρί!.

Avec cette notion d'assiduité près d'une mère, attribuée à παρὰ suivi d'un datif, je conçois déjà comment et pourquoi l'on appelle παρθένος, *vierge,* une femme devenue mère, notion à laquelle ne se prête pas l'étymologie d'Eustathe.

En devenant mère, elle reste παρθένος, tant qu'elle est dans le parthénon (παρθενεὼν), tant qu'elle reste séparée, séquestrée. C'est ainsi que la belle Astyochée, surprise par l'invincible Mars et devenue mère, est encore appelée, chez Homère, παρθένος αἰδοίη, *virgo verecunda,* parce qu'elle n'a cédé qu'à la force qui l'a surprise dans la partie la plus élevée du parthénon.

Voyez (*Iliad.* 2, 514) les notes d'Eustathe et de Heyne.

Homère (*Il.* 16, 179-186) qualifie Eudore de *parthenius.* Quand Ernesti le traduit par *clam susceptus,* conformément à la scholie σκότιος; quand M. Heyne et autres m'expliquent παρθένιος par *natus ex ea quæ adhuc pro virgine habebatur, nothus tamen,* mon esprit est peu satisfait : il le sera davantage à l'aide des précédentes notions.

Je concevrai alors qu'Eudore soit dit né, non d'une fille qui n'auroit eu aucun commerce avec un homme, mais d'une fille non encore séparée, séquestrée, gardée, et qui habitoit encore l'appartement des filles, le parthénon, et ne paroissoit point encore devant les hommes lorsqu'elle a été surprise.

Voilà l'idée à laquelle me conduisent, non la racine παρὰ, qui n'est peut-être pas à rejeter, mais la logique et l'examen de quantité de textes.

Au παρθένος des Grecs répondra le *virgo* des Latins.

On en douteroit, d'après ce mot de Quintilien (6, 4), *Cicero objurgantibus quod sexagenarius Popiliam virginem duxisset, cras mulier, inquit, erit,* pris trop à la lettre. Mais, d'après les considérations suivantes, on persistera dans l'opinion que, par extension, *virgo* se disoit, aussi bien que *mulier,* de filles devenues mères.

Dans les *Adelphes* de Terence, Micion (act. IV, sc. 7, édit. de M.me Dacier) dit à Démée, *illinc huc transferetur VIRGO;* et cependant il venoit d'apprendre de Démée qu'il étoit né un enfant de cette personne.

Démée lui-même, après avoir dit (v. 10), *puer natus est*, ajoute tout de suite, *virgo nihil habet;* ce qui fait dire à Donat, dans sa note : *Virginem ibi posuit pro muliere corruptâ*, ἀρχαισμῷ.

Virgile (*Ecl.* 6, 47) appelle *vierge*, Pasiphaé, mère de trois enfans :

Ah ! virgo infelix, quæ te dementia cepit!

et (v. 52):

Ah ! virgo infelix, tu nunc in montibus erras.

Fulgence *(Epist. 3 ad Probum)* dit : *Virginis si quis velit diligenter considerare vocabulum, etiam ad mulierem pertinere inveniet.*

Enfin Servius (Virg. *Æn.* 11, 687) s'exprime ainsi: « *Mos obtinuit ut innuptas, virgines, nuptas, mulieres,* » *vocemus : nam, apud majores, indiscretè virgo dicebatur* » *et mulier.* » Si l'on en demande la raison, c'est qu'anciennement les femmes ne vivoient guère moins séparées, et paroissoient devant les hommes aussi rarement que les filles.

Tenons donc pour certain que si παρθένος, si *virgo*, se prenoit ordinairement, chez les anciens, pour ce que nous appelons une *vierge*, c'est qu'il étoit infiniment rare que les filles renfermées avec tant de soin ne fussent pas vierges en effet; mais qu'au fond ces deux termes ne désignoient que cet état de séparation,

de clôture, de surveillance, auquel on soumettoit les jeunes filles; que, pendant long-temps, tandis qu'on surveilloit les jeunes filles, les femmes se surveilloient aussi et paroissoient peu en public; que, dans cet état de choses, παρθένος et *virgo* ont pu se dire et des filles et des femmes; et que les deux mots ne cessèrent d'être synonymes qu'à l'époque où les mœurs changèrent, époque où l'acception de *virgo* différa de celle de *mulier*.

III. Παρθένος, *substantif; παρθένος, adjectif* (ισ.). Ce seroit peut-être ici le cas de se demander si παρθένος n'est pas souvent adjectif. Ainsi παρθένους χεῖρας, Eurip. *Ion*. v. 270; πάρθενον μίτρην de l'inscr. citée par l'éditeur du *Tryphiodore*, v. 359 (Oxon. 1739), lequel propose (*ib.*) παρθένος αἰδὼς, *virgineus pudor* : ainsi chez les Latins, *virgines papillas*; (*Pervig. Veneris*, v. 20). Mais arrêtons-nous; car on nous répondroit qu'il y a dans ces locutions énallage, comme dans le γυναῖκα μαζὸν d'Hom. (*Il*. 24, 58); puis nous renverrions à γυναὶξ, *suprà*, pag. 59.

Παρθενική. On donne παρθενική comme synonyme de παρθένος, et dans Théocr. (8, 59; 12, 5; 18, 2), et dans Homère (*Il*. 18, 567, et *Od*. 7, 20), où παρθενικῇ est accompagné de νεήνιδι. Mais assurons que παρθενικῇ — νεήνιδι sont deux adjectifs, et qu'au premier il faut sous-entendre κόρη, lequel est originairement peut-être lui-même adjectif.

Nous sommes maintenant en état d'expliquer τὰς ἐκ παρθενίας γεγαμημένας, scholie de κεχεδίας. En traduisant

κουρίδιη et παρθένος par *vierge*, et παρθενία par *virginité*, la scholie seroit peu intelligible ; car qu'est-ce que *des vierges épousées après la perte de leur virginité!* elle deviendra facile à comprendre, en adoptant les notions précitées ; car alors on traduira, *des femmes épousées au sortir du parthénon.*

De ces observations grammaticales passons aux détails géographiques, qui recevront quelque lumière de cette discussion des textes.

II.e SECTION.

Observations géographiques sur le Pélerinage des Hyperboréens.

La route des pélerins hyperboréens à Délos, d'après Hérodote, est digne d'attention sous les rapports géographiques. Mais, avant d'en parler, citons l'opinion de Pausanias sur ce même pélerinage.

« Chez les Prasiens (dème de l'Attique) Πρασιεῦσιν » (Pausanias, 1, 31, 2), est un temple d'Apollon où » l'on dit que vont (*mitti*, trop peu littéral) les pré- » mices des Hyperboréens. Les Hyperboréens les » confient aux Arimaspes ; les Arimaspes, aux Issé- » dons ; les Scythes, les recevant des mains de ceux-ci, » les transportent à Sinope ; de Sinope, des Hellènes » les font passer à Prasie, d'où les Athéniens les trans- » portent à Délos. Les prémices, enveloppées dans » de la paille de froment, ne doivent être vues de » personne. »

Cette marche de l'offrande, allant de la contrée hyperboréenne chez les Arimaspes, des Arimaspes aux Issédons, des Issédons aux Scythes, &c., est une marche de six mois peut-être, puisqu'elle a lieu à travers des pays sauvages, des déserts, des fleuves sans ponts, au milieu d'obstacles de tout genre. Une telle marche paroîtroit dénuée de toute vraisemblance, surtout si, comme Hérodote, Pausanias faisoit parcourir cette route à de jeunes vierges.

La marche indiquée par Hérodote, qui fait aller les députés hyperboréens par terre jusqu'à la mer Adriatique, d'où ils se rendent toujours par terre à Dodone, de là en Eubée, puis à Délos, cette marche diffère de celle de Pausanias; mais le point du départ est à-peu-près le même chez les deux historiens. Hérodote ne dit pas, comme Pausanias, que les Hyperboréens soient au-delà des Issédons et des Arimaspes; mais, par la position qu'il donne aux Arimaspes, aux Issédons, aux Grifons et autres peuples du nord, on voit qu'il place les Hyperboréens encore plus haut dans le nord; en sorte que le témoignage de Pausanias, loin d'infirmer celui d'Hérodote, le confirme, si toutefois le passage de Pausanias n'est pas une copie combinée sur les textes d'Hérodote. Dans les deux cas, la route seroit presque la même, et auroit exigé peut-être six mois. Or, comment supposer que les enfans et prêtres d'Apollon se soient décidés à faire entreprendre un voyage aussi long et aussi périlleux à des vierges, dont les premières furent peu respectées,

malgré la protection du puissant dieu du jour (1).

Cette difficulté ne seroit pas la seule : on se demanderoit ensuite par quel motif Hérodote fait faire aux Hyperboréens une immense déviation de la Scythie à l'occident, pour se rendre de la mer Adriatique à Délos, plutôt que de prendre, par exemple, le chemin de Byzance, d'où les communications avec Délos eussent été plus faciles.

On se demanderoit en outre, où donc étoient situés les Hyperboréens d'Hérodote! A cette question, on seroit en droit de répondre que leur position étoit inconnue à Hérodote lui-même, et qu'il n'en parloit que sur d'anciennes relations, lui qui avoue ne point connoître le nord de l'Europe, dans le passage où il dit : « Le pays qui est au nord des Neures, n'a point » d'habitans ; au dessus des Androphages, est un » vrai désert, où l'on ne rencontre aucune trace » d'hommes : au-dessus des Mélanchlænes, tout est » marais ; nul homme, que je sache, n'habite ces ré- » gions septentrionales. »

Hérodote, comme on voit, a parlé plus en poëte qu'en historien de ces contrées qu'il met à l'une des extrémités de la terre, et où cependant les poëtes placent le séjour du bonheur, comme en des lieux inaccessibles, dont l'homme ne peut jouir qu'en imagination.

Hérodote n'est pas le seul qui n'offre que des

---

(1) Sur λύκειος, λύκαιος, et autres analogues, voyez l'*Index* de notre *Philol.* tom. I; nous y combattons l'opinion de Pausan. liv. 1, ch. 9.

incertitudes sur la position des Hyperboréens. Chaque auteur de l'antiquité les place au gré de son imagination, ou plutôt leur assigne une position analogue aux connoissances de son siècle.

Écartant toute fiction, efforçons-nous de découvrir la vérité à travers les nuages qui la couvrent.

Dans les temps de profonde ignorance en géographie, les Hyperboréens furent probablement mis par les Grecs au nord de la Grèce, au-delà du mont Bora en Macédoine: la Macédoine étant connue davantage, on sentit que Borée souffloit de plus haut, et l'on conclut par conséquent que les Hyperboréens étoient au nord de la Macédoine.

Les connoissances géographiques s'agrandirent. La Scythie, une grande partie du nord de l'Europe, furent connues : alors furent reculées les bornes, et l'on rejeta bien avant dans le nord les peuples hyperboréens. La position des Hyperboréens changea à-peu-près comme celle de l'Hespérie, qui fut d'abord l'Italie et ensuite l'Espagne.

La preuve que la position donnée par différens géographes dépend des connoissances de leur siècle, se remarque dans la carte de Ptolémée. Ce géographe met les Hyperboréens aux sources du Volga, à la hauteur de la mer Baltique, parce qu'il ne connoissoit rien au-delà. Aussi, au-delà, sa carte porte-t-elle ces mots: *Terra incognita.*

Les variations qui existent dans la position des Hyperboréens, ne proviendroient-elles pas parfois de textes

mal interprétés? Pindare transporte les Hyperboréens vers les sources de l'Ister: un scholiaste met des Hyperboréens aux Alpes d'Italie. Des modernes ensuite (Malte-Brun, tom. I, pag. 52) ont avancé que l'opinion de Pindare étoit celle du siècle d'Hérodote, et ils ont fondé cette opinion sur ce qu'il fait arriver par l'Adriatique les offrandes des Hyperboréens. A la vérité, Hérodote fait arriver les Hyperboréens au golfe Adriatique; mais ils ne venoient certainement pas du nord de l'Adriatique; ils n'étoient arrivés à l'Adriatique que par suite d'une immense déviation du nord-est au sud-ouest; déviation dont ils ne tiennent aucun compte.

Comme on vient de le voir, la position des Hyperboréens est fort incertaine : mais ce qui ne l'est pas, et qu'on ne sauroit révoquer en doute, ou du moins ce qu'affirment des textes authentiques, c'est qu'il existoit des communications entre les Hellènes et les peuples du nord de l'Europe; des rapports, soit de commerce, soit de religion, entre la Grèce et le nord de l'Europe; que le κοτινὸς, espèce d'olivier, vient des régions hyperboréennes, chez les Hellènes (Paus. 5, 7, pag. 392); que des rapports intimes existèrent entre les Hyperboréens et les Hellènes, parmi lesquels ils affectionnoient spécialement les Athéniens et les Déliens (1); que la dernière station des pélerins hyperboréens (Paus. 1, 31, 2) avoit lieu à Prasies, chez les Athéniens, qui alloient ensuite porter eux-mêmes

(1) Diod. de Sic. 11, 47, tom. I, pag. 158.

à Délos la corbeille ou offrande sacrée; que c'étoit chez les Hyperboréens qu'étoit, disoit-on, née la mère d'Apollon, et qu'ainsi, très-probablement, remarque faite par le C.te J. Potocki (1), le culte d'Ilithye, qui étoit venue des contrées hyperboréennes pour assister aux couches de Latone, tire son origine de chez les Hyperboréens, c'est-à-dire, très-probablement encore, du nord de l'Asie aux Grecs; que l'oracle d'Apollon (Paus. 10, 5, p. 808) à Pytho, fut fondé par des Hyperboréens, presque tous prêtres d'Apollon (Diod. *l. l.*), dans la cité hyperboréenne; et qu'ainsi il exista les plus intimes rapports de religion entre les Grecs et les Hyperboréens; rapports qui indiquent une trace des anciennes migrations des peuples du nord et de l'est vers le midi, et qui expliquent comment, des extrémités de la terre, les Hyperboréens envoyoient des offrandes à travers des nations presque inconnues aux Grecs.

Ce que dit Hérodote sur les Hyperboréens donneroit l'idée de recherches ultérieures, si je ne m'étois pas borné, dans toutes mes excursions sur la géographie hérodotéenne, aux seules conséquences qui naissent du texte de cet historien. Or, le texte relatif aux Hyperboréens m'a paru ne rien dire qui conduise à la

---

(1) Voyez, 1.° *Histoire primitive des peuples de la Russie*, par le comte J. Potocki, Saint-Pétersbourg, 1802; ouvrage rare, et tiré à cent exemplaires seulement. On y trouvera des remarques curieuses relatives aux mœurs, aux usages, à la géographie; 2.° *Fragmens historiques et géographiques sur la Scythie, &c.*, par le même.

découverte d'une position qu'ignoroit Hérodote lui-même.

Au reste, mes notes sur ce point de critique ne seront pas tout-à-fait sans fruit, si je suis parvenu à expliquer plusieurs termes de grammaire mal interprétés, et sur-tout à faire connoître cette immense déviation de la Scythie à l'occident, qui, mal expliquée grammaticalement, favorisoit la tradition qui met les Hyperboréens aux Alpes d'Italie; tradition que j'appellerai très-erronée, si elle n'a d'autre base que le texte d'Hérodote.

SCYTHIE.

Description de cette contrée, avec Cartes. (Voyez n.° 3.)

SOMMAIRE.

Observations préliminaires. — *Scythie d'Hérodote*, annoncée par lui en termes solennels. — Ce qu'il en dit, il ne le doit pas à des relations *casuelles*, comme le pense M. Rennel, cité par Larcher.

I.re Section, I.re Partie. – Version littérale et presque complète des chapitres 17-25 ; et ensuite des chapitres 47, 49, 51-58 ; — puis des chapitres 99-101.

II.e Partie. — Notes philologiques. La version littérale de la première section contient aussi des notes, mais plus courtes.

4, 17, 1. Ταῦτα μὲν, a pour apodose ἄταρ, 4, 18, 1, — 4, 17, 1, vers la fin, παρὰ Ὕπανιν, πρὸς Ἑσπέρης, — 4, 18, 1. ἄνω, non autorisé par les manuscrits; — *ib.* et *ver.* ἀπὸ θαλάσσης et ἀπὸ ταύτης. Voyez 4, 100, 1 ; — 4, 20, 1. ἀεισὶ. — *ibid.* ἐπὶ τάφρον, *sur le fossé*, et non *jusqu'au fossé.* — ἐπὶ Τάναιν. — 4, 22, 1. μᾶλλον, à tort non traduit; *ibid.* πρὸς Ἑσπέρης, πρὸς Ἑσπέρην, et autres semblables, jugés synonymes, à tort peut-être; — 4, 23, 1, et 4, 47. πεδίας et non πέδιον. — 4, 24, 1. τῶν ἔμπροσθεν ἐθνέων. Ici idée chronologique et non topographique.

4, 48, 1. Οἱ, non article, mais indicatif. — 4, 49. ἐσβάλλει, non rendu par *adluit*. — 4, 53. ἐπὶ avec datif. — 4, 55. ἀπέργων pour ἀπειργων. Sens de ce mot, que n'emploie pas une seule fois Xénophon. — 4, 57, 1. τὰ ἀνέκαθεν ὁρμεώμενος.

4, 99, 1. Ἡ Θρηΐκη, τὸ ἐς θάλασσαν, προκ· ainsi à ponctuer; *ibid.* πρό, avec notion géographique, embarrasse souvent faute de plans. — *Mer de Thrace*. Voyez notre *Index rerum*, à *Thracicum mare;* ibid. ἀγομένου. Εὖρον-ἀπηλιώτην, μεσ. τε καὶ νότον. Voyez *Index rerum ; Veterum orbis Herodoteus.* — *Ibid.* n.° 2. ἐς μέτρησιν non compris; construction et ponctuation à noter. — *Ibid.* θαλ. τὴν πρὸς ἀπηλιώτην.

4, 100, 1. ἀπὸ τῆς Ταυρικῆς, *à partir de*, et non *au-delà* (voyez 4, 18, 1). — Τα πρὸς θάλ. ἠοίης, *les bords de la mer qui est à l'est* (c'est-à-dire, le Palus-Méotide). Dans ce chapitre, Hérodote montre les Scythes faisant discontinuité de territoire. — *Ibid.* τὰ κατύπερθε. — 4, 123. ὑπὲρ, deux fois employé.

Excursion sur la Scythie.

II.ᵉ Section. Observations géographiques. — Annonce de la Scythie d'Hérodote par le C.te J. Potocki, et de son Atlas, ouvrage rare.

La Scythie Pontique, grande contrée qui renferme une partie de la Russie méridionale. — Κατέλαβε, ἀνέφαινε (4, 105). — Ses limites : Agathyrses, Neures, Androphages, Melanchlænes, déserts glacés et sans

vie : contrées élevées vers le nord et qui composent la Russie septentrionale.

Gerrhus, fleuve. — Au nord-est du Gerrhus, en dehors des limites de la Scythie (4, 22 et 123), est le pays des Thyssagètes, d'où coulent quatre grands fleuves. — A quoi correspond ce pays. — Des Iyrques, leurs voisins.

Argippéens, par-delà les Thyssagètes, habitent ὑπώρειαν οὐρέων.

Position relative des Thyssagètes et des Budins.

Fleuves de Scythie : l'Ister, le Tyras, l'Hypanis, le Borysthène (erreur d'Hérodote : ce qui la justifie (page 22), τὸ κατύπερθε), le Panticapès, l'Hypacyris, le Gerrhus, le Tanaïs.

Scythes libres. Scythes royaux.

Chersonèse Taurique, Taures, monts Tauriques; Porthmies, ville de la Crimée; Cimmerium. — La Colchide. — Amazones, bords du Parthenius habités par des Syriens. — Embouchures de l'Ister; Istrie (ville d'), mise par Larcher en deux lieux différens — Gètes, Thraces. — Crobyziens, Trauses. — Rivière de la droite et de la gauche de l'Ister. — L'Angrus et le Bongrus. — Le Cius d'Hérodote. — *Excursus*, 1.° sur les Budins; 2.° sur les Sauromates.

NOUS allons parler de la Scythie. Avant de la considérer grammaticalement et géographiquement d'après Hérodote (4, 16 *sq.*), il ne sera pas sans intérêt pour

quelques lecteurs, de connoître les idées de M. Heeren sur cette nation ; elles sont extraites de la *Bibliothèque universelle,* qui s'imprime à Genève, et qui, en septembre 1819, annonce l'ouvrage de notre savant confrère sur les Scythes et le commerce de l'Asie centrale.

« Le nom de *Scythes* étoit, dans l'ancienne géogra-
» phie, une expression aussi vague, que les noms de
» *Mongoles* et de *Tartares* le sont dans la géographie
» moderne. Il désignoit tantôt une nation particulière,
» tantôt les peuplades nomades en général qui occu-
» poient les contrées situées au nord et à l'est de la
» mer Noire et de la mer Caspienne. De même, par
» le nom de *Scythie* on entendoit tantôt le pays des
» Scythes proprement dits, tantôt les vastes plaines
» connues aujourd'hui sous le nom de *Mongolie* et de
» *Tartarie :* nous emploierons les deux expressions
» dans le sens le plus étendu.

» Si nous réunissions ici les renseignemens que
» Pomponius-Méla et Ptolémée nous donnent sur ces
» peuples, à ceux des écrivains beaucoup plus anciens,
» nous confondrions tout ; nous avertissons donc que
» ce que nous allons dire s'applique au temps de la
» monarchie persane, et que nous prendrons pour
» seul guide Hérodote, auteur contemporain. Il a con-
» sacré le 4.e livre de son histoire, presque en entier,
» à la description des contrées qui se trouvent sur les
» confins de l'Asie et de l'Europe : on diroit qu'il les
» a habitées, tant il connoît et la nature de ces pays,
» et les mœurs, les habitudes et l'origine de leurs

» habitans. C'est lui qui, le premier, fait mention des » ancêtres des Lettons, des Finlandois, des Turcs, » des Germains et des Calmouks. Il rapporte des tradi- » tions de la Sibérie auxquelles lui-même ne peut » ajouter foi, mais dont nous pouvons aujourd'hui » aisément expliquer l'origine.

» Suivant Hérodote, les contrées habitées par les » Scythes s'étendoient, de l'est à l'ouest, depuis le » Tanaïs jusqu'à l'Ister; et, du midi au nord, depuis » la mer Noire jusqu'aux sources du Don. Ils n'occu- » poient cependant pas toute cette vaste étendue; car » l'historien grec nomme plusieurs peuples qui n'é- » toient pas de race scythique, et qui en possédoient » quelques provinces. Il dit que les Scythes n'y avoient » pas toujours eu leur demeure, étant venus de l'orient. » Poussés par les Massagètes, ils passèrent l'Araxe, et » vinrent dans les plaines, à l'ouest du Tanaïs, après » en avoir chassé les anciens habitans, les Cimmériens. » A la suite de cette conquête, ils avoient fait des in- » cursions dans l'Asie méridionale, environ soixante- » dix ans avant Cyrus; ils vainquirent les Mèdes, sou- » mirent l'Asie occidentale, et y régnèrent vingt-huit » ans.

» Hérodote divise les Scythes en agricoles et no- » mades : les premiers habitoient sur-tout les bords du » Borysthène, et les seconds les immenses steppes à » l'ouest du Don.

» Parmi les autres peuples qui habitoient ces mêmes » contrées, Hérodote fait mention des colons grecs,

» la plupart Milésiens, qui habitoient les côtes sep-» tentrionales de la mer Noire, la Crimée, et vers » l'embouchure du Don. Dans la Crimée, habitoient » les Tauriens, peuple fameux dans la mythologie » grecque par sa férocité et ses sacrifices humains : » c'étoient probablement les descendans des Cimmé-» riens chassés par les Scythes. A l'ouest de ceux-ci, » sur les bords du Maris, qui se jette dans le Danube, » étoient les Agathyrses : c'est le pays que nous appe-» lons maintenant *Transylvanie* et le *Bannat de Temes-» war.* Ils avoient beaucoup d'or, dit Hérodote, charié » par les rivières qui descendent des monts Carpa-» thiens, et qui en charient encore aujourd'hui. Au » nord des Scythes et aux environs de Smolensk et de » Moscou, Hérodote place deux tribus, les Andro-» phages et les Mélanchlænes, qu'il dit expressément » ne pas être d'origine scythe.

» Au-delà du Tanaïs, limite orientale du pays des » Scythes, l'on trouvoit, suivant Hérodote, les Sar-» mates, qui habitoient un pays dénué d'arbres; c'est » la grande steppe d'Astracan, où errent maintenant » les Cosaques du Don. Ils avoient, au nord, les » Budines, peuple nomade, qui vivoit de chasse; leur » pays étoit boisé, et ils avoient une grande ville cons-» truite en bois, habitée par les Gélons agricoles et » d'origine grecque; c'étoit à l'ouest des monts Urals. » En se dirigeant plus au nord, dit Hérodote, on » rencontre une contrée montueuse et âpre (les monts » Urals); et lorsqu'on l'a traversée, on trouve le peuple

» des Argipéens, qui habitent aux pieds des hautes
» montagnes. Ils sont chauves, ils ont le nez aplati et
» les mâchoires saillantes. Ils se nourrissent en grande
» partie du fruit d'un arbre de la grandeur d'un figuier,
» dont ils tirent un jus noir et épais, appelé *aschy ;*
» ils vivent l'hiver sous des tentes, et l'été en plein
» air (ce sont les Calmouks, tels encore aujourd'hui ;
» cet arbre est le cerisier à grappes). Leur pays est
» borné, au nord, par des montagnes impossibles à
» franchir (la chaîne de l'Altaï). Les Argipéens pré-
» tendent qu'au-delà de ces montagnes vivent des
» hommes qui dorment pendant six mois de suite.
» Cela me paroît peu probable. Il parle ici des régions
» polaires, où, comme on sait, le soleil est invisible
» pendant plusieurs mois. A l'est des Argipéens, Hé-
» rodote place les Issédons.

» Hérodote parle aussi des peuplades à l'est de la
» mer Caspienne et du lac Aral. Cette vaste contrée
» a de tout temps contenu un grand nombre de peu-
» plades, dont les noms varioient fréquemment; elles
» étoient tributaires de la monarchie persane, ou la
» servoient à la guerre comme auxiliaires. Hérodote
» connoît leurs noms, leurs mœurs, leur costume, leurs
» armes. On ne retrouve plus dans les temps posté-
» rieurs que les Caspiens et les Utiens à l'ouest de
» la mer Caspienne : nouvelle preuve de ce mouve-
» ment général et progressif des peuples de l'Asie, de
» l'est vers l'ouest. Les Persans comprenoient tous ces
» peuples sous le nom général de *Saces,* expression

» aussi vague pour eux, que celle de *Scythes* pour les » Grecs, et de *Tartares* pour nous. Hérodote nous » apprend que le plus puissant de ces peuples nomades » portoit le nom de *Massagètes ;* il dit que, comme les » Scythes, ils aimoient la guerre et la faisoient à pied et » à cheval, étant armés d'arcs, de haches et de lances » de bronze, avec des casques et des ceintures garnies » en or. Ils habitoient donc le long de l'Altaï, où se » trouvent des mines de ces métaux. Les renseignemens » géographiques d'Hérodote ne vont pas au-delà des » Massagètes et des Issédons ; il ne connoissoit ni la » Sibérie, ni la Chine.

» Les colonies grecques, sur la mer Noire, faisoient » commerce avec tous ces peuples. Leurs principales » villes étoient Olbia, à l'embouchure du Borysthène ; » Panticapée, dans la Taurique; Phanagoria et Ta- » naïs, au fond de la mer d'Asof; Dioscurias, à l'em- » bouchure du Phase; et enfin, Sinope, Héraclée et » Amisus, sur la côte méridionale. Toutes ces villes, » fondées par les Milésiens, environ 700 ans avant » J. C., et par conséquent avant la monarchie per- » sane, firent de cette région, par leur industrie, l'en- » trepôt de l'orient et du nord. C'étoit sur-tout à Dios- » curias, Panticapée et Phanagoria que se faisoit le » commerce d'esclaves ; c'est de là que le nom de *Scythe* » étoit devenu synonyme d'*esclave.* Les peuplades du » Caucase, toujours en guerre entre elles, faisoient » des prisonniers, des esclaves, qu'ils vendoient dans » ces villes, même encore du temps de Strabon. Ces

» mêmes villes faisoient un grand commerce de blé.
» Hérodote nous apprend que les environs du Dnieper
» en produisoient beaucoup, et que les Scythes ne
» cultivoient la terre que pour en vendre les produits
» à leurs voisins. L'Ukraine, sous la monarchie per-
» sane, étoit aussi riche en blé qu'aujourd'hui. Olbia
» étoit le principal entrepôt et le grenier à blé des
» Athéniens (1). Le commerce des pelleteries conduisit
» les Grecs jusque dans l'intérieur de la Scythie. Nous
» avons déjà dit qu'ils avoient construit une ville en
» bois dans le pays des Budines. Le froid, dans les envi-
» rons de la mer Noire (4, 28), étoit plus grand qu'il
» ne l'est maintenant. Aussi voyons-nous les Thraces
» qui habitoient au-delà du 40° de latitude, porter des
» bonnets de renard et des bottes de fourrures; les
» peuplades scythes et les Mélanchlænes étoient vêtus
» de fourrures; et, comme nous l'avons dit, les Grecs
» de la mer Noire s'étoient emparés de ce commerce
» qu'ils étendoient même jusque chez les Thyssagètes
» et les Yrces, peuples chasseurs, voisins des Budines.

» Nous connoissons, dit Hérodote, les pays du
» nord et de l'orient, jusqu'à celui des Argipéens
» [Calmouks], soit par le récit des Scythes, qui y font
» de fréquens voyages, pendant lesquels ils ont besoin
» d'interprètes de sept langues différentes, soit par les
» grecs d'Olbia, et de plusieurs autres colonies sur le
» Pont-Euxin (4, 24).

(1) Démosth. *in Lept.* pag. 254, édit. Wolf.

» On peut conclure de ce passage que les Grecs et les » Scythes prenoient part au commerce. Ces derniers, » comme peuple nomade, fournissoient sans doute » les bêtes de somme. Les sept peuples dont parle » Hérodote étoient les Sindes, les Sarmates, les Bu- » dines et les Gélons, les Thyssagètes, les Yrces et » les Argipéens. Les caravanes partant d'Olbia, lon- » geoient la mer d'Asow, passoient le Tanaïs, vers » son embouchure, et entroient dans la grande steppe » d'Astracan, passoient chez les Sindes, les Sarmates, » et gagnoient le pays des Budines, ainsi que la ville » des Gélons, principal entrepôt des pelleteries : allant » ensuite au nord-est, elles franchissoient un désert de » sept journées, qui touchoit aux demeures des Thys- » sagètes et des Yrces, sur la frontière de la Sibérie ; » enfin elles passoient la chaîne des monts Urals, et » arrivoient à leur but dans les plaines des Kirghises » et des Kalmouks. Mais les Grecs n'alloient chez les » Argipéens ni pour les pelleteries, ni pour les es- » claves. Il est probable que là ils rencontroient des » caravanes de l'orient avec lesquelles ils faisoient des » échanges. C'est ainsi que les Grecs apprirent à con- » noître les Issédons et les Massagètes, qui étoient » plus à l'orient et possédoient beaucoup d'or. Peut- » être aussi communiquoient-ils de là avec les villes » de Bactre et de Maracande, entrepôt des marchan- » dises de l'orient. Ce que dit Hérodote de ces peuples » vient à l'appui de cette conjecture ; il peint les Mas- » sagètes comme un peuple guerrier ; les Argipéens et

» Issédons, comme pacifiques; d'où l'on est tenté de » conclure que la division en castes étoit établie. Per- » sonne, dit Hérodote (4, 23), n'offense ni n'attaque » les Argipéens, que l'on considère comme un peuple » sacré : ils n'ont point d'armes, et jugent les différens » qui s'élèvent entre leurs voisins. Les individus qui » se retirent chez eux sont à l'abri de toute poursuite » et de toute violence : leur pays étoit donc un pays » d'asyle, et celui des Massagètes, un pays de guer- » riers. Quant aux Issédons, ils paroissoient être com- » merçans; ils apprirent aux Grecs ce qu'ils savoient » sur le nord et l'est de l'Asie : c'étoit un peuple juste, » civilisé, accueillant les étrangers (4, 26). Il paroît » donc que les caravanes de la mer Noire, arrivées » chez les Issédons, recevoient d'eux les productions » des parties les plus éloignées de l'Asie orientale.

» Nous terminerons ici nos recherches sur le com- » merce de l'Asie centrale; les données historiques » nous manquent pour aller plus loin; il faudroit » recourir à de simples conjectures, dans lesquelles » il seroit facile de s'égarer. »

De ces observations de M. Heeren, arrivons à la Scythie d'Hérodote, dont nous allons, selon notre usage, soumettre le texte à un examen critique.

LA SCYTHIE D'HÉRODOTE.

[*Voyez* 4, 16 *sq.*]

Plusieurs savans distingués se sont occupés de la Scythie d'Hérodote.

A leur tête, en suivant l'ordre des temps, je nommerai le C.[te] J. Potocki. Un tel sujet étoit sûr d'intéresser la nation russe. Aussi le savant comte s'en est-il occupé, et dans son *Atlas* (1) *de la Russie européenne*, et dans son *Histoire primitive des peuples de la Russie*, et dans ses *Fragmens historiques et géographiques sur la Scythie, la Sarmatie et les Slaves*, publiés à Brunsvick, 2 vol. in-4.°, en 1796.

(1) Publié à Saint-Pétersbourg, en 1805. Il m'a été communiqué par M. le marquis de la Maisonfort, à qui l'on devra bientôt, je l'espère, de bien intéressantes recherches sur les Scythes, &c. M. Jules Klaproth vient de publier une notice de l'Archipel de J. Potocki, dans la partie septentrionale de la mer Jaune. Dans l'annonce qu'il fait des nombreux ouvrages de ce savant comte sur l'histoire et la chronologie, j'ai été surpris de ne pas trouver la moindre mention de cet Atlas. Son silence seroit une preuve de plus de l'extrême rareté de cet Atlas, dont il n'existe pas, dit-on, quarante exemplaires. Le C.[te] J. Potocki avoit, dit M. Klaproth, parcouru l'empire de Maroc, l'Égypte, la Turquie, l'Anatolie, enfin les *steppes* (c'est-à-dire *déserts* ou *frontières*) de la Russie, et de la Tartarie, qu'il avoit visitée jusqu'au pied du Caucase.

En outre de cet Atlas, on consultera avec fruit un autre ouvrage du même comte, lequel a pour titre : *Histoire primitive des peuples de la Russie, avec une exposition complète de toutes les notions locales, nationales et traditionnelles* Saint-Pétersbourg, 1802.

On regrettera néanmoins qu'en annonçant une géographie systématique d'Hérodote, il en ait parlé d'après les traductions existantes, et non d'après le texte grec; que ne s'astreignant pas à combiner les textes d'Hérodote, il se soit, comme plus d'une fois M. le major Rennel, affranchi des difficultés que faisoit naître cette combinaison; qu'il ait quelquefois, dans sa géographie comparée, substitué des noms modernes aux noms anciens; qu'il n'ait fixé, d'après son auteur, la position ni du Gerrhus, rivière, ni du Gerrhus, pays, ni de l'Hypacyris, ni du Syrgis, ni des Taures, ni des Sindes qu'il confond avec les Cimmériens; ni des Méotes, ni des Argippéens, ni de l'Hylée, ni de tant d'autres pays.

On regrettera qu'il ait confondu les Saces avec les Sckolotes; qu'il ait mis en Scythie, sur la rive gauche de l'Ister, les Saces, peuple de la Thrace chez Hérodote, et établi sur la rive droite de l'Ister; qu'il ait placé les Cimmériens en dehors de la Chersonèse Taurique, tandis qu'ils faisoient partie de cette Chersonèse, où se trouvoit, entre autres, Cimmérie, leur capitale; qu'avec Méla, il ait changé le nom des Iyrques en celui des Massagètes, et de plus, compté une première et une deuxième Sarmatie, lorsque Hérodote ne parle que d'un peuple appelé *Sauromates* (1).

On regrettera qu'en général, admettant sur sa carte

(1) Voyez *infrà*, pag. 89, lig. 6 *sq.*; et de plus, notre *Excursus sur les Sauromates.*

ce qui étoit facile et non contesté, il ait un peu trop éludé, soit dans son Atlas, soit dans son Histoire primitive, ce qui pouvoit et devoit donner lieu à de pénibles mais utiles discussions.

Après lui, nous citerons M. le major Rennel. Hérodote (4, 16) annonce sa description de la Scythie en des termes qui ont frappé M. Rennel (1). « A la » déclaration solennelle qu'il fait dès le commence» ment, on peut supposer qu'il avoit intention qu'elle » fît une grande impression. Il est peut-être rarement » arrivé à un voyageur qui a tiré d'une manière si » casuelle ses connoissances concernant la géographie » d'un pays aussi étendu que la Scythie, de faire une » description où l'on remarque tant de circonstances » qui s'accordent avec la vérité. »

Ainsi parle M. Rennel (2); mais je m'étonne de cette supposition qu'Hérodote *ait tiré ses connoissances d'une manière casuelle.* M. Rennel auroit-il donc pris les doutes que manifeste Hérodote sur les pays au-delà de la Scythie, pour des doutes qu'il auroit eus sur la Scythie même! Si cela étoit, ce savant illustre auroit lu trop rapidement une phrase du texte grec. En effet, Hérodote, loin de déclarer qu'il n'a pas visité la Scythie, donne au contraire à entendre (4, 52 *sq.*) dans sa relation, la meilleure que nous ayons sur les Scy-

(1) *The geographical System of Herodotus*, pag. 81; et Larcher, tom. III, pag. 426.

(2) Ce langage de M. Rennel a frappé M. Larcher (l. l.)

thes, qu'il l'a bien visitée; et (4, 81) il affirme positivement qu'il a parcouru l'intérieur des pays situés entre le Borysthène et l'Hypanis, qui font partie de la Russie méridionale; et ce qu'il déclare (4, 81), rapproché de 4, 52, prouve jusqu'à l'évidence qu'il parle en témoin oculaire de ce qu'il raconte, même 4, 52, où cependant il ne dit pas, comme 4, 81, *ἀπέφαινόν μοι ἐς ὄψιν.*

M. Rennel entendoit-il par *connoissances acquises d'une manière casuelle,* des connoissances nécessairement incertaines, étant prises au milieu de peuples ignorans et parfois à craindre! Mais Hérodote ne le dit pas.

Écoutons donc, avec cette confiance qu'il commande, ce qu'il a écrit sur la Scythie. Notre excursion se divisera en deux sections : la première donnera, 1.° une version des passages les plus difficiles du texte de notre historien, et les numéros correspondans de la version du C.te J. Potocki, lesquels diffèrent de la division par chapitres chez Hérodote; 2.° des notes grammaticales relatives à cette version. La manière, souvent neuve, dont j'interprète Hérodote, rend cette première section nécessaire. La seconde section contiendra des observations géographiques souvent basées sur ma nouvelle version.

Ces deux sections contiennent, non pas un mémoire, mais une série de notes. Comme on l'a fait dans les autres *excursus*, on *insiste* sur la force des prépositions, et, en général, sur les passages géographiques du texte relatifs à la Scythie; et l'on présente l'analyse de

la carte n.° 2, sans toutefois en dissimuler les imperfections, au nombre desquelles on peut compter la correction de l'erreur supposée d'Hérodote sur le Tanaïs.

Notre carte la corrige : mais, il faut l'avouer, dans une carte de la géographie hérodotéenne, avoir préféré à Hérodote, qui peut-être s'est trompé, les cartes modernes qui disent la vérité, c'est avoir effacé, sur un point, la trace de l'opinion d'Hérodote.

On peut faire le même reproche à notre carte n.° 1 du Monde d'Hérodote; on y donne aux continens leur forme véritable, toutes les fois qu'on n'a pu en proposer une autre d'après un texte formel de l'historien. C'étoit éviter le tracé arbitraire des géographes systématiques, celui par exemple de M. Helwagg, joint au Mémoire de M. Brédow sur la géographie hérodotéenne. Cependant il eût été mieux, à l'exemple de M. Malte-Brun, de distinguer, par des lignes, les continens dont Hérodote n'indique pas la forme. A la vue de cette carte, qu'on dit être le Monde d'Hérodote, on s'imagine que le géographe n'a rien mis sans raison. Lui ôter ses erreurs, et montrer sur sa carte du Monde des vérités qu'il n'a pas connues, c'est porter à croire qu'il avoit des notions géographiques plus complètes qu'il ne les avoit en effet.

I.re SECTION, I.re PARTIE.

Hérodote commence ainsi (4, 17), P. (1).

Chap. 17. A partir du port des Borysthènes (ἀπὸ τοῦ Βορ.), qui occupe exactement le milieu des côtes maritimes de toute la Scythie, les premiers peuples sont les Callipides, Hellènes-Scythes. — (2, P.) Ils ont au-dessus d'eux (ὑπὲρ τούτων) les Alazons; — (3, P.) au-dessus des Alazons, habitent les Scythes *laboureurs*, ἀροτῆρες (*aroterès*, P.); — (4, P.) au-dessus de ceux-ci, habitent les Neures, dont la partie septentrionale n'est point habitée, autant que nous pouvons le savoir. — (5, P.) Voilà les peuplades qui habitent le long de l'Hypanis (παρὰ τὸν Ὕπανιν), à partir de l'ouest du Borysthène (πρὸς ἑσπέρης), ou à partir de la rive occidentale du Borysthène.

Chap. 18. (6, P.). Quand on l'a passé, à partir de la mer (ἀπὸ θαλ.), on rencontre d'abord l'Hylée. — (7, P.) A partir de l'Hylée (ἀπὸ ταύτης), habitent des Scythes *géorgiens* (γεωργοὶ, *cultivateurs*). Les Hellènes des bords de l'Hypanis les appeloient *Borysthénites;* mais ils se nomment eux-mêmes *Olbiopolites.* Or ces (οὗτοι ὦν) Scythes géorgiens s'étendent *sur les rives du Panticapé* [Konskie-Wody], occupent, à l'est, un espace de trois journées (πρὸς τὴν ἕω); et, au nord, en

(1) Ayant de fréquentes occasions de citer l'Atlas de M. le C.te J. Potocki, je l'indiquerai par l'initiale P.

remontant le Borysthène, ils ont onze jours de navigation. — (8, P.) Au-dessus d'eux (κατύπερθε τούτων), est un vaste désert, — (9, P.) au-delà duquel habitent les Androphages, peuplade particulière (ἔθνος ἴδ.), et nullement scythe. — (9, P.) Au-dessus des Androphages, j'ose affirmer qu'il n'y a qu'un désert sans peuplade quelconque, que nous sachions.

Chap. 19. (10, P.) A l'orient (πρὸς τὴν ἕω) de ces Scythes géorgiens, au-delà du fleuve Panticapé, commence (ἤδη) la peuplade des Scythes nomades, qui ne sèment ni ne labourent. — (12, P.) Tout ce pays, à l'exception de l'Hylée, est sans arbres. Ces nomades occupent à l'est (πρὸς τὴν ἕω), dans un espace de quatorze journées, un territoire qui atteint le fleuve Gerrhus (1) (κάτατ. ἐπὶ Γέῤῥον).

Chap. 20. (14, P.) Au-delà du Gerrhus (du côté de l'orient) est ce qu'on appelle le *pays royal* (τὰ βασιλήϊα), pays de Scythes illustres (ἄριστοι) et nombreux, qui regardent les autres Scythes comme leurs esclaves. Ils atteignent au midi (πρὸς μεσ.), vers la Tauride (ἐς τὴν Τ.); à l'est (πρὸς ἠῶ), ils s'étendent jusque sur le fossé (ἐπὶ τάφρον, 4, 3) que creusèrent les enfans des aveugles, et jusqu'à l'anse du Palus-Méotis, appelé *Cremnes* [Jenikalé, P.) Une partie d'entre eux s'étend vers le Tanaïs (ou jusqu'au) ἐπὶ ποτ. Τάναϊν.

---

(1) Gerrhus, ou Molochne-Wody. Quatorze journées sont une faute; il n'y en a pas quatre depuis la pointe de Kinburnu. Telle est l'opinion du C.te J. Potocki; mais rien ne l'appuie.

Au nord (15, P.), au dessus de ces Scythes royaux, habitent des Mélanchlænes, peuplade qui n'est point scythique. — (16, P.) Au dessus des Mélanchlænes, ce sont des marais et des terres sans hommes, que nous sachions.

Chap. 21. (17, P.) Si l'on passe le Tanaïs, on n'est plus en Scythie; on est sur un territoire dont la première division (λάξις) est celle des Sauromates. Ils commencent à l'extrémité du Palus-Méotis (ἐκ τοῦ μυχοῦ ἀρξ.), et occupent, au nord (τὸ πρὸς βορέην), un espace de quinze journées de chemin, dénué d'arbres fruitiers et sauvages. La seconde division (18, P.), au-dessus des Sauromates, habitée par les Budins, porte toute sorte d'arbres et en abondance; mais (19, P.) au-dessus et au nord des Budins (πρὸς βορῆν), le premier pays où l'on entre est un désert de sept journées de chemin. (Cette dernière phrase, dans mon édition, commence le chap. 22.)

Chap. 22. (20, P.) Après le désert, en déclinant un peu plus vers l'est (πρὸς Ἀπηλ.), vous trouvez les Thyssagètes, peuplade particulière (*de son genre à elle*, P.) et nombreuse, qui ne vit que de la chasse.

(21, P.). Les Iyrques (Turcs, P.), qui leur sont contigus, habitent *les mêmes lieux* (les mêmes contrées, P.), et ne vivent pareillement que de gibier qu'ils prennent ainsi : comme le pays est fort boisé, le chasseur, monté sur un arbre, épie la bête; il a un cheval dressé à se coucher ventre à terre pour paroître plus petit, et un chien : dès que le chasseur

aperçoit, du haut de l'arbre, la bête à sa portée, il décoche une flèche (τοξεύσας), monte sur son cheval, et la poursuit avec son chien, qui ne le quitte point. Au-dessus des Iyrques (22, P.), en déclinant (ἀποκλίνοντι) à l'est (πρὸς ἠῶ), sont d'autres Scythes qui, ayant secoué le joug des Scythes royaux, sont venus en ces lieux.

Chap. 23. (23, P.) Jusqu'à la contrée de ces Scythes, tout le pays est une vaste plaine (πεδιὰς), dont les terres sont fortes (βαθύγεως); mais au-delà le territoire est âpre et pierreux.

(24, P.) Dès que vous en avez traversé une grande partie, s'offrent à vous de hautes montagnes. Les flancs (ὑπώρεαν) en sont habités par des hommes que l'on dit être chauves de naissance. Hommes et femmes, ils ont le nez aplati, un grand menton, un *accent* particulier, un vêtement à la scythe, et vivent du fruit d'un arbre appelé *pontique*, qui est à-peu-près de la grandeur d'un figuier, et qui porte un fruit de la grosseur d'une féve. Quand ce fruit devient mûr, ils le pressent, et le passent dans une chausse (σακκέουσι ἱμ.), et ce qui en découle se nomme *aschy*. Ou ils sucent cette liqueur pure, ou ils la boivent mêlée avec du lait. Du marc le plus épais, ils font des masses dont ils se nourrissent; car, faute de pâturages, ils ont peu de bétail (πρόβατα).

Chacun vit sous son arbre. L'hiver, ils le couvrent d'un feutre blanc (πίλῳ στεγνῷ λ.), fort épais, qu'ils ôtent l'été. Personne ne les offense (ἀδικέει) : on les

dit en effet sacrés. Ils ne possèdent aucune arme offensive : leurs voisins les prennent pour arbitres dans leurs différens ; et quoiqu'on se réfugie chez eux, on n'a à se plaindre de personne. On les appelle Argippéens.

Chap. 24. (25, P.) Jusqu'à cette peuplade de chauves, on a une grande connoissance de la contrée et des peuplades qui l'habitèrent (καὶ τῶν ἔμπροσθεν ἐθνέων) jadis. En effet, ils sont visités, soit par des Scythes, dont il n'est pas difficile d'obtenir des nouvelles, soit par des Hellènes du port du Borysthène et des autres comptoirs du Pont-Euxin. Ceux des Scythes qui vont chez eux, font leurs affaires par l'intermédiaire de sept interprètes et de sept langues.

Chap. 25. (26, P.) Jusque là le pays est donc connu : mais personne ne dira rien sur ce qui domine la peuplade des chauves (τῶν φαλακρῶν κατύπερθε) ; car des monts élevés, que nul n'a encore franchis, en interdisent l'accès. — (27, P.) Les Argippéens cependant racontent, mais j'ai peine à les croire, qu'ils sont habités par des Ægipodes (c'est-à-dire, *à pieds de chèvre*) ; — (28, P.) et qu'au-delà, il existe d'autres hommes qui dorment six mois de l'année, ce que je ne puis absolument admettre. — (29, P.) Quant au pays à l'est (πρὸς τὴν ἠῶ), on sait qu'il est occupé par des Issédons ; tandis que celui qui est au-dessus, au nord, n'est connu ni des Argippéens, ni des Issédons, qui n'en disent que ce que j'ai rapporté d'après eux.

[Avec le C.[te] J. Potocki, aux omissions duquel je continue de suppléer, arrivons à la description des fleuves de la Scythie.

FLEUVES DE LA SCYTHIE.

Chap. 47. La Scythie est un pays de vastes plaines (πεδιὰς), abondant en pâturages, et bien arrosé : il a presque autant de rivières que l'Égypte a de canaux. Je ne parlerai que des plus remarquables, ceux sur lesquels on peut naviguer, en remontant de la mer (ἀπὸ θ.) : l'Ister, qui a cinq embouchures, ensuite le Tyras, l'Hypacyris, le Gerrhus, le Tanaïs ; en voici le cours (κατὰ τάδε).

Chap. 48. L'Ister, le plus grand de tous les fleuves que nous connoissions, coule, et l'hiver et l'été, toujours égal à lui-même : il est le premier, à l'occident (ἀπ' ἑσπέρης), des autres fleuves de la Scythie, et le plus considérable par la raison suivante.

Plusieurs rivières tombent dans l'Ister ; voici les cinq qui le grossissent, et qui traversent la Scythie : sans doute celle que les Scythes appellent *Porata*, et les Grecs, *Pyretos ;* le *Tiarante*, l'*Ararus*, le *Naparis* et l'*Ordessus*.

La première de ces rivières, grande, et coulant vers l'est (πρὸς ἠῶ), se mêle à l'Ister ; la seconde, plus petite, coule plus d'occident, μᾶλλον ἀπ' ἑσπέρης *[vers l'est] ;* les trois dernières, l'*Ararus*, le *Naparis* et l'*Ordessus*, vont, entre les deux, se jeter dans l'Ister. Telles sont les rivières originaires de Scythie qui vont le grossir (ὗτοι μὲν αὐθιγενέες π.)

Chap. 49. *Des rivières originaires de Scythie qui tombent dans l'Ister, Hérodote passe aux rivières non originaires de Scythie qui vont pareillement grossir l'Ister. En parlant des premières, il dit,* ἔτοι μὲν, *et passant aux secondes,* ἐκ δὲ; *distribution et opposition négligée par les interprètes.*

De chez les Agathyrses, le Maris court mêler ses ondes à l'Ister. Des sommets de l'Hæmus, trois autres fleuves, l'*Atlas*, l'*Auras*, le *Tibisis*, coulant (πρὸς βορῆν ἄν.) vers le nord, se jettent dans le même fleuve. Trois autres, traversant la Thrace et les Thraces Crobyziens (διὰ Θρηΐκων τῶν Κροβύζων), se perdent dans l'Ister. De chez les Pæoniens et du mont Rhodope (ἐκ Π. καὶ οὔρεος, Ῥοδ.), le Cius, séparant l'Hæmus par le milieu, μ. σχίζων (1), vient se décharger dans le même fleuve. L'Angrus, coulant de chez les Illyriens (ἐξ Ἰλλ.) vers le nord, se jette dans la plaine Triballique, ensuite dans le Brongus, et le Brongus dans l'Ister : en sorte que ces deux rivières, qui sont considérables, sont toutes deux reçues par l'Ister. Le Carpis et l'Alpis, sortant du canton qui domine les Ombriques, coulent vers le nord, et se perdent aussi dans le même Ister. [Et qu'on ne s'étonne pas de l'affluence de tant de rivières]; car l'Ister, fait incontestable (ῥέει γὰρ δὴ], traverse toute l'Europe (διὰ πάσης τῆς Ε.), commence où finissent les Celtes (ἀρξ. (2) ἐκ Κελτῶν), qui sont les derniers peuples

(1) Ainsi, 2, 33, 3, μέσην σχίζον τὴν Εὐρ.

(2) C'est ce qu'Hérodote répète, avec addition, 2, 33, 3, Ἴστρος ἀρξάμενος ἐκ Κελτῶν καὶ Πυρήνης πόλιος, ῥέει μέσην σχίζων τὴν Εὐρ.

de l'Europe du côté de l'occident (πρὸς ἡλίου δυσμέων), après les Cynètes (μετὰ Κύνητας, les mêmes que les Κυνησίοισι de 2, 33, 3); et, après avoir traversé toute l'Europe, il entre dans la Scythie par une de ses extrémités, ἐς τὰ πλάγια τῆς Σκ. ἐσβάλλει.

Chap. 50. La réunion de ces rivières et de beaucoup d'autres qui confondent leurs eaux avec celles de l'Ister, en fait le plus grand des fleuves.

Chap. 51. L'Ister est donc, pour les Scythes, le fleuve par excellence (τοῖσι Σκύθῃσι, εἷς), le fleuve unique pour les Scythes (1) : après lui, le Tyras (le Dniester ou le Danaster). Le Tyras (P., n.° 31) part du nord (ἀπὸ B. ὁρμ.), et sort d'un grand marais (ἄρχεται (2) δὲ ῥ. ἐκ λ.) qui sépare la Scythie de la Neuride.

A son embouchure, ἐπὶ τῷ στόματι (3), habitent des Grecs qu'on appelle *Tyrites*.

Chap. 52. (32, P.) L'Hypanis, le troisième, amène ses ondes de la Scythie, et coule d'un grand lac, autour duquel (τὴν πέριξ) paissent des chevaux blancs sauvages. Le lac s'appelle, avec raison, le père de l'Hypanis.

---

(1) M. Schw. ici fait mieux que Valla, mais ne rend pas littéralement εἷς; et le datif τοῖσι Σκ. devoit-il être négligé! Cet εἷς rappelle le ἓν de Thucyd. 2, 51, 2, portant une acception différente.

(2) Ἀρχ. *Herodotea hæc sunt*, dit-on. Le philologue qui fait cette remarque sans joindre ἐκ à ἄρχεται, prouve qu'il n'entend pas la locution.

(3) *Ad ostium*, vague. *Vers son embouchure*, Larcher, contre-sens.

(33, P.) Le fleuve Hypanis, qui sort de ce lac, est étroit dans un cours de cinq journées (ἐπὶ π. ἡμερέων πλόον), et son eau douce durant ce même cours; mais ensuite, à quatre journées de son embouchure, elle devient fort amère.

(34, P.) Le Tyras et l'Hypanis se rapprochent l'un de l'autre chez les Alazons; mais ensuite ils s'éloignent et laissent entre eux un grand intervalle.

Chap. 53. Le Borysthène (Dnieper), le quatrième, et le plus grand fleuve de la Scythie, après l'Ister, fournit, *selon nous*, κατὰ γν. ἡμετέρας, aux nécessités de la vie (πολυαρκέστατος), plus que tous les fleuves, non-seulement de la Scythie, mais encore du monde entier, le Nil égyptien excepté. En effet, on ne peut comparer au Nil aucun autre fleuve : mais, après le Nil, le Borysthène est le plus productif, lui qui offre au bétail de beaux et soignés pâturages; au pêcheur, des poissons délicieux (διακριδὸν (1) ἀρ.); au buveur, une eau excellente à boire, quoique coulant sur un lit très-limoneux (παρὰ (2) θολεροῖσι) : sur ses bords (παρ' αὐτὸν) *la semence* (3) croît à merveille (σπόρος ἄριστος γίνεται). Où l'on ne sème pas, l'herbe vient en abondance, ποίη—

---

(1) Voyez Homère *Il.* 12, 104; 15, 108.

(2) Quoique passant par un canal plein de fange et limoneux. Je préfère ce sens de Bellanger, à celui de Pomp. Méla : *Turbidis aliis omnibus, liquidissimus defluit*, qu'adopte Larcher.

(3) Il s'agit ici, non *de moissons*, mais de semences qui, confiées à la terre, se développent bien et profitent à merveille; σπείρεται qui suit, prouve le sens de σπόρος.

βαθυτάτη (1). A son embouchure (ἐπὶ (2) τῷ στ.), le sel se cristallise de lui-même et en grande quantité (3). De grands poissons *(cete)* sans arêtes, qu'on nomme *Antacés*, et qu'on sale, sont encore dus à ce fleuve, ainsi que beaucoup d'autres choses dignes d'admiration.

(35, P.) Jusqu'au *pays* (4) de Gerrhus, le Borysthène a quarante journées de navigation; et l'on sait qu'il coule du nord (ῥέων ἀπὸ). — (36, P.) Quant aux parties supérieures à travers lesquelles se dirige son cours, et aux peuples qui les habitent, c'est ce que personne ne peut expliquer. Il est certain (φαίνεται) pourtant qu'il traverse un désert pour venir sur les terres des Scythes géorgiens. — (37, P.) Ces Scythes géorgiens occupent, *le long de ses rives* (παρ' αὐτὸν), un espace de dix journées de navigation. — (38, P.) Ce fleuve et le Nil sont les seuls dont je ne puis indiquer les sources, et je ne crois pas qu'aucun Grec en sache davantage. Quand le Borysthène commence à couler (ῥέων γίνεται) près de la mer, l'Hypanis mêle avec lui ses eaux en se jetant dans le même marais. Ce qui, entre ces deux fleuves, est comme l'*embolon* du pays,

---

(1) Ainsi Hom. *Od.* 9, 134, et ils recueilleroient, dans la saison, des moissons abondantes, βαθὺ λήϊον.

(2) Ici Larcher, entraîné par le sens, rend par, *à son embouchure*, la même locution que, 4, 51, 2, il a traduite par, *vers son embouchure*. Dans les deux passages, le latin, fort commode, donne *ad ostium*.

(3) Ἅλες-ἄπλετοι, exemple cité par Damm, omis par Estienne.

(4) *Locus* dit trop peu.

se nomme *promontoire d'Hippolaüs.* On y *a placé* (1) un hiéron de Cérès. Au-delà de cet *hiéron, sur les bords* de l'Hypanis (ἐπ᾽ ἰτῷ Ὑ.), habitent les Borysthénites. Tels sont les documens que j'avois à fournir sur ces fleuves.

Chap. 54. (39, P.) Après eux, la cinquième rivière est le Panticapès. Elle vient aussi du nord, sort d'un lac, entre dans l'Hylée, la traverse, puis mêle ses eaux à celles du Borysthène. Entre ces deux rivières habitent les Scythes Géorgiens.

Chap. 55. (40, P.) La sixième est l'Hypacyris : elle sort d'un lac, traverse par le milieu le pays des Scythes nomades, laisse à sa droite l'Hylée et ce qu'on appelle *la course d'Achille.*

Chap. 56. (41, P.) Le septième fleuve est le Gerrhus, qui se sépare avec effort du Borysthène, dans (κατὰ, et non *vers*) l'endroit où ce fleuve commence à être connu : il s'en sépare avec effort depuis le Gerrhus, pays qui lui donne son nom. En s'avançant vers la mer, il divise les Scythes nomades et les Scythes royaux, et se jette dans l'Hypacyris.

Chap. 57. (42, P.) Le huitième est le Tanaïs : il vient d'en haut, sort, en bruïssant (ὁρμεώμενος), d'un grand lac, d'où il se jette dans un autre encore plus grand, qu'on appelle *Méotis,* qui sépare les Scythes royaux des Sauromates. — (43, P.) Dans ce Tanaïs se jette un autre fleuve, dont le nom est *Hyrgis.*

---

(1) Ἐνίδρυται non rendu par *exstructum.*

Chap. 58. Tels sont les fleuves célèbres qui arrosent la Scythie.

Vient ensuite l'énumération des usages des Scythes, chap. 59-76 sq.

A la suite de ces détails sur les fleuves et sur les usages des Scythes, examinons, avec Hérodote, l'étendue de la Scythie, région de forme tétragone, 4, 99-101 sq.

Chap. 99. (45, P.) La Thrace, dans sa partie maritime (τὸ ἐς θάλασσαν), regarde et avoisine la Scythie (προκέεται). Le golfe de Thrace, à une certaine distance, atteint la Scythie; et l'Ister, dont l'embouchure est tournée vers l'Eurus (le sud-est), est pareillement limitrophe de cette contrée.

Je vais, en prenant l'Ister pour point de départ, indiquer la partie de la Scythie (τὸ τῆς Σκυθικῆς χώρης) qui regarde la mer (c'est-à-dire le Pont-Euxin), afin de faciliter les calculs de dimension (ἐς μέτρησιν).

A partir de l'Ister donc, l'ancienne Scythie, dans sa partie méridionale (πρὸς μεσ. τε καὶ νότον), va à la cité (et au golfe) Carcinitis. — (46, P.) A partir de Carcinitis (qui est un peu dans l'intérieur des terres), le territoire qui conduit à la même mer (le Pont-Euxin qui baigne le midi de toute la Scythie), territoire montueux (καὶ προκειμένην τὸ (1) ἐς πόντον) et escarpé dans la partie qui regarde et avoisine le Pont-Euxin, est habité par la peuplade Taurique jusqu'à la Chersonèse Trachée; et cette Chersonèse Trachée s'étend

(1) Τὸ ἐς π. Ainsi *sup.* τὸ ἐς θαλ.

et descend jusqu'à la mer (ἐς θ.) qui regarde l'est (*τὴν πρὸς ἀπηλιώτην*, c'est-à-dire le Palus-Méotis). La Scythie, en effet, a, de deux côtés, comme l'Attique, la mer pour limites; au sud le Pont-Euxin, à l'est le Palus-Méotis.

Chap. 100. (47, P.) A partir immédiatement de la Tauride (ἤδη), vous trouvez encore des Scythes qui habitent, soit le pays au-dessus des Taures, soit les côtes, à partir de la mer orientale (le Palus-Méotis), soit les parties à l'occident du Bosphore Cimmérien (c'est-à-dire, la partie sud-est de la Chersonèse), et les côtes du Palus-Méotis, jusqu'au Tanaïs, qui se décharge dans une anse de ce Palus.

(48, P.) A partir de l'Ister, en remontant vers le nord, cette nation, dans les régions supérieures qui se dirigent vers le milieu des terres, est bornée d'abord par les Agathyrses, ensuite par les Neures, puis par les Androphages, enfin par les Mélanchlænes.

Chap. 101. (49, P.) La Scythie étant de forme tétragone, et deux de ses parties s'avançant vers la mer, l'espace qu'elle occupe vers le milieu des terres est absolument égal à celui qu'elle a le long des côtes. En effet, de l'Ister au Borysthène (ἐπὶ Βορυσθένεα) il y a dix journées de chemin, et dix autres du Borysthène au Palus-Méotis ; et depuis la mer, à travers les terres, jusqu'aux Mélanchlænes, qui habitent au-dessus des Scythes, il y a vingt journées de chemin : or, je suppute la journée de chemin à deux cents stades ; la Scythie aura donc quatre mille stades de traverse *(le*

long des côtes), et un aussi grand nombre de stades à prendre droit par le milieu des terres. Telle est donc (*νῦν*) l'étendue de ce pays.

I.re SECTION, II.e PARTIE.

Notes critiques et philologiques.

Avant de donner nos notes sur la géographie de la Scythie, nous croyons devoir placer ici des notes critiques d'un grand intérêt sur les passages du liv. I.er, où il est question des Scythes. Ce sera une nouvelle occasion d'ajouter aux notes qu'il ne nous a pas été permis de donner avec assez d'étendue dans notre édition d'Hérodote.

1, 15. Sous Ardys, fils de Gygès, les Scythes nomades chassent les Cimmériens de leurs demeures (ἐξ ἠθέων). C'est en les chassant d'Europe (1, 103, 3) qu'ils fondent sur l'Asie (1, 15; 1, 103, 3; 4, 11), et pénètrent en Médie, où les Mèdes, leur ayant livré une bataille, la perdirent avec l'empire de l'Asie (1, 104, 2).

On traduiroit en conséquence : *Phraortès* (1, 102, 2), fils de Déjocès, roi des Mèdes (1, 101, 1), ayant subjugué les Perses, et ayant ensuite, avec les Perses et les Mèdes, peuplades toutes deux puissantes, subjugué l'Asie (1, 102, 1, *sq.*), marcha de peuplade en peuplade *jusqu'aux* Assyriens, et contre la partie de ces Assyriens qui occupoit Ninive et son territoire.

Ces Assyriens, auparavant maîtres de l'Asie, se trouvoient alors isolés, et abandonnés d'alliés qui avoient secoué le joug : ils se trouvoient encore dans un état florissant qu'ils ne devoient *qu'à eux* (ἑωϋτῶν εὖ ἥκοντες). *Phraortès* s'étant *donc* (δὴ) mesuré contre eux, y périt lui et son armée, *qui étoit considérable.*

1, 103, 1 *sq. Phraortès mort, Cyaxare*, fils de Phraortès et petit-fils de Déjocès, lui succéda (ἐξεδέξατο). Ce prince (οὗτος) étoit, dit-on, *plus vaillant* (ἀλκιμώτερος) encore que ses pères. Ce fut lui qui, *le premier*, sépara les peuples d'Asie en différens corps de troupes (κατὰ τέλεα); lui qui, *le premier*, fit *des corps distincts* de lanciers, d'archers, de cavaliers; avant lui, ils étoient tous *mêlés et confondus.* Ce fut lui (οὗτος) qui fit la guerre aux Lydiens, et leur livra une bataille, où *la nuit* remplaça le jour, *au grand effroi des combattans ;* lui encore qui, après avoir soumis *toute l'Asie à l'orient de l'Halys* (Ἅλυος ἄνω), rassembla toutes les forces de son empire, et marcha contre Ninive, *pour venger son père*, et voulant détruire cette ville. Déjà il s'étoit mesuré avec les Assyriens et les avoit vaincus; déjà il assiégeoit Ninive, lorsque fondit sur lui une nombreuse armée de Scythes, conduite par Madyas, leur roi, fils de Protothyès. C'étoit en chassant d'Europe les Cimmériens, qu'ils s'étoient jetés sur l'Asie : c'est en poursuivant les fuyards, qu'ils étoient arrivés sur les terres des Mèdes.

1, 104, 1. Hérodote, qui vient de nous dire : Les Scythes avoient pénétré en Médie en se mettant à la

poursuite des Cimmériens, explique par quelle route les Scythes pénétrèrent en Médie ; puis il ajoute que les Mèdes leur ayant livré une bataille, la perdirent avec l'empire de l'Asie.

Les Scythes, maîtres de toute l'Asie (1, 105, 1), y commandoient depuis vingt-huit ans (1, 106, 1 *sq.*), et se portoient à toute sorte d'excès, lorsque Cyaxare et les Mèdes, en ayant invité et enivré un grand nombre, recouvrèrent leur ancienne domination.

Arrêtons-nous une minute sur la route des Scythes en Médie.

« Cette route du Palus-Méotis à la Colchide, est de trente journées pour un homme *bien ceint* (εὐζώνῳ) ; de la Colchide chez les Saspires, voisins des Mèdes, le trajet n'est pas long. » Pour exprimer l'idée de franchir l'intervalle de la Colchide aux Saspires, Hérodote emploie ὑπερβῆναι. M. Larcher le rend par *franchir des montagnes*, et prétend, dans sa note, que tel est le sens d'ὑπερβῆναι. Mais ce savant se réfute lui-même, puisque, dans la note 3 du même livre, pag. 176, il dit du même mot qu'il signifie *traverser un pays ou franchir des montagnes*. Tout en convenant qu'ὑπερβῆναι s'emploie le plus fréquemment dans le sens de franchir des lieux élevés, je ne serois pourtant pas surpris de le rencontrer dans le sens de *prætergredi*, aller au-delà. (Voyez εὐζώνως, Thucyd. 2, 97, 1 et 2).

Avant d'aller plus loin, entrons dans quelques détails philologiques.

Ibid. n.° 2. Cette locution, τὴν Ἅλυος ποταμοῦ ἄνω Ἀσίη

πᾶσαν (1, 3, 2), Valla traduit : *omnem trans Halym flumen Asiam;* M. Schw., *totam suprà Halyn fluvium Asiam;* et M. Larcher, *toute l'Asie au-dessus du fleuve Halys.* Ces versions n'étant pas assez claires grammaticalement ni géographiquement, je proposerois, Cyaxare, *après avoir soumis toute l'Asie, à l'orient de l'Halys:* en sorte que Ἅλυος seroit régi par ἄνω, ou du moins se construiroit avec lui ; locution qui indique une limite des conquêtes de Cyaxare.

1, 102, 2. Ἐς ὃ στρατευσάμενος. Avant ἐς ὅ, mettons point en haut, remarque déjà faite par nous. — *Ibid.* Νῖνον, ici, ce me semble, doit s'entendre de la ville et du territoire de Ninive (ou plutôt, Ninus).

Ibid. Ἑωϋτῶν εὖ ἥκοντες. D'où dépend ἑωϋτῶν ? de ἕνεκα sous-entendu, et non de εὖ ἥκειν. Cet exemple est à joindre au βίου εὖ ἥκοντι d'Hérodote (1, 30, 4), que ne cite pas M. Matthiæ, dans sa grammaire grecque-allem. — *Ibid.* ὁ στρατὸς αὐτοῦ ὁ πολλός. M. Schw. traduit, *plurima pars copiarum;* et M. Larcher, *la plus grande partie de son armée.* Je proposerois, *il périt lui et son armée, qui étoit considérable.* Ainsi dans Thucyd., 2, 481, *la peste affligea* (βασιλέως γῆν τὴν πολλὴν) *l'empire vaste* ou *le vaste empire des Perses;* et non (*Is.*) *la plus grande partie de l'empire des Perses.*

1, 103, 1. Δηϊόκης. On traduit *Déjocès.* N'est-ce pas s'écarter de l'analogie, que de traduire *Déjocès, Phraorte,* tandis que ces noms sont tous terminés en ης. — Πρῶτος. M. Larcher néglige, à tort, 1.° répétition

de περῶντος ; 2.° de ἔτος ; 3.° *μαχομένοισι*, du n.° 2, est bien à tort omis par Larcher. *In pugna*, de M. Schw., n'est pas l'équivalent : c'est des combattans qu'il s'agit ; ce sont eux que l'éclipse effraie.

Nous arrivons au IV.e livre : mais auparavant, avertissons d'une faute de notre *Index rerum*. Avec et d'après M. Schw., dont nous avons pris à tâche de vérifier les citations, cet *Index*, à l'article *ob Scythas transfugas, bellum Cyaxaris cum Lydis*, nous citons, 1, 37 *sq.*; c'étoit 1, 73 qu'il falloit écrire.

LIVRE IV.

Liv. 4, chap. 1. Babylone, dont le sol égale en opulence le tiers de l'Asie (1, 192, 1), venoit d'être prise pour la seconde fois ; une fois par Cyrus (1, 191, 5), et la seconde fois par Darius (3, 159, 1 ; 4, 1, 1), lorsque celui-ci annonça son projet de marcher contre les Scythes (4, 1, 1).

Ici Hérodote surprendroit, si on le jugeoit d'après Valla, Larcher et autres. Si l'on en croit M. Larcher, Hérodote, après avoir dit que Darius marcha contre les Scythes, auroit annoncé (4, 83, 1) les préparatifs de ce prince contre les Scythes : mais notre historien n'a point commis une faute de nature à le décréditer auprès des gens du monde qui ne lisent pas les textes grecs, et à égarer ceux des modernes *in-grecs* qui feroient de l'histoire ancienne avec des traductions. Avant de raconter l'expédition de la Scythie, il commence,

en historien philosophe, par le tableau de la Scythie (4, 5-82; et 4, 99 *sq.*), et par-là met à portée de calculer les innombrables obstacles qu'il faudroit surmonter à travers un pays qui devoit être le tombeau des ennemis de la Grèce. L'erreur commise provient du mot ἐγένετο (4, 1, 1), lequel indique une expédition qui s'annonce, et non pas une expédition que l'on fait avant les préparatifs.

Au milieu de cette description de la Scythie se trouvent, et son épisode sur les Hyperboréens (4, 32 *sq.*), et sa digression sur l'Europe, l'Asie et la Libye (4, 36 *sq.*). Nous croyons les avoir justifiées *suprà*, pag. 7 et 8.

Chap. 6. M. Larcher nomme les Scythes Auchates dans sa géographie, puis renvoie à ce qu'en dit Pline (*Hist. nat.* liv. 4, ch. 12; tom. I, pag. 218, lig. 20, ed. Hard. Paris, 1723). C'est fort bien. Mais dans une géographie d'Hérodote, citons Hérodote parlant aussi (4, 6) des Scythes Auchates.

Chap. 17, 1. Ἀπὸ τοῦ Βορυσθενειτέων ἐμπορίου, *à partir du port des Borysthénites, qui est juste le milieu des côtes maritimes de la Scythie.* Grande vérité que rend sensible notre carte de la Scythie, et que ne présente pas nettement M. Larcher : *après le port des Borysthénites*, n'est pas clair geographiquement, et est inexact grammaticalement. Voyez *infrà*, n.° 4 de ce chapitre, ἀπὸ-ἄνω.

Ταῦτα μὲν παρὰ τὸν Ὕπανιν ποταμόν ἐστι ἔθνεα πρὸς ἑσπέρης τοῦ Βορ. *Voilà les nations situées le long du fleuve Hypanis,*

à l'ouest du Borysthène. Plus haut, n.° 1, Larcher ne rendoit pas ἀπὸ : ici il néglige le sens de πρὸς, qui, avec le génitif, signifie *à partir de l'ouest du Borysthène.* Ici M. Schw. rend πρὸς par *ab ;* mais il ne paroît pas distinguer constamment πρὸς avec le génitif, de πρὸς avec l'accusatif; car, par exemple, 7, 20, 3, il rend πρὸς μεσημβρίης, leçon qu'il défend, par *ad meridiem ;* ce qui tue une vérité, ou du moins une opinion géographique. *A partir de l'ouest du Borysthène,* présente un sens géographique et grammatical que ne donne pas *à l'ouest du Borysthène* de M. Larcher.

4, 18, 1. Ἀτὰρ διαβάντι. Ἀτὰρ, fort souvent synonyme de δὲ, répond à μὲν de la phrase précédente : μὲν—ἀτὰρ, au lieu de μὲν—δὲ — *Ibid.* ἀπὸ θαλάσσης πρῶτον ἡ Ὑλ.; ce qui signifie, *à partir de la mer,* et non, comme le veut Larcher, *vers les côtes de la mer.*

Ibid. Ἀπὸ ταύτης ἄνω (ou ἄνθρωποι) οἰκέουσι Σκύθαι γεωργοί.

Nous avons vu, 4, 17, des Scythes ἀροτῆρες *[arotères].* Ici voilà des Scythes Géorgiens. *Arotères* et *Géorgiens,* du Cte J. P., me sembleroient des dénominations préférables à celles de *laboureurs* et *cultivateurs.*

Autre remarque. Au lieu de ἄνω, Henri et Paul Estienne donnent ἄνθρωποι. Quant à Walckenaer, il se déclare pour ἄνω. Mais un manuscrit, non coté chez M. Larcher (c'est le manuscrit D, 1635), ayant donné ἄνοι, nous avons cru devoir écrire ἄνθρωποι.

M. Schweighæuser, en l'adoptant, ajoute ἄνθρωποι

unus Paris. forsan et alii plures, compendiose ἄνοι *scribunt.* A ce *forsan*, voici ma réponse : A, 1633, donne, en toutes lettres, ἄνθρωποι ; D, E, ἄνοῖ ; et B, ἄνοι ; et de plus, A, B, D, omettent οἱ avant οἰκέοντες, (E le donne, mais au-dessus de la ligne). Ainsi tous les manuscrits, l'un en toutes lettres, les autres avec abréviations connues même des enfans, donnent ἄνθρωποι ; et tous rejettent le οἱ mis devant οἰκέοντες.

La leçon ἄνθρωποι me sembleroit bonne. En effet, les Scythes Géorgiens viennent à la suite de l'Hylée, qui paroît voisine de la mer. Or, pour indiquer des peuples assez voisins de la mer, ἄνω, *en haut*, ou *en montant vers le nord*, ou *longius à mari*, comme le veut Walck., n'a pu venir à la pensée d'Hérodote. Comment d'ailleurs supposer qu'il ait voulu indiquer par ἄνω une position qu'il donne au numéro suivant, où il montre l'espace qu'ils occupent, soit à l'est, soit au nord ; ce que n'a pas remarqué Walck. !

Ces Scythes Géorgiens (ou *Borysthénites*, nom que leur donnent les Hellènes), τὸ μὲν πρὸς τὴν ἕω, *à l'est, occupent un espace de trois journées* (ἐπὶ τρεῖς ἡμ. ὁδοῦ), *en s'étendant vers le (et jusqu'au) fleuve Panticapé* (1) ; et dans la *direction du nord,* on remonte le Borysthène pendant onze journées, en se trouvant toujours au milieu de leur pays. M. Larcher ne rend pas mal κατήκοντες ἐπὶ : mais il convenoit d'avertir que, si le génie de notre langue commande la version *s'étendre*

(1) *De l'est à l'ouest*, comme on le voit sur la carte n.° 3.

jusqu'à, ἐπὶ, suivi d'un accusatif, ne signifie pas littéralement *jusqu'à;* car ἐπὶ, avec l'accusatif, exprime l'idée, tantôt d'une *tendance vers*, ou *sur*, et tantôt (suivant le contexte) d'un développement *sur;* ce que n'indique pas *jusqu'au*, de M. Larcher.

Chap. 19, 1. Νομάδες ἤδη Σκ. νέμονται. Nul des interprètes, soit latins, soit français, ne rend ἤδη, qui, je crois, est ici, non chronique, mais topique. Peut-être faut-il traduire : au-delà du Panticapès, commence (ἤδη) *la peuplade des Scythes nomades.* Voyez un autre ἤδη (*Phil.* tom. III, pag. 372 *sq.*), adverbe d'espace et non de temps, qui signifie *à partir de tel endroit.*

Chap. 19, 2. *Ces Scythes nomades occupent, dans un espace de quatorze journées, un territoire qui s'étend et se dirige vers* (ou *sur*) *le fleuve Gerrhus.* Ici encore, ἐπὶ Γέῤῥον seroit, à la lettre, inexactement, je crois, rendu par *jusqu'au Gerrhus.* Voyez 4, 18, 1.

Chap. 20, 1. Ἄριστοι. Cette épithète, donnée aux Scythes royaux, Larcher la rend par *les plus braves.* Traduisez ici, comme 1, 125, ἄριστοι, par *les plus nobles.*

Ibid. 20, 2. Κατήκουσι δὲ οὗτοι — ἐς τὴν Ταυρικήν· — ἐπὶ τάφρον — ἐπὶ Τάναϊν. Voyez mon *excurs.* sur les préposit.

Ib. 20, 3, Τάφρον. Ce fossé, 4, 3, s'étendoit des monts Tauriques au Palus-Méotis. *L'action de s'étendre sur*, se conçoit : l'image géographique disparoît, si vous traduisez *près du fossé*, avec J. P. ou *jusqu'au*, avec Larcher.

Chap. 21, 1. Ἀρξ. ἐκ τοῦ Μυχοῦ τ. μ. Les Sauromates

commencent à partir de la hauteur du fond du Palus-Méotis. Le C.te P. rend ἐκ μυχοῦ, par *au fond du Palus-Méotis;* erreur grammaticale qui occasionne une erreur géographique. Sur cette locution, ἀρξάμενοι ἐκ, voyez *excurs.* sur les prépositions, pag. 78 *sq.*

Chap. 22, 1. ἀποκλίναντι μᾶλλον πρὸς ἀπηλιώτην ἄνεμον. Larcher ne rend pas ce μᾶλλον, qui semble avertir que les Thyssagètes doivent être plus à l'orient que les Budins (voyez *infrà, excurs.* sur les Budins). Ici on a πρὸς avec l'accusatif; ailleurs on verra πρὸς avec le génitif, 1, 4, 17; 4, 48, 3; 4, 49, 3; 4, 100, 1; et le πρὸς ἠοίων d'Hom. *Od.* 8, 29.

Chap. 23, 1. Πεδιάς τε γῆ καὶ βαθύγεως. Jusqu'à la contrée de ces Scythes, nous ne voyons que de vastes plaines, dont le sol est profond, βαθύγεως (c'est-à-dire *végétatif*). M. Valla rend βαθύγεως par *spissi soli.* H. Estienne, 2.e édit. 1592, et Jungermann (Hérodote, 1608), répètent le *spissi soli* de Valla, et ne le corrigent pas; Wesseling donne *profundi;* et M. Schw., *humilis.*

Humilis, en agriculture, étant souvent le contraire de *profundus,* je renoncerois à la version équivoque *humilis,* et reviendrois au *profundus* de Wesseling et de Gronove : en effet, *un sol profond,* m'écrit un savant agriculteur que j'ai consulté, suppose une couche végétale et productive.

Ibid. Σακκέουσι. Ce verbe, qui signifie *passer dans une chausse,* est omis par H. Estienne.

Chap. 4, 24. *Jusqu'à cette peuplade de chauves,* dit

Hérodote, *on a une grande connoissance de la contrée* καὶ τῶν ἔμπροσθεν ἐθνέων. Le C.te J. Potocki traduit ces quatre mots grecs, *des nations qui l'habitent;* et Larcher, *de toutes les nations en deçà.* Mais, au lieu d'une idée topographique, Hérodote en donne une chronologique : il parle, ce semble, des hordes qui avoient précédé les hordes de son temps. Xénophon a dit, dans le même sens, τὸν ou τῶν ἔμπροσθεν ἀνθρώπων μάλ. ἐθαμάζετο.

M. Schw. traduit le mot qui fait difficulté, par *ante; antea* eût été plus clair que *ante;* équivoque que je trouve ici, où il s'agit *du temps;* et 4, 99, 1, où il s'agit de *lieux.* — Valla, dans sa version, traduit d'après un manuscrit mutilé; et H. Estienne, 2.e édit., 1592, et Jungermann, laissent subsister la trace de la mutilation. Wesseling corrige Valla, mais se borne à expliquer περιφάνεια, sans rien dire de l'ἔμπροσθεν.

Chap. 25. Dans ce chapitre, notez, 1.° μέχρι τουτέων. Ce μέχρι, *usque ad,* dont on cite souvent ἐπὶ comme synonyme; 2.° κατύπερθε (τῶν φ.), qui, avec le génitif, exprime l'idée de *dominer un pays,* et non celle de *au-delà,* qui n'est pas du tout synonyme de la précédente. Le *ultrà calvos illos* de M. Schneider, vaut moins, je crois, que *suprà illos* de Valla, adopté par Paul Est., 1518, et autres. (Voyez *infrà* 4.°); 3.° ἐμοὶ μὲν, et non ἡμιν; et plus bas, οὐκ ἐνδέκομαι; et 4, 31, 1, ἔχω τήνδε τὴν γνώμην; 4.° ὑπερβάντι τούτους, *ultrà hos,* qui diffère de ὑπερβάντι τουτέων, lequel renferme l'idée de dominer. Notez que M. Schw. rend de la même manière les

deux ὑπὲρ de ce chapitre, quoique accompagnés de différens cas ; 5.° πρὸς ἠῶ, *ad orientem*, et non *ab oriente*, comme le veut M. Schw., ici encore à tort corrigeant Valla ; 6.° τὸ κατύπερθε πρὸς βορῆν, me semble synonyme de la locution ἄνω πρὸς β., *en remontant vers le nord.* N'oublions pas σφέα (s. ὄρεα), forme assez rare, qui se retrouve 4, 33 : des copistes veulent à tort la corriger : elle ne se retrouve pas une seule fois ni chez Weller, ni dans la grammaire de M. Matthiæ. M. Burnouf et M. Schneider, avant lui (*Lexic. gr.*), ne l'ont pas oubliée.

Chap. 26, 1. Ἐπετέιους signifie ici *anniversaire* ; littéralement, *d'année en année*, ἐπί.

Chap. 27, 1. Τὸ ἀπὸ τουτέων κατύπερθε. Notez ici τὸ περθε sans régime, comme 4, 25, n.° 6 ; et 4, 25, n.° 2, τὸ κατύπερθε, avec régime.

Chap. 28, 2. 1.° Ἐπὶ τοῦ κρυστάλλου, οἱ ἐντὸς τάφρου Σκύθαι κατοικημένοι. Valla traduit, *super quam glaciem omnes qui intra fossam incolunt Scythæ.* M. Schw. omet la version de οἱ ἐντὸς τάφρου : traduisez, *à l'occident du fossé.*

2.° Ἐπελαύνουσι ἁμάξας. La préposition ἐπὶ négligée semble peindre cette longue série de chars qui se succèdent.

Chap. 31, 1, Οὔτε ἰδεῖν τὸ πρόσω τῆς ἠπείρου, *non posse prospici longius continentem*, Valla. Ce τὸ πρόσω τῆς ἠπείρου, omis par M. Schw., signifie *ni voir, ni pénétrer* (τὸ s. κατὰ μέρος) *dans la partie au-delà du lieu où ils sont*, c'est-à-dire *vers le nord.*

Ibid. Τὰ κατύπερθε τ. τῆς χώρης : Valla traduit, *quod*

ultrà eam regionem assiduè ningit; mais traduisez, *les pays au-dessus*, c'est-à-dire plus au nord, donc en montant (ἴσ.).

Chap. 33, 1. *Sur les Hyperboréens*, voyez *suprà*, p. 64.

Chap. 34, 1. Ἐπὶ τὸ σῆμα τιθεῖσι, *ipsi sepulcro imponunt*, Valla; et M. Schw., *in earum sepulcro deponunt.* Mais ἐπὶ, avec l'accusatif, ne peut avoir ce sens. Ce n'est pas dans le tombeau que sont déposés les cheveux, mais sur, ou dans l'étendue du σῆμα : ἐπὶ, avec l'accusatif, me semble dépendre, non de τιθεῖσι, mais d'un verbe de mouvement sous-entendu. — M. Schw. qui ici rend ἐπὶ τὸ σῆμα τιθεῖσι par *in sepulcro*, le rend au numéro suivant par *super sepulcro.*

Ibid. Πρὸς τῶν Δήλου οἰκητόρων, *à Deli incolis;* version exacte et conforme à celle de Valla.

Chap. 35–42. A l'occasion des Hyperboréens et des Hypernotiens, Hérodote donne son Monde.

Chap. 43, 1 *sq.* περιέπλωσε; n.°2, περιπλώειν; n.° 3, πλεῖν παρὰ στήλας; n.° 5, περιπλῶσαι. — Au n.° 2, παραιτήσατο, répond au *deprecari* des Latins. Voyez aux articles παρὰ et περὶ, mon *excursus* sur les prépositions, à l'article παρὰ, pag. 161.

Chap. 44, 1 *sq.* Ἰνδὸν κτ. — Sur l'Inde, sur Caspatyre et la Pactyice, voyez *infrà, Excurs., haute Asie.*

Chap. 45, 1. Εὐρώπη—παρ' ἀμφοτέρας παρήκουσα; *l'Europe, à la vérité, s'étend en longueur, parallèlement aux deux autres, mais &c.* Voyez *excurs.* sur les prépositions, à l'article παρὰ, pag. 161.

Chap. 46, 1. Πόντος ὁ Εὔξεινος—ἐντὸς Πόντου. Notons,

1.° ὁ indicatif; 2.° ἐντὸς, qui, par rapport à Hérodote, signifie *à l'occident du Pont-Euxin.*

Ibid. n.° 3. *Les peuplades du Pont-Euxin n'ont* ni ἄστεα, ni τείχεα : chez Hérodote, πόλις et ἄστυ toujours distingués.

Chap. 47, 1. La mention du Pont-Euxin ramène naturellement Hérodote aux Scythes, l'un des peuples du Pont-Euxin, et aux divers fleuves de la Scythie.

Chap. 48, 1. Ἴστρος—κατὰ τοιόνδε μέγιστος γέγονε· ποταμῶν καὶ ἄλλων ἐς αὐτὸν ἐκδιδόντων, εἰσὶ δὲ οἵδε οἱ μέγαν αὐτὸν ποιεῦντες (διὰ μέν γε τῆς Σκυθικῆς χώρης πέντε μεν οἱ ῥέοντες)· τόν τε &c. Admettant, avec M. Schw., point en haut après γέγονε, et enfermant διὰ—ῥέοντες entre parenthèses, je laisserois οἱ, que n'aime pas M. Schw.; ce savant ne voit pas la nécessité d'un article à placer avant ῥέοντες : mais οἱ me semble ici non article, mais indicatif, pour οὗτοι. D'autres fleuves que les cinq nommés se jettent dans l'Ister; mais ces cinq fleuves sont de la Scythie (αὐτιγενέες) et la traversent; ce que l'on ne peut pas dire de tous les autres.

Chap. 51, 1. Εἷς δὴ τῶν ποταμῶν τ. Σκ. ὁ Ἴστρος]. Tous les savans traduisent cet εἷς par *primus;* et Larcher, par *un.* J'adopte ce sens de M. Larcher. D'abord, en considérant que, dans les chapitres 47-50, Hérodote se complaît dans sa description de l'Ister, je soupçonnois qu'Hérodote vouloit présenter, non une idée *numérique,* mais l'idée de l'*unicité* sous le rapport de l'excellence; ainsi à-peu-près dans Thucyd. 2, 51, 2, un ἓν ἴαμα qui, je crois, signifie *spécifique unique :* mais

j'ai renoncé ensuite à cette idée, en voyant qu'au chapitre 53, il met le Borysthène fort au-dessus de l'Ister, qui n'a que l'avantage d'être plus grand.

Chap. 53, 1. Le Borysthène est *fécond,* dit M. Larcher. Mais un fleuve dont l'eau claire est bonne à boire, qui renferme des richesses dans son sein, dont le sel se cristallise de lui-même à son embouchure, et sur les bords duquel sont de gras pâturages, sur les bords duquel la terre ensemencée donne de belles moissons; un tel fleuve n'est pas *fécond :* il procure abondamment de quoi subvenir aux nécessités de la vie, de quoi se suffire à soi-même (ἀρκεῖν). Voilà la pensée d'Hérodote.

Chap. 53, 3. Les Scythes occupent, le long de ses rives, un espace de dix journées. *Sur ses bords,* de Larcher et de J. Potocki, n'est point du tout contraire au sens : mais παρὰ, littéralement, exprime plus *l'étendue sur les bords,* ou *l'idée de longer un lieu,* que *la position sur :* ἐπὶ avec le datif aura le dernier sens.

Chap. 53, 4. Ἀγχοῦ θ. ὁ Βορυσθένης ῥέων γίνεται. Hérodote vient de dire qu'il ignoroit les sources du Borysthène : ici, ne dit-il pas qu'il commence à se montrer près de la mer, et que là l'Hypanis mêle avec lui ses eaux! Si ce sens est exact, les interprètes latins sont fautifs. Voyez *infrà,* IIe sect.

Chap. 55. Ἀπέργων pour ἀπείργων. Je rends ce mot, que ne donne pas une seule fois Xénophon, par *relinquens.* A côté de ce ἐς δεξιὴν ἀπέργων d'Hérodote, 4, 55, rappelons le ταύτας τὰς πόλεις ἐξ εὐωνύμου χειρὸς ἀπέργων

παρεξηΐε du même Hérodote, liv. VII : H. Estienne cite cet exemple (sans indication de chapitre), et l'acception *relinquens*, avec raison admise par M. Schw. et par le C.te J. Potocki (n.° 40). Voyez *Phil.* tom. VII, dans l'*Index*.

Chap. 57, 1. Le Tanaïs vient *d'un pays fort éloigné.* Cette version de Larcher ne rend pas ἀνέκαθεν, qui ne signifie ni *d'un pays éloigné*, ni *in superioribus partibus*, mais *è superioribus partibus.* Ibid. *Le Tanaïs* ῥέει τα ἀνέκαθεν ὁρμεώμενος. Ὁρμεώμενος, en parlant du départ d'une armée, indique les *motus bellicos*. Peut-être, par analogie, faut-il dire du Tanaïs qui vient d'en haut, qu'*il sort en bruïssant.*

Chap. 93, 1. Γέτας τοὺς ἀθανατίζοντας. *Qui se prædicant immortales.* Larcher, dans sa traduction, et d'autres encore, nous entretiennent de Gètes qui se disent immortels, lorsque, dans le chapitre suivant, on les voit imaginer des moyens de mourir avant le temps. Ils ne se disoient donc pas immortels : mais, ce qui est différent, ils étoient sectateurs de l'immortalité de l'ame ; sens indiqué par la désinence ίζω (*Essais sur les désinences*, Observ. prélim. pag. vij). Je proposerois donc de traduire :

« Avant d'arriver à l'Ister, les Gètes, partisans du » dogme de l'immortalité de l'ame, furent les pre- » miers qu'il subjugua ; car les Thraces de Salmydesse, » et ceux qui sont situés au-dessus d'Apollonie et de » Mesambrye, et qu'on appelle *Scyrmiades* et *Nipsæens*, » se rendirent à lui sans coup férir ; tandis que les

» Gètes, ayant pris le parti d'une résistance irréfléchie » (ὑπ' ἀγνωμοσύνης), avoient été sur-le-champ asservis, » quoique étant de tous les Thraces les plus généreux » et les plus justes. »

Dans ce passage, notez, 1.° ἀθανατίζοντας; 2.° ἀγνωμοσύνης; 3.° γὰρ; 4.° ὑπὲρ, mal rendu par *super*, comme 4, 103, 2. Tout cela a été manqué par Larcher, qui a commis une autre faute plus grave, celle de couper en quatre phrases une seule et même phrase de son auteur : je dis *une seule et même phrase;* car après ἀθανατίζοντας, mettez un point en haut; puis οἱ μὲν—Δαρείῳ, en parenthèses.

J'ai dû m'arrêter sur ce chapitre, puisqu'il intéressoit grammaticalement : il importoit d'avertir qu'Hérodote ne traite pas les Gètes de niais *qui se disent immortels*, puisqu'au contraire ils s'entretuent religieusement. Sur le sens d'ἀγνωμοσύνης, voyez *Phil.* tom. V, pag. 346 *sq.*

La faute historique commise par Larcher au mot ἀθανατίζω, n'existe que dans sa traduction; car sa note donne le sens auquel d'ailleurs conduisoient le chapitre 94, 1, et le chapitre 95, qui répète le verbe ἀθανατίζω, et donne la preuve de leur croyance à l'immortalité de l'ame.

4, 99. Ce chapitre et le suivant sont mal interprétés.

D'après ces mots, τῆς Σκυθικῆς γῆς, ἡ Θρηΐκη, τὸ ἐς θάλασσαν, πρόκειται, que je regrette de n'avoir pas ainsi ponctués, j'ai dit, *La Thrace, dans sa partie maritime, regarde la Scythie.* Quoi qu'en dise M. Larcher, τὸ ἐς

θάλασσαν dépend évidemment de ἡ Θρηΐκη, après lequel il est immédiatement placé.

Ibid. Πρόκειται, littéralement, *est située en avant de;* donc *regarde.* Ainsi n.° 3, προκειμένην. Au reste, πρὸ, avec notion topographique, embarrasse fort souvent. Peut-être au dernier, πρὸ exprime-t-il sur-tout *proéminence, élévation.*

Ibid. Ἀγομένου. « Le golfe de Thrace (bien différent de la mer de Thrace), tirant en longueur, étant à une certaine distance. » Voyez dans mon *Philol.* tom. IV, pag. 424, 425, ce que j'entends par *mer de Thrace.*

Notez, dans ce chapitre, 1.° εὖρον–ἄνεμον; ἀπηλιώτην ἄνεμον; πρὸς ἠῶ, traduits tous trois par *orientem;* 2.° πρὸς μεσαμβρίην τε καὶ νότον. Voyez la *Rose des vents* d'Hérodote.

Chap. 99, 2. Ἐς μέτρησιν. *Je vais donner la mesure,* de Larcher, est inexact. Hérodote dit qu'*il va donner,* non *la mesure,* mais *les moyens de la trouver;* moyens qu'il fournit sur-tout chapitre 101.

Ici remarque sur la ponctuation, qui, bien déterminée, va, je crois, lever une difficulté. Dans cette phrase, ἔρχομαι σημανέων τὸ πρὸς θάλασσαν αὐτῆς τῆς Σκυθικῆς χώρης ἐς μέτρησιν, tous nos devanciers font dépendre τῆς Σκ. χώρης, de τὸ πρὸς θάλασσαν. Mais Hérodote, qui, chap. 101, finit par donner les dimensions de toute la Scythie, a-t-il bien annoncé, au chapitre 99, qu'il se bornera à donner les dimensions de la partie de la Scythie qui est du côté de la mer? Non : pour concilier Hérodote avec lui-même dans les chapitres 99 et 101,

disons qu'au chapitre 99, αὐτῆς τῆς Σκυθικῆς χώρης dépend de ce τὸ que l'on néglige.

Immédiatement après ἐς μέτρησιν, doit, ce semble, commencer une nouvelle phrase. J'écris donc (et ceci corrigera la ponctuation de mon texte) ἀπὸ Ἴστρου αὕτη ἤδη ἀρχαίη Σκυθική ἐστι, πρὸς μεσ. τε καὶ νότον ἀν. κειμένη, &c.

4, 99, 3. Θάλασσαν τὴν αὐτήν. La même mer (dont il a parlé plus haut, τὸ πρὸς θάλασσαν); la mer qui baigne tout le midi de la Scythie.

Προκ. τὸ ἐς Πόντον. Larcher omet Πόντον; quant à τὸ, tous les commentateurs l'omettent.

Chap. 101, 1. Τὸ (s. κατὰ) ἀπὸ τῆς Ταυρικῆς ἤδη, Σκύθαι, &c. Notons, 1.° la virgule après ἤδη; 2.° son sens probable, et voyez l'ἤδη de Thucydide (*Phil.* t. III, liv. 7, p. 373), lequel se prend dans un sens topique, et traduisons, *à partir immédiatement de la Taurique.*

Hérodote avoit annoncé, chap. 99, 2, qu'il alloit fournir les moyens de mesurer l'étendue de la Scythie: il nous les a fournis. A ce chapitre 101, il arrive donc à cette conclusion, que la longueur maritime de la Scythie, de l'ouest à l'est, est égale à sa largeur du sud au nord; ce qui donne la forme tétragone qu'il attribue à la Scythie, 4, 100, 1.

De cet *excursus* philologique, arrivons aux conséquences géographiques, objet de la deuxième section.

II.e SECTION.

Conséquences géographiques du Texte d'Hérodote.

Le comte J. Potocki, qui, ainsi que nous l'avons remarqué, s'est occupé de la Scythie d'Hérodote, dans son *Atlas de la Russie européenne,* commence par nous dire qu'au temps d'Homère, les bords du Dniester étoient habités par des Tyri-Gètes, et qu'ils étoient surnommés *Abiens,* parce qu'il existoit chez eux une religion dont les sectateurs ne mangeoient rien qui eût vie.

« Homère, ajoute le savant comte, connoissoit aussi » les Taures, habitans des monts de la Tauride; les » Cimmériens, qui habitoient sur le Bosphore et le » Couban; et les *Hippomolgues* ou gens qui avoient » l'habitude de traire les jumens, et qui étoient Tatares.

» Après les temps d'Homère, un peuple septentrio- » nal, appelé les Scythes, vint s'établir sur les bords » de la mer Noire, depuis le Danube jusqu'à Perekop; » et cette côte fut appelée, dans la suite, *l'ancienne* » *Scythie.*

» Les Grecs, en s'établissant sur le Borysthène, » gênèrent beaucoup ces Scythes, qui se retirèrent sur » la rive gauche du Dniéper.

» Enfin, vers l'an 606 avant J. C., des Turcs- » Sakes-Skolotes vinrent de l'Asie, s'établirent dans » l'ancienne Scythie, et s'étendirent jusqu'au Don.

» Depuis, il y eut peu de changemens jusqu'à l'an » 440, à-peu-près, où écrivoit Hérodote. »

Ainsi parle le C.[te] J. Potocki. Après avoir avoué que les Saces-Skolotes nous sont inconnus, nous nous arrêterons un moment sur le terme *Abiens.*

Abiens. Homère (*Il.* 13, 16) les nomme dans ces vers :

> Μυσῶν τ' ἀγχεμάχων, καὶ ἀγαυῶν Ἱππημολγῶν
> Γλακτοφάγων, ἀβίων τε, δικαιοτάτων τε ἀνθρώπων.

M. Heyne traduit, *Thracum intuens terram, Mysorumque cominus-pugnantium, et illustrium Hippomolgorum, lacte-victitantium longævorumque, justissimorum hominum.*

Qu'est-ce que ἄβιοι? Qu'est-ce que les Mysiens? S'agit-il de ceux d'Europe, ou de ceux d'Asie? On a écrit (1) vingt pages sur ces deux vers. Sachons nous borner à ce qui nous paroît l'essentiel.

Posidonius, cité par Strabon (7, pag. 454, B, C), dit qu'Homère entend parler tout-à-la-fois et des Mysiens et de quelques peuples de la Thrace, lorsqu'il les appelle ἀγαυοὺς ἱππημολγοὺς, γλ. ἀβίους τε, δικ. Ces cinq mots sont donc, dans son sens, des qualificatifs et non pas des noms de peuples. M. Coray les traduit

(1) Voyez, 1.° Eustathe sur ces vers, et les notes de M. Heyne; 2.° *Apollonii lexicon* de Villoison, au mot ἄβιοι; 3.° Est. de Byzance; 4.° *Homère* de Rochefort et de Bitaubé; 5.° les *Obs.* de M. Gossellin, Strabon, tom. III, pag. 25, et, même tome, pag. 33, où les Scythes sont qualifiés d'*Hippemolgi*, de *Galactophagi* et d'*Abii.*

comme noms de peuples dans cette phrase . « Les » vénérables Hippemolges, et les Abii, les plus justes » des hommes. » Il auroit dû peut-être interpréter ainsi : « Posidonius dit que le poëte qualifie tous ces » peuples à-la-fois de vénérables Hippemolges (*mulc-* » *tores equarum*, et non *equorum*, comme le veut X.), d'Abiens, d'hommes très-justes. »

De cette excursion sur diverses notions géographiques du temps d'Homère, et sur le passage d'Homère cité par Strabon, passons à la Scythie hérodotéenne.

Faisons d'abord remarquer, avec M. Rennel, qu'Hérodote ne décrit que la Scythie proprement dite; que, hors des limites qu'il lui assigne, il existe d'autres peuplades scythes, les Neures (H., 4, 51), les Thyssagètes (H., 4, 21, 22, 123), les Iyrques (4, 22), les Sauromates, les Massagètes, les Issédons, les Scythes Amyrgiens (H., 7, 64).

Rennel distingue donc, avec raison, deux Scythies; mais, dans sa carte du monde, il prête à Hérodote, sur la figure du Palus-Méotis, des idées que le texte n'autorise pas, et qui ont été suivies et même outrées par M. Helwagg. En jetant sur la mappemonde une mer Méotide hors de toute proportion avec ce qu'elle est réellement et dans la nature et dans Hérodote, à quoi est-on parvenu? à détruire tout rapport entre le pays des Scythes du Pont-Euxin et le Caucase, entre le Tanaïs et la route de la Médie; et, par une conséquence nécessaire, à rendre le texte d'Hérodote

et ses notions géographiques tout-à-fait incompréhensibles.

Pour rendre ces notions intelligibles, nous n'avons eu qu'à nous attacher au texte : alors ont été combinées sans peine diverses positions géographiques ; alors ont été placées sur notre carte les diverses peuplades scythes ou affiliées aux Scythes ; et l'on ne s'est pas vu réduit, comme M. Rennel, à repousser les Scythes royaux (4, 20 ; 4, 57) à l'est du Palus-Méotis, jusque près de la mer Caspienne, tandis qu'Hérodote les place près de la Tauride, à l'ouest du Tanaïs ; et à mettre (avec MM. Rennel et Helwagg) au nord du Palus-Méotis, à une immense distance du Pont-Euxin, les Sauromates, qu'Hérodote met près du Palus-Méotis, lequel, selon notre historien (4, 59), sépare les Scythes royaux des Sauromates.

La Scythie, dont notre carte n.° 3 présente le tableau et les limites, ne renferme pas tous les peuples scythes dont parle Hérodote ; car nous ne donnons pas les Amyrgiens et autres peuples qu'Hérodote place à côté de la mer Caspienne. Nous avons dû en faire la remarque, et dire un mot de ce peuple, qui se trouve dans notre carte du Monde n.° 1.

Les Scythes Amyrgiens (*Scythæ profugi* de M. Malte-Brun) sont placés par nous dans les vastes contrées qui se trouvent entre le Palus-Méotis et la mer Caspienne. Rien, en effet, n'oblige, ce semble, de les refouler dans l'orient, aussi loin que le fait un savant distingué.

MM. Rennel et Helwagg ne nous éclaireront pas sur cette difficulté; car ils l'éludent.

Selon M. Larcher, la place des Scythes Amyrgiens seroit en Asie, parce qu'ils servoient dans l'armée persane, et près des Saces, ou parce que, suivant Hellanicus, ils habitoient une plaine *amyrgion* dans le pays des Saces. Mais qui ne sait que les peuplades émigroient facilement; qu'une colonie de Scythes Amyrgiens (et non la nation toute entière) a pu s'établir chez les Saces; qu'on ne doit pas, sans témoignage formel, éloigner de la Scythie les Scythes Amyrgiens; que, servant dans les armées des Perses, ils n'en ont pas moins été peuple européen; car, d'après les idées d'Hérodote, l'Europe s'étendoit alors parallèlement à l'Asie, presque aux extrémités du monde.

De cette remarque sur les *Scythes Amyrgiens,* passons à une autre remarque sur la dénomination de *Scythie pontique.*

La Scythie d'Hérodote borde et enveloppe en quelque sorte le Pont-Euxin : de là, le nom moderne de *Scythie pontique.*

Les limites données à la Scythie pontique sont presque les limites de la Scythie d'Hérodote. Nous avons cru, en conséquence, pouvoir adopter le nom moderne, qui a le mérite de préciser.

Au milieu de cette description de la Scythie, Hérodote place divers épisodes. On a justifié, pag. 6, 7, l'épisode sur les Hyperboréens, et sa description du Monde connu de son temps, et l'idée qui l'a fait naître;

et son intention de détruire le système homérique. Il seroit presque superflu d'ajouter qu'à l'occasion de l'expédition de Darius contre le Scythes, l'épisode sur l'Asie n'est pas déplacé, puisque les Scythes nomades, par exemple, habitèrent anciennement l'Asie (4, 11), et que d'ailleurs Darius en avoit découvert la plus grande partie (4, 44, 1); que l'épisode sur l'Inde ne sauroit être improuvé, puisque l'Inde en est la limite (1).

Hérodote a donné l'exemple d'une précision bien remarquable dans sa description de la Scythie : on l'admire; mais on est loin d'en avoir expliqué les difficultés. Efforçons-nous de suppléer à cette grave omission.

Après avoir remarqué, 1.° la Thrace, qui, dans sa partie maritime, regarde la Scythie; 2.° le golfe de Thrace, qui atteint cette région; 3.° l'Ister, qui en est limitrophe, et dont l'embouchure est tournée vers le sud-est (πρὸς εὖρον), il annonce la description de cette antique Scythie, de forme tétragone (4, 101, 1).

Prenant l'Ister pour point de départ, il montre la Scythie allant, dans sa partie méridionale, de l'Ister à la cité (πόλιος) et au golfe Carcinitis; puis, à partir de Carcinitis (qui étoit un peu dans l'intérieur des terres), le territoire montueux qui domine le Pont-Euxin, et qu'habite la peuplade Taurique jusqu'à la

---

(1) Voyez Hérodote, 4, 40; et sur-tout 3, 98 *sq.* et l'*excurs.* sur l'Inde.

Chersonèse-Trachée. Cette Chersonèse s'étend et descend (κατήκει) jusqu'à la mer qui regarde l'est ; ce qui conduit notre auteur à remarquer que, de deux cotés, la Scythie a, comme l'Attique, la mer pour limites, au sud le Pont-Euxin, à l'est le Palus-Méotis ; et nous, à dire qu'ici les Scythes éprouvent discontinuité de terrain.

Il existe, en effet, un territoire habité par les Taures depuis Carcinitis jusqu'à l'entrée de la Chersonèse. Pour retrouver cet intervalle mentionné par Hérodote, notre carte devoit peut-être reculer Carcinitis au nord, dans l'intérieur des terres.

Autre remarque sur Chersonèse-Trachée. M. Larcher, d'après Estienne de Byzance, donne une ville de Chersonèse-Trachée qui s'étendroit et descendroit (κατήκει) jusqu'à la mer de l'est (4, 99, 1). Mais κατήκει exprime, je crois, un prolongement de côtes, et non une position de ville dont rien n'appuie l'existence, du moins du temps d'Hérodote; et d'après le κατήκει, et d'après tout le contexte, je vois, non une ville, mais une Chersonèse s'étendre depuis la partie du continent voisin de Carcinitis, jusqu'à la mer d'orient ou Palus-Méotis.

Le chapitre 100 n'a pas été mieux compris géographiquement que le chapitre 99. Hérodote indique un pays habité jusqu'à la Chersonèse-Trachée par la peuplade Taurique. A peine a-t-il nommé cette peuplade, qui occasionne dans la Scythie discontinuité de terrain, qu'il ramène à ses Scythes; il en distingue quatre peuplades.

1.° A partir immédiatement de la Tauride, habitent des Scythes qui dominent les Taures (κατύπερθε Τ.); c'est-à-dire, à l'orient de Carcinitis, et dans la partie de la Scythie qui est au nord de la Chersonèse.

2.° D'autres Scythes ensuite occupent un territoire à partir de la mer orientale (τὰ δ. χωρία, πρὸς θαλ. τῆς ἠοίης) : ils doivent, du Palus-Méotis, s'étendre dans l'intérieur des terres du sud-ouest au nord-est.

La mer orientale est absolument le Palus-Méotis. Cette vérité résulte de ce que nous avons établi, 4, 99, que la Scythie a pour limites, au sud le Pont-Euxin, à l'est le Palus-Méotis.

3.° D'autres Scythes encore habitent à l'occident du Bosphore cimmérien, et, plus littéralement, *à partir du couchant du Bosphore cimmérien* (τοῦ β. τοῦ Κ. τὰ πρὸς ἑσπέρης) ; c'est-à-dire qu'ils occupent le midi de la Chersonèse, à l'ouest du Bosphore.

4.° Hérodote nomme encore des Scythes habitans des côtes du Palus-Méotis jusqu'à l'embouchure du Tanaïs. Ils occupoient l'espace depuis ce fleuve jusqu'aux Scythes que nous avons dit habiter dans l'intérieur des terres, à partir de la mer orientale, ou Palus-Méotis.

Les Taures, sur la carte, sont placés dans l'intérieur de la Chersonèse, tandis que, d'après Hérodote, ils sont à partir de Carcinitis jusqu'à l'entrée de la Chersonèse. Il faudroit donc, sur cette carte, les placer conformément au texte.

Ainsi nous avons l'étendue de la Scythie, soit continentale, soit maritime.

La Tauride [Crimée] ne commença que sous le règne de Catherine à faire partie de la Russie. Le savant interprète de Léon Diacre, dont l'histoire embrasse l'espace de temps qui s'est écoulé depuis l'année 959 jusqu'à l'année 975, est donc peut-être inexact lorsqu'il traduit Σκύθας et Ταυροσκύθαις par *Russos* et *Russis*.

Au chapitre 101, Hérodote, de ses conclusions sur l'étendue de la Scythie, arrive à des détails sur les peuplades dont il a parlé à la fin du chapitre 99, et qui, au nord, dans l'intérieur des terres, bornent la Scythie.

Les premiers qu'il a nommés sont les Agathyrses (4, 49, 102, 103, 125), peuple de la Transylvanie (1). Le Maris (4, 49), fleuve coulant du pays des Agathyrses, va se jeter dans l'Ister. Ce Maris est la Theiss, rivière de Hongrie, selon un savant. Mais ne seroit-ce pas plutôt le Maros, ainsi que l'indique la seule ressemblance des deux noms?

Les Neures, bornés au nord par des déserts infestés de serpens (4, 105), occupent une contrée marécageuse (4, 51) : induction que rendent probable ces mots, ἐκ λίμνης ἣ οὐρίζει τήν τε Σκυθικὴν καὶ τὴν Νευρίδα γῆν. Tout semble s'accorder à faire placer la Neuride sur le revers des monts Crapacks, qui, du coté de la Bukowine, de la Galicie et la Wolhynie, séparent la Hongrie de la Pologne. Ce fut jusqu'aux défilés des

(1) Voyez *Hist. prim.* du C.te J. Potocki, pag. 90.

monts Crapacks que Darius, dans la Neuride (4, 125), poursuivit les Scythes.

Une génération avant l'expédition de Darius, les Neures furent contraints de sortir de leur pays. La phrase qui contient ce fait, mérite une note : κατέλαβε —όφιας γάρ σφι πολλοὺς μὲν ἡ χώρη ἀνέφαινε, οἱ δὲ πλεῦνες ἄνωθέν σφι ἐκ τῶν ἐρήμων ἐπέπεσον. Dans cette phrase remarquons, 1.° κατέλαβε employé sans régime ; 2.° ἀνέφαινε: on le traduit, *ediderat ;* et M. Larcher, *le pays produisit.* Mais ἀνέφαινε peint sur-tout la surprise des habitans à la vue de ces serpens que la terre leur montroit sur sa surface. Ἀνέφαινε ne renferme nullement l'idée de *produire,* adoptée par Larcher, et, avant lui, par les annotateurs latins. Voyez, 1.° τὸ Δέλτα ἀναπεφηνός (Hér. 2, 15, 2); 2.° ἀναφαίνω (Xénoph. Σ. 4, 12), *spectandum exhibeo.*

Les Androphages ou Anthropophages (4, 17 et 18), peuples de la Russie noire, sont à l'est des Neures; un désert les sépare des Scythes proprement dits, avec lesquels Hérodote ne veut pas qu'on les confonde. *Ils sont,* dit-il, 4, 18, 3, *une nation particulière* et *nullement scythe.*

M. Malte-Brun (*Hist. de la Géogr.* liv 3, pag. 54) les confond avec les Mélanchlænes : mais cette fusion nous semble inadmissible d'après le texte formel de notre auteur, qui (4, 17, 18 et 20) fait des Androphages et des Mélanchlænes deux peuples très-distincts.

Les Mélanchlænes *(hommes à manteau noir)* sont les peuples de Novogorod, d'Orel, de Mohilew, &c.

ou de l'intérieur de la Russie. La carte n.° 3 les montre, conformément aux idées d'Hérodote, hors des limites de la Scythie.

Au-dessus des Neures, des Androphages et des Mélanchlænes (4, 17, 18, 20 *sq.*), c'est-à-dire, dans les régions situées au nord et au-delà des derniers habitans de la Scythie (4, 7), il n'existe que des déserts glacés et sans vie *(ib.)*, où il pleut des plumes (4, 7 et 31), et qui sont inaccessibles et à la vue de l'homme et aux pas des voyageurs (4, 7).

Ces contrées, très-élevées vers le nord, appartiennent à la Russie septentrionale.

A la suite de cette observation d'Hérodote, qui, au-delà de la Scythie, place des pays inhabités où il pleut des plumes, expression à prendre à la lettre (voyez *sup.* pag. 17), quoi qu'en dise Hérodote, rappelons sommairement qu'au-dessus des Argippéens, il met des Ægipodes (4, 25); au-dessus des Massagètes, des Issédons; au-dessus des Issédons, des Arimaspes; au-dessus des Arimaspes, des Gryphons, près des peuples qui dorment six mois de l'année; qu'enfin, il termine sa Mappemonde, au nord, par les Hyperboréens.

Il seroit difficile d'indiquer avec précision à quels pays modernes correspondent ces divers peuples. Les Issédons seuls ont un nom historique et une véritable existence. Peuples de Russie, ou peut-être Tatars, ils habitent les limites actuelles de l'Europe et de l'Asie.

Les Gryphons, selon des savans, pourroient être

les habitans des monts *Ourals.* Ils exploitoient les mines de ce pays (3, 116, 1; 4, 13, 1; 4, 27, 1).

Les Arimaspes (3, 116, 1; 4, 13 1; 4, 27, 1) sont les peuples de la Russie septentrionale. Chasseurs, ils fermoient un œil en décochant des flèches : de là, sans doute, la tradition qui en fait des monophthalmes (μονόφθαλμοι, 3, 116, 2; 4, 13, 1; 4, 27, 1).

Chez les peuples qui habitent sous le cercle polaire, les nuits durent six mois; de là encore la tradition qui les fait dormir six mois de l'année.

Les Ægipodes, c'est-à-dire, *hommes aux pieds de chèvre* (4, 25, 1), sont évidemment des montagnards. Seroient-ce ou les Lapons ou les Samoïèdes?

Quant aux Hyperboréens (4, 33), qui, des extrémités du monde, correspondoient avec Délos, nous en avons parlé *sup.* pag. 40 *sq.*

Avant d'entrer chez les Mélanchlænes, Darius traverse le fleuve Gerrhus (4, 56), lequel doit son nom au pays des Gerrhes *(ib.)*. Dans ce pays (4, 71) sont et les tombeaux des rois scythes (ταφαὶ, 4, 71), et les sources de plusieurs rivières; ce qui nous porte dans le gouvernement de Koursk, partie du Woronetz et de l'Ukraine, où l'on rencontre encore des tombeaux de construction très-ancienne (*Voyages* de Pallas).

Au nord-est du Gerrhus, toujours en dehors des limites de la Scythie (4, 22; 4, 123), et au nord des Budins (ὑπὲρ τῆς Β. χώρης), est un désert qui a sept journées de chemin (51, P.); et au-dessus du pays

désert (ὑπὲρ τῆς ἐρήμου) sont les Thyssagètes, ou Gètes mobiles, espèces d'Alains (1).

Du pays des Thyssagètes sortent quatre grandes rivières, le Lycus, l'Oarus [Choper], le Tanaïs [Don], et le Syrgis, qui, après avoir traversé les Méotes, tombe dans le Palus-Méotis.

Le pays des Thyssagètes, source de la plupart des rivières de la Scythie, et sur-tout du Don ou Tanaïs, correspond aux gouvernemens de Tambow, de Penza, de Simbirsk.

Notons d'abord ὑπὲρ deux fois employé. Larcher rend, mais bien à tort, le premier comme s'il étoit suivi de l'accusatif; cas qui, accompagné de ὑπὲρ, indique mouvement, et donne à la préposition le sens de *par-delà*.

De cette notule grammaticale, passons à la note géographique du C.te J. Potocki.

« Voici, dit ce savant, la seule faute géographique » qu'Hérodote ait faite sur notre pays. Il confond des » rivières qui tombent dans la rive gauche du Don, » avec d'autres, lesquelles, cotoyant sa rive droite, » tomboient dans la mer d'Azof. Cette faute est bien » légère, si on la met en balance avec la foule d'ex- » cellentes notions que nous venons de transcrire, et » d'autres encore qui résultent du voyage de Darius, » et que l'on trouvera sans peine dans le 4.e livre de » notre auteur. J'ose aussi recommander, pour cet

(1) *Hist. prim.* du C.te J. Potocki, pag. 108 *bis*.

» objet, la lecture de mon commentaire sur Hérodote, » inséré dans mon *Histoire primitive* des peuples de » la Russie. »

Ainsi s'exprime le C.te J. Potocki. L'erreur que lui prête ce savant existe-t-elle réellement?

Hérodote dit que quatre grandes rivières, le Lycus, l'Oarus, le Tanaïs et le Syrgis, après avoir traversé les Méotes, tombent dans le Palus-Méotis; et le C.te Potocki en conclut que, dans la pensée d'Hérodote, ces quatre rivières se jettent séparément dans la mer d'Azow, sans se réunir d'abord au Tanaïs; mais Hérodote ne prétend point que trois de ces rivières ne se réunissent point au Tanaïs; il dit seulement que toutes les quatre portent leurs eaux au Palus; ce qui est vrai.

Que peut-on reprocher à Hérodote? l'omission de plus grands détails et d'une idée intermédiaire; savoir, que trois des quatre rivières ne tomboient dans le Palus que par le canal du Tanaïs.

Le savant comte pouvoit montrer une faute plus remarquable dans le passage où Hérodote (4, 21) dit que le Tanaïs vient de chez les Thyssagètes. Là, l'erreur est manifeste, puisque le Tanaïs prend sa source au centre de la Russie, bien plus au nord que les Thyssagètes : à moins que l'on ne dise, ce qui justifieroit Hérodote, que la position adoptée pour les Thyssagètes n'est pas exacte, et qu'il faut les reporter beaucoup au nord.

Les Thyssagètes ont pour voisins immédiats, au-

delà du Tanaïs et dans les mêmes contrées (ἐν τ. αὐτ. τόποισι), les Iyrques (4, 22), dont le C.[te] J. Potocki fait des Turcs, et dans son *Atlas*, et dans son *Hist. primitive*, pag. 107, 108 *bis*. Pline (6, 7, tom. I, pag. 307) les nomme *Tyrcæ* (mot *au lieu duquel* il faut lire *Iyrcæ*). Ces Iyrces forment les peuples du gouvernement de Saratow et d'Orenbourg. M. Malte-Brun les met à une distance immense de la Scythie. Mais le contexte d'Hérodote autorise à douter de *la position* que leur donne M. Malte-Brun dans la géographie moderne, et à marquer leur position dans des pays plus rapprochés.

On peut douter pareillement de la place que plusieurs assignent aux Thyssagètes et aux Androphages. Quant à la Neuride, M. Malte-Brun la met au milieu de marais immenses dont Hérodote semble ne pas faire mention.

Ce n'est point dans la Neuride, c'est chez les Thyssagètes qu'il *montre* de vastes marais : là, en effet, sont les sources de quantité de rivières, qui, dans un pays alors presque désert, devoient former des marais que les cartes modernes n'indiquent qu'en petit nombre.

Par-delà les Thyssagètes, nous mettrions les Argippéens, 4, 23. Placés en dehors de la Scythie, comme les Thyssagètes, ils sont vêtus à la scythe, 4, 23. Reconnus pour peuple russe, ils habitent le flanc de hautes montagnes (ὑπώρεαν οὐρέων ὑψηλῶν, 4, 23); probablement le mont Oural, en Russie.

Argippéens (selon le Cte J. Potocki, pag. 109 *bis* de son *Histoire primitive*) signifie *fainéans, oisifs.* Il paroîtroit qu'il s'agit ici de prêtres kalmouks, consacrés et rasés dès leur naissance. Ils ont un grand menton, le nez aplati ; ils parlent une langue particulière, et sont vêtus à la scythe. Notons φαλακροὶ ἐκ γενεῆς γινόμενοι. Après φαλακροὶ, M. Schw. met une virgule ; mais il faut ou la supprimer, ou mettre une seconde virgule après ἐκ γενέης.

M. le Cte Potocki ajoute, dans le sens de M. Larcher, *ils vivent au pied des montagnes :* mais ὑπώρεια signifie, non le *pied,* mais *les flancs de la montagne.* Une montagne, dit Suidas, se compose de trois parties, 1. ἀκρώρεια, *la cime de la montagne;* 2.° ὑπώρεια, *le flanc de la montagne;* 3.° τέρμα ou οἱ πόδες, *le pied de la montagne* (*Phil.* tom. IV, pag. 281, 282).

Que de savans Russes examinent et prononcent.

Au midi des Thyssagètes, sont les Budins, peuplade d'origine scythe, qui accueillit chez elle les Gélons, peuple d'origine grecque. Ce que dit Hérodote des Budins, mérite qu'on s'y arrête. Voyez, à la fin de cet article sur la Scythie, mon *Excurs. sur les Budins.*

Jusqu'ici la description d'Hérodote n'a pas présenté de trop grandes difficultés : nous en trouvons d'insurmontables au sujet des rivières.

L'Ister est le premier des fleuves de la Scythie (4, 51).

Le Tyras (H. 4, 51, 1) est le deuxième fleuve qu'on rencontre en venant de l'Ister en Scythie : c'est

évidemment le Dniester. Venant du nord, il prend sa source près de la Neuride, dans un grand lac qui séparoit la Scythie de la Neuride, 4, 51. *Les eaux du Komaras,* dit le C.te J. P., *sont les restes de ce marais.* Mais ce Komaras manque à la carte hydrographique de Pologne.

M. Larcher parle d'une ville de Tyras. Quoique Hérodote ne la nomme pas, elle existoit peut-être : on seroit tenté de la reconnoître dans le peuple grec appelé *Tyrites*, lequel habitoit vers l'embouchure du Tyras (4, 51).

A son article Tyras, ou Tyra, fleuve, le même M. L. dit que Mohilow est en Lithuanie, tandis que Mohilow, selon M. de Fortia (1), est en Podolie (en Russie).

La ville des Borysthénites est citée par Hérodote, 4, 18, et 4, 53 ; elle s'appeloit *Olbie,* et non pas Cherson, comme le pense M. Larcher à sa *Table géogr.* article *Olbia.* Ces deux villes ne peuvent se confondre, et l'on ne peut dire qu'Olbia soit Cherson, puisque Cherson est sur le Borysthène, et que les Olbiopolites habitent sur les bords de l'Hypanis, 4, 18.

Le troisième fleuve (4, 52, 1) est l'Hypanis (maintenant le Boh). Il prend sa source, dit Hérodote, 4, 52, dans un grand marais (2), autour duquel paissent des chevaux blancs sauvages. Ce marais s'appelle avec

---

(1) Voyez M. le C.te de Fortia, pag. 95 de ses *Mélanges de géographie et d'histoire.*

(2) Ce grand marais, dont les eaux du Mendz-borz sont les restes, dit le C.te J. Potocki, n.° 32, et qui se nomme *la mère de l'Hypanis*, est omis sur la grande carte hydrographique de Pologne.

raison la mère de l'Hypanis. Le fleuve Hypanis, qui prend sa source dans ce marais, est étroit dans un cours de cinq journées; et son eau, douce durant ce même cours. Mais ensuite, à quatre journées (πλόον s. κατὰ) de la mer (πρὸς θαλάσσης), cette eau a une grande amertume, laquelle provient d'un immense bassin situé sur les frontières des Scythes arotères et des Alazons, et nommé, en langue scythe, *Exampée*, comme le pays où il est situé; et en grec, *voie sacrée.*

Ces circonstances physiques sont-elles réelles ? le Boh les présente-t-il ?

Le Tyras et l'Hypanis, dit Hérodote, 4, 52, se rapprochent l'un de l'autre chez les Alazons : ne pourroit-on pas conclure du contexte que les Alazons occupoient l'intervalle du Tyras à l'Hypanis, vers l'endroit où est maintenant la ville de Braclaw, endroit où se rapprochent ces deux fleuves, qui ensuite se séparent où sont les deux villes de Tuzan-Baltan et de Paliowjezioro-Wloxefgirod, en Podolie, sur les frontières du gouvernement de Cherson.

Le quatrième fleuve est le Borysthène. Hérodote le déclare le plus grand fleuve du pays après l'Ister [Danube]. Jusqu'au pays de Gerrhus, il a quarante (1) journées de navigation; et l'on sait qu'il coule du

---

(1) M. Larcher et, avant lui, Bayer, veulent quatorze au lieu de quarante. S'il y avoit faute dans le texte, elle seroit ancienne, dit Larcher, puisqu'elle se retrouve dans Pomponius-Méla, et même dans Scymnus de Chio. Voyez d'Anville, *Mém. de l'Acad.* des inscr. et belles-lettres, tom. 35, page 577.

nord. Quant aux parties supérieures à travers lesquelles se dirige son cours, et aux peuples qui les habitent, c'est ce que personne ne peut expliquer : il est certain pourtant qu'il traverse un désert pour venir sur les terres des Scythes géorgiens; car ces Scythes occupent le long de ses bords, *παρ' αὐτὸν*, un espace de dix journées de navigation (4, 53).

Où sont les sources du Borysthène [Dnieper]? Hérodote déclare l'ignorer (4, 53). La carte hydrographique de Pologne les montre près de la ville de Wiazmac, et non dans un lac, comme le Tyras [Dniester], ou l'Hypanis [Boh]. Si ce lac existe, la carte de Pologne l'auroit bien à tort négligé.

Notre historien *(ib.)* nous apprend que, *près de la mer, l'Hypanis* [Boh] *mêle ses eaux avec le Borysthène* [Dnieper]. D'après ce texte, nous dirons que, sur notre carte n.° 3, l'Hypanis et le Borysthène sont près de la mer à une trop grande distance l'un de l'autre.

Ces mots d'Hérodote, « Quand le Borysthène » [Dnieper] se montre près de la mer, l'Hypanis » mêle avec lui ses eaux, et se jette dans le même » marais (4, 53, 4) », semblent avertir que ce marais est le golfe de Cherson, qu'on peut considérer comme l'embouchure des deux rivières.

Hérodote paroît confondre le Borysthène, du moins dans sa partie supérieure, avec une des branches de ce même fleuve qui baigne Chesternia. Mais si l'on prenoit le Borysthène d'Hérodote pour le Dnieper

actuel, où trouveroit-on les rivières de Panticapée et d'Hypacyris?

Autrefois, le Borysthène ne réunissoit pas tous les affluens de ce qu'on nomme aujourd'hui *le Dniester.* Voilà pourquoi, ce semble, Hérodote nomme quatre rivières considérables : le Borysthène, le Panticapée, l'Hypacyris et le Gerrhus. Cette réunion des quatre fleuves en un seul a de quoi surprendre, mais n'a rien d'impossible.

Dans notre système, le Borysthène seroit la rivière de Cherson ou de Chesternia, qui se réunissoit alors vers le 49.e degré de latitude au Dnieper actuel; et le Panticapée, l'un des moins considérables affluens du Dnieper. L'Hypacyris sera la rivière d'Écatherinoslaw, qui, au lieu de se jeter alors dans le marais ou golfe de Cherson, se rendoit en droite ligne au golfe Carcinitique.

Quant au Gerrhus, M. Rennel suppose qu'il se déchargeoit dans le Palus-Méotis, où l'on trouve, en effet, de nombreux enfoncemens qui semblent être l'embouchure d'anciennes rivières : mais Hérodote dit formellement, 4, 56, que le Gerrhus tombe dans l'Hypacyris.

M. Rennel, ailleurs, confond le Gerrhus avec l'Hypacyris [Écatherinoslaw], tandis qu'Hérodote les distingue *(ib.)*. L'hypothèse de ce savant géographe est donc inadmissible.

Aujourd'hui, il est vrai, il n'existe pas de fleuve considérable qui décharge ses eaux dans le golfe de

Carcinitis ; mais tout annonce qu'il en étoit autrefois bien autrement. Hérodote l'affirme ; et, quand il ne le diroit pas, on sait que c'est un pays plat, marécageux, couvert d'eaux en tout sens. Vraisemblablement, autrefois l'une des branches actuelles du Dniester, branche qu'Hérodote désigne sous le nom d'*Hypacyris*, y versoit ses eaux.

M. Rennel, un peu trop enclin à taxer les anciens d'erreurs, admet cette explication. N'en est-ce pas assez pour justifier Hérodote aux yeux de ceux pour qui les cartes modernes ne sont pas toujours décisives !

Au reste, du temps d'Hérodote, 4, 58, personne ne pouvoit rien dire, ni des *parties supérieures*, à travers lesquelles se dirigeoit le cours du Borysthène, ni de sa force, ni de son étendue.

J'ai dit *les parties supérieures*, τὸ κατύπερθε, 4, 53. M. Schw. traduit ce terme grec par *ulterius :* mais cette version étant inexacte grammaticalement, et ne montrant pas une vérité au géographe, traduisons, avec Wesseling, par *superiora*, version admise par le comte J. Potocki.

Hérodote, 4, 53, donne à l'espace de terre qui est, entre les deux fleuves, comme l'*embolon* (1) du pays, un nom remarquable, celui de *promontoire* (2) *d'Hippolaus ;* preuve, ce semble, que, dans sa pensée, cet

---

(1) Ἔμβολον, *éperon de vaisseau*, et, figurément, *pointe de terre.*

(2) Ἄκρα, signifie *pointe de terre*, ou *promontoire*, lequel parfois contient un territoire d'une assez grande étendue.

espace, plus long que large, répondoit au corps d'un vaisseau; et que, par conséquent, le Borysthène n'étoit pas le Dnieper lui-même, mais la rivière Chesternia, qui, avec le fleuve Hypanis, fait du territoire intermédiaire une longue péninsule, dont la tête ou l'extrémité formoit un *embolon.* Cet espace seroit immense, si l'on prend le Borysthène dans cette branche du Dniester qui passe à Écatherinoslaw.

Le cinquième fleuve est le Panticapée (*Konskie Wody.* P.) : il vient du nord, comme le Borysthène, sort d'un lac et mêle ses eaux avec lui (4, 54). Entre ces deux rivières, habitent les Scythes *géorgiens.* M. Larcher les appelle *cultivateurs,* pour les distinguer des Scythes *laboureurs* (*arotères,* J. P.). Imitons Pline et le judicieux C.[te] J. Potocki, qui, tous deux, emploient le terme *géorgiens,* qui rend bien littéralement le grec γεωργοί.

Le sixième est l'Hypacyris, qui vient aussi du nord et se jette dans la mer, près de Carcinitis, en laissant à droite le pays d'Hylée et la course d'Achille (4, 65).

Cet Hypacyris, dit le C.[te] J. Potocki, est aujourd'hui un ruisseau. Mais, comme tous ceux des steppes, il forme à son embouchure un limon considérable; on l'appelle aujourd'hui *Czerna reka.*

Le septième est le Gerrhus (4, 56), qui s'écarte avec effort du Borysthène *dans* (et non *vers*) l'endroit où ce fleuve commence à être connu : il s'en éloigne avec effort (ἀπέσχισται), depuis le Gerrhus, pays qui lui

donne son nom. En s'avançant vers la mer, il sépare les Scythes nomades des Scythes royaux.

Hérodote les nomme ici, 4, 56, et 4, 20 : faut-il les confondre avec ceux qu'il appelle, 4, 110, *Scythes libres!* A cette question, M. Larcher répond affirmativement. Pour moi, je dirai *non :* en rapprochant et comparant entre eux le chapitre 110 et les chapitres 20 et 56, ce que l'on dit des uns me semble non applicable aux autres. Cremnes, ville des *Scythes libres,* n'appartenoit pas aux *Scythes royaux;* il faut donc distinguer les *Scythes libres* des *Scythes royaux;* ce qui nous donne, contre l'opinion de M. Larcher, une nouvelle peuplade de Scythes.

Le huitième fleuve d'Hérodote (4, 57), ou le septième, à partir de l'Ister [Danube], est le Tanaïs.

Le Tanaïs, dit Hérodote, 4, 57, vient d'en haut (τὰ ἀνέκαθεν, 4, 57), sortant impétueusement d'un marais, d'où il se jette dans un autre encore plus grand, qu'on appelle *Méotis,* qui sépare les Scythes basiliens des Sauromates.

« Ce marais, où commence le Tanaïs, est le lac » Iwanowe Ozero, alors plus grand qu'il n'est au- » jourd'hui. »

Le C.te J. Potocki (n.° 42), à qui je dois cette remarque, pense que le Tanaïs est le *Don* actuel; et cela doit être, puisqu'il se jette, dit H. *ib.,* dans le *lac Méotis,* qui n'est autre que *la mer d'Azoff.* En effet, il n'existe pas de rivière remarquable entre les pays de l'Hylée et le fond du Palus-Méotis.

L'Hyrgis est un des affluens du Tanaïs (4, 57), et l'un des fleuves de Scythie. Son nom moderne (selon le C.te J. Potocki, n.° 43) est le *Donetz*. On partagera ce sentiment : en effet, tous les autres affluens du Tanaïs sont trop élevés vers le nord, et se trouvent hors des limites qu'assigne Hérodote à la Scythie européenne.

M. Rennel ne met pas l'Hyrgis sur sa carte. Quant aux Sauromates, il les place sur les deux rives du Tanaïs, tandis qu'Hérodote déclare ce peuple séparé des Scythes basiliens par le Palus-Méotis, 4, 57. Sa carte est donc inexacte sur ce point.

MM. Rennel et Helwagg ont cru devoir donner une forme extraordinaire au Palus-Méotis. Pour nous, d'après une locution trop peu concise d'Hérodote, 4, 101, ne nous croyant pas assez autorisés à changer l'orientement du Palus-Méotis, nous avons conservé sa forme véritable ; en effet, elle donne, pour la Scythie, le côté oriental du tétragone.

De plus graves difficultés s'élèvent sur la position respective des rivières Oarus, Lycus, Syrgis et Tanaïs, qui, venant du pays des Thyssagètes, vont se jeter dans le Palus-Méotis, après avoir traversé les terres des Méotes, 4, 123.

Le Tanaïs est le dernier de ces fleuves vers l'est ; fait résultant de la marche de Darius et des Scythes fuyant devant son armée.

Darius avoit campé sur les bords de l'Oarus (4, 124). Hérodote ne dit pas qu'il eût traversé le Lycus

ou le Syrgis ; il se contente de dire que toutes ces rivières prennent leur source dans le pays des Thyssagètes (4, 123). L'Oarus est donc dans le nord de la Scythie, près du Gerrhus, le dernier des fleuves de la Scythie, selon Hérodote, 4, 56; mais, d'autre part, le Tanaïs est évidemment le dernier fleuve du côté de l'orient. Le Lycus et le Syrgis sont donc des fleuves intermédiaires.

Hérodote, 4, 123, dit que le Lycus, l'Oarus, le Tanaïs et le Syrgis, se jettent dans le Palus-Méotis. Ceci mérite explication.

Entre le Gerrhus et le Tanaïs, il n'existe pas de fleuves considérables communiquant directement avec la mer, ou, s'il en existoit, ces fleuves eussent fait partie de la Scythie, puisqu'elle s'étendoit jusqu'au Tanaïs. Mais, d'après Hérodote, le Lycus, l'Oarus, le Tanaïs et le Syrgis, sont hors de la Scythie. Ils ne versent donc leurs eaux dans la mer que par l'intermédiaire du Tanaïs; et dès-lors les trois autres rivières ne sont plus que des affluens du Don.

Mais le Don des modernes, au lieu de rester la rivière la plus orientale de ces pays, revient tout-à-coup vers l'ouest, dans le centre de la Russie, jusqu'à la ville de Woronetz. Si c'est là le Tanaïs d'Hérodote, où retrouver l'Oarus, le Lycus, le Syrgis, et ce quatrième fleuve oriental, le Tanaïs d'Hérodote, au-delà duquel habitent les Iyrques (contigus aux Thyssagètes, 4, 22), et d'autres barbares?

Ne faut-il pas ici raisonner, comme nous l'avons

fait pour le Borysthène, et supposer qu'Hérodote, qui a bien connu l'embouchure des fleuves de la Scythie, ignoroit, comme il l'avoue lui-même, leur cours supérieur; qu'enfin il a confondu le Tanaïs avec le Volga.

Ces deux grands fleuves, vers le 49.e degré de latitude, se rapprochent tellement l'un de l'autre, qu'ils semblent se confondre.

Le Volga se dirige avec force vers la mer d'Azow; et certainement il y porteroit ses eaux, en les confondant avec celles du Don, s'il ne rencontroit un banc de rochers : là, tout-à-coup, repoussé à l'est, et ne rencontrant pas d'obstacles de ce côté, il se rend, par une infinité de bras, dans la mer Caspienne.

Cependant, à une époque antérieure de plus de deux mille ans, le Volga a pu se joindre au Don, et porter ses eaux dans l'Azow; ou du moins Hérodote l'a pu croire, et, en effet, l'a pensé, puisqu'il appelle *Araxès*, cette rivière aux quarante embouchures (le Volga), qui se décharge par le nord-ouest de la mer Caspienne.

Notre historien supposoit que l'Araxès, aux quarante embouchures, venoit de la Médie. Il devoit, par une considération analogue, croire que cette rivière immense, qui se joint presque au Tanaïs dans le voisinage de la Scythie, étoit le Tanaïs lui-même, ce fleuve oriental au-delà duquel il n'apercevoit plus que des peuples barbares et mythologiques.

Cette hypothèse admise, tout s'explique et s'enchaîne dans le récit d'Hérodote. L'Oarus, cette rivière

occidentale, que Darius atteignit avec son armée, et sur laquelle il bâtit cinq forts (4, 124), c'est évidemment la branche du Don qui passe à Woronetz, c'est-à-dire le Don actuel; le Lycus sera le Coper; et le Syrgis, la Médriatditza.

Hérodote termine sa description orientale de la Scythie par les monts Tauriques. Ces noms, *montagnes de la Tauride*, ont signifié, à une époque, *que des Taures habitèrent autrefois ce pays :* mais il n'en est pas ainsi dans Hérodote.

Chez lui, les Taures, 4, 20, ne sont qu'une partie de la Chersonèse taurique.

Il reconnoît, dans la Chersonèse taurique, des Taures (4, 102, 103) qu'il juge nation indépendante : mais il admet, en outre, des monts Tauriques (4, 3) dans le pays des Scythes royaux, au voisinage du Tanaïs; donc, très-loin de la Tauride; et cependant Larcher, dans sa note du liv. 4, chap. 3, met ces monts en dedans de la Tauride.

Les enfans des esclaves, dit Hérodote (4, 20), avoient creusé un large fossé depuis les monts Tauriques jusqu'au Palus-Méotis (4, 3), à l'embouchure du Tanaïs. C'étoit, de ce côté, une limite de la Scythie.

Des monts Tauriques, revenons à la Chersonèse.

Porthmies (4, 12 et 45), ville de la Chersonèse, dans la Cimmérie, étoit regardée par quelques-uns comme limite de l'Asie, 4, 45; tandis que d'autres placent les bornes de l'Asie au Phase et dans le Caucase *(ib.)*; ce qu'exprime notre carte.

Porthmies, ville de la Crimée, étoit, je le répète, dans la Cimmérie (4, 12); de plus, les Cimmériens appartenoient à la Scythie (4, 12) : donc la Cimmérie et les villes des Cimmériens (4, 12) étoient dans la Crimée, et non dans la presqu'île de Taman. Il existe d'ailleurs, à Stara-Krim, des ruines de Cimmérie dans la Crimée (1).

Chez les Cimmériens, et dans la Cimmérie, nous plaçons Cimmérium, ville (4, 12). M. Larcher place Cimmérium dans le pays des Sindes : mais autre chose est la Sindique, autre chose la Cimmérie.

Nous avons dit que le Caucase et le Phase étoient limites de l'Asie.

La Colchide appartenoit alors aux Perses. La ville d'Æa, la seule que nomme Hérodote (1, 2; 7, 193 et 197), dans un pays qui n'en avoit peut-être pas d'autre, étoit probablement habitée, en partie, par des Grecs. Le contexte des passages précités me porte à penser qu'Æa étoit, comme Sinope (1, 76; 2, 34; 4, 12), colonie grecque, libre du joug des Perses. Je m'étonne que M. Larcher, à son article *Æa*, ait nommé Pline, et que, donnant la géographie d'Hérodote, il n'ait pas une seule fois renvoyé à son auteur.

Sésostris avoit porté ses conquêtes jusqu'en Colchide (2, 103), où, selon des voyageurs modernes

---

(1) *Voyage* de Clarke (et sa *Carte*), conforme à Hérodote.

(Chardin, éd. de M. Langlès), on retrouve des familles qui ont le sang et la figure égyptiens.

A l'occasion du lin de Sardaigne, que les Grecs tiroient de la Colchide, nous renvoyons nos lecteurs *suprà*, pag. 28 *sq*.

Hérodote dit (9, 27, 4) que les Amazones habitoient les bords du Thermodon. Toute l'antiquité adopte cette tradition; mais nulle trace ni de cette peuplade, ni de Thémiscyre, leur ville : cette dernière a cependant existé; d'abord parce qu'Hérodote la met affirmativement sur le Thermodon (4, 86); ensuite parce que le schol. d'Apoll. de Rhodes (2, 373), Ptolémée (5, 6), et l'anonyme qui a décrit le Pont-Euxin, en font mention.

Les bords du Parthenius ont été habités par des Syriens (H. 2, 104). Ces sortes de migrations ne sont pas rares.

Revenons de l'Asie en Europe, et disons un mot des pays situés entre l'Ister et le mont Hæmus, et des rivières affluentes de l'Ister.

Et d'abord, qu'est-ce qu'Hérodote, 4, 99, 1, appelle *golfe de Thrace*, dans une phrase dont le texte me semble mal construit (voyez *suprà*, pag. 98 et 116)? C'est ce qui borde la côte orientale de la Thrace où l'Ister verse ses eaux et où commence la Scythie, qui succède à la Thrace; donc c'est une partie du Pont-Euxin. On ne doit pas confondre cette mer avec la mer de Thrace, qu'indique notre Atlas, n.° 19, et qui fait partie de la mer Égée.

Aujourd'hui l'Ister a quatre principales embouchures.

Hérodote en compte cinq bien marquées, 4, 47 : on ne s'en étonnera pas, en réfléchissant qu'à leurs embouchures, les grands fleuves, non contenus par des digues ou autres moyens, changent souvent de lit.

Les Istriens occupoient tout le pays entre la ville de même nom et l'Ister (H. 2, 33); ils étoient donc maîtres du passage de l'Ister, qui, dans cette partie, et à raison de sa division en cinq branches, est facile à dompter par un pont mobile. A l'aide d'un de ces ponts, l'armée de Darius traversa l'Ister.

La ville d'Istrie ou Istros (M. L.) étoit colonie de Milésiens (H. 2, 3); donc n'appartenoit pas aux Gètes, barbares qui, alors, habitoient en-deçà du Danube, et qu'on retrouve ensuite par-delà. M. Larcher dit, *la ville d'Istrie est sur l'Ister;* et ensuite, *la ville des Istriens est sur le Pont-Euxin.* De ces deux assertions, l'une est évidemment contradictoire à l'autre.

Ces Gètes, que nous venons de nommer, occupoient alors une grande partie du pays entre le mont Hæmus et l'Ister. Darius soumit momentanément (4, 93) ce peuple, le plus brave et le plus juste de la Thrace; et une partie suivit l'armée des Perses, 4, 96.

Les Thraces Crobyziens habitoient, selon M. Larcher, à l'ouest des Gètes : mais Strabon et Ptolémée les mettant près du Pont-Euxin, et d'ailleurs ce peuple étant essentiellement thrace, ils habitoient probablement le revers de l'Hæmus, au sud-ouest des Gètes.

Darius, traversant ce pays, ne rencontra que des

Gètes (4, 93-96). Cette partie des côtes du Pont-Euxin étoit donc au pouvoir des Gètes; et les Crobyziens se trouvoient probablement à l'ouest de la route que suivoit Darius, mais au sud des Gètes.

Les Trauses, selon Est. de Byzance, sont les mêmes que les Agathyrses. Ils étoient donc au moins deux peuples voisins. Hérodote met les Agathyrses au-delà du Danube, dans la Transylvanie; d'autre part, il met les Trauses (5, 3 et 4) au nombre des nations thraces séparées des Agathyrses par l'Ister. Les Trauses, peuple thrace, habitoient donc alors au midi de l'Ister, à l'ouest des Gètes.

M. Larcher suppose, d'après un passage de Tite-Live, que les Thraces habitoient au sud du mont Hæmus, dans cette partie de la Thrace qui avoisine la mer Égée. Mais d'Hérodote à Tite-Live, quel immense intervalle de temps ! Les hordes barbares changeant continuellement de place, les Trauses ont pu émigrer vers le midi.

Les Trauses habitoient probablement au-delà de l'Hæmus, entre cette chaîne de montagnes et l'Ister.

Hérodote donne l'énumération des principales rivières qui tombent dans l'Ister sur ses rives droite et gauche.

Les rivières de la droite, c'est-à-dire de la Thrace, sont nommées dans l'ordre suivant : l'Atlas, l'Auras et le Tibisis, tous trois grands fleuves coulant des sommets du mont Hæmus vers le nord, πρὸς βορῆν, 4, 49, 1. Viennent ensuite, en traversant la Thrace,

et le pays des Thraces Crobyziens (διὰ Θρηΐκης καὶ τῶν Κροβύζων), l'Athrys, le Noès et l'Artanès.

De la Pæonie et du mont Rhodope coule le Cius, qui traverse l'Hæmus *(l. l.)*.

L'Angrus, coulant de l'Illyrie vers le nord, traverse la plaine Triballique (πεδίον Τρ.), et se jette dans le Brongus.

L'Angrus et le Brongus, dont l'un se jette dans l'autre, sont la Morava et la Nissava, fleuves de la Servie.

Le Cius d'Hérodote, qui est l'Oscius de Thucydide, le Scæos de Strabon, l'Œscus de Pline, est évidemment la Zeker, ou Iskher, grande rivière de la Bulgarie, qui se jette dans le Danube, vers le 22.e degré de longitude, et qui traverse la ville de Sophie. C'est, en effet, la seule rivière de ces contrées qui dépasse la chaîne de l'Hæmus, vers le 42.e degré 30 minutes environ de latitude. La grande carte de M. Barbié n'exprime pas que la chaîne de l'Hæmus se prolonge jusque là, quoique Hérodote l'étende jusqu'à la haute chaîne qui sépare aujourd'hui la Bulgarie de la Servie.

Avant de traverser cette partie de l'Hæmus, sous le 42.e degré (ce que ne désignent pas les meilleures cartes), l'Oscius a déjà parcouru une vaste plaine entre l'Hæmus et le mont que Thucydide appelle *Scommius*, et Hérodote le mont Rhodope. L'un, en effet, se rattache à l'autre.

C'est dans le Scommius de Thucydide, ou dans le Rhodope d'Hérodote, près des sources de l'Hèbre, du

Strymon, du Nestus, de l'Axius, rivières qui se jettent dans la mer Égée; c'est dans le plateau qui sert de limite au système des eaux de la Thrace inférieure, que le Cius prend naissance. A ces caractères physiques, il faut reconnoître la rivière de Sophie, avec autant de certitude que nous avons retrouvé le Brongus et l'Angrus dans la Morava et la Nissava.

Ces points établis, il devient facile de retrouver l'Athrys, le Noès et l'Artanès, qui traversent le pays des Crobyziens, 4, 49. M. Barbié les place fort bien dans sa carte, toutefois en adoptant, dans les noms, des variantes que n'autorise pas Hérodote; parce qu'apparemment il n'entroit pas dans son plan de prendre Hérodote seul pour guide. Ces rivières descendent du mont Hæmus, qui, dans cette partie, ne peut se confondre avec aucune autre chaîne de montagnes.

Ce passage, relatif aux rivières précitées, fixe d'une manière précise la position des Crobyziens.

Quant au Tibisis, à l'Auras et à l'Atlas (4, 49), Hérodote les fait descendre des sommets de l'Hæmus. La reconnoissance s'en fera facilement sur la carte de l'Italie et de la Turquie (Atlas de M. Malte-Brun).

Ainsi le Cius est la Zeker; l'Artamus, le Ouid; le Noès, la Ozna; l'Athrys, la Ianatouna.

Dès-lors le Tibisis sera la rivière qui coule entre la Ianatouna et la Karalomb; l'Auras sera la Karalomb; et l'Atlas, la Lomb, toutes rivières de la Bulgarie qui sortent du mont Hæmus et se jettent dans le Danube, entre le 23.e et le 24.e degré de longitude.

Quant aux rivières de la rive gauche de l'Ister, Hérodote en nomme cinq, non compris le Maris, qui est le Marisch de la Transylvanie.

Le Porata ou le Pyretos est évidemment le Pruth de la Moldavie ; l'Ararus, la Seret; le Naparis, la Jalomnitza; l'Ordessus, l'Argis ou rivière de Bukarest; et le Tiarante, dernière rivière de la Scythie, doit être l'Alt de la Valachie. Voyez Bayer, *de situ Scythiæ*, et le major Rennel.

Ainsi Hérodote seroit, dans cette partie de sa description, d'une exactitude qui inspireroit pour le reste la plus grande confiance. La description des autres grandes rivières de la Scythie est fidèle, ou le cours des rivières auroit changé.

RECHERCHES

HISTORIQUES ET CRITIQUES

SUR

LES BUDINS ET LES GÉLONS.

[Voyez Hérod. 4, 21, 22, &c.]

SOMMAIRE.

SILENCE des historiens anciens (Hérodote excepté) sur les Budins. — On a parlé des Budins à satiété, s'écrie le commentateur de Pomponius-Méla ! et l'illustre d'Anville ne leur donne aucun rang sur sa carte ; et les modernes qui ont traité de l'histoire ancienne, se sont fortement mépris. Des recherches sur les Budins sont donc encore à faire. — Le C.te J. Potocki à consulter ; ses notions locales ; utilement rapprochées du texte d'Hérodote.

I.re SECTION. Texte d'Hérodote sur les Budins et les Gélons, et notes sur ce texte. Application des détails géographiques d'Hérodote à la géographie moderne.

II.e SECTION. Conséquences historiques et géographiques résultant du texte d'Hérodote. — I. *Quelle position il seroit facile d'assigner aux Budins sur les cartes modernes.* — Γελωναί. *Conjecture sur les* Γηλαὶ *de Strabon, qualifiés de peuple scythique.* — II. *Quelle différence existe entre les Budins et les Gélons. Les Hellènes donnoient aux Budins,*

probablement Scythes d'origine, le nom de Gélons; *dénomination justement blâmée par Hérodote, qui, au reste, ne cherche pas le motif (politique peut-être) de cette synonymie. Mots susdalois et grecs extraits d'un dictionnaire russe. Circonstances et faits racontés par Hérodote, lesquels portent M. Rennel à croire que le pays des Budins se trouvoit dans celui des Susdalois, dont le dialecte est un mélange de scythe et de grec.* — III. *A qui, des Gélons ou des Budins, attribuer les murs, temples et maisons de bois, ἱρὰ et ναοί.* — IV. *Les Budins se peignoient-ils le corps, ainsi que les Gélons!* — V. *Quels étoient leur habillement et leur nourriture!*

Notes grammaticales *éparses dans cet excursus.* Chap. 21. Λάξις, *l'action de tirer au sort une portion de terrain*, et, par extension, *portion de terrain.* Erreur grave sur λάξις, dont on fait un nom de peuple. Note de Wesseling adoptée sans le nommer. — Ἐκ τοῦ μυχοῦ ἀρξ. τῆς Μ. λ. 4, 21, expliqué par le rapprochement de ἀπὸ τῆς Λ. τῆς Μ. 4, 116. — Κατύπερθε, *au-dessus de*, ne signifie pas toujours *au nord :* aussi est-il accompagné de πρὸς βορῆν, 4, 22. — *Ib.* Ἀποκλίνοντι μᾶλλον, nous a donné l'idée de faire de ἀποκλίνοντι deux mots, et de lire τὸ ἀποκλίνον τι. — Ἐπὶ δένδρεον ἀναβάς. — Τοξεύσας ἐπιβὰς, à tort, ce semble, qualifié d'ἀσύνδετον — (τοσόνδε, 4, 81, 1, son acception souvent méconnue). — Ch. 109. Ἐν αὐτοῖσι — αὐτόθι, non compris. — Ἰδέη, terme familier aux écoles de Platon et d'Aristote, mais inconnu à Homère. Ἴδη; ses acceptions, son étymologie, d'après un scholiaste de Théocrite. — Γλαυκὸς, γλαυκῶπις, avec

notion de Glavx [*chouette*]. — Πυῤῥὸς signifie-t-il *basané*, comme le pense M. Coray? — Φθειροτραγέω. *Les Budins mangent-ils des poux!* φθειροφάγοι. — Ὑπανπάζω non compris, et cependant expliqué et par ὑπεξιόντες ὑπεξελαύνοντες, et par divers monumens historiques (4, 121 *sq.*). — Πρὸς ἠῶ καὶ τοῦ Ταναΐδος. Πρὸς, dans un seul et même membre de phrase, construit avec un accusatif et un génitif. Conjecture sur cette construction remarquable, et remarquée, mais non expliquée, *ib.* 4, 421 *sq.* — Ὡς, restrictif.

De tous les écrivains de l'antiquité, Hérodote est peut-être le seul qui fasse mention des Budins. Son histoire est assurément bien connue de ceux des modernes qui ont traité de l'histoire ancienne, tels que Mitfort, Gillies, Rollin. Ils ont néanmoins tous évité de parler de cette grande peuplade, arrêtés apparemment par les difficultés du texte et l'insuffisance des détails. Quant aux interprètes et critiques qui se sont occupés du texte d'Hérodote, ils me semblent avoir parfois mal saisi le sens de leur auteur. Le point de critique que nous annonçons est donc encore à traiter, quoi qu'en dise Joachim Vadianus (1), qui s'abstient de parler de ce peuple, parce que, dit-il, on en a parlé à satiété, *de Budinis omnia ad fastidium nota sunt.* D'Anville

---

(1) *Commentaire sur Pomponius-Méla*, liv. 1.

ignoroit sans doute ce mot de *Vadianus;* il l'auroit encouragé à mettre au moins sur sa carte le nom des Budins.

Ce que d'estimables critiques (1) ont négligé, essayons de le faire, aidés de secours qui leur manquoient ou qu'ils n'ont pas connus. Nous en avons trouvé dans un ouvrage aussi déprécié qu'il est peu connu, à cause de sa rareté, et qui a pour titre, *Histoire primitive des peuples de la Russie,* ouvrage déjà cité par nous (*suprà,* pag. 69, note 1).

L'auteur de ce livre promet un peu plus qu'il ne donne; car il manque parfois de critique, et souvent interprète les anciens d'après des traductions fautives. Tout en regrettant que, lorsqu'il parle d'antiquité et de géographie, il soit réduit à avouer (*l. l.* pag. 91) qu'il copie presque toujours M. Larcher; tout en regrettant que ses citations grecques se hérissent d'autant de fautes qu'il y a de mots, on aimera à rappeler ses voyages lointains, entrepris par lui pour comparer avec fruit la Scythie des Russes avec celle d'Hérodote, et pour ajouter aux notions locales qu'il présente en grand nombre.

Nous consulterons donc avec confiance le comte J. Potocki, mais en remplissant une tâche qu'il a souvent négligée. Persuadés que la critique des mots est, en fait de recherches, l'élément premier pour parvenir à connoître l'histoire de l'esprit et des insti-

(1) M. Raoul-Rochette les nomme dans son *Histoire de l'Établissement des colonies grecques.*

tutions, et des usages des peuples, nous recourrons à cette critique, et nous donnerons, 1.° les textes d'Hérodote relatifs aux Budins et aux Gélons, avec la version françoise et des notes grammaticales ; 2.° les conséquences historiques et l'application des détails géographiques d'Hérodote à la géographie moderne.

I.re SECTION.

Contenant, 1.° divers textes d'Hérodote relatifs aux Budins et aux Gélons; 2.° la version de ces textes.

Chap. 21. Τάναϊν δὲ ποταμὸν διαβάντι, οὐκέτι Σκυθική, ἀλλ' ἡ μὲν πρώτη τῶν λαξίων, Σαυροματέων ἐστί, οἳ ἐκ τοῦ μυχοῦ ἀρξάμενοι τῆς Μαιήτιδος λίμνης, νέμονται τὸ πρὸς βορέην ἄνεμον, ἡμερέων πεντεκαίδεκα ὁδὸν, πᾶσαν ἐοῦσαν ψιλὴν καὶ ἀγρίων καὶ ἡμέρων δενδρέων· ὑπεροικέουσι δὲ τουτέων δευτέρην λάξιν ἔχοντες Βουδῖνοι, γῆν νεμόμενοι πᾶσαν δασέην ὕλῃ παντοίῃ.

Chap. 22. Βουδίνων δὲ κατύπερθε πρὸς βορῆν, ἐστι πρώτη μὲν ἔρημος, ἐπ' ἡμερέων ἑπτὰ ὁδόν· μετὰ δὲ τὴν ἔρημον ἀποκλίναντι μᾶλλον πρὸς ἀπηλιώτην ἄνεμον, νέμονται Θυσαγέται, ἔθνος πολλὸν καὶ ἴδιον. ζώουσι δὲ ἀπὸ θήρης. Συνεχέες δὲ τούτοισι ἐν τοῖσι αὐτοῖσι τόποισι κατοικημένοι εἰσὶ τοῖσι οὔνομα κεῖται Ἰύρκαι· καὶ οὗτοι ἀπὸ θήρης ζώοντες τρόπῳ τοιῷδε. Λοχᾷ ἐπὶ δένδρεον ἀναβάς· τὰ δὲ ἐστι πυκνὰ ἀνὰ πᾶσαν τὴν χώρην· ἵππος δὲ ἑκάστῳ δεδιδαγμένος ἐπὶ γαστέρα κεῖσθαι, ταπεινότητος εἵνεκα· ἑτοῖμος ἐστι καὶ κύων· ἐπεὰν δὲ ἀπίδῃ τὸ θηρίον ἀπὸ τοῦ δενδρέου, τοξεύσας, ἐπιβὰς ἐπὶ τὸν ἵππον, διώκει· καὶ ὁ

κύων ἔχεται. Ὑπὲρ δὲ τούτων, τὸ πρὸς τὴν ἠῶ ἀποκλίνοντι οἰκέουσι Σκύθαι ἄλλοι, ἀπὸ τῶν βασιληΐων Σκυθέων ἀποστάντες, καὶ οὕτω ἀπικόμενοι ἐς τοῦτον τὸν χῶρον.

Chap. 108. Βουδῖνοι δὲ, ἔθνος ἐὸν μέγα καὶ πολλὸν, γλαυκόν τε πᾶν ἰσχυρῶς ἐστὶ καὶ πυῤῥόν. Πόλις δὲ ἐν αὐτοῖσι πεπόλισται ξυλίνη· οὔνομα δὲ τῇ πόλι ἐστὶ Γελωνός· τοῦ δὲ τείχεος μέγαθος κῶλον ἕκαστον, τριήκοντα σταδίων ἐστὶ, ὑψηλὸν δὲ, καὶ πᾶν ξύλινον· καὶ οἰκίαι αὐτῶν ξύλιναι, καὶ τὰ ἱρά. Ἔστι γὰρ δὴ αὐτόθι Ἑλληνικῶν θεῶν ἱρὰ, Ἑλληνικῶς κατεσκευασμένα ἀγάλμασί τε καὶ βωμοῖσι καὶ νηοῖσι ξυλίνοισι· καὶ τῷ Διονύσῳ τριετηρίδας ἀνάγουσι καὶ βακχεύουσι. Εἰσὶ γὰρ οἱ Γελωνοὶ τὠρχαῖον Ἕλληνες. ἐκ τῶν δὲ ἐμπορίων ἐξαναστάντες, οἴκησαν ἐν τοῖσι Βουδίνοισι· καὶ γλώσσῃ τὰ μὲν, Σκυθικῇ, τὰ δὲ, Ἑλληνικῇ χρέωνται.

Chap. 109. Ἀλλ' οὐδὲ δίαιτα ἡ αὐτή ἐστι Γελωνοῖσι καὶ Βουδίνοισι· οἱ μὲν γὰρ Βουδῖνοι, ἐόντες αὐτόχθονες, νομάδες τέ εἰσι καὶ φθειροτραγέουσι μοῦνοι τῶν ταύτῃ· Γελωνοὶ δὲ, γῆς τε ἐργάται, καὶ σιτοφάγοι, καὶ κήπους ἐκτημένοι, οὐδὲν τὴν ἰδέην ὁμοῖοι, οὐδὲ τὸ χρῶμα. Ὑπὸ μέντοι Ἑλλήνων καλέονται καὶ οἱ Βουδῖνοι, Γελωνοὶ, οὐκ ὀρθῶς καλεόμενοι. Ἡ δὲ χώρη σφέων, πᾶσά ἐστι δασέη ἴδῃσι παντοίῃσι· ἐν δὲ τῇ ἴδῃ τῇ πλείστῃ ἐστὶ λίμνη μεγάλη τε καὶ πολλὴ, καὶ ἕλος, καὶ κάλαμος περὶ αὐτήν· ἐν δὲ ταύτῃ ἐνύδριες ἁλίσκονται, καὶ κάστορες, καὶ ἄλλα θηρία τετραγωνοπρόσωπα, τῶν τὰ δέρματα περὶ τὰς σισύρνας παραῤῥάπτεται· καὶ οἱ ὄρχιες αὐτοῖσί εἰσι χρήσιμοι ἐς ὑστερέων ἄκεσιν.

Chap. 121. Ταῦτα οἱ Σκύθαι βουλευσάμενοι, ὑπηντίαζον τὴν Δαρείου στρατιὴν, προδρόμους ἀποστείλαντες τῶν ἱππέων τοὺς ἀρίστους· τὰς δὲ ἁμάξας, ἐν τῇσί σφι διαιτᾶτο τὰ τέκνα τε καὶ αἱ γυναῖκες πᾶσαι, καὶ τὰ πρόβατα πάντα, πλὴν ὅσα σφι

ἐς φορβὴν ἱκανὰ ἦν, τοσαῦτα ὑπολιπόμενοι, τὰ ἄλλα ἅμα τῇσι ἁμάξῃσι προέπεμψαν, ἐντειλάμενοι αἰεὶ τὸ πρὸς βορέω ἐλαύνειν· ταῦτα μὲν δὴ προεκομίζετο.

Chap. 122. Τῶν δὲ Σκυθέων οἱ πρόδρομοι ὡς εὗρον τοὺς Πέρσας ὅσον τε τριῶν ἡμερέων ὁδὸν ἀπέχοντας ἀπὸ τοῦ Ἴστρου, οὗτοι μὲν τούτους, εὑρόντες ἡμέρης ὁδῷ προέχοντες, ἐστρατοπεδεύοντο, τὰ ἐκ τῆς γῆς φυόμενα λεαίνοντες. Οἱ δὲ Πέρσαι ὡς εἶδον ἐπιφανεῖσαν τῶν Σκυθέων τὴν ἵππον, ἐπήϊσαν κατὰ στίβον αἰεὶ ὑπαγόντων· καὶ ἔπειτα, πρὸς γὰρ τὴν μίην τῶν μοιρέων ἴθυσαν, οἱ Πέρσαι ἐδίωκον πρὸς ἠῶ τε καὶ τοῦ Τανάϊδος. Διαβάντων δὲ τούτων τὸν Τάναϊν ποταμὸν, οἱ Πέρσαι ἐπιδιαβάντες ἐδίωκον· ἐς ὃ τῶν Σαυροματέων τὴν χώρην διεξελθόντες, ἀπίκοντο ἐς τὴν τῶν Βουδίνων.

Chap. 123. Ὅσον μὲν δὴ χρόνον οἱ Πέρσαι ἤϊσαν διὰ τῆς Σκυθικῆς καὶ τῆς Σαυρομάτιδος χώρης, οἱ δὲ εἶχον οὐδὲν σινέεσθαι, ἅτε τῆς χώρης ἐούσης χέρσου. Ἐπεί τε δὲ ἐς τὴν τῶν Βουδίνων χώρην ἐσέβαλον, ἐνθαῦτα δὴ ἐντυχόντες τῷ ξυλίνῳ τείχεϊ, ἐκλελοιπότων τῶν Βουδίνων, καὶ κεκενωμένου τοῦ τείχεος πάντων, ἐνέπρησαν αὐτό. Τοῦτο δὲ ποιήσαντες, εἵποντο αἰεὶ τὸ πρόσω κατὰ στίβον· ἐς ὃ διεξελθόντες ταύτην, ἐς τὴν ἔρημον ἀπίκοντο. Ἡ δὲ ἔρημος αὕτη ὑπὸ οὐδαμῶν νέμεται ἀνδρῶν, κέεται δὲ ὑπὲρ τῆς Βουδίνων χώρης, ἐοῦσα πλῆθος ἑπτὰ ἡμερέων ὁδοῦ. Ὑπὲρ δὲ τῆς ἐρήμου Θυσσαγέται οἰκέουσι· ποταμοὶ δὲ ἐξ αὐτέων τέσσερες μεγάλοι ῥέοντες διὰ Μαιητέων ἐκδιδοῦσι ἐς τὴν λίμνην τὴν καλεομένην Μαιῆτιν· τοῖσι οὐνόματα κέεται τάδε, Λύκος, Ὄαρος, Τάναϊς, Σύργις.

Chap. 124. Ἐπεὶ ὦν ὁ Δαρεῖος ἦλθε ἐς τὴν ἔρημον, παυσάμενος τοῦ δρόμου, ἵδρυσε τὴν στρατιὴν ἐπὶ ποταμῷ Ὀάρῳ. Τοῦτο δὲ ποιήσας, ὀκτὼ τείχεα ἐτείχεε μεγάλα, ἴσον ἀπ' ἀλλή-

λων ἀπέχοντα, σταδίους ὡς ἑξήκοντα μάλιστά κη· των ἔτι ἐς ἐμὲ τὰ ἐρείπια σῶα ἦν. Ἐν ᾧ δὲ οὗτος πρὸς ταῦτα ἐτράπετο, οἱ διωκόμενοι Σκύθαι περιελθόντες τὰ κατύπερθε, ὑπέστρεφον ἐς τὴν Σκυθικήν. Ἀφανισθέντων δὲ τούτων τοπαράπαν, ὡς οὐκέτι ἐφαντάζοντό σφι, οὕτω δὴ ὁ Δαρεῖος τείχεα μὲν ἐκεῖνα ἡμίεργα μετῆκε· αὐτὸς δὲ ὑποστρέψας ἤϊε πρὸς ἑσπέρην· δοκέων τούτους τε πάντας τοὺς Σκύθας εἶναι, καὶ πρὸς ἑσπέρην σφέας φεύγειν.

Chap. 125. Ἐλαύνων δὲ τὴν ταχίστην τὸν στρατὸν, ὡς ἐς τὴν Σκυθικὴν ἀπίκετο, ἐς ὃ ἐνέκυρσε ἀμφοτέρῃσι τῇσι μοίρῃσι τῶν Σκυθέων.....

Version littérale de ces textes.

Chap. 21. « Quand on a traversé le Tanaïs, on » n'est plus en Scythie : la première des deux divisions » est aux Sauromates. Ils commencent à partir de la » hauteur du Palus-Méotis, et occupent au nord un » espace de quinze journées de chemin, dénué d'arbres » fruitiers et sauvages. La seconde division, au-dessus » des Sauromates (ὑπὲρ τουτέων), est habitée par les » Budins ; elle porte des arbres de toute sorte et en » abondance. »

Chap. 22. « Mais au-dessus et au nord des Budins » (Βουδίνων κατύπερθε πρὸς βορῆν), le premier pays où » l'on entre, est un désert de sept journées ; et après » le désert, en déclinant un peu plus vers l'est, vous » trouvez les Thyssagètes, peuplade particulière et » nombreuse qui ne vit que de la chasse. Les Iyrques, » qui leur sont contigus, habitent le même pays, et

» ne vivent aussi que de gibier. — Au-dessus des » Iyrques, sont d'autres Scythes, qui, révoltés contre » les Scythes royaux, sont venus s'établir vers ces » lieux. »

Chap. 108. « Les Budins, nation grande et nom- » breuse, ont *les yeux pers et les cheveux et le teint* » *roux.* Sur leur territoire (mais non dans la partie du » territoire habitée par les Budins, lesquels, en qua- » lité de nomades, n'ont point de villes) est une ville » (πόλις) de bois nommée *Gelonus.* Les murs de cette » ville, aussi tous de bois, sont hauts, et ont à chaque » face trente stades de longueur. *Leurs hiérons ne pré-* » *sentent, comme la ville, que des édifices en bois:* ils ont » en effet des hiérons (ἱερὰ) de divinités grecques, » *ornés,* à la manière des Grecs, de statues, d'autels » et de *temples de bois.* Tous les trois ans ils *célèbrent,* » *avec transport,* des fêtes en l'honneur de Bacchus; » car les Gélons ont une origine grecque. Chassés » de leur ville de commerce, ils s'établirent chez les » Budins : leur langue est un mélange de scythe et de » grec. »

Chap. 109. « Les Budins n'ont ni la langue des » Gélons, ni leur manière de vivre. En effet les Budins » sont autochthones, nomades, et les seuls de cette » contrée qui mangent indifféremment des viandes » saines ou putréfiées; tandis que les Gélons cultivent » la terre, vivent de blé, possèdent des jardins, et ne » ressemblent aux Budins ni par l'air du visage » (ἰδέαν), ni par la couleur : cependant les Hellènes

» les nomment *Budins*, dénomination *qui n'est point*
» *exacte* (οὐκ ὀρθῶς). Leur pays est couvert d'arbres
» de toute espèce (ἴδησι πλ.), et (ἐν τῇ ἴδῃ τῇ πλ.)
» dans la partie qui en a le plus, est un lac grand et
» spacieux (λίμνη μεγάλη τε καὶ πολλὴ), et un marais bordé
» de roseaux (κάλαμος). Dans le lac on prend des
» loutres, des castors et autres animaux à tête carrée.
» Leurs peaux servent de bordures aux vêtemens
» appelés *sisyrnes ;* et leurs testicules sont un spéci-
» fique contre les maux de mère. »

Aux chapitres 121, 122 *sq.* Hérodote nomme encore les Budins dans son récit de l'expédition de Darius contre les Scythes. Nous allons en donner la traduction, parce qu'elle contient des détails topographiques qui ne sauroient être étrangers à l'histoire des Budins.

Chap. 121. « Les Scythes, d'après une délibération
» (4, 120), s'avancèrent vers l'armée de Darius (ὑπηντίαζον), précédés de coureurs, l'élite de la cavalerie.
» Quant à leurs chariots, où vivoient leurs enfans et
» leurs femmes, ils laissèrent derrière eux ces objets
» précieux (τοσαῦτα ὑπολ.), et d'autres encore, ainsi
» que tous les troupeaux, excepté ce qui étoit néces-
» saire à leur nourriture. Ils les éloignèrent d'eux
» (προέπεμψαν—προεκομίζετο), en leur ordonnant d'avan-
» cer toujours vers le nord. »

Chap. 122. « Tandis que les chariots et ce qui
» les accompagnoit alloient vers le nord, les coureurs
» découvrirent les Perses à trois journées environ de
» l'Ister. *Quand ils ne virent plus qu'une journée de*

» *distance entre eux* et les Perses, ils campèrent, et » détruisirent toutes les productions de la terre. Les » Perses, à la vue de cette cavalerie scythe qui frappoit » leurs regards, suivirent la trace d'un ennemi qui se » retiroit, puis le poursuivirent à l'est et vers le Tanaïs » (πρὸς ἠῶ τε καὶ τοῦ Ταναΐδος); *car c'étoit vers une des* » *trois parties des Scythes* qu'ils marchoient. Les Scythes » ayant traversé le Tanaïs, les Perses le passèrent après » eux (ἐπιδιαβάντες ἐδ.), jusqu'à ce qu'ayant parcouru » le pays des Sauromates, ils furent arrivés dans celui » des Budins. »

Chap. 123. « Les Perses *ne trouvèrent* rien à ravager » tant qu'ils traversèrent la Scythie et *la Sauromatide*, » dont on avoit détruit toutes les productions (4, » 122); mais quand ils eurent fait irruption sur les » terres des Budins, alors, rencontrant Gélonos, » place construite en bois, abandonnée des Budins » (et des Gélons), et dont on avoit tout emporté, ils » l'incendièrent; cela fait, ils marchèrent en avant sur » la trace de l'ennemi (κατὰ στίβον), jusqu'à ce qu'après » avoir entièrement parcouru le pays des Budins, ils » arrivèrent dans le désert. Or, ce désert, de sept » journées, n'est habité par aucun homme, *domine le* » *pays des Budins*, et est lui-même dominé par les » Thyssagètes, de chez lesquels coulent quatre grandes » rivières qui, après avoir traversé toutes les terres » des Méotes (διὰ M.), se déchargent dans le Palus-» Méotis. Le Lycus, l'Oarus, le Tanaïs et le Syrgis: » voilà le nom de ces rivières. »

Chap. 124. « Darius, arrivé dans ce désert, sus-
» pendit sa course, et campa sur les bords de l'Oarus :
» cela fait, il construisit huit grands châteaux, à
» soixante stades environ l'un de l'autre, dont les
» ruines *subsistoient encore lorsque je les visitai.* Tandis
» qu'il s'occupoit de ces constructions, les Scythes,
» qu'il avoit poursuivis, *tournant le haut du pays,*
» reprirent le chemin de la Scythie. Comme ils avoient
» entièrement disparu, et qu'ils ne se montroient plus,
» il laissa ces châteaux à demi construits, et se détour-
» nant (ὑποστρέψας), se dirigea vers l'occident, se figu-
» rant que ces Scythes composoient toute la nation,
» et qu'ils fuyoient à l'occident. »

Chap. 125. « *Il marchoit à grandes journées; SE*
» *CROYANT ARRIVÉ EN SCYTHIE* (ὡς ἐς τὴν Σκυ-
» θικὴν ἀπικ.), il rencontra les deux corps d'armée de
» Scythes royaux (4, 120). »

La suite me semble appuyer ma version de ὡς ἀπίκετο.

Notes grammaticales sur divers passages des textes.

Chap. 21. Ἡ προῦπτη τῶν Λαξίων Σ. La première des deux *Laxis* est celle qu'occupent les Sauromates. Arrêtons-nous sur λάξις ou λῆξις (variété d'accens notée par Sch.) (*Non ex* λῆξις *ionice fit* λᾶξις, *sed ex antiquo verbo* λάχω *vel* λαχέω *fit* λάξις. Sch.). Λᾶξις, venant du vieux verbe λάχω, λαχέω (*obtenir par le sort,* d'où λάχεσις ayant la première brève), et signifiant l'*action*

de tirer au sort, d'obtenir par le sort, j'étois bien tenté d'abord de croire que λάξις se disoit primitivement de ces portions de territoire que se partageoient au sort des peuplades qui, immigrées dans un pays, préféroient, pour s'y établir, la voie du sort à celle des armes; mais aucun fait historique connu de nous n'appuie ma conjecture. Bornons-nous donc à remarquer que λάξις signifie *sortio, distributio per sortes;* puis, ce qui est résultat de l'action de tirer au sort, *portio regionis*, et non pas *regio*, comme le veut M. Schw.; et ajoutons que ce mot rare (λάξις) nous est donné, 1.° par Hérodote, 4, 21; 2.° par Callimaque; 3.° par Philostrate (*Vit. Apoll.* 3, 5, 98). De l'exposé du matériel de ce mot passons à la chose.

Bayer (1), dans un *Mémoire sur l'état de la Scythie hérodotéenne*, donne *Lazos* ou *Lazios*, et fait aussi, avec Valla (2) et de Guignes (3), un nom de peuple d'une forme ionienne (4). M. Larcher relève ces erreurs de Bayer, de Valla; mais pourquoi n'avoir pas nommé le premier auteur des remarques, l'ingénieux Wesseling! pourquoi sur-tout ne lui avoir pas tenu compte de cet esprit de modération avec lequel il exerce sa censure! *Nollem*, dit-il, *Bayerus, vir doctis-*

---

(1) *Commentarii Acad. scient. Petrop.* tom. I, pag. 421.

(2) *Laxios.*

(3) *Mém. de l'Acad. des belles-lettres*, tom. XXV, pag. 545.

(4) Voyez Greg. *de Dial.* pag. 252, *lin. ult.* M. Larcher dit *George*, faute typographique sans doute, au lieu de *Grégoire*, archevêque de Corinthe.

simus, &c. Non-seulement il ne crie pas à l'absurdité contre Bayer, mais encore il tient compte à un savant qui l'a précédé, d'avoir relevé doucement (*sicut decet,* ajoute-t-il) la faute de Valla. Au reste, sachons gré à Larcher de n'avoir pas ici, comme il le fait souvent, traité avec hauteur et Bayer et Valla. Le trait lui sera tombé des mains à l'aspect du bon, de l'excellent, du vénérable et sagace Wesseling, que l'on copie souvent sans le citer. Ce silence de Larcher sur le mérite de Wesseling, lui est reproché avec raison, mais un peu trop amèrement, par M. Mustoxidi.

Οἱ ἐκ τοῦ μυχοῦ ἀρξάμενοι τῆς Μ. λ. *Qui ab initio Mæotidis paludis recessu initium capientes.* M. Schw. — La première est aux Sauromates; ils commencent à l'extrémité du Palus-Méotis. M. Larcher. — Mais je propose : ils commencent à partir, non du Palus-Méotis, dont ils se sont éloignés de trois journées (4, 116, 1), mais à partir de la hauteur du Palus-Méotis. Voyez l'*excurs.* sur les Sauromates, où la difficulté de 4, 21, se trouve expliquée par 4, 116.

Ὑπερνικέουσι δὲ τουτέων, δευτέρην λάξιν ἔχοντες Βουδῖνοι. *La seconde division, au dessus des Sauromates* (ὑπὲρ τουτέων), *est habitée par les Budins; elle porte des arbres de toute espèce et en abondance;* circonstance répétée 4, 109, 2, πᾶσά ἐστι δασέη ἴδῃσι π.

Chap. 22. Βουδίνων δὲ κατύπερθε πρὸς Βορῆν. *Au-dessus et au nord des Budins, est un désert de sept jours.* Notons πρὸς Βορῆν, *au nord,* sans lequel κατύπερθε n'eût pas été clair; car κατύπερθε signifie seulement *au-dessus.* Or

au-dessus, considéré isolément, ne détermine pas l'orientement : on peut être κατύπερθε au midi comme au nord, si au midi, au nord, se trouvent des lieux élevés.

Μετὰ τὴν ἐρῆμον, ἀποκλίνοντι μᾶλλον πρὸς ἀπηλ. ἄνεμον, v. Θυσσαγέται, *après le désert, en déclinant* UN PEU PLUS (μᾶλλον) *vers l'est, sont les Thyssagètes.* M. Larcher omet ce μᾶλλον. Voyez 1, 202, ἑσπέρης μᾶλλον, bien expliqué par M. Schw. — *Ib.* 4, 22, Ἔθνος ἴδιον, *peuplade particulière*, ou *de son genre à elle*, pour rappeler la locution du C.te J. Potocki.

Ἰῦρκαι. D'autres ici veulent des *Turcs* au lieu d'*Iyrques.* La leçon de *Iyrques*, abandonnée par Pline (*H. n.* 6, 7), par Pomponius-Méla (1) et son scholiaste, est à préférer. « Les manuscrits ne varient pas sur le nom d'*Iyrques*, dit M. Larcher. Je ne doute pas qu'il faille lire dans Méla, ainsi que dans Pline, *Eurcæ*, au lieu de *Turcæ*, d'autant plus que les Turcs habitoient anciennement les environs du Caucase, H. 4, 21 (2). »

Ib. Λοχᾷ, s. ὁ θηρῶν, nominatif renfermé virtuellement dans θήρης, qui précède. Voyez 1, 132; 2, 47; S.

Ἐπὶ δένδρεον ἀναβὰς. *Conscensis arboribus.* Avec cette version de Valla, qui présente l'idée d'être monté sur

---

(1) Lib. 1, pag. 91, *ed. Basil.* 1557.

(2) M. Larcher, à tort, attribue à Hérodote le nom de *Turcs.* Mais c'est de sa part uniquement erreur typographique, puisqu'il défend la leçon *Iyrcæ*, et que le livre et le chapitre auxquels il renvoie, nomment uniquement les Iyrcæ.

un arbre, comment appliquer ἐπὶ avec l'accusatif? L'embarras cesse, en traduisant, avec M. Schw., *arborem conscendit venator.*

Ἀνὰ πᾶσαν τὴν χώρην, *per totam illam regionem* : κατὰ πᾶσαν τὴν χώρην seroit-il grec? C'est une question que j'examinerai, si.....

Τοξεύσας ἐπιβὰς ἐπὶ τὸν ἵππον διώκει. Telle est la leçon de H. Est. et de divers manuscrits. M. Schw., voyant là un ἀσύνδετον (défaut de liaison), insère dans son texte ce καὶ, que ne donne nul de mes cinq mss. Wesseling, avant M. Schw., auroit desiré ce καὶ, mais n'a pas osé l'insérer dans le texte. Il a bien fait de ne pas oser; car je croirois ce καὶ aussi inutile ici que la copule *et* dans le *veni, vidi, vici.*

Ὑπὲρ δὲ τουτέων (τούτων, A, B, D, E,) τὸ πρὸς τὴν (ἠῶ al.) ἀποκλίνοντι οἰκ. Σκύθαι ἄλλοι ἀπὸ τῶν Βασιληΐων Σκ. ἀποστάντες, καὶ οὕτω ἀπικόμενοι ἐς τοῦτον τὸν χῶρον.] Notons d'abord τὸ ἀποκλίνοντι. Est., dans son texte, omet ἀποκλίνοντι, mais le rétablit en marge avec le signe critique γρ. Les manuscrits A, D le donnent, B donne ἀποκλινον et omet τι; omission non mentionnée par les mss. de M. Schw. Quant à E, il donne ἀποκλίνον (ν remplace ς, effacé), et τι s. l. de même main. Quant à C, je ne puis le citer, puisqu'il ne donne que le premier livre incomplet : ajoutons qu'à tout moment A, B, D, E écrivent σ au lieu de ς final; variation qui n'existe pas, ce semble, dans le manuscrit C.

Ce τὸ ἀποκλίνοντι déplaît à M. Schw., qui cite τοῦ au lieu de τὸ, d'après le manuscrit F, que lui a prêté

M. Creuzer; mais je propose, 1.° de faire deux mots de ἀποκλίνοντι, et de lire ἀποκλίνον τι; 2.° de traduire ainsi : *d'autres Scythes habitent la portion de territoire qui, au-dessus d'eux, s'éloigne* (τι) *un peu vers l'est, s'étant révoltés contre les Scythes royaux, et étant ainsi arrivés en ce lieu.* Dans ἀποκλίνειν τι, le τι est explicatif et déterminatif, comme μᾶλλον de l'ἀποκλίνοντι μᾶλλον. Sans τι et μᾶλλον, le verbe ἀποκλίνω auroit quelque chose de très-vague.

Avant d'arriver au chapitre 108, notons, en passant, τοσόνδε, 4, 81, 1, employé en parlant d'un monument remarquable.

Chap. 108 et 109. Dans les sections suivantes, on discute ce qui tient aux usages et mœurs des Budins : on ne placera ici que quelques notules grammaticales.

Chap. 109. Γελωνοὶ — οὐδὲ τὴν ἰδέαν ὅμοιοι, οὐδὲ τὸ χρῶμα. Notons, 1.° ἰδέην, que n'emploie pas une seule fois Xénophon. M. Schw. traduit *forma :* mais la forme, comme le dit Gardin, naît de la construction de la matière et résulte de l'arrangement de ses parties. Or *forme*, sens d'extension parfois admissible, n'est pas ici, je pense, celui d'Hérodote. Thomas M. prononce qu'aucun auteur approuvé n'emploie ce terme en parlant de l'homme; que le terme propre est εἶδος et ὄψις. Mais M. Larcher, et, avant lui (ce qu'omet de remarquer M. Larcher), l'annotateur de Thomas M., observe, avec raison, que ἰδέα, ou ἰδέη, se trouve dans Platon, Aristophane, Pindare. Ce dernier a dit (*Ol.* 10, 122),

ἰδέα καλὸν, *pulchrum adspectu. Adspectus, forma rerum exemplaris, seu idea.* Cette dernière acception métaphysique, usitée dans les écoles de Platon, d'Aristote, étoit inconnue du temps d'Homère. Voyez *infrà* ἴδη. 2.° χρῶμα. Ce mot peut se dire même des couleurs artificielles, témoin le τὰ ὅπλα ἐκέχριστο τῷ χρυσοειδεῖ χρώματι de Xénophon, Π., 7, 12, tom. III, pag. 98; et le ἐγχρύσης χρώματι du même Xénophon, O., 10, 7, tom. VI, pag. 542. Mais ici, et 3, 101, 1, Hérodote donne à χρῶμα le sens de couleurs naturelles; sens dans lequel l'emploie évidemment deux fois Xénophon, *ib.* tom. VI, pag. 542.

Ib. Χώρη πᾶσά ἐστι δασέη ἴδῃσι παντοίῃσι, *le pays est couvert d'arbres de toute espèce* (ἴδῃσι πλ.), *et dans la partie qui en a le plus* (ἐν τῇ ἴδῃ τῇ πλ., et non ἐν τῇ ἴδῃ, comme le donne l'édition de Paul Est.), *est un lac grand et spacieux, et un marais bordé de roseaux* (καὶ ἕλος καὶ κάλαμος περὶ αὐτὴν).

Ἴδη Ion., et Ἴδα doriq. signifiera, ici, *une montagne de Phrygie ou de Crète ;* là, *une montagne hérissée de buissons ;* ailleurs, *une montagne dénuée d'arbustes :* voilà deux nuances différentes; d'où il résulteroit, ainsi que de la précédente, que Ἴδα auroit désigné une montagne en général, et seroit (ἴσ.) terme générique, comme τέμπεα, qui, dit le schol. de Théocrite, 1, 67, désigne des bois, ἄλση. (Voyez τέμπεα, Phil. tom. VII). Ailleurs, synonyme de ἰδέα, il aura le sens de μορφὴ, *forme.* Parmi ces acceptions, celle de *montagne* aura pour racine ἰδεῖν, parce que d'un lieu élevé

on peut voir au loin, ἀφ' ὑψηλοῦ τις δύναται πόῤῥω ἰδεῖν (Théocr. *Schol.* 1, 105, 17, 9).

Marais bordé de roseaux (κάλαμος περὶ αὐτήν). Au lieu du κάλαμος d'Hérodote, Théocrite (5, 7; 10, 49) nomme la καλάμα; et le schol., dans sa glose, remplace καλάμα par κάλαμος.

Chap. 121. Ὑπηντίαζον τὴν Δ. στρατιὴν, *exercitui Darii obviam sunt profecti.* Ainsi traduit M. Schweighaeuser; et M. Larcher, *les Scythes allèrent au devant de Darius:* mais cette version ne rend ὑπὸ ni grammaticalement, ni historiquement. Comme on sait, leur manière de faire la guerre consistoit, non à aller au devant de l'ennemi, mais à se tenir ordinairement sur la défensive; à recourir souvent à une fuite simulée, pour tomber ensuite sur l'ennemi et le surprendre; à se rendre invisibles quand ils le vouloient; à se laisser difficilement rencontrer (ἄποροι προσμίσγειν, H. 4, 46): ὑπὸ exprime donc, non l'action d'aller à l'ennemi, mais celle d'aller vers lui, celle de l'approcher avec circonspection, presque sans être vus. Cette force que j'attribue à ὑπὸ, Valla l'avoit soupçonnée avant moi, lui qui traduit, *copiis Darii ex occulto occurrebant.* Cette version, *ex occulto*, de Valla, à tort corrigée, se trouve fortifiée et par les remarques précédentes, et par les deux verbes ὑπεξιόντες, ὑπεξελαύνοντες (H. 4, 120, 1). Horace et les historiens attribuent aux Parthes cette manière de combattre. Voyez mes notes sur un usage à-peu-près semblable, 1.° des Chalybes et des Taoques, qu'il falloit chercher pour les combattre (*dilapsi, quæ-*

rendi fuerunt ut vincerentur, Xen. tom. VII, II.[e] partie, II.[e] sect., pag. 82); 2.° de troupes légères, dont Thucydide, 4, 32, 2, dit qu'elles disparoissoient avant qu'on les aperçût.

Je vois, en finissant cette note, qu'il faut s'arrêter un moment sur ὑπεξελαύνοντες. M. Schw. traduit, *armenta retro agentes.* Mais ici nulle mention de troupeaux (voyez 4, 121); il ne s'agit que des Scythes, qui, n'attaquant pas ἐκ τοῦ ἐμφάνεος, cédoient peu-à-peu le terrain, non *en se retirant en avant,* comme le dit M. Larcher, mais en reculant par une fuite simulée; idée que présente l'ἀεὶ ὑπαγόντων, 4, 122, 2. Voyez *infrà,* ὑπολιπόμενοι.

Ib. Τοσαῦτα ὑπολιπόμενοι, *tot relictis,* M. Schw. Mais je propose, ayant laissé derrière eux (ὑπὸ) ces objets précieux (τοσαῦτα), ils les éloignèrent d'eux (προέπεμψαν), en leur ordonnant d'avancer vers le nord, τὸ πρὸς βορέω : à το sous-entendez κατὰ. Προ me semble exprimer l'action d'éloigner.

Chap. 122. Πρὸς ἠῶ τε καὶ τοῦ Τανάϊδος. A consulter l'usage et la règle, voilà ἠῶ accusatif, et τοῦ Τανάϊδος génitif. Cette construction étoit remarquable : aussi Wesseling l'a-t-il remarquée ; mais sans l'expliquer. Au lieu de ἠῶ, Paw et d'autres auroient voulu ἠόος ou ἠοῦς. Les manuscrits n'autorisant pas la correction, je dirois qu'au premier on met l'accusatif, parce que le sens est plein; et qu'au second, l'accusatif eût été moins correct. Ce n'est pas vers le Tanaïs en général, mais vers une partie du Tanaïs. Le génitif, cas ellip-

tique, est donc exact, je crois; et si cela est, le texte n'est nullement altéré et à corriger.

Ib. Ἐπιδιαβάντων. Διαβαίνειν, *traverser*, ἐ, *après d'autres*, ou *à la suite de*.

Chap. 123. Ὅσον—ἐς τὴν τῶν Βουδίνων. Ce passage ne donne pas un nouveau détail sur la position des Budins : il n'en est pas moins à remarquer, puisqu'il confirme ce qui est dit (*suprà*, 4, 21) sur la position des Budins, au nord des Sauromates.

On notera, dans ce même chapitre, la circonstance omise dans la version de Larcher, que le désert de sept journées domine le pays des Budins; et ensuite que les Thyssagètes sont au nord, ou plutôt au nord-est, et non à l'orient, soit des Budins, soit du désert.

Chap. 125. Ὡς ἐς τὴν Σκυθικὴν ἀπ. Littéralement, *il se crut arrivé en Scythie;* littéralement, *il arriva comme en Scythie.* Le contexte me semble appuyer le sens restrictif de ὡς.

II.e SECTION.

A la suite de ces textes, traduits littéralement et discutés en partie, arrivons aux conséquences qui en résultent, et cherchons, I. quelle place il convient d'assigner aux Budins sur nos cartes, d'après les textes d'Hérodote rapprochés des documens que fournissent des géographes et voyageurs modernes. II. Quelle différence existe entre les Gélons et les Budins. III. A

qui des Gélons ou des Budins on doit attribuer les murs, les maisons, les temples de bois et autres monumens dont parle Hérodote; et ce qu'il faut penser de leurs *hiérons* et *naos*, nommés dans une seule et même phrase. IV. Les Budins avoient-ils l'usage attribué aux Gélons de se peindre le corps? V. Quels étoient leur habillement et leur nourriture.

On a vu, dans les extraits ci-dessus traduits, que le Tanaïs coule un peu dans la direction du nord-est, à partir du Palus-Méotis; que les Sauromates, à partir de la hauteur du Palus-Méotis (4, 21), ou un peu plus haut que l'embouchure, et au nord, occupent un espace de quinze journées; que les Budins sont au nord des Sauromates (4, 21; 41, 123); qu'au-dessus des Sauromates est un désert de sept journées (4, 22, 1); qu'au nord de ce désert sont les Thyssagètes, les Iyrques *(ibid.)*; et au-dessus des Iyrques, peuplade de chasseurs, d'autres Scythes qui, révoltés contre les Scythes royaux, sont venus s'établir en ces lieux.

Des textes littéralement traduits établissent ces vérités. Mais quelle place, en particulier, assigner aux Budins sur la carte? c'est ce qu'il faut chercher.

I. *Position des Budins.*

Selon Rennel (*l. l.* pag. 88), les Sauromates, habitans d'un pays sans arbres, répondent aux Cosaques du Don, qui habitent à l'orient du Tanaïs et remontent le long de la rive orientale de ce fleuve jusqu'à l'endroit

où, se rapprochant du Volga, il forme un isthme où est Zaritzyn (1). Selon le même géographe *(ib.)*, les Budins (2), habitans d'un pays garni de forêts (4, 108 et 109), doivent être placés dans le pays de Woronetz, qui s'étend jusqu'au 52.e degré de latitude septentrionale, et qui abonde, soit en arbres fruitiers, soit en forêts propres à la construction des vaisseaux (3). Suivant le même Rennel, les Budins auroient commencé à partir de Zaritzyn et de l'isthme dont nous venons de parler, pour s'étendre vers le nord jusqu'à ce qu'on rencontre le désert mentionné par Hérodote.

Nous remarquerons que, sur la carte d'Arrowsmith, Woronetz est placé au 51.e degré 50 minutes de latitude septentrionale, sur la rivière de Woronetz, qui se jette dans le Tanaïs de nord-est en sud-ouest; et

---

(1) Il n'est pas essentiel ici de rappeler l'erreur philologique de Rennel, qui met les Sauromates à l'orient du Palus-Méotis; ce que nous démontrerons être inexact. Cette erreur est de peu d'importance lorsqu'il s'agit de reconnoître le pays de deux peuples sur la carte moderne.

(2) Les Budins sont les *Bodeni* de Ptolémée, les *Dudini* de Pline. *Dudini* me paroîtroit terme fautif, au lieu duquel on proposera de lire *Budini*: car il est plus naturel de corriger Pline d'après Hérodote, qu'Hérodote d'après Pline.

(3) Cette richesse territoriale du pays de Woronetz, est attestée, et par le géographe allemand Busching (traduct. franç. tom. II, pag. 269, édit. Strasb.), et par d'autres, qui rapportent que le czar Pierre voulut, au commencement du XVIII.e siècle, creuser un canal d'un fleuve à l'autre: il construisit à Woronetz, en 1703, une flotte qui descendoit le Tanaïs, et alloit jusqu'au Palus-Méotis et au Pont-Euxin. Voyez Busching, tom. II, pag. 269; et M. Rennel, *l. l.*

c'est près de l'embouchure de la rivière de Woronetz que se trouve la ville de même nom.

La Martinière, souvent bon à consulter, quoi qu'en disent ceux-là même qui le maltraitent, tout en lui faisant de nombreux emprunts, la Martinière, qui manquoit ici de bons renseignemens, place Woronetz au 32.e degré 30 minutes de latitude septentrionale, avec Lebrun, et au 58.e degré 15 minutes, avec Delisle.

Les géographes modernes qui se sont occupés de la géographie comparée, s'accordent assez à placer les Budins dans le pays de Woronetz et aux environs de cette ville.

M. le major Rennel, qui semble les placer plus à l'occident que le Cte J. Potocki, par exemple, conjecture qu'Hérodote aura pris pour le Tanaïs la partie basse du cours du Donetz; que les Sauromates auront habité les deux rives de ce fleuve Donetz sur une égale étendue de chaque côté, et qu'on trouve ainsi les quinze journées de chemin, ou trois mille stades, étendue qu'Hérodote donne à leur pays.

Ce fleuve Donetz est à l'occident du Tanaïs. Si l'on place les Sauromates sur les bords de ce fleuve, il faudra placer les Budins au nord de la place assignée aux Sauromates. Ce sera les mettre plus à l'occident qu'on ne feroit, si l'on ne cherchoit pas, avec Rennel, à trouver une méprise dans Hérodote, sur le cours du Tanaïs, et si l'on persistoit à placer les Sauromates et les Budins à l'orient du Tanaïs.

Ce qui nous feroit rejeter l'opinion de M. Rennel, c'est qu'en étendant le pays des Sauromates sur les deux rives du Donetz, il donne à ce pays quinze journées de chemin, à-peu-près dans la direction d'orient en occident, lorsque Hérodote fait entendre clairement que le pays des Sauromates avoit quinze journées de chemin du midi au nord, distance qu'on peut à-peu-près obtenir d'après le texte grec, à partir de la hauteur de l'embouchure du Tanaïs, jusqu'à l'isthme resserré entre le Tanaïs et le Volga, où est Zaritzyn. Voyez *infrà* l'*excurs. Sauromates.*

Le Cte J. Potocki diffère du major Rennel sur la position des Budins. Il ne fait pas commencer leur pays à partir de l'isthme de Zaritzyn ; il les place entre Woronetz et Tambow : c'est les placer plus haut environ d'un degré ; car le pays de Tambow est précisément au nord de celui de Woronetz.

Le Cte J. Potocki ne dit pas s'il a retrouvé au nord de cette province le désert de sept jours : mais ce qui donne du poids à son assertion, c'est que, sous le nom de lac Iwanowe-Ozero, près de Tula, il reproduit le lac d'Hérodote (4, 108), sans toutefois faire attention à ces loutres, à ces castors, et autres animaux de structure remarquable qui l'habitoient. Ce qui donnera encore beaucoup de poids à son opinion, c'est que le jargon de Susdal admet des mots grecs, comme les Budins en admettent dans le leur (H. 4, 108); mots que la colonie grecque des Gélons avoit probablement importés sur le sol des Budins.

Voici un échantillon de ces mots:

Main,	en dialecte Susdal,	*Chiria,*	en grec,	*Cheir.*
Lait,	———	*Galino,*	———	*Gala.*
Vieillard,	———	*Gir,*	———	*Gerôn.*
Dix,	———	*Dekan,*	———	*Deka.*
Dormir,	———	*Kimat,*	———	*Coimasthai.*
Chanter,	———	*Kureşmat,*	———	*Choreuein.*
Sel,	———	*Jalot,*	———	*Als, Alos.*

Ces mots sont pris parmi les deux cent soixante-quinze du Dictionnaire comparatif russe. Mais il y a apparence qu'on en trouveroit davantage dans un dictionnaire plus complet.

Voilà l'opinion des deux savans qui se sont le plus occupés de placer sur la carte moderne la contrée des Sauromates et des Budins. La position des Sauromates est facile à déterminer : ce qui l'est moins, c'est de dire au juste où finit leur pays vers le nord, et où commence celui des Budins.

Il est à-peu-près impossible, il faut en convenir, d'assigner à ces derniers des limites certaines. Mais c'est beaucoup que l'on reconnoisse, avec Busching *(l. l.)*, sur le territoire de Woronetz et sur les terres circonvoisines, la fertilité attribuée par Hérodote au pays des Budins.

On peut dire que la demeure d'un ancien peuple est connue, lorsqu'on retrouve des traces de son langage aux lieux qu'il a habités ; lorsque les mêmes caractères de fertilité se font reconnoître; lorsque enfin

on la voit bornée au midi par des terres stériles, comme Hérodote dit que l'étoient les Budins.

Je n'ai rien dit de la position des Gélons, habitans du territoire des Budins. Le C.te J. Potocki pense qu'après la destruction des Gélons par Darius, ils se retirèrent vers le nord. C'est probablement sur les chapitres 120, 121 du livre 4 d'Hérodote qu'il se fonde (pag. 93 de son *Histoire primitive de la Russie*): on y voit, en effet, l'armée scythe, dans laquelle se trouvoient les Gélons (4, 120), ordonner aux femmes et aux enfans d'avancer toujours *vers le nord.* Mais ce n'est que par induction qu'on peut dire qu'ils finirent par s'y établir.

II. *Quelle différence existe entre les Budins et les Gélons.*

Les Hellènes confondoient les Budins, nation grande et nombreuse (H. 4, 108, 1), avec les Gélons, Γελωνοί (1). Mais cette synonymie est, avec raison, blâmée par Hérodote. Ὑπὸ Ἑλλήνων καλέονται καὶ οἱ Βουδῖνοι, Γελωνοὶ οὐκ ὀρθῶς καλεόμενοι (4, 109, 2). Notre historien ne dit pas pourquoi les Hellènes donnoient même aux Budins le nom de *Gélons.* Ces Hellènes

(1) Notons, en passant, que deux fois Strabon, liv. 2, pag. 769, B, et pag. 775, B, nomme les Γηλαί. Comme il les qualifie, liv. 11, pag. 769, B, de peuple scythique, ne seroit-on pas fondé à soupçonner que Γηλαὶ est faute de texte provenant de signes abréviatifs mal lus ou que Γηλαὶ et Γελωνοὶ étoient le même peuple! (ἴσ.)

se fondoient-ils sur cette tradition qu'Hercule, en Scythie, auroit eu d'une échidne (1), monstre femme et serpent, Agathyrse, Gélon et Scythès! Mais Hérodote, qui la raconte, est le premier à remarquer (4, 8, 1) et à répéter la remarque (4, 10, 4) que la tradition est due, non aux anciens Scythes, qui seroient une autorité, mais aux Hellènes, dont le témoignage est suspect; aux Hellènes, habitans du Pont-Euxin, qui, jaloux de se maintenir dans des villes-comptoirs, aimoient, pour leur intérêt, comme pour celui de la métropole, à donner aux Budins-Scythes une origine héroïque grecque, à flatter l'amour-propre de ces barbares, en les déclarant descendans d'Hercule. On sait que les Grecs, qui, resserrés dans un petit pays, vouloient s'agrandir par le moyen des colonies, savoient ménager les voisins qu'ils craignoient : on se rappelle qu'Athènes s'étoit alliée à des barbares qu'ils prétendoient faire concourir à la conquête du littoral de la Thrace, et qu'elle avoit amené un roi de Thrace à graver sur les colonnes de son palais : *O charmans Athéniens!*

Dira-t-on que l'origine grecque attribuée aux Budins repose sur des monumens connus! Mais il n'en existe aucun; et l'on en citeroit, qu'il faudroit distinguer les traditions mythologiques des traditions historiques.

---

(1) Monstre de deux natures, femme depuis la tête jusqu'au dessus de la ceinture, serpent par le reste du corps.

Une foule de cités déclaroient Hercule leur fondateur, et le représentoient sur leurs monnoies. Mais les véritables antiquaires ne croient pas aveuglément à ces illustrations créées par l'orgueil national ou dans des vues politiques. Aussi Eschenbachius (1) conteste-t-il aux Thasiens, par exemple, leur origine herculéenne, et le droit de représenter sur leurs monnoies Hercule avec sa statue et sa peau de lion.

Comment donc décerner aux Budins-Scythes une illustration qu'ils n'ont jamais réclamée, dont aucun monument digne de foi, suivant Hérodote lui-même, n'atteste l'existence.

A la suite du passage qui combat des traditions fabuleuses, Hérodote en expose (4, 11, 13) une autre, à laquelle il croit davantage, mais qui ne justifieroit en aucune manière l'origine grecque attribuée aux Budins : en sorte qu'avec et d'après Hérodote lui-même, nous persistons à dire : Les Hellènes ont tort de donner aux Budins le nom qui appartient aux Gélons, colonie grecque.

Avec le C.te J. Potocki (*l. l.* pag. 153), on pourra qualifier les Gélons de *Gréco-Scythes*, ou, avec Hérodote (4, 108, 2), d'*anciens Hellènes*, τὸ ἀρχαῖον Ἕλληνες. Mais la dénomination de *Gélons* seroit improprement donnée aux Budins, qui, d'après Hérodote, seule autorité à citer, ne sont point d'origine grecque, ainsi

---

(1) *Orphica*, Hermann. Leips. 1805; *Argon.* v. 24.

que M. Raoul-Rochette l'annonce, dans sa *Table*, par erreur typographique sans doute.

Les Budins ne sont point d'origine grecque; nous croyons l'avoir prouvé : quelle origine leur assigner? La réponse à cette question n'est pas difficile, soit d'après Estienne de Byzance, qui les qualifie de ἔθνος Σκυθικὸν, soit d'après Holstenius, qui, dans ses *Castigationes in Stephanum*, répète l'ἔθνος Σκυθικόν. Elle le sera davantage, si l'on cherche dans les textes d'Hérodote un appui à l'assertion d'Estienne de Byzance et de son commentateur Holstenius. Hérodote, en effet, les met hors de la Scythie, 4, 21, 1, sans dire qu'ils lui aient appartenu; tandis que certains peuples qu'il montre hors de la Scythie, 4, 22, sont par lui qualifiés de Scythes.

Du soin même que prend Hérodote de rattacher à la Scythie des peuples qui sont séparés d'elle, on seroit tenté de conclure que les Budins, qu'il nomme sans leur donner la qualification de *Scythes*, étoient étrangers à la Scythie. Cependant, par induction, et d'après des textes comparés, 4, 11; 4, 109, 1, les Budins, peuple nomade, me paroîtroient avoir fait originairement partie de ces Scythes nomades qui, opprimés par les Massagètes, passèrent l'Araxe et vinrent en Cimmérie (4, 11), dont ils exterminèrent les habitans; avec le temps ces Budins, qualifiés de *nomades* par Hérodote (4, 109, 1), voulant jouir d'une parfaite indépendance, à l'exemple d'autres Scythes nommés par Hérodote (4, 22, 4), se seroient séparés du

corps de la nation scythe, et seroient allés habiter un territoire voisin d'un désert de sept journées. Avec le temps, ces Budins, ne voulant rien avoir de commun avec leurs anciens compatriotes, et jaloux d'effacer jusqu'à la dernière trace de consanguinité, avoient pris le nom d'*Autochthones* (4, 102, 1), c'est-à-dire d'*enfans du sol qu'ils habitoient.*

Cette opinion est celle du C.te J. Potocki, qui, donnant d'autres considérations que celles que nous venons de présenter, se fonde sur ce mélange de scythe qu'il a remarqué dans le jargon des Susdalois, chez qui il croit retrouver les descendans des Budins (1).

III. *A qui, des Gélons ou des Budins, faut-il attribuer les maisons, les murs, les temples de bois dont parle Hérodote dans sa description!*

Il faut les attribuer aux Budins, répond M. Larcher dans cette version (4, 108) : « Il y a dans le pays » des Budins une ville entièrement bâtie en bois; elle » s'appelle *Gelonus;* ses murailles sont de bois; leurs » maisons sont de bois : il y a en effet dans ce pays des » temples, &c. »

D'après cette version équivoque, bien des lecteurs croiront que les Budins avoient une ville, des maisons

(1) Sur ce mélange, voyez I.re section, pag. 177 *sq.*

et des temples de bois; et M. Larcher ne laisse point de doute sur le sens qu'il attache à cette traduction, puisque, dans sa table des matières il écrit (1) que les Budins ont des maisons, des temples et des murs de bois. Mais nous allons montrer que M. Larcher se trompe, et qu'il a confondu deux peuples qui, différens de mœurs, de caractère, d'institutions, n'avoient rien de commun que le voisinage.

Le C.te J. Potocki est loin de rectifier ici l'erreur, lorsqu'il dit (2) : « Il y a chez les Budins (3) une ville » de bois. » Cette ville de bois est la ville de Gelonus. M. Larcher et le C.te J. Potocki (4) l'appellent *ville des Budins*, parce qu'ils identifient les Budins et les Gélons. Mais ils auroient dû se rappeler que les Gélons, d'origine grecque, vinrent demander un territoire aux Budins pour y bâtir une ville; que, par conséquent, pour être située sur les terres des Budins, la ville de Gélonus n'appartenoit point pour cela aux

(1) La faute de sa table des matières n'existe pas dans sa table géographique : mais cette discordance ne me surprend pas; car la version du chapitre des Budins étant obscure, et l'αὐτόθι en étant mal rendu, notre savant confrère a pu oublier dans un temps ce qu'il avoit écrit ou traduit obscurément dans un autre.

(2) *L. l.* pag. 91, 93.

(3) Ailleurs, pag. 110 *bis*, il les nomme *Budins* ou *Budiniens;* et pag. 153, il les nomme trois fois *Budins*, sans variantes.

(4) L'erreur du C.te J. Potocki n'est pas aussi évidente que celle de M. Larcher. Mais, en s'exprimant en termes équivoques, comme il le fait, ne témoigner aucun scrupule, c'est prouver qu'on n'entend pas le texte.

Budins. Cette ville étoit habitée, non par les Budins, peuple nomade qui n'avoit pas de ville, mais par les Gélons, qui habitoient une ville.

On n'a pas été plus exact lorsqu'on a avancé que les Budins, Scythes-Tschouds, habitoient autour des Gélons (1). Entourés de Budins, les Gélons auroient été emprisonnés. Or certainement, les Gélons, industrieux et commerçans, avoient acheté aux Budins, non une prison, mais une partie de territoire où pût s'exercer librement au-dehors toute leur industrie.

La faute n'a point été commise par M. Raoul-Rochette, dans son ouvrage sur l'histoire de l'établissement des colonies grecques (tom. III, pag. 398) : mais comme ni ce savant, ni M. Schw., n'ont traité la question philologiquement et en réunissant les détails qui y sont relatifs ; comme d'ailleurs l'erreur de M. Larcher est loin d'être réfutée par M. Heeren, dans son précieux ouvrage sur les relations politiques et commerciales des anciens peuples, il importe de soumettre à un examen critique le texte suivant d'Hérodote ; ce sera en même temps corriger mon *Phil.* tom. I, pag. 225 *sq.* : Πόλις ἐν αὐτοῖσι πεπόλισται ξυλίνη· οὔνομα δὲ τῇ πόλι ἐστὶ Γελωνός· τοῦ τείχεος μέγεθος. — Καὶ οἰκίαι αὐτῶν ξύλιναι, καὶ τὰ ἱρά. Ἐστὶ γὰρ δὴ αὐτόθι Ἑλληνικῶν θεῶν ἱρὰ, Ἑλληνικῶς κατεσκευασμένα ἀγάλμασι, &c. (H. 4, 108).

(1) Pag. 146. Au reste, *autour*, du C.te J. Potocki, pourroit bien n'être qu'une faute de rédaction, qui ne doit pas être jugée sévèrement.

La difficulté grammaticale gît dans ἐν αὐτοῖσι et dans αὐτόθι : le premier se dit des Budins, qui ont cédé aux Gélons une partie de leur territoire; et le second, de l'emplacement occupé par les Gélons. Cette distinction, nécessaire à la clarté du récit, n'existe pas dans la version de M. Larcher, qui traduit le premier par *dans leur pays* (celui des Budins); et le second, par *dans ce pays :* faux sens qui a conduit notre confrère à attribuer aux Budins les maisons, les temples et les usages des Gélons.

Après avoir remarqué que τεῖχος, en parlant de la ville des Gélons, signifie *murailles,* considérées comme fortifications; après avoir ensuite fait remarquer l'incohérence de ces idées de M. Larcher, *leurs maisons et leurs temples sont aussi de bois. Il y a,* EN EFFET, *dans ce pays, des temples consacrés aux dieux des Grecs,* arrêtons-nous sur cette phrase, ἐστὶ γὰρ αὐτόθι Ἑλληνικῶν θεῶν ἱερὰ Ἑλληνικῶς κατεσκευασμένα ἀγάλμασί τε καὶ βωμοῖσι καὶ νηοῖσι. M. Larcher traduit, *il y a dans ce pays des temples consacrés aux dieux des Grecs; ils sont bâtis à la façon des Grecs, et ornés de statues, d'autels et de chapelles de bois :* c'est-à-dire qu'ici M. Larcher confond les hiérons et les temples, ou du moins remplace ici *temples* par *chapelles.* Mais dire des temples des Gélons qu'ils sont ornés de chapelles, c'est donner une idée inexacte. Hérodote, en effet, montre, non des chapelles dans des temples; mais des temples renfermés dans des hiérons; temples qu'il est inconvenant d'appeler chapelles. D'où provient l'inexactitude? de ce que

M. Larcher a converti les hiérons (1) (souvent vastes enceintes) en temples qui ne font que partie de ces enceintes. *Réduisant les hiérons en temples, il s'est vu contraint de réduire les temples en chapelles.*

Pour nous, conformément au texte d'Hérodote, distinguons ce qu'en effet il distingue, et traduisons: *Là (dans la cité des Gélons), sont des hiérons de divinités grecques, distribués à la manière des Grecs, et ornés, comme les leurs, de statues, d'autels et de temples.*

On remarquera dans cette version littérale, 1.° *ἱρὰ* et *νηοὶ* rendus dans les termes qui conviennent à chacun; 2.° *κατεσκευασμένα*, qui renferme idée *d'arrangement et de distribution*, et non celle de construction; vérité que nous établissons dans notre *excurs.* sur l'Égypte; 3.° *βακχεύουσι*, que l'on traduit par *festa agere Baccho* (M. Schw.), *célébrer des fêtes en l'honneur de Bacchus* (M. Larcher); mais qui, en vertu de sa désinence *εύω*, me semble, le plus souvent, devoir signifier *célébrer avec transport.*

IV. *Les Budins étoient-ils dans l'usage de se peindre tout le corps, usage qu'on attribue aux Gélons?*

Pour répondre à cette question, examinons le texte.

---

(1) Plus d'une fois, de vive voix, et dans des notes appuyées par M. Gence lui-même, j'ai essayé de convertir M. du Theil sur son usage de confondre les termes *ἱερὸν* et *ναός*. Mes tentatives n'ont pas été heureuses : ce savant, dans sa version de Strabon (liv. 9, pag. 606, C, et ailleurs), rend *νεὼς* par *chapelle.* Cependant vers la fin de la partie qu'il a traduite, un peu revenu de ses préventions, il rend *ἱερὸν* par *local sacré*, et *ναὸς* par *temple.*

Il porte, Βουδῖνοι, ἔθνος ἐὸν μέγα καὶ πολλὸν γλαυκόν τε πᾶν ἰσχυρῶς ἐστι καὶ πυῤῥόν. M. Schw. traduit γλαυκόν τε π. — καὶ πυῤῥὸν, *glauci et rubicundi;* et M. Larcher, *les Budins se peignent le corps en bleu et en rouge.* La version de M. Larcher, contre son intention, a entraîné M. Rennel à transformer (*l. l.* pag. 92) nos Budins en magiciens (de profession). Cette version de M. Larcher, comme le dit ce savant, en note, se fonde sur *Pictique Geloni,* de Virgile. (*G.* 2, 115). Mais, 1.° peut-on beaucoup compter sur le fait que raconte un poëte, lorsque l'historien n'en dit pas un seul mot au moment où il décrit et le pays et les mœurs des Budins et des Gélons. 2.° Les Gélons étant colons grecs, est-il probable qu'ils eussent, peuple industrieux et civilisé, pratiqué un usage bizarre, qui semble appartenir à des peuples sauvages! 3.° De ce que les Gélons se seroient peint le corps (assertion que dément οὐδὲν τὴν ἰδέην ὅμοιοι οὐδὲ τὸ χρῶμα de 4, 109, 1), s'ensuivroit-il que les Budins en eussent fait autant! Les Budins, sinon autochthones, du moins fort anciens habitans de la contrée, auroient, ce semble, moins imité les nouveaux venus, qu'ils n'auroient eux-mêmes servi de modèles. 4.° Seroit-ce le mélange et la fusion des deux peuples qui auroient amené cette conformité prétendue! Mais Hérodote ne dit point du tout que les Gélons vécussent au milieu des Budins, comme le prétendent M. Larcher et M. le Cte J. Potocki. Chassés des villes-comptoirs du Borysthène, ils avoient demandé aux Budins et obtenu d'eux une portion de territoire,

probablement à prix d'argent, comme autrefois une faction de Samiens vaincus (3, 59, 1) en avoit acheté aux Hermionéens.

Là, ils vivoient (non pas au milieu des Budins, mais) sur le territoire acquis; attachés à leurs vieilles institutions, comme les Budins l'étoient à celles de leurs pères. Ma conjecture sur la différence des mœurs et usages de ces deux peuples, deviendra certitude, si l'on se rappelle ce que nous avons déjà dit, que les Budins étoient nomades, c'est-à-dire, peuple pasteur, sans habitation fixe, tandis que les Gélons vivoient renfermés dans l'enceinte de leurs villes; que ces deux peuples n'avoient ni la même langue, ni la même manière de vivre; que les uns vivoient de blé, et les autres de viandes, soit saines, soit putréfiées; qu'en un mot, ces deux peuples différoient tellement d'usages, que, dans le cas où les Gélons se seroient peints, les Budins n'auroient pas suivi cet exemple; et qu'ainsi le terme πυῤῥὸν, appliqué aux Budins, doit s'entendre, non d'un usage de se peindre qu'ils n'eurent jamais, mais de la rousseur de leurs cheveux et de leur teint.

Γλαυκὸν est encore plus difficile à définir que πυῤῥὸς et φαιός.

M. Larcher entend γλαυκὸν comme πυῤῥὸς, de la couleur de la peau. Mais, comme M. Heeren, et, avant lui, le C.te J. P., j'inclinerois à l'entendre de la couleur des yeux, et je traduirois γλαυκοὶ appliqué aux Budins d'Hérodote, 4, 108, 1, par *(hommes) aux yeux pers.*

Le sens que nous donnons à γλαυκὸς, considéré seul, ne sera pas celui que nous adopterons pour le composé γλαυκῶπις.

Dans mon *Phil.* tom. VII, pag. 306 *sq.*, j'ai fait, sur γλαυκὸς et γλαυκῶπις, des remarques que je crois devoir remplacer par les suivantes.

Sur ces deux mots seuls, on pourroit faire un mémoire, si l'on entreprenoit de considérer leurs acceptions à diverses époques, 1.° aux temps d'Homère et d'Hésiode; 2.° au siècle de Périclès, où Thucydide, sur-tout, s'appliqua à perfectionner la prose attique; 3.° au temps des Ptolémées, époque féconde en érudits et en critiques. Je me bornerai ici à exposer le résultat de quelques recherches faciles.

Homère et Hésiode emploient à tout moment γλαυκῶπις Ἀθήνη, et l'on traduit, *Minerva cæsiis oculis* [Minerve aux yeux pers]; version qu'adopte la Fontaine dans ses *Minéides* (v. 295). Tous les savans, avant et depuis ce grand homme, obtiennent ce sens en recourant à l'étymologie γλαυκὸς, qu'ils rendent par *cæsius* (sens parfois admissible), et ὢψ, *oculus.* Mais cette étymologie, vraie à une époque, et conformément à certain *mythe,* n'étoit certainement pas admise à toutes les époques et dans toutes les croyances.

Pausanias, parlant de la statue de Minerve qui frappoit ses regards (1, 14), disoit qu'elle avoit les yeux γλαυκοὺς, conformément à un mythe libyen qui la faisoit fille de Neptune et de la nymphe du lac Tritonis, Ποσειδῶνος καὶ λίμνης Τριτωνίδος : c'est-à-dire

que Pausanias attachoit à γλαυκὸς l'idée de couleur.

C'est avec M. Clavier *(l. l.)* que je dis, *Minerve, fille de Neptune et de la nymphe du lac Tritonis.* Peut-être seroit-il mieux de traduire, *Minerve, fille de Neptune et du lac Tritonis.* Cette version plus littérale, 1, 14, se trouve appuyée par un autre passage du même auteur (9, 33, pag. 777), qui apprend que, conformément à une tradition (λόγος ἔχει), Minerve fut élevée sur les bords du lac Tritonis (τὴν Ἀθηνᾶν τραφῆναι παρὰ ποταμῷ Τρίτωνι). Dans aucun des deux passages, nulle mention, comme on voit, de *Minerve, fille de la nymphe du lac Tritonis.* Il faudra donc renoncer à l'assertion de M. Clavier, si elle n'a pas d'autre fondement que celle qu'il a cru apercevoir dans le texte grec de Pausanias.

Mais ne perdons pas de vue γλαυκὸς, épithète à expliquer.

Diodore de Sicile, s'éloignant de la tradition de Pausanias, juge qu'il y a de la bonhomie (εὐήθες) aux Hellènes de croire que γλαυκῶπις vienne de ἀπὸ τοῦ ὀφθαλμοὺς ἔχειν γλαυκούς. Cette épithète, ajoute-t-il, désigne *Minerve*, c'est-à-dire, *l'air à couleur bleue* (1, 12), *Minerve Tritogénie*, ainsi appelée, non à cause du lac Triton (origine qu'on pourroit être tenté d'adopter d'après le passage précité de Pausanias), mais à cause des trois températures différentes de l'air dans les trois saisons de l'année.

Avec Diodore, je rejetterois l'étymologie qui conduit à la version, *Minerve aux yeux bleus ;* mais à celle

qu'il propose, je crois devoir préférer l'une des deux versions suivantes : *Minerve à l'aspect de glavx* [chouette], et par extension, *Minerve au front large de glavx;* ou plutôt, *Minerve aux yeux de glavx, Minerve aux yeux pénétrans* (1).

Essayons de justifier grammaticalement, et d'après les monumens anciens, ces deux versions, qui présentent des sens également raisonnables.

Γλαυκῶπις, adjectif féminin dont le masculin est γλαυκὼψ, se compose de γλαυκὸς, terme équivoque, et de ὢψ, autre terme dont la véritable acception est peu connue.

Oculus (l'œil, ce qui voit), voilà l'acception vulgaire de ὢψ avec sens actif. Mais quantité de passages établissent l'acception passive et moins connue, celle de *aspectus,* dont le terme correspondant en françois, *aspect,* exprime, avec sens actif, *l'action de voir une personne* ou *une chose,* et qui, dans le sens passif, se dit *de ce qui est vu.*

Cette acception, tantôt active et tantôt passive, d'*aspect,* me paroît contenue dans les formes masculines εὐρύωψ, εὐώπης, εὐὼψ, κύνωψ (Hom. *Il.*, 1, 159);

---

(1) Au moment où, dans une savante réunion, j'indiquois cette double version, un savant distingué m'arrêta pour me dire : le sens naturel est *Minerve aux yeux bleus.* Γλαυκὸς, *bleu,* ὢψ, *œil,* protégent suffisamment la version généralement reçue. *Il est dangereux*, ajouta ce savant, *de s'écarter des traditions reçues.* Mais ce mot, proféré par un homme très-instruit, ne devoit sortir que de la bouche d'un routinier.

et dans les formes féminines γλαυκῶπις, εὐρυῶπις ou ἑλικῶπις, εὐῶπις, et autres semblables.

H. Estienne, tom. II, c. 1393, A, traduit εὐώψ, *pulchros oculos habens*, puis ajoute, *qui est, aut quæ est pulchro adspectu, seu pulchra facie.*

Ce sens d'*aspect* me sembleroit indiqué par la désinence ὤψ et ῶπις. Diodore de Sicile l'admet (1, 12), lorsque, voulant expliquer γλαυκῶπις, il dit que Minerve *[l'air]* est appelée γλαυκῶπις, parce que l'aspect de l'air est bleu, διὰ τὸ ἀέρα τὴν πρόσοψιν ἔχειν ἔγγλαυκον. Ce sens d'*aspect,* négligé par M. Heyne (Hom. *Il.* 1, 206), Eustathe le donne à γλαυκῶπις, dans cette glose, δεινὴ τὴν ὄψιν, *redoutable quant à l'aspect.* Or, certainement l'ὄψις d'Eustathe, comme le πρόσοψις de Diodore, se dit de l'*aspect* sur-tout, et non *des yeux.*

Je regrette qu'Eustathe, en donnant la glose Ἀθηνᾶ δεινὴ τὴν ὄψιν, la fasse précéder de cette autre, γλαυκοὺς ἔχουσα ὀφθαλμούς. C'est donner à entendre qu'il juge les deux gloses également admissibles chez Homère; mais je croirois la seconde seule digne de ce poëte.

A la vérité, ainsi que le dit H. Estienne (tom. II, c. 1392, E *sq.*), à son article εὐρύωψ, un bel œil étoit chez les anciens, comme chez nous, un des premiers ornemens de la beauté. Mais cette idée de l'*œil* ne se trouve pas uniquement indiquée par la désinence ὤψ.

Accoutumé à ne voir que le sens de *oculus* dans ὤψ, on donne à Junon de grands yeux (pour ne pas dire pis), tandis que βοῶπις exprime sur-tout l'idée

d'*aspect majestueux*, et l'on traduit l'εὐώπιδος Σεμέλης d'Homère (H. *Bacch.* v. 58), par *Sémélé aux beaux yeux*, tandis qu'il faut traduire par *la belle Sémélé*, et plus littéralement, *Sémélé belle à voir;* et si l'on doutoit de l'exactitude de notre glose, à côté de l'εὐώπιδος Σεμέλης d'Homère, nous mettrions en regard l'εὐειδῆ Σεμέλην d'Orphée (*Hymne* 44, édit. d'Hermann), dont l'εὐειδῆ est glose de εὐώπιδος.

La désinence du composé γλαυκῶπις renferme donc probablement l'idée d'*aspect*, d'*extérieur.* Reste à justifier le sens de *glavx* [chouette] que nous donnons à γλαυκ, première partie du composé γλαυκῶπις.

On l'a déjà dit, l'acception vulgaire de γλαυκ, *couleur bleue*, est admissible. Mais, au lieu de cette idée de *couleur*, c'est l'idée de *glavx* (γλαὺξ, *glavx*, *chouette*, mot accentué différemment par les Attiques et les Doriens, sch. Arist., Σ. 1081), que je préférerois. Cet oiseau étoit consacré à Minerve : emblème de l'intelligence, et remarquable par son front large (1), et par ses yeux perçans et clairvoyans, sur-tout pendant la nuit, il devoit plaire à la déesse de la sagesse et de la prévoyance, et aux Athéniens même, dont, en temps de crise, il fut oiseau de bon augure (schol. Arist., Σ. 1081). Aussi les monnoies d'Athènes, qu'un immense commerce faisoit circuler dans tous les pays,

---

(1) *Par son front large.* Ce front large n'est que d'apparence. Son plumage seul lui donne cette apparence, qui n'est pas dans la nature, me dit un célèbre physiologiste.

étoient-elles marquées d'un *glavx* (Arist., O, 302); aussi les artistes mettoient-ils un *glavx* dans la main de Minerve Archégétis (*ib.* O. 515), et particulièrement sur son casque; aussi le *Museo pio clem.* (1, 8) donne-t-il une Minerve coiffée d'un casque orné de deux chouettes. Le Musée de France donne à Minerve un casque orné de chouettes; Lipper, tom. I, pag. 57 (Mill. 1, pag. 1, n.° 41), décrit une ancienne pierre qui appartenoit autrefois à Stosch, et qui représente un char attelé de chouettes.

Les glavx étoient si communs à Athènes, qu'on les voyoit voler pendant le jour (1). Le grand nombre de ces oiseaux, attesté par le proverbe γλαῦκα εἰς Ἀθήνας (2), est peut-être une des raisons physiques de la consécration du glavx à Minerve.

Mais une autre cause, celle du rapport qui existe entre la pénétration de la chouette et celle de la déesse Minerve, avoit sans doute frappé les poëtes religieux; et si l'on demandoit un texte grec en preuve, nous citerions le Ἀθηνᾶς ὀξυδερκοῦς, *Minerve la pénétrante*, à qui Diomède (Paus. 2, 24, pag. 165) avoit consacré un hiéron, en mémoire des ténèbres dissipées en sa faveur par cette déesse, lorsqu'il combattoit sous les murs de Troie.

D'après tant de textes formels, tant de scholies claires, tant de médailles, de pierres gravées, de statues

---

(1) Chandler. Voyez pag. 182.

(2) Lucien, tom. I, *Nigr.* pag. 37, ed. Reitz.

antiques, qui ne séparent jamais le glavx de la déesse Minerve, quel esprit raisonnable se refuseroit à une idée morale, antique, et appropriée au caractère connu de Minerve, pour lui préférer la notion insignifiante de *couleur*, notion adoptée, soit à l'époque de Thucydide, soit à celle des Ptolémées. Persuadés que l'idée de *Minerve aux yeux pers* étoit absolument inconnue à Homère, nous insisterons donc sur la version *Minerve au large front de glavx*, ou plutôt, *Minerve (déesse de la prévoyance) aux yeux perçans.*

La première version, *Minerve au large front*, conduit à l'idée de l'intelligence; dans la seconde, il s'agira des yeux brillans, perçans, et non de leur couleur. Quelle est donc l'étymologie de γλαυκός? Ici nous consulterions inutilement les interprètes latins, qui rendent (ce qui est fort commode) γλαυκὸς par *glaucus*. Cette étymologie que nous cherchons, se trouve, en partie, indiquée et par Eustathe, qui (Hom. *Il.* 1, 206) dit que γλαυκὸν vient du verbe γλαύσσω, le même que θεωρῶ, et que ce terme désigne *ce qui tire sur le blanc, et qui est facile* ou *agréable* à *voir*, τὸ ὑπόλευκον καὶ εὐόρατον; et par le scholiaste d'Apollonius de Rhodes (1, 1280).

Ce scholiaste donne à ces deux vers, ἦμος δ' οὐρανόθεν χαροπὴ ὑπολάμπεται ἠὼς ἐκ περάτης ἀνιοῦσα, διαγλαύσσουσι δ' ἀταρποὶ, la glose suivante : χαροπὴν τὴν ἠῶ, διὰ τὸ λαμπρύνειν τὸν ἀέρα, καὶ φωτίζειν. Τὸ δὲ γλαυκὸν καὶ χαροπὸν συνωνύμως λέγεται· ἀμφότερα γὰρ ἐπὶ τοῦ λαμπροῦ. Διὸ καὶ ἐπήνεγκεν διαγλαύσσουσιν (sic) ἀντὶ τοῦ φωτίζουσι, ἢ διαλάμπουσι. Ὅθεν καὶ ἡ Ἀθηνᾶ γλαυκῶπις, καὶ γλήνη, ἡ κόρη

τοῦ ὀφθάλμου· παρὰ τὸ γλαύσειν, ὅ ἐστι λάμπειν. Puis il cite, d'après Euripide, γλαυκῶπις μήνη.

M. Schneider *(Lexic. grec-all.)* dit, γλάυσσω (λάω, λαύω, λαύσω, γλάω), *je brille, je vois.* Comme de λάω, λεύω, λεύσσω, vient λευκὸς, de même de γλαύω, γλαύσσω, vient γλαυκὸς, *brillant.* De là vient aussi γλῆνος ou γλήνη, *une chose brillante, l'œil.* Hésych. donne aussi γλαυσὸς pour λαμπρὸς. De là γλαυκὸς est traduit par *blanc et brillant.*

A l'aide de ces glôses, qui toutes attachent à γλαυκὸς l'idée de *brillant,* on dira : γλαυκῶπις Σελήνη signifie *la lune au brillant aspect :* γλαυκῶπις Ἀθήνη, *Minerve au front large de glavx,* ou *aux yeux brillans et perçans de glavx.* Γλαυκᾶς Ἀθανάας δῶρον (Théocr. *Id.* 28, 1), *le présent de Minerve aux yeux perçans de glavx.* Même sens au γλαυκᾶς Ἀθάνας (Eurip. *Troad.* 799), et γλαυκᾷ ἐν Ἀθάνᾳ (*ib.* Héracl. 754).

A l'aide de ces gloses, on dira, en se rappelant que les noms d'animaux sont tirés de leurs couleurs, mœurs, habitudes extérieures, caractères physiques, on dira que le radical γλαυκ a dû signifier tantôt l'éclat tantôt le brillant des yeux, et tantôt le glavx dont l'œil brille et perce les ténèbres de la nuit. Mais on sera fondé à croire que la notion de couleur, seule, appartient aux temps soit de Thucydide, soit de Ptolémée; mais que, du temps d'Homère, d'Hésiode et d'Alcman, γλαυκῶπις signifioit, non pas *Minerve aux yeux de telle ou telle couleur,* mais *Minerve aux yeux perçans de glavx,* ou *Minerve à l'aspect de glavx, au front large de glavx.*

Cette dernière idée de Minerve au front large devoit déplaire à l'époque où les petits fronts étoient de mode. Alors peut-être les artistes, se soumettant à une mode qu'il leur avoit plu de créer, ou donnoient à Minerve un petit front, ou dissimuloient, à l'aide d'un casque qui la coiffoit, le prétendu défaut. Je n'ose dire que c'est à cela que font allusion, 1.° ce mot de Vulcain, *elle est* γλαυκῶπις, *mais le casque dissimule* (littéral. *arrange*) *ce défaut* (1). Γλαυκῶπις μὲν, ἀλλὰ κοσμεῖ καὶ τοῦτο ἡ κόρυς; 2.° ce sarcasme de Vénus à Minerve : *et toi, Minerve, que n'ôtes-tu ton casque pour montrer ta tête nue*, κεφαλὴν ψιλήν (2). En effet, chez Lucien, γλαυκῶπις semblera bien étranger, surtout aux acceptions d'yeux *brillans*, *perçans*, *redoutables*, quand on réfléchira sur cette phrase, ἢ δέδιας μή σοι ἐλέγχηται τὸ γλαυκὸν τῶν ὀμμάτων ἄνευ τοῦ φοβεροῦ βλεπόμενον (3). Et d'ailleurs que de choses à dire, 1.° sur ψιλὴν κεφαλήν; 2.° sur κοσμεῖ, très-susceptible d'une autre interprétation que celle que nous avons proposée; 3.° sur τὸ γλαυκὸν τῶν ὀμμάτων, auquel il paroît refuser l'acception de *brillant*, puisque, chez lui, τὸ γλαυκὸν τῶν ὀμμάτων est suivi de ἄνευ τοῦ φοβεροῦ.

Sur γλαυκὸς et γλαυκῶπις, voyez, 1.° mon Xénophon, tom. VII, A, pag. 752; 2.° ma *Vie de Démosthène*, par Plutarque, pag. 27, lig. 14; 3.° *Homère* de Heyne, *Il.* 1, 120; 4.° mes *Notes* sur Théocrite, *id.* 25, 242;

---

(1) Lucien, Dial. 8 des Dieux. (2) *Ibid.* Dial. 20.
(3) *Ibid.* Dial. 20.

5.° mon *Philol.* tom. VII, pag. 220, 227. Dans ce dernier, pag. 220, au lieu de *front élevé*, lisez *front large;* et *infrà*, l'article *Addition aux remarques sur γλαυκός.*

Pour me faciliter l'explication de γλαυκῶπις, j'ai examiné, avec M. Mionnet, les médailles du cabinet du Roi. Le front de glavx, à diverses époques, est assez large, tandis que, dans les plus anciennes médailles, le front est presque invisible. On ne voit presque qu'une grande face et de grands yeux.

D'après les scholiastes grecs, nous avons expliqué γλαυκὸς : mais avec les acceptions précitées, comment expliquer la même épithète donnée par Pindare à l'olivier !

La feuille de l'olivier est d'un vert pâle. Une telle couleur étoit agréable à voir depuis qu'elle étoit devenue le symbole de la paix : mais peut-on appeler sa couleur *brillante,* l'une des acceptions exposées !

Cette épithète, propre d'abord à désigner la couleur, a-t-elle été ensuite appliquée à la chouette, ou bien seroit-ce l'opinion contraire qu'il faudroit soutenir ! Ces questions, et d'autres encore, comme celle de rechercher si, chez les Libyens, par exemple, ou chez d'autres peuples barbares, la chouette a été l'objet d'un culte ; si ce culte auroit suggéré ensuite aux Athéniens l'idée de la déesse de la prudence ; si, à cette déesse de la prudence, on auroit donné quelque caractère de la chouette, animal autrefois divinisé ; si le culte de la chouette auroit précédé celui de Minerve,

comme le culte du paon auroit précédé celui de Junon ; comme celui de l'aigle auroit conduit à celui de Jupiter εὐρυώπης, ces questions, et autres que nous essaierons d'approfondir si le temps nous le permet, nous meneroient trop loin. Qu'il nous suffise d'avoir averti que le nom de γλαυκ prédomine dans le surnom de (Minerve) γλαυκῶπις ; d'avoir substitué à une définition que je croirois mauvaise, une définition qui rappelle des idées antiques et peut-être religieuses des peuples non civilisés.

De cet *excursus* sur πυῤῥὸς, γλαυκὸς et γλαυκῶπις, on peut conclure que πυῤῥὸς signifie ou *le teint roux*, ou *la couleur rousse des cheveux (des Budins)*; γλαυκοὶ, *les yeux pers ;* et γλαυκῶπις (Ἀθ.), *Minerve au front* (large) *de glavx*, ou plutôt, *Minerve aux yeux pénétrans de glavx.*

Le sens que nous donnons à πυῤῥὸς se trouve appuyé, 1.° par le C.te J. Potocki, qui traduit (*l. l.* pag. 91), *les Budins sont tous roux, et ils ont les yeux pers ;* et qui ajoute, *les cheveux roux sont un caractère de la nation finoise ;* 2.° par le docteur Pallas, qui avoit la nature sous les yeux.

En vain donc l'on opposeroit à notre sentiment celui de M. Coray, qui (dans son *Traité des airs, des eaux et des lieux*) rend par *basané*, πυῤῥὸν, auquel nous attachons l'idée de rousseur, soit des cheveux, soit du teint, et peut-être de tous les deux ensemble. Ce savant laborieux nous paroît s'être entièrement mépris sur le texte d'Hippocrate, parlant aussi des Scythes :

Πυῤῥὸν τὸ γένος ἐστὶ τὸ Σκυθικὸν διὰ τὸ ψύχος, οὐκ ἐπιγιγνομένου ὀξέος τοῦ ἡλίου· ὑπὸ δὲ τοῦ ψύχεος ἡ λευκότης ἐπικαίεται καὶ γίγνεται πυῤῥή.

M. Coray traduit, *les Scythes ont, en général, le teint basané, parce que chez eux le soleil n'agit pas assez puissamment pour empêcher que le froid ne brûle leur peau et n'en altère la blancheur.*

Mais cette version a le tort d'être contraire, 1.° au génie de la langue; 2.° aux observations des naturalistes et aux relations des voyageurs.

Cette dernière vérité vient d'être établie tout-à-l'heure : bornons-nous donc à prouver que la version de M. Coray ne s'accorde point avec le génie de la langue.

Et d'abord, *πυῤῥὸν*, que M. Coray rend par *basané*, c'est-à-dire *noirâtre*, n'a jamais eu cette acception. On peut l'affirmer, ce semble, tout en avouant que les nuances qui séparent les couleurs sont fugitives, et que le sens des termes qui les expriment est difficile à déterminer.

Ni Homère, ni Hésiode, n'emploient une seule fois *πυῤῥός* (1). Seroit-ce parce que ces écrivains anciens avoient porté toute leur attention sur les couleurs principales et les plus tranchantes, et que les couleurs obscures n'avoient pas encore de nom?

Le premier qui parle de la couleur *πυῤῥὸν* (*χρῶμα*) de

---

(1) *Πύῤῥος*, nom d'homme, s'accentue ainsi. Voyez Apollonii *Lexic.* à ce mot.

26

manière à être remarqué, c'est Platon (1). En effet il va jusqu'à la définir : πυῤῥὸν, dit-il, ξανθοῦ τε καὶ φαιοῦ κράσει γίγνεται, ce qui signifie *la couleur appelée πυῤῥὸν résulte du mélange du blond* (ξανθοῦ) *et du brun* (φαιοῦ, mot omis par H. Est.). Or, certainement cette notion du blond qui, renforcé du brun, produit le roux, n'a rien de commun avec celle de *basané*, qu'adopte M. Coray.

Cette notion de *blond-foncé* ne se retrouve pas rigoureusement dans tous les écrivains ; mais jamais on n'y rencontrera celle de *basané* ou *noirâtre*. Théocrite, par exemple, qualifie de πυῤῥὸς (*id.* 13, 50) une étoile qui brille de ses feux en tombant du ciel ; un berger (*id.* 6, 3) ; et Adonis lui-même (15, 130), dont le menton n'a encore qu'un léger duvet. Or, dans ces trois exemples, il n'existe pas plus de notion de couleur basanée ou noirâtre, que dans la définition de Platon. Elle n'existe pas davantage dans le πύῤῥιχος, qui vient par paragoge de πυῤῥὸς, et qui, pour le dire en passant, désignoit, ainsi que Πυῤῥιάδαι (Hésych.) les Épirotes dont Pyrrhus avoit été roi (2).

Les Latins, souvent scholiastes des Grecs, appuient ces observations. Hygin (3), dans sa fable 96.[e] (4) sur

(1) *Timée*, tom. III, pag. 68, édit. de J. de Sers. Voyez, dans le *Timée Locr.* tom. III, pag. 101, même édition, la mention et définition de la couleur en général et des quatre principales couleurs.

(2) *Schol.* de Théocr. *id.* 4, 20.

(3) Cité par Th. Northmore, dans sa belle édition de Triphyodore, 1814, Lond.

(4) Pag. 88, Hamb. éd. 1674.

Achille à la cour de Lycomède, déguisé en fille sous le nom de Pyrrha, avertit que *rufus* est version du grec πυῤῥὸν, et ajoute qu'il s'appeloit *Pyrrha, quoniam capillis flavis fuit :* en sorte que voilà πυῤῥὸς traduit ici par *flavus. Flavus* signifie *blond ;* quant à *rufus,* il désigne *la couleur qui n'est pas tout-à-fait rouge, rufus, color non planè ruber* (1). Hygin n'attachoit donc point du tout à πυῤῥὸς l'idée de *basané.*

Πυῤῥὸν, en parlant des Budins, s'entendra donc uniquement du teint roux ou de la couleur rousse des cheveux des Budins ; de même que γλαυκὸν se dira *de leurs yeux pers.*

M. Coray ne me semble pas interprète plus exact, lorsqu'il fait, dans sa version, une seule et même phrase, de deux phrases très-distinctes. Hippocrate, après avoir dit que la race scythique, dont les Budins sembleroient avoir fait partie, a les cheveux et le teint roux à cause du froid, en donne ensuite la raison dans une phrase explicative de la précédente. *Or* (δὲ), *par suite du froid,* dit-il, la *blancheur s'altère, et le teint (de blanc qu'il étoit) devient roux.*

M. Larcher n'a pas bien entendu, non plus, ni le δὲ *(or),* qui annonce la proposition explicative, ni ἡ λευκότης ἐπικαίεται, qu'il rend par *la blancheur s'en-*

---

(1) Martial, *lib. 14.* Pline lui-même *(lib. 10, cap. 29)* établit une différence entre *rufus* et *niger* ou *nigrescens* [basané], puisqu'il cite un oiseau qui du *niger* passe au *rufus. Grues,* dit-il *l. l., senectute nigrescunt; merula ex nigra rufescit.*

flamme. Il s'agit ici non d'inflammation, mais d'altération ; idée qu'a très-bien aperçue M. Coray, et que renferme le *ne boreæ penetrabile frigus adurat* de Virgile (*G.* 1, 93). La version de M. Delille ne la représente pas ; mais M. Heyne la remarque dans son docte *Commentaire.*

Dans la définition précitée de Platon, φαιὸς, qui s'y trouve, mérite d'autant mieux d'être noté, que H. Est. l'indique à l'article φαιὰ, puis l'oublie entièrement. Hésychius, qui ne l'oublie pas, lui donne μέλαν pour glose : mais Alberti, d'après un ms., enseigne que φαιὸν n'est pas μέλαν, mais *une couleur composée de noir et de blanc,* χρῶμα σύνθετον ἐκ μέλανος καὶ λευκοῦ, ἤγουν μύϊνον (μύϊνον, *gris*, *noir-gris*, autre mot omis par H. Estienne).

M. Schneider a fait, sur φαιὸς, cet important article :

« Φαιὸς, *noir, noir-gris ; fuscus, pullus :* comme *fusca vox (une voix sourde, une voix couverte),* opposée à *voix claire* (Dion. Cass. p. 999, Sextus Emp. p. 133), φαιυρὸς, Lycoph. 334, μαίρας φαιουρὸν δομὴν, *quod est, κύνα φαιυρὸν, perinde ac,* λάμπουρον, de φάος ou de φαιὸς. »

A ces notes de M. Schneider sur φαιὸς et φαιουρὸς, il n'est pas hors de propos de joindre son article Σομφὸς (1).

« Σομφὸς. métaph. φωνὴ σομφὴ, *entre blanc et noir,*

---

(1) Ici j'ai cru devoir changer quelques mots à la version de M. Schneider.

c'est-à-dire, *entre clair et sourd*, comme, dans les couleurs, φαιὸς tient le milieu entre λευκὸς et μέλας. Σομφὴ φωνὴ répond à *fusca vox* des Latins.

Ces articles du savant Allemand donneront lieu aux remarques suivantes :

1.° Φαιὸς signifie *fuscus*, φαιουρὸς est expliqué par λαμπουρὸς. Le schol. de Théocr., 8, 65, explique le composé λάμπουρος par λαμπρὰν οὐρὰν, ἢ πυῤῥάν. Voyez *ib.* les deux étymologies données par ce scholiaste, et de plus, l'*Alex.* de Lycoph. 333, dont X traduit Μαίρας φαιουρὸν δομὴν, par *Mæræ fuscum corpus*. Notons, en passant, dit le scholiaste de Lycoph., que *MÆRA*, *chien, en général, se dit en particulier de l'un des chiens d'Orion, qui s'appeloit Mæra;* et de plus, dit un autre scholiaste, que μαίρα se dit d'une chèvre blanche-noire, λευκομέλαινα αἶξ.

2.° Φαιὸς venant de φάω, signifie *fuscus, subniger*. Ceci demande explication.

Φάω a pour notion primitive, *je fends, j'ouvre*, donc *je fais apparoître, je mets en lumière, je brille, je brûle:* on a dit φάω, φάσω, φάσκω, *in lucem profero;* puis φαύω, φαύσω, φαύσκω, *uro*. Or, *ce qui est brûlé, de blanc tire bientôt sur le noir*, par l'action du feu : *quæ ustulantur, ex albis fusca fiunt.*

Avoir présenté cette glose, c'est avoir donné l'étymologie certaine de *fuscus :* en effet, *fuscus* vient évidemment du fréquentatif φάσκω, ou plutôt φαύσκω, *je brûle, je tire sur le noir.* Les Latins, en employant le mot *fuscus* pour désigner une couleur *grise* ou *noirâtre,*

se sont tenus bien près de l'analogie : en prononçant *fuscus,* on songe sur-le-champ à l'étymologie φαύσκω, et à l'idée de fréquence (indiquée par la forme σκω), à la notion d'action répétée du feu, qui conduit à la notion de *noirâtre;* tandis qu'avec φαιὸς, si voisin de φάος, *lumière,* on est bien loin de la notion de noirâtre : l'ι, qui a un sens si remarquable dans les désinences de quantité de noms et de verbes, auroit-il ici un sens, celui de *tendance à, celui de desir, de fréquence.* Je m'arrête à cette conjecture, que je tâcherai d'appuyer d'exemples analogues.

V. *Quels étoient l'habillement et la nourriture des Budins!*

Leur vêtement étoit une *sisyre* bordée de peaux de loutre ou de castor. « On prend, dit Hérodote, » 4, 109, 2, dans un lac, des loutres, des castors, » et autres animaux à tête carrée, dont les peaux » servent de bordures aux sisyres, τῶν τὰ δέρματα περὶ » τὰς Σισύρας παραῤῥάπτεται. »

Qu'est-ce que la sisyre! Il existoit, sur ce terme, des documens qu'il n'étoit pas inutile de recueillir.

Aux exemples que citent les annotateurs d'Hérodote et d'Aristophane, Pollux, Timée, Ammonius, Hésychius, H. Estienne, Martin, Bochart (1), si nous joignons le scholiaste de Théocrite, 5, 15, nous aurons les formes suivantes : σίσυς (*Schol.* d'Aristoph.

(1) Voyez *Lycophr.* cité par Bochart, tom. III, pag. 634.

Av. 122), σίσυρα, σίσυρνα, σισυρνοφόροι, σισυρνοδῦται, σισύρμα (que le texte d'Ammonius donnoit deux fois, mais que deux fois Valck., d'après Scaliger, remplace par σίσυρνα), σισυρίνια, acc. plur. neutre, forme inédite omise par M. Schneider, mais que donne comme non attique le scholiaste précité de Théocrite.

Ces formes variées sont-elles à-peu-près synonymes? Cette question nous meneroit trop loin. Bornons-nous à rappeler, 1.° que Martin donne σίσυς βαίτη, traduit par lui, *pellis capræ, vile vestimentum;* 2.° que Pollux (*Onom.* 7, 15, 70) établit une différence entre διφθέρα, βαίτη, σίσυρα, tandis que le scholiaste de Théocrite les juge synonymes, et déclare que les Attiques qualifient de βαίτα cette même σίσυρα, que lui, scholiaste (ἡμεῖς δὲ, mot qui n'indique pas le pays de ce scholiaste), appelle σισυρίνια; 3.° qu'un scholiaste d'Aristoph. (*Vesp.* 1133), assimile la sisyre, non à *la melote* (τὴν μηλωτὴν), peau de brebis avec sa toison, mais à *la bæta,* et ajoute que c'est une *chlanis faite avec des lambeaux de peaux,* ἀπὸ δέρματος συῤῥαπτομένη χλανίς; tandis que le scholiaste de Théocrite, 3, 25, semble qualifier de synonymes la *bæta,* la *melote* et la *diphthère;* 4.° qu'un autre scholiaste d'Aristophane (*Av.* 122), définit σίσυρα, τὸ ἐξ αἰγείων δερμάτων ἔχον ἔτι τὰς τρίχας σκέπαστρον, *un vêtement,* ou plutôt *une couverture de peau de chèvre, garnie de son poil;* σίσυρνα (chez les Libyens), τὸ ἐκ κωδίων ῥαπτόμενον ἀμπεχόνιον, *un petit vêtement ou manteau fait de peaux de brebis;* et σίσυς, παχὺ ἱμάτιον εὐτελὲς, μικρὸν, ἐπιτήδειον εἰς ἓν ἅπτεσθαι, οἷον ἐξωμίδιον, *un vêtement*

épais, de vil prix, court, propre à être agrafé, comme l'exomidium, cape qui tombe de l'épaule (r. ἐξ et ὦμος, *humerus*); 5.° que le même Aristophane (*N.* 10) donne ἐν πέντε σισύραις ἐγκεκορδυλημένος, en parlant du fils de Strepsiades, qui dort enveloppé de cinq couvertures; 6.° que la *sisyre* est, suivant Théophyl. (lib. 7, *Hist. Maur.* cap. 6), *de laine, et chose vile*, σισύρα ἐξ ἐρίου, ἐς τὰ μάλιστα εὐτελής; 7.° que Timée définit la *sisyre*, *couverture de poil de chèvre*, αἴγιον, στέγαστρον περιχωμένον; 8.° que la *sisyre* parfois servoit de tapis, σισύρας ἱκανότατης οὔσης ὑποστρῶσθαι (*Lexic.* Cyrilli); 9.° que la *sisyre* étoit un βαρβαρικὸς χιτών; 10.° *qu'elle étoit, chez les Scythes, un vêtement de peau* : οὐδ' ἂν προτιμήσειε Σκύθης ἀνὴρ οἰκίαν αὐτῷ τὴν καλλίστην εἶναι μᾶλλον ἤπερ σισύραν δερματίνην. Ainsi, d'après Platon, cité par Ruhnkenius (Timæi *Lex.* ad voc. Σισύρα), la *sisyre* étoit un vêtement ou une couverture de peau, chez les Scythes. Au témoignage de Platon joignons celui d'Hérodote, à qui nous ramène le passage de Platon, et nous serons convaincus que la *sisyre* étoit vêtement (ou couverture) scythe. La *sisyrne*, terme bien voisin de *sisyre*, étoit connue et chez les Libyens, et même chez les Attiques, ainsi que nous l'avons vu plus haut; et de plus, chez les Pactyiens, qu'Hérodote, 1, 67, 3, qualifie de σισυρνοφόροι. De chez quel peuple vient le nom? Je ne sais : du moins peut-on affirmer qu'il désignoit tantôt un vêtement de vil prix, tantôt une couverture de lit, et tantôt un tapis. Voyez, au reste, les notes de Gronove (pag. 132, ed. Wess.). En terminant,

notons, 1.° σκέπαστρον, que M. Pl. (à son article Σισύρα) rend par *habit*, et qui signifie plutôt *couverture* en général; 2.° συῤῥαπτομένη ἀπὸ δέρματος, et ῥαπτόμενον ἐκ κωδίων ἀμπεχονίον, dont le ῥάπτω et συῤῥάπτω me semblent termes de mépris, lesquels signifient le plus souvent, *raccommoder, rapiécer;* donc donner idée de lambeaux, comme dans Homère (*Od.* 24, 226, 227), *il étoit vêtu d'une tunique* (χίτων) *sale, rapiécée,* ῥαπτὸν, ῥυπόωντα; *ib.* 24, 227, 228, *il avoit à ses jambes des guêtres rapiécées,* περὶ κνήμῃσι (περὶ avec datif à remarquer) κνημῖδας ῥαπτάς; 3.° μηλωτὴ est traduit par nous, *peau de brebis avec sa toison :* mais remarquons qu'il n'a, ce semble, cette acception que par ellipse. Ἡ μηλωτὴ aura ce sens en vertu de l'ellipse δορὰ; et τὸ μαλλωτὸν (schol. d'Aristoph. *Vesp.* 1133), en vertu de l'ellipse δέρμα; 4.° la leçon περὶ τὰς σισύρας des manuscrits et même des éditions, donne παρὰ avec signe critique ; mais je préférerois la première. Περὶ étant, en général, plus difficile à comprendre, aura été probablement corrigé.

Ὑστερέων. Immédiatement à la suite de σισύρας, on lit ἐς ὑστερέως ἄκεσιν. X. (édition 1618, de Paul Estienne) traduit, *ad curanda posteriora,* et en note, *morbis matricis auxiliantur.*

Pour expliquer littéralement ce terme de médecine, disons qu'il vient, non de τὰ ὕστερα, neutre, mais de ἡ ὑστέρα, substantif fém. par ellipse ; car ἡ ὑστέρα, d'où le latin *uterus*, s'appelle ainsi, dit Soranus (1), διὰ τὸ

(1) *Œcon. Hippocr.* Foesii, ad voc. ὑστέρα ἡ, ou ἡ ὑστέρη.

ἐσχάτην κεῖσθαι τῶν σπλάγχνων, parce que l'ὑστέρα *[uterus]* est le dernier des viscères, c'est-à-dire, celui qui le dernier acquiert son développement.

VI. *De quoi se nourrissoient les Budins!*

Hérodote répond à cette question, 4, 109, 1, φθειροτραγέουσι. Le terme qu'il emploie conduit probablement à calomnier les Budins. M. Rennel en fait presque des magiciens. MM. Larcher et Schw., et même M. le C.[te] J. Potocki, croient voir dans φθειροτραγέω la preuve qu'ils se nourrissoient de vermine. Mais Strabon, qui (754, A, et 763, A) fait mention de φθειροφάγοι, me porte à douter qu'il soit question ici de peuples mangeurs de vermine. En effet, Strabon dit qu'ils sont nommés *phthirophagi,* à raison de leur malpropreté (φθειροφάγοι, ἀπὸ τοῦ ῥύπου καὶ τοῦ πίνου λαβόντες τοὔνομα, 11, pag. 763, lig. 9, 10 et 11).

Strabon ne donne de ces *phthirophages* qu'une définition incomplète, puisque, dans sa définition, il ne rend nullement l'idée de φάγω, *manger.*

Mais avec cette définition, telle qu'elle est, nous arriverons peut-être à mieux expliquer Hérodote par Strabon. Je croirois donc que, par φθειροτραγέουσι (1),

(1) Les partisans de l'opinion que φθειροτραγέω signifie *manger de la vermine*, pourroient, d'après M. Lévesque, citer les Kamtchadales non civilisés qui, dévorés de vermine, la dévoroient à leur tour: mais nous ne conclurons rien d'une assertion qui ne se fonde sur aucune autorité citée *(l. l.).* Voyez la *Description de la Russie,* par M. Lévesque, tom. VIII, pag. 305.

Hérodote désigne des peuples non civilisés, grossièrement et malproprement vêtus, qui, tels que les Calmouks, se nourrissoient souvent de viandes putréfiées.

Strabon, en nommant des peuples qualifiés par lui de φθειροφάγοι, avoit probablement en vue les mêmes peuples à-peu-près qu'Hérodote dit φθειροτραγεῖν. Mais on pourra s'étonner qu'employant un terme qu'il jugeoit à propos de définir, il n'ait pas cité Hérodote, qui n'a rien défini : il auroit, à l'aide de ce parallélisme, qui plaît aux critiques soigneux, fourni une glose utile aux futurs lecteurs et interprètes d'Hérodote, qui tous se sont mépris sur le sens du φθειροτραγεῖν. Je n'aurai peut-être pas donné le vrai sens de φθειροτραγεῖν (car le même Hérodote, 4, 168, emploie encore φθεὶρ, et là il est impossible de le prendre dans le sens figuré de *malpropreté* que lui donne Strabon); j'aurai du moins signalé une erreur historique et grammaticale, et invité de savans observateurs russes à chercher, chez les Susdalois ou leurs voisins, des traces des Budins leurs ancêtres.

CONCLUSION.

D'après les textes de notre historien, rapprochés des notions locales de savans voyageurs et géographes, nous avons essayé d'assigner sur nos cartes une place aux Budins, oubliés par d'Anville. Rejetant l'opinion de M. Rennel, qui suit trop peu le texte d'Hérodote,

nous avons cru devoir adopter le sentiment du comte J. Potocki; avec ce savant observateur, et avec Busching, nous nous sommes crus autorisés à reconnoître chez les Susdalois les descendans des Budins, puisque nous retrouvons chez les Susdalois le lac attribué par Hérodote aux Budins, un langage commun aux deux peuples, chez l'un et l'autre peuple même fertilité de sol; puisque, remarque importante omise par le C.[te] J. Potocki, la demeure des Susdalois se trouve bornée au midi par des terres stériles, comme l'étoit celle des Budins.

A la suite de ces conjectures sur la position des Budins, nous avons parlé des Gélons, et affirmé qu'il existoit une grande différence entre les Gélons, colonie grecque, et les Budins, qui, faisant anciennement partie de l'ancienne Scythie, ne furent jamais d'origine grecque; que les Hellènes appeloient probablement les Budins du nom des Gélons, peuplade hellénique, pour les rendre favorables et à l'Hellade et à leurs colons. La distinction une fois établie entre les Gélons, peuplade grecque, industrieuse et commerçante, qui habitoient une ville, et les Budins, nation de nomades, qui n'avoient pas de ville, nous avons pu faire disparoître une équivoque, et indiquer à qui des Gélons ou des Budins appartenoient les murs, maisons, hiérons, temples, et autres monumens dont parle Hérodote. Il nous a été facile de prouver que les Budins, si différens des Gélons par le langage, les institutions, les mœurs, l'habillement et la nourriture, n'avoient rien

de commun avec eux que le voisinage, et ne leur avoient point pris l'usage de se peindre le corps; que, de plus, les mots πυῤῥὸν, γλαῦξ, γλαυκὸς, γλαυκῶπις, ont été mal compris, faute d'interroger le génie de la langue, les scholiastes, les relations des voyageurs, les observations des naturalistes, et les monumens de l'antiquité, lesquels nous conduiront peut-être à l'idée d'un culte de la chouette qui auroit précédé celui de Minerve. Nous avons terminé cet *excursus,* entremêlé de remarques grammaticales, en exposant les diverses définitions de la *sisyre,* et ses diverses acceptions chez différens peuples; et sur-tout en prouvant, par le témoignage, soit de Strabon, soit des historiens modernes, que l'on a, bien à tort, attribué aux Budins l'usage de manger de la vermine.

ADDITION à l'article γλαυκὸς et γλαυκῶπις.

SOMMAIRE.

Nouvel examen du sens de γλαυκ *et de la désinence* ωψ, ωπις, &c. — *Diodore raille, mais sans la juger, la définition de* γλαυκῶπις, *donnée par des Hellènes. Même remarque sur le jugement de Pausanias. Autorités multipliées en faveur du sens donné par nous au mot* γλαυκ. — *Désinence* ωψ, ωπις. *Sens d'*œil *admis pour une époque. Sens d'*aspect, *à d'autres époques. Sens de*

κυνώπης, impudent, À TORT *combattu par* κυνὸς ὄμματα ἔχων, *qui n'a point été compris, et dont l'*ὄμματα *signifie* aspect, *et non pas* œil. — *Diodore, Orphée, Eustathe, favorables à notre opinion.* — *Contradiction d'Eustathe. Conjecture sur cette contradiction.* — *Examen de l'acception,* Minerve au front large de glavx, *proposée par des physiologistes.* — Junon aux yeux de bœuf; l'Harmonie aux grands yeux. *Ces versions sont-elles bien exactes! A l'acception* œil, *ne doit-on pas préférer celle d'*aspect ! — *Résumé.* Ἀθηνᾶ γλαυκὴ, Ἀθηνᾶ γλαυκῶπις.

DANS mon *Excursus sur les Budins*, des discussions grammaticales sur des noms de couleurs, se sont mêlées à des recherches de géographie et d'antiquités. Après avoir essayé de prouver, contre divers savans, que πυῤῥὸν ne devoit pas s'entendre de la couleur de la peau des Budins, et que ce mot n'a jamais signifié *basané*, nous sommes arrivés à la définition des mots γλαυκοὶ et γλαυκῶπις.

Mon explication grammaticale de ces mots, lue dans une réunion de savans, a attiré l'attention de plusieurs d'entre eux. M'écartant de l'opinion reçue, d'après laquelle on traduit γλαυκῶπις par *œil pers* (voyez p. 192 *sq.*, note 1), je proposois d'attribuer à γλαὺξ, première partie du composé γλαυκῶπις, le sens de *glavx [chouette]*, et à la désinence ὢψ, le sens d'*œil* ou d'*aspect*, et, par extension, celui de *front*. Aucune de mes gloses n'ayant été admise, j'ai cru devoir joindre

de nouvelles considérations à celles que j'ai déjà présentées.

Je ne m'arrêterai pas long-temps sur γλαυκ, première partie du composé. On veut traduire γλαυκ par *bleu, pers.* Diodore se moquoit (*suprà,* pag. 191) de cette version (1), adoptée par des Hellènes de son temps. Les lexicographes et les philologues du nôtre l'accueillent, et moi aussi je l'ai adoptée : mais, la restreignant à une époque, je me suis cru fondé à dire que la version *(œil) bleu, pers,* n'étoit pas de toutes les époques et de toutes les croyances ; que du temps d'Homère, par exemple, et d'Hésiode, γλαυκ me sembloit devoir se prendre dans le sens de γλαὺξ *(glavx, chouette).*

En faveur de mon opinon, je citois des scholiastes grecs qui l'adoptoient (*suprà*, p. 194 *sq.*) ; je rappelois que le glavx étoit l'oiseau de Minerve ; que les artistes mettoient un glavx dans la main de Minerve *Archégétis*, et particulièrement sur son casque ; que le Museo Pio Clem., et le Musée de France, donnoient une Minerve coiffée d'un casque orné de deux chouettes ; que Lippert décrit une ancienne pierre (*suprà,* p 195.) représentant un char attelé de glavx ; que la grande quantité de glavx qu'on voyoit dans Athènes et qu'atteste le proverbe γλαῦκα εἰς Ἀθήνας, avoit été probable-

(1) Il s'en moquoit, mais sans motiver son jugement. Dans la note suivante, même remarque sur Pausanias, qui raconte, mais ne juge pas.

ment une des raisons physiques de la consécration du glavx à Minerve; que, de plus, les rapports qui existent entre la pénétration de la chouette et celle de la déesse Minerve, avoient sans doute frappé les poëtes religieux; que ces rapports entre le *glavx* aux yeux pénétrans et Minerve la prévoyante, me sembloient attestés par la qualification de *pénétrante*, Ἀθηνᾶς ὀξυδερκοῦς (1), donnée à Minerve dès l'époque de la guerre de Troie (*suprà*, pag. 195). D'après tant de textes formels, tant de scholies claires, tant de médailles, de pierres gravées, de statues antiques, qui jamais ne séparent le glavx de la déesse Minerve, je me croyois autorisé à rejeter la tradition scholiastique, et à lui préférer un sens qui présente une idée morale, appropriée au caractère connu de Minerve, une idée antique et antérieure à Homère, puisqu'elle date de la guerre de Troie. Bien des philologues ont défendu et fait recevoir diverses étymologies avec des moyens bien plus foibles, avec des argumens moins pressans. Mon étymologie a été rejetée par plusieurs savans : mais comme le danger d'innover et de s'écarter des traditions reçues est le seul argument qu'ils m'aient opposé, je croirois devoir persister dans mon interprétation la plus littérale possible, du mot γλαυκ, interprétation appuyée de considérations historiques d'une grande

(1) Pausanias, qui cite plusieurs traditions sur le sens de γλαυκῶπις, ne se charge pas, selon son usage, de les juger. Il se borne à raconter. Voyez note précédente.

force, et que cependant j'avois plus d'une fois présentées sous la forme du doute.

On ne s'est pas montré plus favorable à mon interprétation de la désinence ωψ, ωπης, ωπος ou οπος et ωπις.

En la proposant, j'étois loin de rejeter la version *Minerve aux yeux pers*, puisque (*suprà*, pag. 190) je rappelois, d'après Pausanias, la tradition qui, conformément à un mythe libyen, attribuoit à Minerve, ainsi qu'à Neptune son père, des yeux bleus, γλαυκοὺς, ὥσπερ καὶ τῷ Ποσειδῶνι ὀφθαλμοὺς (Paus. 1, 14, p. 36). Mais en même temps, persuadé que la croyance que cite Pausanias sans la juger (1), n'étoit pas celle du temps d'Homère, par exemple, je proposois de traduire γλαυκῶπις, par *Minerve à l'aspect de glavx,* et, par extension, *au front large de glavx,* ou plutôt, *Minerve aux yeux de glavx, aux yeux pénétrans de glavx.*

Comme on le voit, de ces deux interprétations, la seconde est celle que je préfère. Néanmoins j'ai cru devoir indiquer celle de *front,* parce qu'elle plaît à deux naturalistes célèbres, et celle d'*aspect,* parce qu'elle me donnoit l'occasion de présenter des aperçus que je crois infiniment probables.

---

(1) Voyez *suprà*, pag. 215, 216, note 1.

M. Quatremère (pag. 42 de son *Jupiter Ol.*) donne à Minerve des yeux couleur d'eau de mer ou bleus, formés de la pierre précieuse nommée *aigue-marine*, ou de toute autre pierre bleuâtre, et ce, conformément à une tradition lesbienne qui la faisoit fille de Neptune.

« L'acception vulgaire de ὦψ avec sens actif, ai-je dit, *suprà,* pag. 192, est *oculus, l'œil, ce qui voit.* Mais quantité de passages établissent l'acception passive et moins commune, celle de *aspectus,* dont le terme correspondant en françois, *aspect,* exprime, avec sens actif, *l'action de voir une personne* ou *une chose,* et, dans le sens passif, se dit *de ce qui est vu.*

» Cette acception, tantôt active et tantôt passive, d'*aspect,* me paroît contenue dans les formes masculines εὐρύωψ (ou εὐρυόπης, *Il.* 5, 265), εὐῶψ, κύνωψ, et dans les formes féminines, γλαυκῶπις, εὐρυῶπις, εὐῶπις, et autres semblables. »

Ce sens d'*aspect,* que j'attribuois à la désinence ωψ et ωπις, étoit connu depuis quinze jours. Des objections, qui tournent toujours au profit de la science, parce qu'elles excitent à de nouvelles recherches, me furent adressées : on me représenta d'abord, en général, le danger de s'écarter des traditions reçues ; on en vint à l'exemple κύνωψ en particulier.

Ce mot, me dit-on, signifie *à l'œil de chien*; et non *à l'aspect de chien,* comme vous le prétendez. Le κυνὸς ὄμματ' ἔχων d'Homère (*Il.* 1, 225), qui signifie *canis oculos habens,* vous réfute complètement. Je ne me crois point réfuté, ai-je répliqué; car je pense, sans pourtant rien affirmer en ce moment, que *oculus* n'est pas l'unique acception de ὄμμα, que ce mot signifie parfois *aspectus ;* le contexte, dans Homère, me semble l'appuyer.

Rentré chez moi, j'ouvris mon Homère, je cherchai,

et je vis que l'illustre commentateur d'Homère, Eustathe, m'étoit favorable. Eustathe, en effet, s'exprime ainsi : Τὸ *κυνὸς ὄμματ᾽ ἔχων* (*Il.* 1, 125), *φθάσας καὶ ἄλλως ἔφρασεν, ὅτε ἀναιδείην τὲ ἐπειμένον ἔλεγε τὸν Ἀγαμέμνονα καὶ κυνώπην. — Ἀντίκειται τὸ κυνὸς ὄμματα ἔχων πρὸς τὸ κραδίην ἐλάφοιο, καὶ ἔστιν ἀντίθετον σχῆμα ῥητορικὸν, ἵνα λέγῃ αὐτὸν θρασὺν μὲν, ὡς κύνα, δειλὸν δὲ ὡς ἔλαφον* : ce qui signifie (1), *Quod ait*, *κυνὸς ὄμματ᾽ ἔχων*, canis oculos habens, *jam ante* (*φθάσας*) *aliter expresserat, cum et* *ἀναιδείην ἐπειμένον*, impudentia indutum, *dixit Agamemnonem, et composito eum nomine* *κυνώπην*, oculis præditum caninis, *vocavit. Illud porro*, *κυνὸς ὄμματα ἔχων*, canis oculos habens, *opposito modo sese habet, atque* *τὸ κραδίην ἐλάφοιο*, cor cervi. *Et figura est rhetorica, per antithesin : ita ut eum dicat temerarium, ut canem ; meticulosum, ut cervum.*

Cette glose se trouve en partie répétée, *Il.* 1, 159. Eustathe y commente *κυνώπην* par *ἀναιδείην ἐπειμένον*, et oppose l'intérieur du cerf à l'extérieur du chien, la timidité de l'un à l'impudence de l'autre, *κυνώπης* (2). Selon lui, dans cette glose, *κυνώπης* (3)

---

(1) Version de Politus.

(2) Théophraste, cité par M. Schneider *(Diction. grec-all.)*, donne *κύνωψ, ἐχίνωψ*, ce qui avertit des deux formes *κύνωψ* et *κύνωπης*.

(3) Un savant (*Il.* 1, 159) rend *κυνώπης* par *arrogant*. Quant à la version de M.me Dacier, elle omet *κυνώπης*, ou plutôt, elle place cette idée, non où elle est, mais v. 161, où elle traduit *ἀπειλεῖς* par *tu as le front de me menacer*. Au vers 225 du même chant, M. Bitaubé rend *κυνὸς ὄμματ᾽ ἔχων*, par *toi qui as l'œil impudent du dogue*, c'est-à-dire à-peu-

signifie, dans Homère, *à l'aspect du chien, impudent comme le chien.*

Eustathe appuie encore ce sens de κυνώπης, *Il.*, chant 3, v. 180, où Hélène se donne à elle-même l'épithète de κυνώπις, forme féminine. Eustathe a beau, dans son commentaire sur l'*Odyssée* (1), oubliant ses propres remarques, nous dire qu'Homère, dans son *Iliade*, qualifie de κύνεον ou de κυνώπα quelqu'un qui est irrité (τινὰ θυμουμένον), et qu'il dit de lui, κυνὸς ὄμματ' ἔχειν : nous penserons qu'ici le plus célèbre des commentateurs a sommeillé, comme il est arrivé parfois au plus grand des poëtes, qu'il interprète, ou que la glose de l'Odyssée est, non d'Eustathe (2), mais d'un interpolateur; et avec Mathieu Devaris, nous proposerons d'écrire, à la suite de θυμουμένον, mauvaise glose, ἢ μᾶλλον ἀναιδῆ, glose analogue aux précédentes gloses d'Eustathe.

Hélène qui se repent, Hélène abîmée dans la douleur d'avoir quitté Sparte, sa patrie, sa maison, ses frères, ses compagnes, pour suivre un ravisseur, se reproche, quand elle se qualifie de κυνῶπις, non de

---

près comme M.me Dacier, qui traduit, *toi qui as l'impudence du chien dans les yeux :* idée en partie adoptée par H. Estienne, qui traduit, *qui caninis (hoc est impudentibus) oculis est.* Voyez, au reste, l'article de H. Estienne.

Buffon, dans sa belle description du chien, s'est bien gardé de répéter le contre-sens en vogue, et de dire que le chien *a l'œil impudent.*

(1) Éd. Rom. 1542, pag. 1392, 55, 56.

(2) Éd. Rom. 1599, 19 et 20, *Od.* Θ.

s'être livrée à la colère, ou d'avoir des yeux de chien (κυνὸς ὄμματα), mais d'avoir violé toutes les lois de la pudeur.

Lors de la première lecture de mes recherches sur la désinence ωψ, je n'avois pas recouru aux passages précités d'Eustathe; mais je ne croyois pas pour cela avoir fait pétition de principe. En effet, j'avois nommé, 1.° Diodore de Sicile expliquant (*suprà*, pag. 193) la désinence ωψ par πρόσοψις, *aspect*; 2.° Eustathe lui-même, qui l'expliquoit aussi par ὄψις; et à ces deux autorités, j'avois eu soin de joindre celle d'Orphée (*suprà*, pag. 194) expliquant l'εὐώπιδος Σεμέλης d'Homère (H. *Bacch.* v. 58) par εὐειδῆ Σεμέλην, *Sémélé belle à voir, Sémélé d'un riant aspect*, εὐειδῆ, glose évidente d'εὐώπιδος, où il s'agit certainement de l'*aspect* et non des *yeux*. Je n'avois donc pas, je le répète, fait pétition de principe.

Si l'on nous invitoit à fortifier par de nouvelles autorités le sens de la désinence ωψ, ωπος, &c., nous citerions, 1.° Αἰθίοψ (R. αἴθω, ὤψ), *Éthiopien*, et litt. *qui a le visage brûlé, noir, noir-brun* (1), et non *qui a l'œil brûlé*, 2.° Γοργῶπις, *qui a un aspect terrible, sauvage* (Schneid. *l. l.*); 3.° σκυθρωπὸς, *qui a un regard, une mine, un extérieur renfrogné, sombre, triste, abattu* (ibid. *l. l.*); 4.° κελαινῶψ, épithète que Pindare (*Pyth.* 4, 377) donne aux Colques, les mêmes qu'Hérodote, 2, 104,

(1) Acception indiquée par M. Schneider dans son *Lexique* grec-allemand.

qualifie de μελάγχροες, mot qui s'entend évidemment de tout l'aspect extérieur, et non de l'œil seulement; 5.° κελαινώπιν νεφέλην du même Pindare, *Pyth.* 1, 13; 6.° κυανώπιδος (Ἀμφιτρίτης, Hom. *Il.* 12, 60), qui évidemment s'entend de tout l'extérieur d'Amphitrite, et non pas seulement de son œil.

Si l'on nous invitoit pareillement à justifier par de nouveaux exemples, le sens d'*aspect*, dont ὄμμα est parfois susceptible, nous citerions Ἀρτεμίδος χιονότροφον ὄμμα d'Eurip. (*Phœn.* 809); οὐκ ἐβούλετο ζῶν εἰς σὸν ἐλθεῖν ὄμμα (Eurip. *Heracl.* 887), πανεύμορφον ὄμμα (Eurip. *Ion.* 1361; et πυρὸς ὄμμα d'Orphée (*Hymn.* 10, 17); et enfin H. Estienne, qui déclare comme nous que ὄμμα est susceptible du sens d'*aspectus ;* et M. Schneid., qui traduit ὄμμα par *(species) ce qu'on voit, aspect (obtutus)* (1).

Avec et d'après de telles gloses, je croirois pouvoir avancer que mon interprétation des désinences ωψ, ωπης, ωπος ou οπος, ωπις, et celle de ὄμμα, sont très-admissibles grammaticalement, et qu'ainsi je n'ai point à me repentir d'avoir écrit, il y a douze à quinze ans, dans ma *Clef d'Homère,* l'un de mes humbles petits livres d'école, « Κυνώπης signifie *impudent; ομμα, oculus,* et de plus *aspectus.* » Cette notule sera utile à nos commençans, à nos jeunes maîtres, et même à d'illustres savans.

---

(1) Le même M. Schneider cite un ὄμμα ἐρωτικον de Sophocl. *El.* 398, mais que nous croirions inexactement indiqué.

Si je ne craignois de déranger beaucoup d'idées reçues, et de contrarier des habitudes chéries, j'exprimerois des doutes sur le sens qu'on donne à Ἥρη βοῶπις (*suprà*, pag. 193), à βοῶπις Ἁρμονία, et je proposerois de traduire *Junon la majestueuse*, et non pas *Junon aux grands yeux;* littéralement, selon quelques-uns, *Junon aux yeux de bœuf* (1) : *l'harmonie auguste et majestueuse* (2), et non *l'harmonie aux grands yeux,* comme le pense M. Heyne dans son Pindare.

J'ai insisté particulièrement sur le sens d'*aspect* qu'on donne trop rarement à la désinence ὤψ. Mais je ne dois pas laisser sans remarque le sens de *front,* que, par extension, deux célèbres physiologistes attribueroient volontiers à γλαυκῶπις.

Ce sens, je suis le premier à l'avouer, n'est nullement littéral. Le mot destiné par l'usage à signifier *le front,* c'est μέτωπον, *pars capitis supra oculos,* τὸ μετὰ τοὺς ὦπας. Ce sens littéral se trouve déterminé, 1.° par ce vers d'Homère, ἤλασε μέτωπον ῥινὸς ὑπὲρ πυμάτης, *percussit frontem supra extremitatem nasi,* (ἐπὶ τοῦ τέρματος τοῦ μυκτῆρος, *in summâ narium parte et radice,* Apollonii *Lexic.* ad *Il.* 13, 615); 2.° par cet autre vers de Théocrite (20, 24), λευκὸν τὸ μέτωπον ἐπ' ὀφρύσι λάμπε μελαίναις, où la définition du μέτωπον a été peut-être inspirée

---

(1) Dernièrement, chez notre confrère M. Andrieux, un helléniste fameux prétendoit que telle étoit incontestablement la version littérale de βο qui précède ωπις.

(2) Pind. *Pyth.* 3, 162.

au poëte de Syracuse par ces deux vers d'Homère, οὐδὲ μέτωπον ἐπ' ὀφρύσι κυαέησιν ἰάνθη (*Il.* 14, 102), θρυλλίχθη δὲ μέτωπον ἐπ' (1) ὀφρύσι (*Il.* 23, 396). Néanmoins, à en juger par l'analogie, la désinence masculine ωψ, et ωπον, désinence neutre, me paroîtroient susceptibles à-peu-près de la même acception, et d'un sens d'extension, comme le mot *aspectus*; ou plutôt, sans recourir au mot μέτωπον pour expliquer ωψ, nous pouvons avancer comme chose très-probable, que ὤψ masculin, et ὦπις fém., signifiant en général, *aspect, ce qui est vu, ce qui frappe le regard,* la désinence ωπις, appliquée au *glavx* considéré comme emblème de l'intelligence, est très-susceptible de l'acception que proposent deux naturalistes distingués. On ne seroit pas embarrassé pour citer des *sens d'extension* beaucoup plus éloignés de la notion primitive, et cependant universellement acceptés.

Mais en répétant de nouveau que le sens de *Minerve au front large de glavx* n'est pas celui que nous préférons, arrivons à la fin d'une discussion déjà un peu longue, et résumons-nous en peu de mots.

Les deux parties du composé γλαυκῶπις, attribut de Minerve, m'ayant paru incomplètement expliquées par *Minerve aux yeux pers,* j'ai proposé de traduire, *Minerve à l'aspect de glavx*, ou *au front large de glavx*,

(1) X., dans Théocrite, rend ἐπ' ὀφρύσι par *supra supercilio;* et dans Homère, par *super.* Mais ἐπὶ avec datif exprime *terme*, point où commence le μέτωπον; ce que ne précise ni *supra* ni *super.*

ou plutôt, *Minerve aux yeux perçans de glavx*. Pour justifier cette explication, j'ai considéré d'abord le sens de la désinence ωψ. Sans rejeter l'acception vulgaire d'*œil*, j'ai proposé, en outre, comme certaine, l'acception d'*aspect*, et je crois l'avoir justifiée, non-seulement par les lois de l'analogie, mais encore par des textes positifs et des gloses extraites de Diodore, d'Orphée et d'Eustathe.

Des autorités non moins imposantes ont justifié notre explication du mot γλαυκ.

Minerve se trouve désignée, chez les anciens, ou par l'épithète seule de γλαυκὴ, ou par le composé γλαυκῶπις. Dans le premier cas, il nous a paru que γλαυκὴ rappelleroit ou le glavx, oiseau consacré à Minerve, emblème de l'intelligence et de la prévoyance, ou l'olivier, don de Minerve (1), appelé ἐλαία, qualifié γλαυκὴ par Hésiode et par Pindare, ou bien encore la croyance qui faisoit Minerve fille de Neptune et d'une nymphe océanide; et alors, conformément à cette croyance, Minerve auroit été appelée γλαυκὴ, *cærulea*. Dans le second cas, le composé γλαυκῶπις nous a paru avoir dû signifier *à l'aspect de glavx*, et par extension, sens qui plaît à deux célèbres physiologistes, *Minerve au front (large) de glavx;* ou plutôt, *Minerve aux yeux perçans de glavx.*

---

(1) *Percussamque sua simulat de cuspide terram*
Edere cum baccis fœtum candentis olivæ,
Mirarique deos.......

Voyez *Comment.* sur la Fontaine par Delille, Sélis, la Harpe, &c. pag. 138. Paris, 1821.

Ces acceptions diffèrent beaucoup entre elles; nous avons pensé que le moyen de les expliquer étoit de les considérer à diverses époques, et de les rattacher à diverses croyances. Chacune de ces acceptions, même celle de *Minerve à l'aspect de glavx*, ou *Minerve aux yeux de glavx*, s'expliquant grammaticalement, et se trouvant défendue et justifiée par une foule de monumens, nous avons cru et nous persistons encore à croire que chacune des acceptions proposées par nous est infiniment probable, et doit être préférée à l'acception vulgaire, qui ne montre que *la couleur des yeux* dans Minerve.

Nous Français, nous disons *fine comme une chouette* (1) : Athéniens, et religieux *envers* Minerve, voyant que le *glavx* (chouette) lui étoit consacré, nous aurions vu sans doute les rapports que j'indique entre Minerve γλαυκῶπις et le *glavx ;* et nous aurions craint de devenir l'objet des plaisanteries qu'on dirigeoit contre ces Hellènes, dont se moque Diodore, parce qu'ils traduisoient (comme le font bien des modernes) γλαυκῶπις Ἀθηνᾶ par *Minerve aux yeux pers.*

---

(1) Je reviendrai sur ce dicton populaire.

RECHERCHES

HISTORIQUES ET CRITIQUES

SUR

LES AMAZONES ET LES SAUROMATES.

SOMMAIRE.

Silence de Rollin et autres modernes sur les Amazones et les Sauromates, et causes probables de ce silence. — I.re SECTION, *contenant, sur ce sujet, les textes sur-tout d'Hérodote et de Strabon. Le C.te J. Potocki, à une époque, négligeoit leurs textes. — Par quel motif! — Traduction, avec notes, de divers textes de Strabon relatifs aux Amazones. — Position du pays des Amazones, d'après Strabon. — Trois exemples de* περὶ, *ordinairement non compris. C'est* la Thémiscyre *(et non* le rivage de la Thémiscyre, *lequel n'existe pas), que Strabon appelle* champ des Amazones. — (Φασὶ), *et sur-tout* ἐνταῦθα, *non rendu par* dans cette partie. — Τὰ ὑπερκείμενα ὄρη, *mots omis par l'interprète de Strabon.* Ὑπὲρ *considéré grammaticalement et géographiquement.* Ὑπὲρ *avec génitif, non compris. Glose de M. Gossellin, probablement mécontent de la version.* — Mer orientale, *non dans le texte de Strabon, 2, 91, C.* — Τὰ περὶ τοὺς Γέτας. — *Strabon (7, p. 467, B)*

29 *

expliqué, ou du moins discuté. Ἐπιδιαβαίνειν, poursuivre à travers un fleuve, *inexact. — Strabon, 12, pag. 831, A,* περὶ τὸν πόντον. Περὸς, πάρα. Περὶ, circum, circa. — *Hérodote. Texte et traduction du texte, avec notes. Notes grammaticales et géographiques.* Λάξις, portion de territoire, *mot pris pour un nom de peuple.* — Ἀγρίων καὶ ἡμέρων, *mots antithétiques non rendus par,* ni arbres fruitiers, ni arbres sauvages; *car un arbre sauvage peut être un arbre fruitier.* — Δόντες σφίσι λόγον. *Remarques de M. Larcher; mais données auparavant par Camerier, qu'il oublie de nommer.* — Καὶ δή. *Ce* καὶ, *plutôt* affirmation *que* copule, *moins bien rendu par* etiam. — Ἐπὶ Κρήμνους. Descendre des vaisseaux *après qu'on* a pris terre, *inexact.* — Ἀμαζόνες, *4, 110, 1,* Ἀμαζονίδες. *Ainsi* Σαυρομάται *et* Σαυρομάτιδες. — ὡδοιπόρεον ἐς τὴν οἰκ., avancer par le milieu des terres, *ne rend ni* ἐς, *ni* οἰκουμένην. — Ἱππάζομαι. — Ἡλικίην *(4, 111, 1),* statura *et* forma, *dit M. Coray : mais je propose,* jeunesse, jeune âge. *Ib.* πρ. ὑποφεύγειν. — *4, 114,* κτῆσις, κτήματα, *synonyme : ici exception au principe. 4, 116,* ἀπὸ τούτου, *indique* époque, *et non* cause. — *4, 117,* ἐξέμαθον. — *II.ᵉ SECTION. Conséquences historiques et géographiques des textes. Justin, ou, plus probablement, Trogue-Pompée, suppléant à ce qui manque dans Hérodote sur l'histoire des Amazones. Leur existence jugée problématique du temps d'Hadrien; mais démontrée d'après les écrivains antérieurs à Hadrien. Le C.te J. Potocki parle des Amazones qui, échappant à la destruction de leur patrie, vont s'établir au nord des Budins, et se tait sur cette position d'Amazones rentrées dans leur pays, et sur*

la longue durée de cette même patrie qu'il annonce comme détruite. — Le nom de Sauromates *existoit-il avant l'émigration des Scythes devenus époux des Amazones! Position des Amazones indiquée par Hérodote dans un texte difficile.* Ἀπὸ τοῦ Ταναΐδος—ἀπὸ τῆς λίμνης τῆς M. *4, 116, 1, rapproché de* οἱ ἐκ τοῦ μυχοῦ ἀρξ. Τῆς M. λίμνης, *4, 21, 1. — Exposé d'inexactitudes, soit de Rennel, soit de notre carte n.° 3; ces dernières seront faciles à corriger, d'après le jugement de savans russes. Étymologie du mot* Sauromates. — *Conclusion.*

NOUS nous sommes étonnés du silence de Rollin et autres écrivains modernes, sur les Budins. Nous avons même regret et même surprise à exprimer au sujet des Amazones et des Sauromates.

L'*Index* de Rollin ne donne pas même leur nom; et cependant Hérodote, Xénophon, Hippocrate, Lysias, Diodore de Sicile, Strabon, Plutarque, Arrien, Justin, ou plutôt Trogue-Pompée, en font mention.

La difficulté d'expliquer les textes grecs, de les rapprocher, de les comparer, de les discuter, de prendre chez l'un des faits qui manquent à l'autre, auroit-elle découragé ceux de nos modernes qui ont traité de l'histoire ancienne!

Essayons de remplir encore cette lacune, et d'offrir, non un mémoire, mais des notes philologiques, et d'utiles matériaux à ceux qui viendront après nous.

Selon notre usage, nous donnerons d'abord, ou les

textes, ou une traduction littérale, ensuite les conséquences résultant de ces textes.

I.re SECTION,

Contenant les Textes sur-tout d'Hérodote et de Strabon, ou des Notes sur ces textes.

Le C.te J. Potocki, dans ses *Fragmens sur la Scythie et la Sarmatie,* annonce, pag. 8, un dépouillement universel de tous les anciens historiens et géographes sur la Scythie et la Sarmatie : mais il en excepte Hérodote et Strabon, parce que, dit-il, ils sont dans les mains de tout le monde.

Si le savant comte n'eût pas aussi clairement motivé le rejet de textes importans, j'aurois soupçonné qu'il les négligeoit, non parce qu'ils sont dans les mains de tout le monde, mais parce qu'alors on n'avoit pas une bonne traduction française de Strabon, et que l'Hérodote et les notes de M. Larcher, dont on jouissoit, lui paroissoient loin d'expliquer clairement et avec méthode ce qui concerne les Amazones et les Sauromates.

Le courage qui lui a manqué en 1796, il l'a eu en 1802, dans son *Histoire primitive de la Russie.* En annonçant que nous l'avons consulté avec fruit, nous ajouterons que nous regrettons son silence sur Strabon, qui va nous fournir deux articles intéressans, soit en grammaire (le sens des prépositions, considérées géographiquement, sera remarqué), soit sous le

rapport de la topographie du Thermodon, de la Thémiscyre, champ des Amazones; soit sous les rapports historiques, que Strabon fortifie alors même qu'il veut les combattre.

Traduction, avec notes, de divers Textes de Strabon relatifs aux Amazones.

Liv. 1, pag. 91, A; trad. franç. tom. I, pag. 125. « Quant aux courans des détroits, ils proviennent de toute autre cause que de l'accumulation du limon des fleuves au fond de la mer. Cette accumulation n'a lieu qu'à l'embouchure même des fleuves (περὶ αὐτὰ τὰ στόματα τῶν ποταμῶν); témoin ce qu'on appelle les *stèthes*, aux bouches de l'Ister (περὶ τὰ τοῦ Ἴστρου), et le désert des Scythes, et (la côte de) Salmydesse, où divers torrens contribuent à cet effet; témoin cette côte molle, sablonneuse et fort basse de la Colchide, aux bouches du Phase (περὶ τὰ τοῦ Φάσιδος); témoin toute cette partie de la Thémiscyre qui longe le Thermodon (περὶ τὸν Θερμώδοντα) et l'Iris; Thémiscyre, qu'on appelle *la plaine des Amazones.* »

Au lieu de, *témoin toute cette partie de la Thémiscyre qui longe le Thermodon, et qu'on appelle le champ des Amazones,* le traducteur français de Strabon écrit, *le rivage entier de la Thémiscyre, qu'on appelle* le champ des Amazones. Mais il est plus naturel, ce semble, 1.° de donner, avec Strabon, un rivage au fleuve Thermodon, qu'à la plaine de Thémiscyre; 2.° d'appeler

les champs de Thémiscyre, champ des Amazones, que de donner ce nom au prétendu rivage de la Thémiscyre. Le traducteur devoit être averti par sa propre note, où il dit qu'au livre 2, pag. 126, le champ des Amazones est la Thémiscyre. Ma version, *qui longe le Thermodon* (περὶ τὸν Θ.), me paroît appuyée par les trois exemples de περὶ qui précèdent, et est préférable à la traduction, *vers le Thermodon.*

Liv. XI, p. 769, A, B; trad. franç. tom. IV, p. 228. « On ASSURE (φασὶ) (1) que les Amazones habitèrent jadis les montagnes QUI DOMINENT l'Albanie (ἐν τοῖς ὑπὲρ τῆς Ἀλβανίας ὄρεσι). Théophane, cet écrivain qui accompagna Pompée dans ses marches, et qui se trouva avec lui chez les ALBANI (γεν. ἐν τοῖς Ἀλβ.), AFFIRME qu'entre les Amazones et les ALBANI, habitent des Gètes et des Léges, peuples scythes; et que, dans cette contrée, coule le fleuve Mermédalis, qui sépare (2) les peuples qu'on vient de nommer du pays des Amazones. Mais, suivant d'autres écrivains, comme Métrodore de Scepsis et Hypsicrate, qui ne connoissoient pas moins bien l'état des lieux, les Amazones, limitrophes des GARGARENSES, habitent sur le revers septentrional (ἐν ταῖς ὑπωρείαις, AU BAS DE, inexact) ces montagnes caucasiennes que l'on appelle monts Cérauniens. »

---

(1) Voyez *infrà*, pag. 235. Strab. 13, pag. 828, où le traducteur de Strabon rend mieux φησίν.

(2) Ou peut-être, *qui traverse les peuples nommés, et le pays des Amazones.*

Là, durant dix mois de l'année (τὸν μὲν ἄλλον χρόνον, liv. 11, pag. 769, B, *sq*). Ici Strabon décrit les mœurs, les usages, l'armure des Amazones; déclare ensuite leur existence problématique, et se croit par conséquent fondé à nier les conquêtes qu'elles firent, soit dans ce qu'il appelle l'*Ionie,* soit dans leur expédition au-delà des mers, jusque dans l'Attique.

« On remarquera, dit Strabon, quelque chose de » singulier dans la tradition qui concerne les Ama- » zones (τῷ λόγῳ περὶ τῶν Ἀμ.) : chez différentes nations » (ἄλλοι), l'historique et ce qui ressemble au mythe » (τὸ μυθῶδες) sont absolument distincts. On donne » le nom de mythe à ce qui est ancien, mensonger » et qui tient du prodige (τερατώδη); tandis que l'his- » toire veut le vrai, soit ancien, soit moderne : jamais, » ou rarement, elle n'admet ce qui ressemble au pro- » dige (τὸ τερατῶδες) : mais à l'égard des Amazones, » soit à présent, soit dans les temps anciens, on nous » dit les mêmes choses, toutes tenant du prodige » (τερατώδη), toutes incroyables, &c. »

Dans ce morceau, notons, 1.° τὸν μὲν ἄλλον χρόνον (pag. 769, B), traduit par, *dix mois de l'année,* version que justifie δύο δὲ μῆνας, pag. 770, A, 1.re ligne; et l'*hystéroprôton*, figure qui consiste à mettre en premier ce qui, dans l'ordre naturel, doit venir en dernier; 2.° λόγος, qui signifie, je crois, *tradition,* et non pas *mémoires,* comme le veut M. du Theil; 3.° ἄλλοι, que M. X. et M. du Theil font dépendre de λόγοι, sous-entendu, selon eux, mais que je crois signifier ici,

divers historiens, diverses nations; 4.° τὸ μυθῶδες, ce qui ressemble au mythe, mot non synonyme peut-être de τὸ μυθικὸν, temoin le τὸ τῆς ἀληθείας τὸ μυθῶδες (Plut. *de Deo sacr.*), cité par H. Est. que cette union de μυθῶδες et ἀληθεία auroit dû détourner de la version *narratio fabulosa.*

« Ce qui ajoute à la singularité du fait, c'est que » les anciennes traditions sont plus croyables que les » modernes (ἐπιτείνει τὴν ἰδιότητα, καὶ τὸ πιστεύεσθαι τὰ παλαιὰ » μᾶλλον, ἢ τὰ νῦν), du moins (γοῦν) est-il constant que » l'on cite, en outre de divers monumens, plusieurs » villes, telles qu'Éphèse, Smyrne, Cymé, Myrina et » Paphos, comme devant aux Amazones leur fonda- » tion et leur nom : tout le monde (ἅπαντες) leur » attribue la Thémiscyre et les plaines arrosées par le » Thermodon (τὰ περὶ τὸν Θερμ. πεδία), et les mon- » tagnes qui les dominent (τὰ ὑπερκείμενα ὄρη, mots » omis); tous lieux d'où l'on affirme qu'elles ont été » chassées. Quant au pays qu'elles habitent mainte- » nant, nous ne trouvons qu'un petit nombre d'auteurs » qui le marquent; et cela encore sans preuves, sans » probabilité. »

Ici remarquons, 1.° καὶ, *nimirum;* 2.° τὰ περὶ τὸν Θερμ. πεδία. M. du Theil traduit, *la Thémiscyre et les plaines où coule le Thermodon :* mais, en songeant à ce passage de Strabon (I, pag. 91, A, *suprà,* pag. 231), « toute » cette partie de la Thémiscyre qui longe le Thermo- » don, et qu'on appelle le champ des Amazones, » je me croirois autorisé à dire du Thermodon qu'*il longe*

la Thémiscyre, qu'on appelle les champs des Amazones; et non pas que *le Thermodon coule dans ces plaines.*

Liv. 12, pag. 823, B, C; trad. franç. tom. IV, II.e part. pag. 37. « La Thémiscyre, habitée par les Amazones (τὴν Θεμ.—πεδίον—τὸ τῶν Ἀμ. οἰκητήριον), est une plaine baignée, d'un côté, par la mer, de l'autre, dominée par un territoire montueux, couvert d'arbres, et traversé par des fleuves qui y prennent leur source, et dont la réunion forme un seul fleuve, le Thermodon, qui traverse la plaine (διέξεισι τὸ πεδίον). »

Ib. 12, pag. 828, B. « Palæphate prétend (φησὶν) qu'Odius et Epistrophus amenèrent leurs troupes du pays des Amazones, qui alors habitoient ALOPÉ, mais qui sont à présent à Zéléia (maintenant BIGA). »

Au lieu d'*Amazones*, M. Coray et Paulmier de Grentesmenil veulent *Alazones :* mais un passage de Strabon, ci-après, ne défendroit-il pas la leçon *Amazones !*

Ib. 12, pag. 828, C; trad. franç. tom. IV, pag. 49. « Démétrius traite de futiles (φλυαρεῖν) ceux qui placent les Amazones à Pygèles (περὶ Πύγελλα), entre Éphore, Magnésie et Priène. »

Ib. 12, pag. 829, B, trad. franç. tom. IV, pag. 52. « Palæphate, disant que les AMAZONES, qui habitoient jadis Alopé, occupent actuellement Zéléia, avance une chose qui n'a rien de commun avec ce qui vient d'être dit. Si Démétrius s'accorde avec quelqu'un, ce sera peut-être avec Ménécrate : mais ni celui-ci, ni Démétrius, ne disent quelle est [et où est placée]

cette ALLOPÉ, ou ALLOBÉ, de quelque façon qu'ils veuillent l'appeler. »

Ib. 12, pag. 829, A, et 830, A; trad. franç. tom. IV, pag. 53. « Si les Amazones ne passèrent pas (l'Halys) pour venir, comme les Alyzones, au secours de Priam, la raison en est que ce prince, en sa qualité d'allié des Ioniens, avoit fait la guerre à ces femmes, ainsi que nous l'apprend Homère, qui fait dire à Priam (*Il.* 3, 188, 189) : Et moi aussi, je joignis mes troupes aux leurs, en qualité d'auxiliaire, le jour où ils (les Ioniens) furent assaillis par les Amazones, ces femmes, hommes en valeur, ἀντιάνειραι. Mais ni les peuples limitrophes des Amazones, &c. » Ici le texte est altéré, dit-on.

Ib. 12, pag. 859, B; trad. franç. pag. 111. « Myrina tire son nom d'une des Amazones (nommée par Hom. *Il.* 2, 814). » Le même Strabon (13, pag. 924, C; trad. franç. tom. IV, pag. 238), après avoir nommé Cymé, qui, dit-il, tiroit son nom d'une Amazone, ajoute que Myrina tiroit le sien d'une Amazone inhumée (κειμένης) dans la plaine de Troie sous Batiéia.

Taduction, avec notes, de divers Textes de Strabon relatifs aux Sauromates.

I. Strabon (2, pag. 114, éd. de 1620; pag. 175, A, édit. d'Amsterd.) nomme les Sauromates d'abord dans ce passage : AU-DELÀ DU BORYSTHÈNE (ὑπὲρ τοῦ Βορυσθένους) habitent les Rhoxolans. De tous les peuples que nous connoissons, ce sont les plus reculés vers

le nord; et toutefois sont-ils encore plus méridionaux que les derniers peuples connus au-delà de la Bretagne (ὑπὲρ τῆς Βρεταννικῆς). Dès les frontières des Rhoxolans, le climat commence à être inhabitable à cause du froid. Les Sauromates, placés AU-DESSUS DU PALUS-MÉOTIS (ὑπὲρ τῆς Μαιώτιδος), et les autres Scythes (Σαυρομάται καὶ Σκύθαι), jusqu'aux Scythes orientaux, sont plus méridionaux que les Rhoxolans. » Ainsi traduit l'interprète du second livre de Strabon.

Après avoir rappelé, avec M. Gossellin, que les Rhoxolans, terme d'où vient le nom de *Russe,* habitoient l'Ukraine de nos jours, arrêtons-nous sur ὑπὲρ τοῦ Βορυσθένους qui précède, et que M. Coray rend par *au-delà du Borysthène,* conformément à la version latine, *ultrà Borysthenem;* et particulièrement sur ὑπὲρ τῆς Βρεταννικῆς.

Considérons ce dernier exemple, 1.° grammaticalement; 2 ° géographiquement.

1.° *Grammaticalement.* D'après de nombreux exemples, il paroîtroit que ὑπὲρ, avec le génitif, exprime, considéré géographiquement, *domination physique d'un lieu sur un autre lieu voisin.* Cette notion me paroît, en partie, appuyée par le ὑπὲρ τῆς Βρεταννικῆς de Strabon.

2.° *Géographiquement.* M. Coray rend ὑπὲρ τῆς Βρεταννικῆς par *au-delà de la Bretagne;* ce qui le conduit à ce sens, que *les Rhoxolans (ou Russes), peuples les plus reculés vers le nord, sont toutefois plus méridionaux que les derniers peuples connus au-delà de la Bretagne :* νοτιώτεροι ὄντες τῶν ὑπὲρ τῆς Βρεταννικῆς ἐσχάτων γνωριζομένων.

Après avoir lu cette version, je l'ai rapprochée des cartes, et j'ai vu ce que je savois auparavant, que la Bretagne, maintenant l'Angleterre, n'avoit que la mer au nord et des autres côtés; et alors je me suis demandé comment Strabon auroit parlé de peuples placés au-delà de la Bretagne.

Le traducteur français, pour ajouter une sorte d'éclaircissement à sa version PEUPLES *situés* AU-DELÀ *de la Bretagne,* a mis en marge, *au nord.* Mais la version littérale et géographique mise en marge, étoit celle qu'il falloit mettre dans la version : en effet, en ajoutant *au nord,* l'interprète français de Strabon veut dire seulement que les pays dont il parle sont au-dessus de la Bretagne, du côté du nord, tandis qu'il faut entendre par ὑπὲρ le pays situé au nord de la Bretagne, dans la Bretagne même. Cette glose paroîtra probable à quiconque réfléchira qu'il seroit bizarre de placer un pays quelconque au nord de l'Angleterre, qui se trouve environnée de la mer du côté du nord et des autres côtés.

En parlant d'un pays qui, bien que sur le continent, seroit sur une latitude plus septentrionale que l'Angleterre, on emploieroit peut-être ὑπὲρ avec le génitif : mais cela me semble inadmissible dans la phrase de Strabon, où il s'agit de Rhoxolans, qu'on dit être plus septentrionaux qu'un autre pays : quel sera ce pays! est-ce celui qu'on ne nomme pas, et qui ne peut même exister au nord de la Bretagne! n'est-ce pas évidemment cette Bretagne elle-même, qu'on n'a pas

voulu voir désignée dans cette phrase, parce qu'on ne la comprenoit pas?

M. Gossellin, étonné de cette interprétation, a supposé, dans une note, qu'il s'agissoit de l'Irlande, île située à l'occident de la Bretagne. Cette île s'élève moins au nord que l'Angleterre. Comment donc Strabon auroit-il pris l'Irlande pour terme de comparaison avec les Rhoxolans? L'Angleterre ne s'offroit-elle pas la première, et plus naturellement? En outre de cette considération géographique, qui jamais prouvera que ὑπὲρ, avec le génitif, puisse désigner une île à l'occident d'une autre?

Je viens de dire que la version *au nord*, mise en marge, étoit celle qu'il falloit mettre dans la version. Pourquoi ne l'y a-t-on pas insérée? c'est qu'on a cru que ὑπὲρ avec le génitif n'avoit pas le sens littéral de *au nord*, et plus littéral encore *au-dessus de*. Au reste, M. Coray, qui a manqué ὑπὲρ τῆς Βρ., a mieux rendu ensuite ὑπὲρ τῆς Μ.

II. Strabon (2, p. 190, ligne dernière, et p. 191, lig. 1.re) montre les Sauromates allant jusqu'au Tanaïs et au Palus-Méotis, et M. Gossellin ajoute en note: « Les Sarmates ou Sauromates s'étendoient des » deux côtés du Tanaïs et du Don, et aux environs » de la mer d'Azof, l'ancien Palus-Méotis. »

III. 2, 191, C. Ἔπειτα τὰ ἐκτὸς Ταύρου τὰ ὑπὲρ τῆς Ὑρκανίας, &c. M. * traduit : « Viennent ensuite ces pays situés pareillement en deçà du Taurus, mais AU-DESSUS de la mer Caspienne (ὑπὲρ τῆς Ὑρκανίας), qui

s'étendent jusqu'à LA MER ORIENTALE, dont les Indiens, ainsi que les Scythes, les plus voisins du mont Imaüs, occupent les bords. Des contrées comprises dans toute cette étendue, les unes sont habitées tant par les Mæotes, peuple Sauromate, que par ces divers peuples, Sauromates, Scythes (Σαυρομάται καὶ Σκύθαι), Achéens, qui sont répandus entre le Pont-Euxin et la mer Caspienne, &c. » Dans cette version, trop peu littérale peut-être, notons, 1.° ὑπὲρ τῆς Ὑρκ., dont le ὑπὲρ avec le génitif est bien rendu; 2.° *mer orientale*, dénomination que ne donne pas le texte; 3.° Σαυρομάται καὶ Σκύθαι. Ici le καὶ paroît difficilement se prêter à l'acception proposée ci-dessus à καὶ, par forme de conjecture.

IV. Strab. 7, p. 452, A; trad. franç. tom. III, p. 20. « Nous ne connoissons ni les Bastarnes, ni les Sauromates, en un mot aucun des peuples situés AU-DESSUS DU PONT-EUXIN (ὑπὲρ τοῦ Πόντου). » Et en note (G.) : « On appeloit *Sauromates* ou *Sarmates*, les peuples situés à l'orient des *Palus-Mœotides*, et le long du Tanaïs. » Dans l'article n.° 11, M. G. est plus exact dans son orthographe de *Palus-Méotis* : *Mœotide* feroit croire que δης est la désinence du nominatif; ce qui n'est pas. Sur l'emplacement à donner aux Sauromates, voyez nos conjectures, *suprà*, pag. 176 *sq.*, à l'article *Position des Budins.*

V. Strab. 7, p. 463, trad. franç. tom. III, p. 43 : « Ἔφορος δ' ἐν τῇ τ. . . Éphore, dans le 4.e livre de son Histoire, intitulé *de l'Europe*, après avoir décrit cette

partie du monde jusqu'au pays des Scythes, finit par dire que les mœurs de ces peuples, ainsi que celles des Sauromates (τῶν τε ἄλλων Σκυθῶν καὶ τῶν Σαυροματῶν), ne sont pas par-tout uniformes. »

VI. 7, pag. 467, B (trad. franç. tom. III, pag. 48): « Ῥεῖ δὲ δι' αὐτῶν Μάρισος ποταμὸς, &c. Le pays des Gètes est traversé par le fleuve Marisus (le Maros), qui se décharge dans le Danube. C'est sur ce dernier fleuve que les Romains transportent leurs provisions de guerre; car ils donnent le nom de *Danubius* à la partie supérieure de ce fleuve, comprise entre sa source et les cataractes, et QUI COULE SUR-TOUT AU TRAVERS DU PAYS DES DACES, (ἃ μάλιστα διὰ τῶν Δάκων φέρεται); et ils nomment *Ister* la partie inférieure qui traverse celui des Gètes jusqu'au Pont-Euxin (μέχρι τοῦ Πόντου τὰ περὶ τοὺς Γέτας).

» Les Daces parlent la même langue que les Gètes: ces derniers sont plus connus chez les Grecs que les autres, à cause de leurs FRÉQUENTES migrations (διὰ τὸ συνεχεῖς τὰς μεταναστάσεις) sur les deux rives de l'Ister, et de leur mélange avec les Thraces et les Mysi (Μυσοῖς).

» Il en est de même des TRIBALLI, autre peuple de Thrace: ils ont été plus d'une fois forcés de changer de lieu, par les incursions successives de peuples plus forts chez des peuples plus foibles. Ce sont ou des peuples de l'autre rive de l'Ister, que les Scythes, les Bastarnes, et les Sauromates attaquent souvent et POURSUIVENT À TRAVERS LE FLEUVE, au point que

quelques-uns des agresseurs s'établissent dans les îles ou en Thrace; ou des peuples en deçà du fleuve, qui, chassés de leur pays par les Illyriens [obligent à leur tour leurs voisins à abandonner leurs demeures], *ὥστε καὶ ἐπιδιαβαίνειν τοῖς ἐξελαθεῖσι.* »

Dans ce passage, où les difficultés sont nombreuses, et où il est bien pardonnable d'errer parfois, remarquons, 1.° *συνεχεῖς*, qui, littéralement, indique des migrations qui se succèdent presque sans intervalle; 2.° *ἐπιδιαβαίνειν*, que l'on a rendu par *poursuivre à travers le fleuve*, locution impropre; 3.° *ἃ μάλιστα διὰ τῶν Δάκων φέρεται*, *fleuve qui traverse entièrement le pays des Daces;* notion géographique que ne représente point du tout la version, *coule sur-tout au travers du pays des Daces;* 4.° *τὰ περὶ τοὺς Γέτας*, que X. traduit mal par *partes quibus Getæ sunt vicini*, et que la version française rend fidèlement ici et n.° 7.

VII. 12, pag. 831, A, lig. 2 (trad. franç. tom. IV, pag. 55). « *Ἀγνοεῖν γὰρ αὐτὸν*, &c., Homère (poursuit Apollodore) ignoroit bien des choses notables RELATIVEMENT AU PONT-EUXIN (*πολλὰ τῶν ἐνδόξων περὶ τὸν Πόντον*), telles que l'existence de plusieurs peuples et de plusieurs fleuves; autrement il les auroit nommés. On pourroit accorder cela à Apollodore, pour ce qui regarde les choses très-remarquables, comme la désignation des Scythes, du Palus-Méotis, de l'Ister (dont on ne trouve pas les noms dans Homère); mais ce poëte, après avoir si bien désigné les Nomades par les épithètes de GALACTOPHAGI, d'ABII, d'hommes très-

justes, et même de vénérables hippémolgi, n'auroit pas négligé de les nommer (d'un seul mot) Scythes, Sauromates ou Sarmates, si ces noms eussent été à cette époque en usage chez les Grecs. Il en est de même des Thraces et des Mysi (Μυσῶν), qu'il nomme sans faire mention de l'Ister, le plus grand des fleuves de ce pays, et dont ils étoient voisins, lui qui est d'ailleurs si porté à donner aux pays des fleuves pour limites (πρὸς τὸ τοῖς ποταμοῖς ἀφορίζεσθαι τοὺς τόπους). Il nomme également les Cimmériens, sans nommer ni le Bosphore, ni le Palus-Méotis. Οὐδὲ ἂν Κιμμερίους λέγων παρῆκε τὸν Βόσπορον ἢ τὴν Μαιῶτιν. »

Notons, 1.° Πολλὰ τῶν περὶ τὸν Πόντον. X., qui, au n.° 6, traduit τὰ περὶ τοὺς Γέτας, *partes quibus Getæ sunt vicini*, rend ici, τῶν περὶ τὸν Πόντον, par *quæ sunt circa Pontum.* Or, περὶ, si mal traduit par *circa*, indique, non le voisinage de ces lieux, mais ces lieux eux-mêmes. X. est évidemment convaincu de faux sens par sa première version *vicini;* il l'est également, par celle de *circa.* L'exact M. Gardin, qui, sans être philologue, dans le sens qu'on donne à ce mot, a le mérite remarquable de traduire en français des prépositions équivoques en latin, observe que *circa* signifie mieux *aux environs*, et *circum*, *auprès*, *autour.* La version française de Strabon ne commet pas la même faute.

HÉRODOTE. Texte et Traduction du Texte, avec Notes.

Hérodote nomme les Amazones et les Sauromates, 4, 21 (1), 57, 102, 110, 111, 112, 113, 114, 115, 116, 117; et 9, 27, 4.

Donnons d'abord les textes d'Hérodote que nous venons d'annoncer.

Chap. 21. Τάναϊν δὲ ποταμὸν διαβάντι, οὐκέτι Σκυθικὴ, ἀλλ' ἡ μὲν πρώτη τῶν λαξίων, Σαυροματέων ἐστὶ, οἳ ἐκ τοῦ μυχοῦ ἀρξάμενοι τῆς Μαιήτιδος λίμνης, νέμονται τὸ πρὸς βορέην ἄνεμον, ἡμερέων πεντεκαίδεκα ὁδὸν, πᾶσαν ἐοῦσαν ψιλὴν καὶ ἀγρίων καὶ ἡμέρων δενδρέων, ὑπεροικέουσι δὲ τουτέων δευτέρην λάξιν ἔχοντες Βουδῖνοι, γῆν νεμόμενοι πᾶσαν δασέην ὕλῃ παντοίῃ.

Chap. 57. Ὄγδοος δὲ δὴ ΤΑΝΑΙΣ ποταμὸς, ὃς ῥέει τὰ ἀνέκαθεν ἐκ λίμνης μεγάλης ὁρμεώμενος, ἐκδιδοῖ δὲ ἐς μέζω ἔτι λίμνην καλεομένην Μαιῆτιν, ἣ οὐρίζει Σκύθας τε τοὺς Βασιληΐους καὶ Σαυρομάτας. Ἐς δὲ Τάναϊν τοῦτον ἄλλος ποταμὸς ἐσβάλλει, τῷ οὔνομά ἐστι ὝΡΓΙΣ.

Chap. 102. Οἱ δὲ Σκύθαι δόντες σφίσι λόγον, ὡς ἐκ οἷοί τέ εἰσι τὸν Δαρείου στρατὸν ἰθυμαχίῃ διώσασθαι μοῦνοι, ἔπεμπον ἐς τοὺς πλησιοχώρους ἀγγέλους· τῶνδε καὶ δὴ οἱ βασιλῆες συνελθόντες ἐβουλεύοντο, ὡς στρατοῦ ἐπελαύνοντος μεγάλου. Ἦσαν δὲ οἱ συνελθόντες βασιλῆες, Ταύρων, καὶ Ἀγαθύρσων, καὶ Νευρῶν, καὶ

(1) Conformément à l'*Index* de M. Schweighæuser, j'annonce, 4, 43, comme faisant mention des Sauromates : erreur ! écrivons 4, 57; et, de plus, écrivez, 4, 102, premier passage où sont nommés les Sauromates, et qui se trouve omis dans tous les *Index* d'Hérodote.

Ἀνδροφάγων, καὶ Μελαγχλαίνων, καὶ Γελωνῶν, καὶ Βουδίνων, καὶ Σαυρομάτέων.

Chap. 110. Σαυρομάτέων δὲ πέρι ὧδε λέγεται· ὅτε Ἕλληνες Ἀμαζόσι ἐμαχέσαντο (τὰς δὲ Ἀμαζόνας καλέουσι Σκύθαι Οἰόρπατα· δύναται δὲ τὸ οὔνομα τοῦτο κατ' Ἑλλάδα γλῶσσαν ἀνδροκτόνοι· Οἰὸρ γὰρ καλέουσι τὸν ἄνδρα, τὸ δὲ Πατὰ, κτείνειν)· τότε τοὺς Ἕλληνας νικήσαντας τῇ ἐπὶ Θερμώδοντι μάχῃ ἀποπλέειν ἄγοντας τρισὶ πλοίοισι τῶν Ἀμαζόνων ὅσας ἠδυνέατο ζωγρῆσαι· τὰς δὲ ἐν τῷ πελάγεϊ ἐπιθεμένας ἐκκόψαι τοὺς ἄνδρας· πλοῖα δὲ οὐ γινώσκειν αὐτὰς, οὐδὲ πηδαλίοισι χρῆσθαι, οὐδὲ ἱστίοισι, οὐδὲ εἰρεσίῃ· ἀλλ' ἐπεὶ ἐξέκοψαν τοὺς ἄνδρας, ἐφέροντο κατὰ κῦμα καὶ ἄνεμον· καὶ ἀπικνέονται τῆς λίμνης τῆς Μαιήτιδος ἐπὶ Κρημνούς· οἱ δὲ Κρημνοὶ, εἰσὶ γῆς τῆς τῶν Σκυθέων τῶν ἐλευθέρων· ἐνθαῦτα ἀποβᾶσαι ἀπὸ τῶν πλοίων αἱ Ἀμαζόνες, ὁδοιπόρεον ἐς τὴν οἰκεομένην. Ἐντυχοῦσαι δὲ πρώτῳ ἱπποφορβίῳ, τοῦτο διήρπασαν· καὶ ἐπὶ τούτων ἱππαζόμεναι, ἐληΐζοντο τὰ τῶν Σκυθέων.

Chap. 111. Οἱ δὲ Σκύθαι οὐκ εἶχον συμβαλέσθαι τὸ πρῆγμα· οὔτε γὰρ φώνην, οὔτε ἐσθῆτα, οὔτε ἔθνος ἐγίνωσκον, ἀλλ' ἐν θωύματι ἔσαν ὁκόθεν ἔλθοιεν. Ἐδόκεον δή' αὐτὰς εἶναι ἄνδρας τὴν αὐτὴν ἡλικίην ἔχοντας, μάχην τε δὴ πρὸς αὐτὰς ἐποιεῦντο. ἐκ δὲ τῆς μάχης τῶν νεκρῶν ἐκράτησαν οἱ Σκύθαι· καὶ οὕτω ἔγνωσαν ἐούσας γυναῖκας. Βουλευομένοισι ὦν αὐτοῖσι ἔδοξε κτείνειν μὲν οὐδενὶ τρόπῳ ἔτι αὐτὰς, ἑωϋτῶν δὲ τοὺς νεωτάτους ἀποπέμψαι ἐς αὐτὰς, πλῆθος εἰκάσαντας ὅσαιπερ ἐκεῖναι ἔσαν· τούτους δὲ στρατοπεδεύεσθαι πλησίον ἐκεινέων, καὶ ποιέειν τάπερ ἂν καὶ ἐκεῖναι ποιέωσι. ἢν δὲ αὐτοὺς διώκωσι, μάχεσθαι μὲν μὴ, ὑποφεύγειν δέ· ἐπεὰν δὲ παύσωνται, ἐλθόντας αὐτοὺς πλησίον, στρατοπεδεύεσθαι· ταῦτα ἐβουλεύσαντο οἱ Σκύθαι, βουλόμενοι ἐξ αὐτέων παῖδας ἐκγενήσεσθαι.

Chap. 112. Ἀποπεμφθέντες δὲ οἱ νεηνίσκοι ἐποίευν τὰ ἐντεταλμένα· ἐπεὶ δὲ ἔμαθον αὐτοὺς αἱ Ἀμαζόνες ἐπ' οὐδεμιῇ δηλήσει ἀπιγμένους, ἔων χαίρειν· προσεχώρεον δὲ πλησιαιτέρω τὸ στρατόπεδον τῷ στρατοπέδῳ ἐπ' ἡμέρῃ ἑκάστῃ. Εἶχον δὲ οὐδὲν οὐδ' οἱ νεηνίσκοι, ὥσπερ οὐδὲ αἱ Ἀμαζόνες, εἰ μὴ τὰ ὅπλα, καὶ τοὺς ἵππους· ἀλλὰ ζόην ἔζωον τὴν αὐτὴν ἐκείνῃσι, θηρεύοντές τε καὶ ληϊζόμενοι.

Chap. 113. Ἐποίευν δὲ αἱ Ἀμαζόνες ἐς τὴν μεσαμβρίην τοιόνδε· ἐγίνοντο σποράδες κατὰ μίην τε καὶ δύο, πρόσω δὴ ἀπ' ἀλληλέων ἐς εὐμαρείην ἀποσκιδνάμεναι. Μαθόντες δὲ καὶ οἱ Σκύθαι, ἐποίευν τὠυτὸ τοῦτο· καί τις μουνωθεισέων τινὶ αὐτέων ἐνεχρίμπτετο, καὶ ἡ Ἀμαζὼν οὐκ ἀπωθέετο, ἀλλὰ περιεῖδε χρήσασθαι. Καὶ φωνῆσαι μὲν οὐκ εἶχε, οὐ γὰρ συνίεσαν ἀλλήλων, τῇ δὲ χειρὶ ἔφραζε ἐς τὴν ὑστεραίην ἐλθεῖν ἐς τὠυτὸ χωρίον, καὶ ἕτερον ἄγειν· σημαίνουσα δύο γενέσθαι, καὶ αὐτὴ ἑτέρην ἄξειν. Ὁ δὲ νεηνίσκος ἐπεὶ ἀπῆλθε, ἔλεξε ταῦτα πρὸς τοὺς λοιπούς· τῇ δὲ δευτεραίῃ ἦλθε ἐς τὸ χωρίον αὐτός τε οὗτος, καὶ ἕτερον ἦγε, καὶ τὴν Ἀμαζόνα εὗρε δευτέρην αὐτὴν ὑπομένουσαν· οἱ δὲ λοιποὶ νεηνίσκοι ὡς ἐπύθοντο ταῦτα, καὶ αὐτοὶ ἐκτιλώσαντο τὰς λοιπὰς τῶν Ἀμαζόνων.

Chap. 114. Μετὰ δὲ, συμμίξαντες τὰ στρατόπεδα, οἴκεον ὁμοῦ, γυναῖκα ἔχων ἕκαστος ταύτην τῇ τοπρῶτον συνεμίχθη. Τὴν δὲ φωνὴν τὴν μὲν τῶν γυναικῶν, οἱ ἄνδρες οὐκ ἐδυνέατο μαθεῖν, τὴν δὲ τῶν ἀνδρῶν αἱ γυναῖκες συνέλαβον. Ἐπεὶ δὲ συνῆκαν ἀλλήλων, ἔλεξαν πρὸς τὰς Ἀμαζόνας τάδε οἱ ἄνδρες, « Ἡμῖν » εἰσὶ μὲν τοκέες, εἰσὶ δὲ κτήσεις. Νῦν ὦν μηκέτι πλεῦνα » χρόνον ζόην τοιήνδε ἔχωμεν· ἀλλ' ἀπελθόντες ἐς τὸ πλῆθος, » διαιτώμεθα. Γυναῖκας δὲ ἕξομεν ὑμέας, καὶ οὐδαμέας ἄλλας. » Αἱ δὲ πρὸς ταῦτα ἔλεξαν τάδε, « Ἡμεῖς οὐκ ἂν δυναίμεθα

» οἰκέειν μετὰ τῶν ὑμετέρων γυναικῶν· οὐ γὰρ τὰ αὐτὰ νόμαια
» ἡμῖν τε καὶ κείνῃσί ἐστι· ἡμεῖς μὲν τοξεύομέν τε καὶ ἀκοντί-
» ζομεν, καὶ ἱππαζόμεθα, ἔργα δὲ γυναικήϊα οὐκ ἐμάθομεν· αἱ
» δὲ ὑμέτεραι γυναῖκες, τούτων μὲν οὐδὲν τῶν ἡμεῖς κατελέξα-
» μεν ποιεῦσι, ἔργα δὲ γυναικήϊα ἐργάζονται, μένουσαι ἐν τῇσι
» ἁμάξῃσι, οὔτ' ἐπὶ θήρην ἰοῦσαι, οὔτε ἄλλῃ οὐδαμῇ. Οὐκ ἂν
» ὦν δυναίμεθα ἐκείνῃσι συμφέρεσθαι. Ἀλλ' εἰ βούλεσθε γυναῖκας
» ἔχειν ἡμέας, καὶ δοκέειν εἶναι δικαιότατοι, ἐλθόντες παρὰ
» τοὺς τοκέας, ἀπολάχετε τῶν κτημάτων τὸ μέρος· καὶ ἔπειτα
» ἐλθόντες, οἰκέωμεν ἐπ' ἡμέων αὐτέων. »

Chap. 115. Ἐπείθοντο καὶ ἐποίησαν ταῦτα οἱ νεηνίσκοι. Ἐπεί τε δὲ ἀπολαχόντες τῶν κτημάτων τὸ ἐπιβάλλον, ἦλθον ὀπίσω παρὰ τὰς Ἀμαζόνας, ἔλεξαν αἱ γυναῖκες πρὸς αὐτοὺς τάδε· « Ἡμέας ἔχει φόβος τε καὶ δέος, ὅκως χρὴ οἰκέειν ἐν
» τῷδε τῷ χώρῳ· τοῦτο μὲν, ὑμέας ἀποστερησάσας πατέρων,
» τοῦτο δὲ, τὴν γῆν τὴν ὑμετέρην δηλησαμένας πολλά. Ἀλλ'
» ἐπεί τε ἀξιοῦτε ἡμέας γυναῖκας ἔχειν, τάδε ποιέετε ἅμα
» ἡμῖν· φέρετε, ἐξαναστέωμεν ἐκ τῆς γῆς τῆσδε, καὶ, περή-
» σαντες Τάναϊν ποταμὸν οἰκέωμεν. »

Chap. 116. Ἐπείθοντο καὶ ταῦτα οἱ νεηνίσκοι. Διαβάντες δὲ τὸν Τάναϊν, ὡδοιπόρεον πρὸς ἥλιον ἀνίσχοντα, τριῶν μὲν ἡμερέων ἀπὸ τοῦ Τανάϊδος ὁδὸν, τριῶν δὲ ἀπὸ τῆς λίμνης τῆς Μαιήτιδος, πρὸς βορῆν ἄνεμον. ἀπικόμενοι δὲ ἐς τοῦτον τὸν χῶρον ἐν τῷ νῦν κατοίκηνται, οἴκησαν τοῦτον. Καὶ διαίτῃ ἀπὸ τούτου χρέωνται τῇ παλαιῇ τῶν Σαυροματέων αἱ γυναῖκες, καὶ ἐπὶ θήρην ἐπὶ ἵππων ἐκφοιτῶσαι ἅμα τοῖσι ἀνδράσι, καὶ χωρὶς τῶν ἀνδρῶν, καὶ ἐς πόλεμον φοιτῶσαι, καὶ στολὴν τὴν αὐτὴν τοῖσι ἀνδράσι φορέουσαι.

Chap. 117. Φωνῇ δὲ οἱ Σαυρομάται νομίζουσι Σκυθικῇ,

σολοικίζοντες αὐτῇ ἀπὸ τοῦ ἀρχαίου, ἐπεὶ οὐ χρηστῶς ἐξέμαθον αὐτὴν αἱ Ἀμαζόνες. τὰ περὶ γάμων δὲ ὧδέ σφι διακέεται· οὐ γαμέεται παρθένος οὐδεμίη, πρὶν ἂν τῶν πολεμίων ἄνδρα ἀποκτείνῃ. Αἱ δέ τινες αὐτέων καὶ τελευτῶσι γηραιαὶ πρὶν γήμασθαι, οὐ δυνάμεναι τὸν νόμον ἐκπλῆσαι.

Liv. IX, 27, 4. Ἔστι δὲ ἡμῖν ἔργον εὖ ἔχον καὶ ἐς Ἀμαζονίδας, τὰς ἀπὸ Θερμώδοντος ποταμοῦ ἐσβαλούσας κοτὲ ἐς γῆν τὴν Ἀττικήν. Καὶ ἐν τοῖσι Τρωϊκοῖσι πόνοισι οὐδαμῶν ἐλειπόμεθα. Ἀλλ' οὐ γάρ τι προέχει τουτέων ἐπιμεμνῆσθαι· καὶ γὰρ ἂν χρηστοὶ τότε ἐόντες, ὡυτοὶ νῦν ἂν εἶεν φλαυρότεροι· καὶ τότε ἐόντες φλαῦροι, νῦν ἂν εἶεν ἀμείνονες.

Traduction des Textes relatifs aux Amazones et aux Sauromates, liv. 4, chap. 21, 57, 102, 110–116, 117, et liv. 9, 27, 4.

Chap. 21. La traduction de ce chapitre se trouve *suprà*, pag. 160. Nous en offrons aujourd'hui une que nous croyons avoir rendue plus exacte, grâce à de nouveaux matériaux que nous nous sommes procurés depuis peu.

« Quand on a traversé le Tanaïs, on n'est plus en Scythie. La première portion de territoire (λαξίων) est celle des Sauromates, qui, à partir de la hauteur du fond du Palus-Méotis (ἀπὸ τοῦ μυχοῦ τῆς M. λ.), habitent vers le nord (τὸ πρὸς βορέην ἄνεμον) un espace de quinze journées absolument dénué (π. ψιλὴν) d'arbres cultivés ou sauvages (ἀγρίων καὶ ἡμέρων). La seconde portion de territoire au-dessus des Sauro-

mates, habitée par les Budins, porte toute sorte d'arbres : mais au dessus et au nord des Budins, le premier pays où l'on entre est un désert de sept journées de chemin. »

Chap. 57. « Le huitième fleuve est le Tanaïs ; il vient des contrées septentrionales (τὰ ἀνέκαθεν), sortant impétueusement d'un grand lac, d'où il se jette dans un autre encore plus grand, qu'on appelle *Mæotide*, qui sépare les Scythes royaux des Sauromates. Dans le Tanaïs (ἐς Τάναϊν) se jette un autre fleuve, dont le nom est Hyrgis. »

Chap. 102. « Les Scythes ayant réfléchi (δόντες σφίσι λόγον) que, seuls, ils étoient hors d'état de vaincre ouvertement et en bataille rangée (ἰθυμαχίῃ) l'armée de Darius, envoyèrent des ambassadeurs à leurs voisins (ἔπεμπον ἐς τοὺς πλ. ἀγ.). Les chefs (βασιλῆες) de ces peuplades s'étant aussitôt (καὶ δὴ) assemblés, délibérèrent sur ces approches d'une grande armée (ὡς στρ. ἐπλ. μ.) Les chefs qui s'assemblèrent étoient ceux des Taures, des Agathyrses, des Neures, des Androphages, des Mélanchlænes, des Gélons, des Budins et des Sauromates. »

Hérodote vient de nommer huit *peuplades*. Après qu'il a parlé de chacune d'elles dans les chap. 103–109, il arrive aux Sauromates, les derniers nommés. A l'aide de cette remarque, bien simple, ce qui concerne les Sauromates, loin de paroître un épisode déplacé, se trouve extrêmement lié avec ce qui précède; et le δὲ qui suit Σαυροματέων ne paroîtra plus,

comme à Valla et autres, un mot superflu, mais un mot auquel on fera attention, et qu'avec Larcher, et Wesseling avant lui, on rendra par *verò*. « J'ai parlé, 4, 102, de huit peuplades; quant *à la dernière*, ajoute Hérodote, 4, 110, *celle des Sauromates*, &c. »

Chap 110. « Quant aux Sauromates, voici ce qu'on en dit : Lorsque les Hellènes eurent combattu contre les Amazones, que les Scythes nomment *Oiorpata*, nom qui, dans la langue hellénique, répond à *Androctones;* car *oior*, en scythe, signifie *homme*, et *pata*, *tuer;* alors, nous disent les traditions, ces Hellènes, après avoir remporté la victoire sur les bords du Thermodon, emmenèrent avec eux, sur trois vaisseaux, tout ce qu'ils avoient pu faire d'Amazones prisonnières. Arrivées en pleine mer, elles attaquèrent et tuèrent leurs vainqueurs : mais, étrangères à l'art de la navigation, et ne sachant user ni du gouvernail, ni des voiles, ni des rames, les hommes tués, elles s'abandonnèrent au gré des flots (κατὰ κῦμα) et des vents, qui les portèrent sur Cremnes (ἐπὶ Κρημνοὺς), comptoir du Palus-Méotis (ἐμπόριον τῆς λ. τῆς Μ. 4, 20), et qui fait partie du pays des Scythes libres.

» Là, étant descendues de leurs vaisseaux, elles cheminèrent vers les parties habitées (ἐς τὴν οἰκεομένην); et s'étant emparées du premier haras qu'elles rencontrèrent, elles le pillèrent, montèrent à cheval, puis se mirent à galoper (ἱππαζόμεναι), et ravagèrent le territoire des Scythes. »

Chap. 111. « Les Scythes ne savoient que penser

de l'aventure; car ils ne connoissoient ni le langage ni le vêtement de ces ennemis, ni leur race : ils étoient dans l'étonnement. D'où venoient donc ces étrangers! S'imaginant que c'étoient des hommes de même âge, ils leur livrèrent bataille : après le combat, s'étant rendus maîtres des morts, ils reconnurent que c'étoient des femmes. Ayant donc tenu conseil, ils résolurent de n'en plus tuer, ni dans les combats, ni ailleurs (οὐδενὶ τρόπῳ), et d'envoyer vers elles (πέμψαι ἐς αὐτὰς) les plus jeunes d'entre eux, en nombre à-peu-près égal à celui qu'elles étoient; ils assiéroient leur camp près de ces héroïnes, et feroient exactement (περ) les mêmes choses qu'elles; si ensuite elles attaquoient, au lieu de combattre on exécuteroit une fuite simulée; et lorsqu'elles se tiendroient dans l'inaction, on viendroit camper près d'elles. Les Scythes prirent cette résolution, voulant avoir des enfans de cette *race* de femmes belliqueuses. »

Chap. 112. « Les jeunes gens envoyés firent ce qui leur étoit recommandé. Les Amazones, comprenant bien qu'ils ne venoient pas pour leur faire du mal, les laissèrent tranquilles; et les deux camps s'approchoient tous les jours de plus en plus. Les jeunes Scythes n'avoient, comme les Amazones, que leurs armes et leurs chevaux, et menoient la même vie qu'elles, chassant et butinant. »

Chap. 13. « Vers l'heure de midi (ἐς τὴν μ.), les Amazones étoient dans l'usage de s'éloigner seules (κατὰ μίην) ou deux à deux, pour satisfaire aux besoins

de la nature (ἐς εὐμαρείην) : les Scythes s'en étant aperçus, firent comme elles. Un d'eux s'étant approché (ἐνεχ.) d'une de ces Amazones isolées, l'Amazone ne le repoussa pas ; au contraire, elle se laissa dérober ses faveurs : elle ne pouvoit lui parler, parce qu'ils ne s'entendoient pas l'un l'autre ; mais du doigt elle l'avertit de revenir le lendemain au même endroit, et d'amener un de ses compagnons, lui faisant entendre par signes qu'elle-même ameneroit une compagne, et qu'ainsi elles viendroient deux. Le jeune Scythe, à peine de retour, raconta l'aventure aux autres, et le lendemain revint avec un autre Scythe au même lieu, où il trouva l'Amazone qui l'attendoit avec une de ses amies. »

Chap. 114. « Les autres jeunes gens, s'étant assurés de ce qui se passoit, apprivoisèrent aussi le reste des Amazones : ayant ensuite réuni les deux camps, ils demeurèrent ensemble, chacun prenant pour femme celle dont il avoit eu d'abord les faveurs. Les hommes ne pouvoient apprendre la langue de leurs femmes ; mais les femmes se montroient plus intelligentes : on finit par s'entendre. Les maris alors dirent à leurs Amazones : Nous avons les auteurs de nos jours, nous possédons des biens (εἰσὶ κτῆσις) ; ne menons pas plus long-temps une telle vie : partons, montrons-nous à nos compatriotes (ἀπ. ἐς τὸ πλῆθος), et vivons au milieu d'eux et avec eux ; vous continuerez d'être nos femmes ; nous n'en aurons pas d'autres.

» Nous ne pourrions habiter avec les femmes de votre

pays; car nos institutions ne sont pas les leurs : tirer de l'arc, lancer le javelot, galoper à cheval (ἱππάζ.), voilà notre science; mais nous ignorons les travaux des femmes : vos femmes ne font rien de ce que nous venons de dire; ne s'occupent que d'ouvrages de leur sexe, restant dans les chariots, n'allant ni à la chasse, ni nulle part ailleurs : il nous seroit donc impossible de nous accorder avec elles. Puisque vous voulez (εἰ βούλεσθε) nous avoir pour femmes, et vous montrer justes, allez trouver les auteurs de vos jours (παρὰ τοὺς τοκέας), obtenez-en la portion de biens qui vous appartient (ἀπολάχετε τῶν κτημάτων τὸ μέρος), et à votre retour vivons en notre particulier (ἐπ' ἡμέων αὐτέων). »

Chap. 115. « Elles persuadèrent leurs jeunes maris : dès qu'ils eurent recueilli la portion de patrimoine qui leur revenoit (τὸ ἐπιβάλλον), ils rejoignirent les Amazones, qui leur parlèrent ainsi : Nous ne pouvons nous dissimuler nos craintes et notre effroi. Comment habiter (ὅκως χρὴ) dans ce pays, après vous avoir, d'une part, privés de vos pères (ἀποστ. πατέρων), et, d'autre part, avoir causé de grands dégâts sur vos terres. Puisque vous jugez à propos (ἐπεί τε ἀξιοῦτε) de nous avoir pour femmes, d'un commun accord sortons de ce pays, et allons nous établir au delà du Tanaïs. »

Chap. 116. « Les jeunes Scythes accédèrent à cette nouvelle proposition. Après avoir traversé le Tanaïs, ils marchèrent vers l'est à trois journées du Tanaïs; et trois autres journées, à partir de la hauteur du Palus-Méotis (τριῶν ἀπὸ τ. λίμνης τῆς Μ.), vers le

nord, arrivèrent dans le pays qu'ils habitent maintenant; et où, depuis cette époque, les femmes des Sauromates conservent leurs anciennes coutumes, allant à la chasse, à cheval, tantôt avec et tantôt sans leurs maris, les accompagnant à la guerre, et portant les mêmes vêtemens qu'eux. »

Chap. 117. « Les Sauromates font usage de la langue scythe, qu'ils parlent incorrectement dès l'époque la plus reculée, les Amazones ne l'ayant pas parfaitement apprise. Quant à la loi constante (διακέεται) sur les mariages, elle porte qu'aucune vierge ne peut être épousée qu'elle n'ait tué un ennemi : aussi en est-il qui, n'ayant pu satisfaire à la loi, meurent de vieillesse sans avoir été mariées. »

Chap. 119. Au chap. 119, comme au chap. 102, Hérodote nous apprend que les Sauromates, ainsi que les Budins, avoient des chefs qu'il appelle βασιλῆες. Voyez, *infrà*, note du chap. 102.

Liv. IX, chap. 27, n.° 4. « Nous nous signalâmes par un bel exploit lorsque nous nous mesurâmes avec les Amazones (ἔργον ἐς Ἀμ.), qui, du fleuve Thermodon, fondirent sur l'Attique. »

Notes grammaticales sur les Textes d'Hérodote.

Chap. 21. Λαξίων. Voyez *suprà*, pag. 248.

Ib. Ἀπὸ τοῦ μυχοῦ τῆς Μαιήτιδος λίμνης. Ce passage est logiquement et géographiquement fort difficile. Voyez *infrà* pag. 265. Peut-être sommes-nous venus

à bout d'expliquer ce texte de 4, 21, en le rapprochant de 4, 116.

Ib. ἀγρίων καὶ ἡμέρων δενδρέων. Wesseling traduit, *tam agrestibus quam mitibus.* M. Larcher s'éloigne de cette version, et traduit, *ni arbres fruitiers, ni arbres sauvages;* c'est-à-dire qu'il suit Valla, dont la version est *tam agrestibus quàm fructiferis.* Mais *fructiferis* ne rend pas l'antithèse du grec ἥμερος, *rendu* DOUX *par la culture:* on propose donc de traduire, *arbres cultivés ou sauvages.*

Chap. 102, 1. Δόντες σφίσι λόγον. Ici M. Larcher remarque qu'on s'est beaucoup trompé sur le sens de cette locution; que, par exemple, 2, 162, on a traduit οὐδένα λόγον αὐτῷ δόντα, par *nullo verbo edito, sans proférer une seule parole,* lorsqu'il falloit, *sans se donner le temps de réfléchir.* Cette remarque est très-bonne: mais pourquoi n'avoir pas nommé Camerier, auquel renvoie le deuxième index de l'éd. *in-f.°* de Wess., et qui donne le *secum reputare* adopté par M. Schw., pareillement sans nommer l'auteur de la version? Ailleurs nous verrons que les notes de Wesseling sont souvent empruntées sans mention de l'auteur de la version.

Ib. ἰθυμαχίη, *justo prælio,* M. Schw. — Littéralem. l'action d'aller droit (et franchement) *à l'ennemi.*

Ib. Τῶν δὲ καὶ δή, M. Schw. rend ce καὶ par *etiam:* mais ce καὶ me semble plutôt *affirmation* que *copule.* Hérodote, 1, 29, a dit, dans le même sens, καὶ δὴ καὶ Σολών. — Βασιλῆες, *chefs de peuplades,* plutôt que *rois.* Xénophon (*Phil.* tom. III, pag. 394) donne ce nom à de simples chefs.

Chap. 110, 1. Ἀμάζοσι; et 9, 27, 4, Ἀμαζονίδες. Ainsi Σαυρομάται et Σαυρομάτιδες. On parlera ailleurs de ces désinences.

Ib. Τότε λόγος. M. Larcher traduit, *quand ils eurent remporté la victoire, on raconte &c.*, mais est plus qu'incorrect; car il ne rend pas λόγος littéralement. Avant qu'il y eût des historiens, les moyens qui préservoient de l'oubli les événemens et les actions remarquables, étoient les *cippes, les colonnes, la mémoire des hommes, la renommée;* et enfin, λόγος, *la tradition.* On croira le mot *tradition* à conserver, lorsqu'on réfléchira, 1.° sur le ὁ λόγος κατέχει de Thucyd. 1, 10, 1, que Gottleber rend mal par *fama*; 2.° sur τῆς φήμης, καὶ τοῦ διὰ τοὺς ποιητὰς λόγου κατεσχηκότος, Thucyd. 1, 11, 4, dont M. Lévesque, qui a bien rendu le premier λόγος, rend mal λόγου par *récits*, et que X. traduit aussi mal par *rumor.* Voyez mes *Obs.* sur Thucyd. 1, 2, 5 et 6; 3.° sur λόγῳ περὶ τῶν Ἀμαζόνων, que X. rend par *narratio*, et M. du Theil, par *les mémoires sur les Amazones.* Ici encore, *tradition* seroit, je crois, le vrai mot.

Ib. Ἀπικν. ἐπὶ Κρημνούς. M. Schw. traduit, *Cremnos pervenisse*; et M. Larcher, *abordèrent à Cremnes.* Mais εἰς Κρήμνους (1), pour exprimer l'idée *d'arriver à*, seroit plus grec, je pense, que ἐπὶ Κρημνούς; et si l'on m'invitoit à marquer les nuances, je dirois, ἀπικ. εἰς Κρ.

---

(1) M'appliquant à chercher le sens des prépositions, et à signaler ou les inexactitudes ou les corrections gratuites, notons, 1.° ἐς τὰ ἄλλα μὴ ὁμοίως, que je crois n'avoir bien expliqué qu'en partie, car

signifiera, *arriver à Cremnes ; ἀπικ. ἐπὶ Κρ.*, *arriver à Cremnes*, et de plus, *se développer sur* ou *le long de.* — Autre remarque sur *les Amazones abordèrent à Cremnes, étant descendues,* version de M. Larcher ; quand on *aborde* on est descendu ; car *aborder* c'est prendre terre, c'est être descendu. Le contexte me *semble* dire que, *portées par les vents sur Cremnes* (ἐπὶ Κρημνοὺς), *elles y arrivent* (ἀπικνέονται), *et qu'ensuite* elles *débarquent*, ἀποβᾶσαι. (Je reviendrai sur cette note, peut-être un peu minutieuse.)

Ib. Ὡδοιπόρεον ἐς τὴν οἰκ., *avancèrent par le milieu des terres :* ainsi traduit M. Larcher; mais c'est ne rendre ni ἐς, ni οἰκουμένην. J'ai proposé, *les Amazones cheminèrent vers les lieux habités.* Pour piller des haras et se procurer des chevaux, il leur falloit, non *traverser le milieu des terres,* mais aller *vers les lieux habités.* — *Ib.* Ἱππάζομαι ne signifie pas, ce semble, *monter à cheval,* comme le veut M. Larcher, mais *aller au galop :* la désinence αζομαι me semble avoir ce sens, et indiquer la joie et l'action des Amazones allant, non pas à cheval, mais au grand galop.

Chap. 111, 1. Τὴν αὐτὴν ἡλικίην. M. Coray, cité par M. Larcher, dit que ἡλικία signifiera ici *statura,* et même *forma*, puis, en faveur de son opinion, cite Lennep, pag. 108; mais il oublie de renvoyer à la page 318, où se trouve *statura* qu'il propose.

---

j'ai eu tort de dire que ἐς τὰ ἄλλα étoit pour ἐν τοῖς ἄλλοις; 2.° στρατιὰν ἐπαγγέλλων ἐς τοὺς ξυμμάχους, que X. rend mal par *indicendum sociis delectum.* On discutera ces deux exemples dans un supplément aux recherches sur les prépositions.

Sans doute l'acception de *statura* est admissible : mais j'entendrois plus volontiers ἡλικίη de la conformité de l'âge et du jeune âge, que de l'uniformité de la taille. Il seroit singulier qu'on eût pris mesure de la taille des jeunes Scythes : on concevra mieux que les anciens d'entre les Scythes aient envoyé vers les Amazones des jeunes gens, qualifiés d'ailleurs de νεωτάτους ici, 4, 111, et 4, 112, 1 et *sq.* — *Ib.* Ἀποπέμψαι ἐς αὐτὰς, *on résolut de* leur *envoyer les plus jeunes :* ἐς αὐτὰς ne présente point ce sens; on envoie les jeunes Scythes non pas *aux Amazones,* car on ne savoit pas encore s'ils seroient reçus, mais *vers* (ἐς) *les Amazones.* Tout ce qui suit prouve l'exactitude de ce sens. – *Ib.* Ποιέειν τά περ. Ce περ, non oiseux, a sens affirmatif. – Ὑποφεύγειν. *Prendre la fuite,* version de M. Larcher, très-inexacte! Il s'agit de fuite simulée. — Παῖδας ἐγεῖν. renferme idée de *races.* — Ἐς αὐτέων ἐγγενήσεσθαι me rappelle ἔκγονα γίγνεσθαι de Xénophon, A. 1, 4; tom. 1, pag. 5, lig. 11.

Chap. 114. Ἐπεὶ συνῆκαν ἀλλήλων, *lorsqu'ils commencèrent à s'entendre. Ils,* chez Larcher, est incorrect.

Ib. Εἰσὶ τοκέες. *Nous avons des parens,* ne rend pas τοκέες, *auteurs de nos jours.* — Εἰσὶ κτήσιες. A la rigueur κτῆσις, en vertu de sa désinence, signifie *l'action d'acquérir :* mais κτημάτων, qui suit, prouve que κτῆσις n'a pas ici son acception rigoureuse.

Ib. Ἀπελθόντες ἐς τὸ πλῆθος διαιτώμεθα, littéralement signifiera, *partons, montrons-nous à nos compatriotes* (ἐς), *et vivons avec eux. In hominum frequentia degamus,* de

Valla, est inexact; *réunissons-nous au reste des Scythes,* de M. Larcher, ne rend pas ἐς. Voyez mon *Phil.* tom. VIII, *Rech. sur les prépositions.*

Chap. 115. Τὸ ἐπιβάλλον (s. μέρος), *la portion qui vous revient.* Hérodote, 2, 180, dit, τοὺς Δελφοὺς ἐπέβαλλε, &c.; et Théognis, 346, σὲ καὶ τούτων μοῖρ' ἐπέβαλλεν ἔχειν; et Thucyd. 6, 41, αὐθαίρετον δουλείαν ἐπιβαλεῖται.

Ib. Ἐπεὶ ἀξιοῦτε, et 4, 114, εἰ βούλεσθε.

Chap. 116. Διαίτῃ ἀπὸ τούτου. DE LÀ *vient que les femmes des Sauromates. De là*, version de M. Larcher, semble indiquer *cause, résultat*, tandis que l'auteur indique une époque (ἀπὸ τούτου).

Chap. 117. Φωνῇ οἱ Σαυρομάται ν. Σκ. σολ. ἀπὸ τοῦ ἀρχαίου, ἐπεὶ οὐ χρηστῶς ἐξέμαθον αὐτὴν Ἀμαζόνες.

M. Larcher rend ἐξέμαθον par, *les Amazones ne savoient pas.* Ces mots, *ne savoient pas,* donnent une idée fausse. Les Amazones ne pouvoient pas savoir, car la langue scythe (1) leur étoit étrangère : elles l'avoient apprise (assezmal) de leurs maris (4, 114), qui n'avoient pu ni comprendre ni apprendre celle de leurs femmes.

Dans ce chapitre curieux, 1.° il s'agit de la langue des Sauromates, peuple dont l'existence date de l'époque de l'émigration des Scythes et des Amazones vers l'orient du Tanaïs; 2.° ceux qui parlent mal cette

---

(1) Selon Justin (*infrà* pag. 260), elles étoient d'origine scythe : mais, avec le temps, elles avoient apparemment, selon Hérodote du moins, oublié la langue de la mère patrie.

langue, sont les enfans des Scythes époux des Amazones ; enfans descendans des Amazones transplantées au-delà du Tanaïs.

SECTION II.

Conséquences historiques et géographiques des Textes précités.

Aucun des auteurs précités ne suffiroît pour compléter l'histoire des Amazones et Sauromates. Il faudra nécessairement recourir à Justin, qui donne des détails de Trogue-Pompée.

L'existence des Amazones fut déclarée problématique du temps de l'empereur Hadrien (1). Les auteurs de cette opinion, qu'embrasse Strabon lui-même, étoient-ils donc habitués à mésestimer l'opinion d'Hérodote et autres écrivains aussi judicieux ?

Hérodote, dans son histoire des Amazones, montre ces femmes guerrières sur les bords du Thermodon, dans la Thémiscyre (4, 110), mais oublie, ainsi que Diodore de Sicile, de dire comment elles y étoient venues. Ce renseignement nécessaire nous est fourni par Justin : c'est lui que nous allons faire parler (2).

« Deux jeunes Scythes du sang royal, Ylinus et Scolopitus, exilés de leur pays par la faction des grands, avoient entraîné avec eux beaucoup de jeunes

(1) Voyez Arrien (*Expéd. Alex.* liv. 7), cité par Gillies, tom. I.

(2) Justin, liv. 2, ch. 4, pag. 58, ed. Elzev. 1669. M. le C.[te] J. Potocki, rapportant le texte du même auteur, nomme Trogue-Pompée. Il eût été plus exact de citer Justin, son abréviateur.

gens, et s'étoient établis sur les confins de la Cappadoce *(in Cappadociæ ora)*, près du Thermodon : ils occupèrent les campagnes de la Thémiscyre.

» Là, durant plusieurs années, ils exercèrent des brigandages contre les peuples voisins, qui, s'étant ligués, les firent tous périr dans des embuscades. Leurs femmes, voyant que le malheur du veuvage venoit se joindre à celui de l'exil, prirent les armes d'abord pour défendre leur territoire, puis pour attaquer (1). »

A la suite de ce morceau, qui donne aux Amazones une origine scythe, Justin raconte leurs succès, leurs revers, le rapt d'Antiope : elles invoquent l'assistance de Sagillus, roi de Scythie, lui représentent leur descendance des Scythes, le massacre de leurs maris, la nécessité pour elles d'une guerre qu'elles se sont attirée pour avoir voulu prouver que, chez les Scythes, les femmes n'ont pas moins de courage que les hommes. Justin raconte, en outre, la division qui se mit entre les Amazones et les troupes auxiliaires que Sagillus leur avoit envoyées ; la défection de celles-ci ; la victoire obtenue par les Athéniens sur l'armée d'Orithye, sœur d'Antiope, dont les débris trouvèrent un asyle dans le camp de leurs alliés, et parvinrent par leur secours à rentrer dans leur patrie.

Arrivé à ce dernier fait, Justin continue l'histoire des Amazones (2) : mais une partie d'entre elles

---

(1) Rapprochez tout ce morceau du chap. 15 d'Orose, lib. 1, B.

(2) Ce fait, du retour d'une partie des Amazones dans leur patrie,

étoient tombées au pouvoir de l'ennemi. Que devinrent-elles ! C'est ce que ne dit pas Justin, et ce qu'il importe néanmoins de savoir, puisque les Amazones transplantées en Scythie vont bientôt fonder une nouvelle peuplade, qui, s'établissant au nord des Budins, apparoîtra sous le nom de *Sauromates*.

Avec Justin, nous avons suppléé à ce que ne racontoit pas Hérodote; avec Hérodote, nous allons suppléer au silence de Justin.

Les Amazones du bord du Thermodon (H. 9, 27, 4), et de la Thémiscyre (4, 86), qu'elles habitoient, avoient fait irruption sur l'Attique : elles s'étoient vengées, dit-on, de l'enlèvement d'Antiope par Thésée. Les belliqueux Athéniens jugeoient glorieux de s'être mesurés contre elles *(ibid.)*. Bientôt les Hellènes, et non pas les Athéniens seulement (H. 4, 110, 1), qui se ressouvenoient trop bien des exploits de cette nation de femmes guerrières, firent à leur tour irruption sur leur territoire; vainqueurs, ils emmenèrent avec eux, sur trois vaisseaux, toutes celles qu'ils avoient pu faire prisonnières (4, 110). Lorsqu'elles

---

est remarquable, puisque le C.te J. Potocki (*Histoire primitive de la Russie*, pag. 58) ne parle que *de celles qui échappèrent à la destruction de leur patrie*. Cette phrase est toute du savant comte, qui n'a pas vu, dans l'auteur même qu'il cite, mais dont il n'a pas lu le morceau tout entier, qu'il y avoit eu émigration d'une partie des Amazones, et retour d'une autre partie dans leur pays : il y auroit trouvé des faits relatifs à l'existence et à la longue durée de cette même patrie qu'il annonce comme détruite.

furent en pleine mer, elles attaquèrent leurs vainqueurs et les taillèrent en pièces. Mais, comme elles n'entendoient rien à la manœuvre des vaisseaux, et qu'elles ne savoient se servir ni du gouvernail, ni des voiles, ni des rames, après qu'elles eurent tué les hommes, elles s'abandonnèrent au gré des flots et des vents, qui les portèrent *sur* Cremnes (ἐπὶ Κρημνοὺς, 4, 110, et 4, 20), comptoir du Palus-Méotis, lequel fait partie du pays des Scythes libres. Là, les Amazones, descendues des vaisseaux, s'avancèrent vers les parties habitées (ἐς τὴν οἰκ. 4, 110 *sq.*)

Les Scythes les prennent d'abord pour des hommes, leur livrent bataille : mais bientôt, reconnoissant leur méprise, ils font de ces ennemis leurs épouses, quittent leur patrie, passent le Tanaïs, marchent vers l'est, trois journées de chemin, et de là trois autres journées vers le nord, à partir de la ligne horizontale du Palus-Méotis (4, 116, 1).

Ce récit d'Hérodote, digne d'attention, montre, d'une part, les Amazones transplantées de la Thémiscyre sur le Thermodon, chez les Scythes ; d'autre part, des Scythes qui, après avoir combattu ces Amazones, quittent leur pays (4, 114), vont avec elles, à six journées de chemin, chercher une nouvelle patrie : là, ils prennent le nom de *Sauromates.* A cette époque commence la dénomination de *Sauromates.*

La remarque est plus importante qu'on ne le croiroit au premier abord. M. Larcher, et d'autres savans avant et depuis lui, nous apprennent que *les Sauromates*

étoient des Scythes qui, ayant épousé des Amazones, se séparèrent de leurs compagnons. En s'exprimant ainsi, M. Larcher (1), faute de clarté, et peut-être aussi faute d'avoir bien saisi le sens, donne à entendre que le nom de *Sauromate* existoit avant l'émigration des Scythes devenus époux des Amazones. Mais notre historien dit clairement que ces Sauromates étoient des Scythes avant leur émigration, et qu'ils ne devinrent Sauromates qu'au lieu de leur émigration. Cette distinction, qui se déduit du texte d'Hérodote, n'a pas été mieux saisie par M. Is., auteur de la carte n.° 3, que par M. Larcher.

M. Is., qui place les Budins et les Thyssagètes à l'occident du Tanaïs, aura supposé, avec M. Larcher, que les Sauromates avoient habité la Scythie, c'est-à-dire l'occident du Tanaïs, avant de passer à l'orient de ce fleuve. Hérodote mettant les Budins au nord des Sauromates, M. Is., conséquent dans son erreur, a dû placer les Budins à l'occident du Tanaïs, puisqu'il avoit placé les Sauromates à l'occident de ce fleuve.

Hérodote fait partir les Scythes et les Amazones réunis, de Cremnes, ville-comptoir de Scythie, sur la côte occidentale du Palus-Méotis; puis les fait arriver jusqu'au Tanaïs, qui se jette dans le Palus-Méotis, à l'extrémité septentrionale de ce Palus.

Les Amazones et les Sauromates, nous dit Hérodote, après avoir traversé le Tanaïs, s'avancent trois

---

(1) Larcher, *Table géographique*, au mot *Sauromates.*

journées vers l'orient, puis trois autres journées vers le nord, ἀπὸ τῆς λίμνης τῆς Μαιήτιδος πρὸς βορῆν (4, 116, 1).

Remarquons le sens logique de ἀπὸ τῆς λ. τ. Μ. πρὸς βορῆν, qui signifie, *à partir de la hauteur du Palus-Méotis*, ou *à partir d'une ligne tirée à la hauteur du Palus-Méotis.*

Je dis, *à partir d'une ligne tirée à la hauteur du Palus-Méotis*, et non *à partir du Palus-Méotis*, comme le veulent MM. Larcher et autres. En effet, des Scythes qui, de Cremnes, ville-comptoir de la Scythie sur la côte occidentale du Palus-Méotis, ont traversé le Tanaïs; qui, du Tanaïs, s'avancent trois journées à l'est, et qui, après une marche qui les éloigne du Palus-Méotis, font un coude vers le nord, habitent, à partir, non du Palus-Méotis, dont ils viennent de s'éloigner, mais de la hauteur horizontale de ce Palus.

C'est donc un tort commun à M. Rennel et à M. Larcher, de faire les Sauromates habitans de la rive orientale du Palus-Méotis, lorsque leur habitation commençoit à partir d'une ligne tirée horizontalement du nord du Palus-Méotis. Cette explication résulte des passages 4, 116, et 4, 21, 1.

L'explication du passage 4, 116, détermine la valeur de οἱ ἐκ τοῦ μυχοῦ ἀρξ. (1) τῆς λ. du ch. 21, qui signifie,

---

(1) *Suprà*, pag. 89, j'ai mal expliqué ἐκ τοῦ μυχοῦ ἀρξάμενοι, dont je n'ai entrevu le vrai sens que par suite de ma discussion des textes qui concernent les Sauromates.

non pas *à partir du fond du Palus-Méotis*, mais *à partir de la hauteur du fond de ce Palus*. Le ch. 116, liv. 4, sert, comme on voit, de commentaire à 4, 21.

On pourroit contester l'explication rigoureuse que nous donnons aux deux passages précités, en supposant que, depuis leur installation dans cette contrée, les Sauromates ont pu s'étendre du côté du Palus, et alors l'historien qui parle de leur position géographique, se seroit servi d'ἀπὸ pour dire vaguement que les Sauromates habitent *à partir des environs du Palus-Méotis*. Cependant, comme Hérodote décrit toujours exactement, nous croyons devoir prendre ses termes à la rigueur, et nous ne supposons pas qu'il se serve d'ἀπὸ dans un sens vague, au moment même où il suit la marche des Scythes émigrés du côté de l'orient du Tanaïs, et où il semble préciser leur position.

N'ayant peut-être pas d'occasion de revenir sur la carte n.° 3, nous allons relever ici plusieurs inexactitudes qu'elle contient.

Les Iyrques sont, à la vérité, placés sur la carte à l'orient du Tanaïs, comme ils doivent l'être : mais on ne les voit pas au nord des Budins, parce que les Budins n'ont pas été mis où ils devoient être.

Autre erreur. Hérodote, 4, 21, dit que les Budins étoient entre les Sauromates et un désert de sept journées, lequel avoit, au nord, les Thyssagètes et les Iyrques, contigus aux Thyssagètes. Or, la carte n'offre pas la succession de contrées indiquée par Hérodote,

puisqu'elle met les Budins en Scÿthie; le désert, on ne sait où; les Thyssagètes, à l'occident du Tanaïs; les Iyrques, hors de la Scythie : tandis qu'on devoit trouver, le long de la rive orientale du Tanaïs, en remontant vers le nord, les Sauromates, les Budins, le désert de sept jours, les Thyssagètes, les Iyrques; et au dessus, des Scythes révoltés contre les Scythes royaux.

Les Thyssagètes sont placés à l'occident du Tanaïs. Cette erreur, nous croyons devoir, de nouveau, la signaler; car Hérodote dit que les Thyssagètes sont sur la même rive orientale avec les Scythes, les Budins et le désert de sept journées. Après avoir nommé les Sauromates, les Budins et le désert, pays tous à l'orient du Tanaïs, il ajoute que les Thyssagètes sont encore plus à l'est; et on les place à l'occident du Tanaïs.

Je me reprocherois de clore cet *excursus* sans rien dire de l'étymologie du nom de *Sauromates*.

« Toute l'antiquité, dit M. le C.te J. Potocki (1), faisoit venir ce nom de *Saurosommata*, yeux de lézard; sur quoi il faut faire deux observations : la première, c'est que les yeux de lézard ressemblent beaucoup à ceux des Nogaïs ou Kalmouks, puisqu'ils ont le globe proéminent et fendu transversalement.

» La seconde observation est que ce caractère d'yeux se perpétue et reparoît dans les familles dans lesquelles

(1) *Histoire primitive des peuples de la Russie*, pag. 66.

il y a eu des pères et des mères tartares : c'est un fait, et j'en ai des preuves chez les Kozaks du Wolga, qui se sont souvent alliés aux Kalmouks. Il n'est donc pas surprenant que ce peuple, peu nombreux, dont les pères étoient Nogaïs, fût distingué par ses yeux de lézard, de tous les peuples environnans. Ces Sauromates furent cause que les Grecs donnèrent le nom de *Sauromatie* à tout le pays qui est à l'est du Don; et des peuples d'une origine toute différente furent appelés *Sauromates*, parce qu'ils habitoient la Sauromatie. »

Cette opinion a pour elle une grande autorité, puisqu'elle est celle d'un observateur qui parle de ce qu'il avoit sous les yeux. Néanmoins, remarquons que le caractère physique attribué exclusivement aux Sauromates, distingue plusieurs peuples septentrionaux. *Cærula quis stupuit Germani lumina, flavam cæsariem*, dit Juvenal, satire 13, liv. 5, 164, 165.

CONCLUSION.

Rollin et autres savans qui ont traité de l'histoire ancienne, ont gardé, sur les Amazones et les Sauromates, le même silence que sur les Budins. Nous avons, en conséquence, jugé à propos de parler de ces deux peuples, et d'examiner si les Amazones, particulièrement, sont du domaine de l'histoire : pour y parvenir, nous avons cité, discuté, et tâché d'expliquer divers textes grecs.

Nous y avons remarqué Strabon (11, pag. 769, B) déclarant comme problématique l'existence des Amazones, et, par une conséquence nécessaire, révoquant en doute tous leurs brillans exploits : mais en même temps, avertis par lui que les modernes traditions qui les concernent, inspirent moins de confiance que les anciennes, nous avons cru devoir réfléchir sur ces dernières, où il avoit négligé de porter le flambeau de la critique.

Homère, nommant les Amazones, et une d'entre elles fondatrice de villes qu'elles habitèrent ; Hérodote, entrant dans de grands détails sur cette nation d'héroïnes, et ne mêlant pas une seule fois à ses récits l'expression du doute ; je dirai plus, mettant en scène (9, 27) un orateur athénien qui avoue les exploits des Amazones contre l'Attique, et qui cite la résistance de ses compatriotes comme un titre de gloire ; Hérodote, plaçant cette mention dans ce récit même qu'il lut aux Athéniens assemblés à l'Olympie ; Xénophon, Hippocrate, Lysias *(Or. fun.),* Plutarque, Diodore, Justin, ou plutôt Trogue-Pompée, unissant leurs voix à celle d'Hérodote ; Arrien (1), s'étonnant des doutes élevés par des modernes, et les réfutant par le témoignage de Cimon, qui écrivit leur histoire avec

(1) Arrien (*Exped. Alex.* liv. 7, ch. 13) dit que Xénophon, qui vivoit avant Alexandre, ne parle pas des Amazones. Cela est inexact; car Xénophon les nomme dans son *Anab.* 4, 41, 16, tom. 4, pag. 145 : mais pas une fois le nom des *Sauromates* n'est prononcé.

le soin qu'on a mis à écrire les batailles des Athéniens contre les Perses ; tant d'autorités nous ont convaincus de l'existence des Amazones et de leurs exploits.

Si nous n'avons pas donné leur histoire et celle des Sauromates, si nous n'offrons qu'un répertoire où puiseront de plus habiles, nous sommes arrivés du moins à d'utiles résultats en grammaire, en histoire, en géographie.

Hérodote, dans son récit, montroit les Amazones sur les bords du Thermodon, mais négligeoit, ainsi que Diodore, de dire comment elles y étoient venues. Ce renseignement nécessaire nous étoit fourni par Justin, ou plutôt Trogue-Pompée ; nous l'avons fait parler. Arrivés au point où il cesse de nous instruire, nous avons interrogé Hérodote, qui nous a donné le moyen de compléter leur histoire ; avec lui et par lui, nous avons indiqué l'époque peu connue, ou du moins peu remarquée, de la domination des Sauromates ; rendu leur position probable à l'aide de textes difficiles, mais dont l'explication est devenue facile en les rapprochant l'un de l'autre, nous avons enfin relevé quelques inexactitudes de l'illustre M. Rennel, et exprimé des doutes sur la place que notre carte, n.° 3, donne à divers peuples, soit dans la Scythie, soit hors de cette contrée : c'est tout-à-la-fois prouver notre impartialité et notre amour de la vérité ; et appeler l'attention des Russes sur un travail qui peut s'améliorer à l'aide de notions locales qu'eux seuls peuvent donner.

THRACE-ÉPITHRACE.

CONSIDÉRER la Thrace et son littoral aux temps d'Hérodote (1); en donner une exacte topographie et suivre ses nombreuses peuplades (H. 5, 3) dans leurs diverses émigrations, seroit une tâche bien importante : mais de grandes difficultés, que nous sommes loin d'avoir surmontées, nous forcent d'adopter la division de M. Larcher, avec notes et corrections (2). Cette partie de notre géographie ne sera pourtant pas tout-à-fait sans fruit, si, comme nous l'espérons, nous parvenons à prouver qu'une lacune historique, solennellement annoncée, n'existe pas, et à éclaircir divers points d'antiquité.

Les limites de la Thrace, vaste pays d'Europe, sont, au nord, l'Ister; au nord-est, le même fleuve, vers son embouchure dans le Pont-Euxin; au sud-est, elle est bornée par la Propontide (3); au sud, par l'Hellespont et la mer Égée; à l'est, par le Pont-Euxin; et à l'ouest, par la Mygdonie, la Macédoine, la Pélagonie (4), le mont Boras; et en avançant vers le

(1) J'ai fait sur la Thrace de Thucydide un article que j'aurai occasion de publier.

(2) Ce qui, dans ces trois pages, n'est pas de M. Larcher, se trouve entre deux crochets.

(3) *Propontide* signifie *(mer) qui precède le Pont.*

(4) Hérodote nomme-t-il la Pélagonie? Si le nom est pris à un autre auteur qu'Hérodote, il falloit en avertir. Qu'est-ce qu'une géo-

nord, par l'Illyrie, puisqu'elle renferme le pays des Triballes (1).

[Ses principales montagnes sont l'Hæmus, le Scomius, le Rhodope, le *Pangée,* qu'Hérodote (7, 113, 3) semble comprendre sous la dénomination de *Phyllis* (2), l'Orbélus.]

Ses principales rivières sont, l'Ister [le plus grand des fleuves connus (3), et qui traverse toute l'Europe, H. 4, 49], l'Atlas, le Tibisis, l'Athrys, le Noès, l'Artanès, le Cios ou Œscus, l'Angrus, le Brongus, l'Artiscus.

La Thrace étoit occupée par un grand nombre de peuples, les Gètes (4), les Crobysiens (4, 49, 1), les Triballes (5), les Agrianes (H. 5, 16, 1), les Pæoples (6), les Dobères (7, 113, 1), les Odomantes (5, 16, 1), les Édoniens (7, 110, 1), les Ciconiens *(ib.)*, les Pières (7, 112, 1), les Dersæens (7, 110,

---

graphie hérodotéenne faite avec des noms inconnus, peut-être, aux temps d'Hérodote : du moins est-il certain que ni Thucydide, ni Xénophon, ne donnent la Pélagonie. Je la vois dans Strabon, 7, p. 503, lig. 2, avec l'épithète de *Tripolitis*, *ayant trois villes*. Voyez *Pélagonie*, chez la Martinière.

(1) Ici Larcher ajoute : *Thucydide la resserre beaucoup du côté de la Mygdonie.* Mais la Thrace d'Hérodote n'est pas tout-à-fait celle de Thucydide.

(2) M. Larcher distingue, à tort je crois, Phyllis et le Pangée. Voy. *infrà*, erreur sur la position des Pæoples, &c.

(3) Voyez *suprà*, pag. 92 *sq*.

(4) Voyez H. 4, 93, 96; 5, 4, 1, et *infrà*, pag. 322.

(5) H., 4, 49, 2, fait mention de la plaine Triballique.

(6) 5, 15, 3; 5, 17, 1; 7, 113.

1), les Bistoniens *(ib.)*, les Trauses (5, 4, 1), les Odryses (4, 92, 1, et *infrà*, tom. II, pag. 76 *sq.*); les Scyrmiades et les Nipsæens (4, 93, 2).

A cette nomenclature, ajoutons les Pætiens, les Sapæens et les Satres, omis ici par M. Larcher, mais que donne H. 7, 110, 1. Nous parlerons dans notre *Géographie de Thucydide*, si Dieu nous prête vie, des Trères, des Tilatæens (Thuc. 2, 96, 2), que ne nomme point Hérodote.

A l'article du *Mont Pangée* (tom. II, p. 177, 178), M. Larcher dit que *le Pangée renferme les Pières, le pays nommé* Phyllis, *les Dobères, les Pæoples.* On a, plus haut, pag. 272, relevé l'erreur relative au Phyllis: notons ici celle qui a rapport à la position des Dobères, des Pæoples; ils ne sont point renfermés *dans le Pangée ;* car Hérodote, 7, 113, 1, avec la préposition ὑπὲρ, dit formellement qu'ils habitent *au-delà du Pangée :* ὑπεροικέοντας τὸ Πάγγαιον Παίονας, Δόβηρας καὶ Παιόπλας. Voilà un des mille exemples du danger de faire de la géographie sans connoître le sens des prépositions.

EXAMEN CRITIQUE

De Textes relatifs à divers peuples Thraces, soit d'Europe, soit d'Asie, nommés par Hérodote dans son itinéraire de Xerxès; et d'abord des chap. 73-76, liv. 7. — Existe-t-il dans Hérodote, 7, 75, 76, une lacune, comme l'ont solennellement annoncé des savans du premier ordre!

Ire SECTION. — SOMMAIRE.

Examen de cette question, Y a-t-il lacune dans les chapitres 75, 76 du liv. 7 d'Hérodote! — Version littérale des textes, et notes grammaticales. — Βείγες, Βρύγοι, Φρύγες, *nom d'un seul et même peuple.* Μεταβάντες—διαβάντες, ἐσεσάχατο *(ici Estienne inexact).* Ἐπωνυμίη *mal ou non expliqué par H. Estienne et autres.* Ζείρα *(mal expliqué par H. Estienne), vêtement de Thraces et d'Arabes.* Ἐπὶ *avec et sans régime.* Περὶ *remplacé par* ἐπὶ *ne seroit pas grec.* Πέδιλα, πεδιὰς, *mal traduit.* Καλοπέδιλα *omis par H. Estienne, et jugé fautif par M. Schneider. Vers d'Homère servant de glose à deux vers de Théocrite, qui, souvent modèle de Virgile, ici copie presque mot pour mot deux vers d'Homère.* Πόδες, κνήμη, σκέλη. Πέλτη, ἀσπὶς, *à tort rendus par le même mot.* Λυκοεργέας. Πρὸς, *mal entendu, porte nos devanciers à croire que* des Thraces portoient avec eux des oreilles supplémentaires à celles

qu'on leur couperoit en guerre. — *Examen logique des textes grecs.* Δὲ *exprimant reprise d'idée. Système des redondances inadmissible. Preuves nombreuses tirées de l'analogie, confirmées ensuite par un passage formel de Xénophon qui explique Hérodote. — Conclusion probable. La lacune solennellement annoncée (sans preuves) par l'ingénieux Paw, et par le plus grand des philologues, le modeste Wesseling, n'existe pas; et les corrections proposées sont parfaitement inutiles.*

RIEN de ce qui a rapport aux nombreuses émigrations des Thraces, d'Europe en Asie ou d'Asie en Europe, ne sauroit être indifférent à ceux qui s'occupent d'histoire ancienne et de géographie. L'intérêt qu'inspire le sujet ne peut que s'accroître à l'époque de la formation d'une société asiatique. J'ai cru, en conséquence, devoir porter mon attention sur divers textes grecs faisant mention de ces Thraces qui d'Europe passèrent le détroit, ou qui d'Asie allèrent en Europe, où ils apportèrent, les uns et les autres, des mœurs, des usages et une langue dont quantité de mots durent devenir, par suite d'une fusion naturelle, communs aux deux mondes.

Hérodote tient le premier rang parmi ceux qui présentent sur ce sujet de précieuses notions. Il seroit curieux de le suivre, lorsqu'il nous parle, soit de

toute la nation thrace, qu'il juge (1) la plus nombreuse de toutes les nations après celle des Indes, soit des différentes peuplades que traversa Xerxès dans son itinéraire (7, 110). (Voyez *infrà*, tom. II, pag. 204 *sq.*)

C'est dans cet itinéraire que nous puiserons aujourd'hui.

Corneille de Paw, que, malgré la hardiesse de sa critique, on doit ranger parmi les bons philologues; l'illustre Wesseling, MM. Larcher, Schæfer, Dureau de la Malle (2) et autres, ont vu une lacune dans les chapitres 75, 76.

L'ingénieux Corneille de Paw en a fait le premier la remarque; Wesseling, l'un des créateurs de la bonne philologie, l'a proclamée, et a pensé que la postérité l'adopteroit : *Agnoscent in posterum omnes.* Il étoit impossible d'appeler plus solennellement l'attention, je ne dis pas sur la découverte d'un fragment inédit, mais sur l'existence d'une lacune. J'ai, en conséquence, examiné avec grand soin, d'abord dans les cinq manuscrits d'Hérodote, ce texte jugé mutilé : mais je n'y ai vu aucune variante, aucun signe de lacune :

---

(1) H. 5, 3, 1. *Ἔθνος μέγιστον.* Ici Ἔθνος, pris dans son sens le plus étendu. — Considérer la Thrace du temps d'Homère, ensuite du temps d'Hérodote, Thucydide, Strabon et autres; en un mot, la considérer par époque, seroit une immense entreprise. Voyez dans *Strabon* (trad. franç.), les notes de M. Gossellin, tom. I, pag. 57, et tom. III, pag. 23.

(2) *Mémoire* sur la position des villes et pays qu'habitoit Phinée fils d'Agénor.

cela étoit impossible, car nous avons le texte d'Hérodote dans toute son intégrité. Pour soutenir l'opinion contraire, on se fonde sur les chapitres 74-76; qui donnent une double description d'armure et de costume, et le nom d'un seul chef. Mais nous espérons démontrer, d'après la version littérale, avec notes, des chapitres 73-76, et d'après les diverses considérations résultant de cette version, qu'Hérodote n'a nommé qu'un seul chef, parce que la double description de costume regarde un seul et même peuple.

Après avoir décrit le costume [σκευὴν] et l'armure des Paphlagoniens, des Ligyens, des Mariandyniens et des Syres ou Syriens, que les Perses appellent *Cappadociens*, et qui avoient même armure que les Paphlagoniens (7, 72), Hérodote arrive aux Phrygiens.

Liv. 7, chap. 73. Φρύγες δὲ ἀγχοτάτω τῆς παφλαγονικῆς σκευὴν εἶχον, ὀλίγον παραλλάσσοντες. Οἱ δὲ Φρύγες, ὡς Μακεδόνες λέγουσι, ἐκαλέοντο Βρίγες χρόνον ὅσον Εὐρωπήϊοι ἐόντες, συνοίκουν Μακεδόσι· μεταβάντες δὲ ἐς τὴν Ἀσίην, ἅμα τῇ χώρῃ καὶ τὸ οὔνομα μετέβαλον ἐς Φρύγας.

Ἀρμένιοι δὲ κατάπερ Φρύγες ἐσεσάχατο, ἐόντες Φρυγῶν ἄποικοι. Τουτέων συναμφοτέρων ἦρχε Ἀρτόχμης, Δαρείου ἔχων θυγατέρα.

Chap. 74. Λυδοὶ δὲ ἀγχοτάτω τῶν Ἑλληνικῶν εἶχον ὅπλα. Οἱ δὲ Λυδοὶ Μηΐονες ἐκαλεῦντο τὸ πάλαι· ἐπὶ δὲ Λυδοῦ τοῦ Ἄτυος ἔσχον τὴν ἐπωνυμίην, μεταβαλόντες τὸ οὔνομα.

Μυσοὶ δὲ ἐπὶ μὲν τῇσι κεφαλῇσι εἶχον κράνεα ἐπιχώρια, ἀσπίδας δὲ σμικράς· ἀκοντίοισι δὲ ἐχρέωντο ἐπικαύτοισι. Οὗτοι δέ εἰσι Λυδῶν ἄποικοι· ἀπ' Οὐλύμπου δὲ οὔρεος καλέονται Οὐλυμπηνοί.

Λυδῶν δὲ καὶ Μυσῶν ἦρχε Ἀρταφέρνης ὁ Ἀρταφέρνεος, ὃς ἐς Μαραθῶνα ἐσέβαλε ἅμα Δάτι.

Ch. 73. « Les Phrygiens, dit il, avoient un costume qui, approchant beaucoup de celui des Paphlagoniens, en différoit peu. Les Phrygiens, au rapport des Macédoniens, s'appelèrent *Briges* tout le temps où ce peuple, qui étoit européen (Εὐρωπήϊοι ὄντες) *demeura* avec les Macédoniens : mais, passés en Asie, et changeant alors de nom en même temps que de pays, ils s'étoient appelés Phrygiens. »

» Les Arméniens, colonie de Phrygiens, étoient armés et équipés (ἐσεσάχατο) absolument (περ) comme les Phrygiens. *Ces deux peuples* (τ. συναμφοτέρων) avoient pour commandant Artochmès, qui avoit épousé (ἔχων) une fille de Darius. »

Chap. 74. « L'armure et l'équipement (ὅπλα) des Lydiens ressembloient fort à celui des Hellènes. Ces Lydiens s'appeloient autrefois *Méoniens;* mais du temps de Lydus, fils d'Atys (ἐπὶ Λυδοῦ), ils quittèrent leur nom pour prendre celui de Lydiens. »

» Les Mysiens protégeoient leur tête de casques du pays, avoient de petits boucliers, *et faisoient usage* (ἐχρέωντο) de javelots (ἀκοντίοισι) durcis au feu. Ils sont colonie de Lydiens, et nommés *Olympiéniens*, du mont Olympe.

» Les Lydiens et les Mysiens avoient pour chef Artaphernès, fils d'Artaphernès, qui (6, 94-99-111), avoit fait invasion à Marathon avec Datis. »

Nous arrivons aux chap. 75, 76, que l'on déclare mutilés. Nous avons dit, en improvisant des remarques sur ces chapitres, que nous jugions la division inexacte.

Chap. 75. Θρήϊκες δὲ, ἐπὶ μὲν τῇσι κεφαλῇσι ἀλωπεκέας ἔχοντες, ἐστρατεύοντο, περὶ δὲ τὸ σῶμα, κιθῶνας· ἐπὶ δὲ, ζειρὰς περιβεβλημένοι ποικίλας· περὶ δὲ τοὺς πόδας τε καὶ τὰς κνήμας, πέδιλα νεβρῶν· πρὸς δὲ, ἀκόντιά τε καὶ πέλτας, καὶ ἐγχειρίδια σμικρά. Οὗτοι δὲ διαβάντες μὲν ἐς τὴν Ἀσίην, ἐκλήθησαν Βιθυνοί· τὸ δὲ πρότερον ἐκαλέοντο, ὡς αὐτοὶ λέγουσι, Στρυμόνιοι, οἰκέοντες ἐπὶ Στρυμόνι· ἐξαναστῆναι δέ φασι ἐξ ἠθέων ὑπὸ Τευκρῶν τε καὶ Μυσῶν.

Chap. 76. Θρηΐκων δὲ τῶν ἐν τῇ Ἀσίῃ ἦρχε Βασσάκης ὁ Ἀρταβάνου. Ἀσπίδας δὲ ὠμοβοΐνας εἶχον σμικράς, καὶ προβόλους δύο λυκοεργέας ἕκαστος εἶχε· ἐπὶ δὲ τῇσι κεφαλῇσι κράνεα χάλκεα· πρὸς δὲ τοῖσι κράνεσι, ὦτά τε καὶ κέρεα προσῆν βοὸς χάλκεα· ἐπῆσαν δὲ καὶ λόφοι· τὰς δὲ κνήμας ῥάκεσι φοινικέοισι κατειλίχατο· ἐν τούτοισι τοῖσι ἀνδράσι Ἄρεός ἐστι χρηστήριον.

Ce que nous disions alors, nous le croyons encore aujourd'hui; néanmoins, nous ne changerons rien à la division reçue, puisqu'il est possible, sans innover sur ce point, d'établir la non-existence de lacune.

Voici la version littérale desdits chapitres 75, 76:

Chap. 75. « Les Thraces d'Asie (Θρήϊκες) (avant leur émigration d'Europe) alloient en guerre *ayant* sur la tête des peaux de renard; pour habillement, des tuniques; et par dessus la tunique, une robe appelée *zeira* (ζειρὰ); *aux pieds et aux jambes*, une chaussure de peau de faon; en outre (πρὸς δὲ), des *peltes*, et de petits poignards. Ces mêmes peuples (οὗτοι δὲ), passés en Asie, avoient le nom de Bithyniens; (auparavant), comme ils le disent eux-mêmes, ils s'appeloient *Strymoniens*, c'est-à-dire, habitans des bords du Strymon (ἐπὶ Στρυμόνι) : c'étoient, affirme-t-on, les Teucriens et les Mysiens qui les avoient chassés de leurs demeures. »

Chap. 76. « Ces Thraces donc, passés d'Europe en Asie, avoient pour chef Bassacès, fils d'Artabane, qui les commandoit. Ils portoient de petits *boucliers* (ἀσπίδας) de peau de bœuf crue, chacun deux épieux à la lycienne, des casques d'airain, *auxquels étoient adaptées* des oreilles et des cornes de bœuf en airain, et qui étoient surmontés d'aigrettes; des bandes d'étoffe rouge enveloppoient leurs jambes. »

A la simple lecture de cette version, si elle étoit fidèle, la question qui nous occupe paroîtroit décidée. Essayons de démontrer, par des notes grammaticales

et autres, qu'elle représente fidèlement un texte par et non mutilé. De là, nous arriverons aux conséquences.

Notes grammaticales et critiques sur les chapitres 75, 76.

Nous placerons ici celles des notes grammaticales qui, mises au milieu des considérations logiques, eussent trop fatigué l'attention.

Ch. 73. I. Παραλλάσσοντες Ce verbe se prend (t. II, pag. 215) dans un autre sens, rare et remarquable.

Βρίγες. Il s'agit ici du même peuple appelé Βρύγοι Θρήϊκες 6, 45, 1 et 3; 7, 185, 2. Voyez *infrà*, p. 352, *excursus* sur les *Phrygiens*, qui sont le même peuple que les *Briges* ou *Bryges*.

2. Μεταβάντες δὲ ἐς τὴν Ἀσίην, locution qui rappelle διαβάντες ἐς τὴν Ἀ. de 7, 75, 2; à cette différence près, que μετὰ marque *changement*, et διὰ, *traversée*.

Ἐσεσάχατο. Hésychius l'explique par ὁπλίσασθαι, πλήσασθαι. Je me bornerai à rappeler ici que H. Estienne ne cite ni ἐσεσάχατο de 7, 73, 2, ni σάξαντες de 3, 7, 1; et à renvoyer pour ce mot, 1.° au *Lexicon Xenoph.*, qui en a des exemples, mais non dans le sens d'Hérodote; 2.° à Lennep; 3.° à la note de Wess., 3, 7, 1.

Ch. 74. Οἱ Λυδοὶ—ἔσχον τὴν ἐπωνυμίην. Les lexicographes ont bien incomplètement expliqué ἐπωνυμίη. H. Est. le rend par *cognomen*, puis ajoute, *exponitur etiam nomen.* Mais alors, selon lui, la préposition ἐπὶ seroit donc oiseuse et redondante. Ne pouvant croire au système

des redondances, j'ai réfléchi, et je crois avoir trouvé qu'ici ἐπωνυμίη signifioit *nom donné à la suite d'* (ἐπὶ) *un autre, nom qui en a remplacé un autre.* Mais je n'admettrai, ici, ni la version latine *cognomen*, que donnent presque tous les philologues, ni celle de *surnom, titre,* proposée par notre savant lexicographe; car, chez Hérodote, *Lydiens* n'est pas un *surnom*, mais un *nom* venu à la suite d'un autre. Ainsi, dans H. 7, 121, 1, ὁ κόλπος — ἐπωνυμίην ἔχει, *le golfe Therméen a son nom à la suite du nom Therme donné à l'une des villes de ce golfe.* — *Ib.* Μυσοὶ. Voyez *infrà*, l'*excursus* sur les Mysiens, qui, selon Hérodote, tradition citée par Strabon (12, pag. 857, B), étoient colonie de Lydiens, et qui, du nom du *mont Olympe,* s'appeloient *Olympiéniens.* Les Lydiens et les Mysiens, d'origine thrace, avoient le même commandant.

Ch. 75. Θρήϊκες — οὗτοι διαβάντες — Θρηΐκων δέ. Sur ces trois phrases, voyez *infrà* l'*excursus.*

Ib. Ἐπὶ δὲ τῇσι κεφαλῇσι. Notons, 1.° ἐπὶ avec régime; 2.° ἐπὶ δὲ pris dans un sens absolu, ainsi que πρὸς δέ; 3.° le sage emploi des prépositions dans ces phrases, ἐπὶ κεφαλῇσι, περὶ τὸ σῶμα, περὶ τοὺς πόδας. Remplacez περὶ, qui marque *l'étendue,* par ἐπὶ, qui, avec le datif, exprime *superposition,* et *vice versâ,* et vous n'aurez plus un grec correct. — *Ibid.* Ζείρας. H. Estienne se trompe sur ce mot, cite mal et explique mal. La *zeira* étoit un vêtement très-ample qu'on mettoit par dessus (ἐπὶ) la tunique, et qui étoit commun aux Arabes (7, 69, 1), ainsi qu'aux Thraces.

Περιβεβλημένοι. Encore, ici, περὶ signifie beaucoup moins *autour*, qu'il ne marque l'*étendue*.

Περὶ τοὺς πόδας τε καὶ τὰς κνήμας, πέδιλα νεβρῶν, *des chaussures de peau de faon aux pieds et aux jambes.* — Πέδιλα. Πέδιλον τὸ, de εἰλέω, *volvo*, et de τὸ πέδον, *solum*, ἐκ τοῦ περὶ πέδον εἰλεῖσθαι, selon Damm ; et suivant Scheid, de πέδος, de l'ancien πὲς, d'où le latin *pes*, et ἴλος, *involucrum*, de ἴλω, *volvo* ; ou de πέδι, datif de πὲς ou πὲδς (ce qui plaît davantage à Markland et à Valck.), auquel radical on a ajouté la désinence, λος, λη, λον. Ainsi parle Scheid ; mais ιλος, ιλη, ιλον me paroîtroit désinence plus naturelle. Quant à *planities*, donné, dans le même article, pour version de πεδιὰς, je ne puis l'admettre : en effet, πέδον signifie *plaine ;* et πεδιὰς, *vaste plaine.*

On nous donne une étymologie de πέδιλον ; est-elle certaine ? Je ne sais : si l'on en croit l'hébraïsant Rivière, que je consultai sur ce mot il y a bien des années, πεδιλὸν viendroit d'une racine orientale signifiant *bandelette, tout ce qui se roule* (ἴλω, *volvo*) *et sert à couvrir, à envelopper principalement le pied ;* donc, par extension, *chaussure du pied :* car anciennement on ne connoissoit pas les souliers ; on se bornoit à envelopper les pieds dans des bandelettes ; ce que représentent des peintures antiques. Homère fait mention à tout moment de πέδιλα, lesquels, du temps de la guerre de Troie, consistoient uniquement dans une chaussure de peau de bœuf, ou de quelque autre animal, qu'on attachoit à ses pieds avec des courroies, ou dans

des bandelettes qu'on passoit à plusieurs reprises autour des pieds. Chez les Thraces d'Hérodote, les πέδιλα enveloppoient les pieds (πόδας) et les jambes (κνήμας) : mais, du temps d'Homère, les πέδιλα s'attachoient sous les pieds, et ne montoient pas jusqu'à mi-jambe : c'est ce que donne à entendre ποσσὶ δ' ὑπαὶ ἐδήσατο καλὰ πέδιλα (*Il.* 2, 44), *il attacha sous ses pieds ses beaux* PEDILA ; πέδιλα δησάμενος ὑπὸ ποσσὶν, *ayant lié ses* PEDILA *sous ses pieds* (*Od.* 16, 154, 155) ; et ἀμφὶ πόδεσσιν ἑοῖς ἀράρισκε πέδιλα τάμνων δέρμα βόειον εὔχροὲς (*Od.* 14, 23, 24), *Eumée se préparoit sa chaussure* (et non *ses bottines,* comme le veut Bitaubé), *en coupant une peau de bœuf colorée.*

Théocrite (*id.* 25, 103) fait mention de καλοπέδιλα dans ces vers : ἀλλ' ὁ μὲν ἀμφὶ πόδεσσιν εὐτμήτοισιν ἱμᾶσι καλοπέδιλ' ἀράρισκε, παρασταδὸν ἐγγὺς ἀμέλγων (1). Pour l'explication de ces détails bucoliques, ne consultez ni Geoffroi, qui ne vécut qu'au milieu de nos cités, aimant peu les arbustes et les humbles bruyères, ni H. Est., qui omet καλοπέδιλα, ni M. Schneider, qui juge καλοπέδιλα leçon fausse ; conjecture qu'appuie la version d'*Andreas Divus Justinopolitanus*, qui traduit καλοπέδιλα par *bona calceamenta.* Chabanon a voulu expliquer ce terme, mais ne donne pas le vrai sens, lorsqu'il prétend qu'il s'agit de *liége* qu'on attache sous les pieds des brebis. Il est question ici, non de brebis,

---

(1) L'édition de Bâle, 1541, rend ce παρασταδὸν ἐγγὺς par *apud prope.*

mais de vaches qu'on va traire : on va mettre, *dans des entraves de bois* (πέδιλον, *chaussure*, κᾶλον, *bois*), *leurs pieds attachés à cette chaussure de bois par des courroies bien coupées* (ἀμφὶ πόδεσσιν, εὐτμήτοισιν ἱμᾶσι καλοπέδιλ' ἀράρισκε). Reiske, qui tourmente ces vers, lit ἀμφιπόδεσσιν; mais cette correction ne l'eût pas tenté, s'il se fût rappelé ces vers d'Homère (*Odyss.* 16, 154, 155) : Ἀμφὶ πόδεσσιν ἑοῖς ἀράρισκε πέδιλα, lesquels sont la meilleure glose possible du vers de Théocrite, ici plus qu'imitateur d'Homère.

Dans ce passage, si maltraité par nos devanciers, j'ai rendu πόδας et κνήμας que M. Larcher ne traduit pas littéralement. Il falloit dire ποῦς, *le pied :* κνήμη, la partie antérieure de la jambe, est le *tibia*, qu'indique en partie Homère dans ce vers : ἔβαλε κνήμην ὑπὸ γούνατος (*Il.* 21, 1, 91), *il le frappa au cnêmè, un peu au-dessous du genou :* σκέλη (τὰ), désigne *l'ensemble des cuisses, des jambes et des pieds.* Le *Lexicon Xen.* explique bien et κνήμη, et σκέλη, d'après Aristote. Voyez, dans mon *Xen.* t. VII, B, p. 728, une description anatomique.

Πέλτας. M. Larcher traduit πέλτη, ἀσπίδας, 7, 74, 2, par *boucliers.* Mais, au premier, conservons *pelte* que M. Larcher lui-même définit bien, et qu'il francise dans son *Anabase*, tom. I, pag. 11 et 12; et au second, *boucliers.*

2. Λέγουσι—φασί. Ce dernier me semble dire plus que le premier, et exprimer *affirmation.* J'ajouterai que ce φασὶν ne se rapporte peut-être pas aux Thraces. Hérodote, voulant déterminer le sens de λέγουσι, l'accom-

pagne de αὐτοί. Il l'omet à φασί. Ce dernier signifie donc (ἴσ.) *on affirme*, et non *ils affirment*.

Ch. 76. Πεϱϐόλους λυκοεργέας, *deux épieux à la lycienne.* Il s'agit ici de Thraces asiatiques venus d'Europe en Asie : ils avoient probablement emprunté cette sorte d'armes à d'autres peuples asiatiques, aux Lyciens par exemple. Cette version de M. Schw., *venabula lupis interficiendis apta*, est donc inexacte. Voyez, au reste, et la note de M. Schw., et l'excellente note de Bellanger, citée par Larcher, laquelle rappelle que les anciens aimoient à désigner les différentes sortes d'armures par une épithète qui en indiquoit *la façon*, ou plutôt *le pays où elles avoient été fabriquées.*

Πρὸς δὲ τοῖσι κράνεσι, ὦτα. Je ne m'attacherai pas à relever toutes les inexactitudes des versions de nos devanciers; mais celle-ci doit être signalée. M. Larcher et autres nous disent que les Thraces d'Asie *portoient avec eux des casques d'airain, et outre ces casques, des oreilles.* Pourquoi ces Thraces, faisant partie de l'expédition de Xerxès, portoient-ils des supplémens d'oreilles ? Étoit-ce donc pour remplacer les oreilles qu'on leur couperoit à la guerre ? Mais Hérodote est loin de donner lieu à cette singulière question.

Son texte dit : *Les Thraces avoient sur leurs têtes des casques d'airain auxquels étoient adaptées des oreilles de même métal.* Εἶχον κράνεα. . πρὸς δὲ τοῖσι κράνεσι, ὦτα. Πρὸς signifie souvent *en outre;* ici il signifiera non-seulement *addition*, mais de plus, *addition de chose qui tient à une autre, qui est adaptée à une autre.* Ce sens de πρὸς

avec le datif paroîtra vrai à ceux qui réfléchiront sur la nature des cas. Voyez mon *Demosth. pro Corona*, pag. 145.

En disant que les Thraces, allant en guerre, portoient avec eux des oreilles supplémentaires, c'est faire, non pas une mauvaise plaisanterie, mais un véritable contre-sens.

Examen logique des Textes grecs.

Ch. 75. Examinons maintenant les conséquences du texte et de notre version, qui représente un texte rendu littéralement.

Ce n'est qu'au ch. 76 qu'on annonce une lacune. Pour démontrer qu'elle n'existe pas à ce chapitre 76, portons toute notre attention d'abord sur le chap. 75: il commence par Θρήϊκες. Au seul énoncé de ce mot, nous avons deux choses à prononcer, 1.° qu'il s'agit des Thraces asiatiques; 2.° de Thraces asiatiques considérés tels qu'ils étoient en Europe antérieurement à leur émigration d'Europe en Asie.

I.re PROPOSITION. Θρήϊκες désigne *des Thraces asiatiques*. La preuve que Θρήϊκες doit s'entendre de Thraces asiatiques, se trouve dans les antécédens, ch. 55, 56, 59. Nous y voyons Xerxès passant d'Asie en Europe, et arrivant aux vastes plaines de Dorisque (7, 59 et 108). Là, Xerxès fait la revue de ses troupes: au moment où il fait cette revue, il vient de traverser le détroit et de quiter l'Asie. Au moment où il met le

pied en Europe, il n'y a recruté aucune troupe quelconque (1); il y arrive uniquement avec des troupes asiatiques, dont l'énumération se trouve consignée dans les chapitres 61, 87. Les Thraces qu'Hérodote nomme chap. 75, 76, et qui arrivent avec les troupes dont Xerxès va faire la revue, sont donc des Thraces asiatiques. Cette première proposition ne peut être contredite.

M. Larcher soutient, comme moi, cette proposition : mais j'y ajoute, ce qui met une immense différence entre son opinion et la mienne, qu'Hérodote va parler d'abord, non de l'armure et du costume des Thraces asiatiques à l'expédition de Xerxès, mais de l'armure et du costume tels que l'avoit cette nation antérieurement à son émigration; et c'est là le sujet de la deuxième proposition à démontrer.

II.e PROPOSITION. *Les Thraces asiatiques sont-ils considérés par Hérodote, ch. 75, tels qu'ils étoient en Europe antérieurement à leur émigration d'Europe en Asie!*

Hérodote, dans les chap. 75, 76, décrit deux costumes et armures différens; et comme l'historien ne nomme qu'un peuple en donnant cette double description, on en conclut que l'une des deux descriptions est privée du nom du peuple à qui elle appartient, et que, par conséquent, il y a une lacune.

Pour nous, nous croyons que la double description regarde un seul et même peuple, les Thraces asiatiques;

(1) Ce n'est que postérieurement, 7, 108, 1 *sq.*, qu'il est question de Thraces recrutés en Europe.

que la première description d'armure et de costume a rapport aux Thraces asiatiques, tels qu'ils étoient en Europe avant leur émigration; et que, par conséquent, il n'y a pas de lacune.

Avant d'entrer dans les preuves rigoureuses, réfléchissons sur l'usage d'Hérodote lorsqu'il nomme un peuple quelconque.

Sans sortir de l'itinéraire de Xerxès, à peine a-t-il nommé les Perses considérés au moment de l'expédition de Xerxès, qu'il rappelle leur ancien nom (7, 61, 3). Nous en dirons autant des Mèdes (7, 62, 1); des Assyriens (7, 63, 1 *sq.*; des Saces (7, 64, 1). Nommant les Ariens (7, 66, 1), il avertit que leur costume étoit emprunté de celui de deux nations. Nommant les Phrygiens, et se rappelant qu'une légère altération étoit survenue dans le nom de ce peuple asiatique faisant partie de l'expédition de Xerxès, il le remarque en ces termes : « Ces peuples (les Phrygiens) s'appeloient *Briges* en Europe; mais, transplantés en Asie, et changeant alors de nom en même temps que de pays, ils s'étoient appelés *Phryges* ou *Phrygiens* (1). »

Vous le voyez, Messieurs, Hérodote, informé que les Phrygiens de l'armée de Xerxès, en passant d'Europe en Asie, ont changé de nom, et voyant que le changement consiste en une labiale forte qui a remplacé une labiale douce, a grand soin de nous avertir

(1) Voyez, à l'article *Phrygiens*, p. 352 *sq.*, mes remarques sur cette différence de dénomination.

d'un petit détail grammatical; et l'on se persuaderoit qu'Hérodote, après avoir nommé les Thraces émigrés d'Europe en Asie, eût négligé, lorsqu'il s'agit de l'une des plus remarquables émigrations des peuples connus, d'une émigration antérieure à la prise de Troie; on voudroit qu'Hérodote, qui ne dédaigne pas de petits détails de grammaire, à l'omission desquels un lecteur attentif peut aisément suppléer, se fût interdit des détails d'antiquité qui ne se devinent pas!

Non, Hérodote n'a point commis une si grave omission : il n'a pas parlé d'un changement de nom survenu dans le nom des Thraces; car en Europe, comme en Asie, ce peuple eut le nom de Thraces; mais il a voulu nous apprendre quels étoient leur costume et leur armure avant et après leur émigration.

« Les Thraces (en Europe) alloient en guerre avec » tel costume... Ces Thraces, arrivés en Asie, s'ap» pelèrent *(Thraces) Bithyniens.*

» Ces Thraces, donc, arrivés en Asie, et comman» dés par le Perse Bassacès, avoient telle armure » (Θρηΐκων δὲ τῶν ἐν τῇ Ἀσίῃ). »

Je le demande aux lecteurs impartiaux : si cette version est fidèle, comme elle me paroît l'être, n'est-il pas démontré qu'Hérodote a décrit le double costume militaire tel que le portoient les Thraces en Europe avant leur émigration, et postérieurement à leur émigration, lorsque d'Asie ils passoient en Europe avec Xerxès.

Ces trois phrases, 1.° Θρήϊκες ἐπὶ μὲν κεφαλῇσι ἀλωπεκέας ἔχοντες, &c.; 2.° οὗτοι δὲ διαβάντες ἐς τὴν Ἀσίην;

3.° Θρηΐκων δὲ τῶν ἐν τῇ Ἀσίῃ, qui ne peuvent se séparer, sont dignes d'attention.

Θρήϊκες, avertit qu'il s'agit de Thraces. A peine sont-ils nommés, qu'on décrit leur armure; et quand cette description est terminée, l'auteur ajoute, οὗτοι δὲ διαβάντες, *mais ces Thraces ayant passé en Asie.* Ce qu'il a dit avant οὗτοι δὲ διαβάντες, doit donc s'entendre des Thraces considérés avant qu'ils eussent passé en Asie; c'est donc l'armure des Thraces considérés en Europe qui y est décrite. Cette conséquence, infiniment probable à la deuxième phrase, se trouve confirmée par cette troisième phrase, Θρηΐκων δὲ τῶν ἐν τῇ Ἀσίῃ. Cette phrase est précédée d'une longue parenthèse qui a fait croire à un désordre d'idées et à des mutilations de texte qui n'existent pas. Dès qu'Hérodote l'a terminée, alors il revient à ses Thraces d'Asie, dont il a décrit l'armure européenne, par une liaison grammaticale qui n'a pas été plus remarquée que la longue parenthèse, et qu'aucun de mes devanciers n'a rendue, la jugeant redondante et oiseuse (1).

Cette liaison (2) existe dans Θρηΐκων δὲ τῶν ἐν τῇ Ἀσίῃ, l'une des trois phrases que nous avons annoncé ne

(1) Chez des écrivains tels qu'Hérodote et Thucydide, le système des redondances est inadmissible. A peine les pardonneroit-on à nos poëtes, que les entraves de la rime et du rythme rendroient peut-être parfois excusables.

(2) H. 1, 177, 2, emploie encore un autre δὲ qui semble de même annoncer *reprise*, mais que MM. Schw. et autres suppriment dans le texte.

devoir pas être séparées l'une de l'autre, et dont le δὲ annonce la reprise d'une idée que la longue parenthèse avoit fait perdre un moment de vue, celle de ces Thraces asiatiques qu'il a distingués, 1.° par Θρήϊκες, 2.° par οὗτοι δὲ διαβάντες : qu'il considère d'abord comme habitans du Strymon (1), c'est-à-dire comme Européens (ἐκλ. Βίθυνοι· τὸ δὲ πρότερον ἐκαλέοντο Στρυμόνιοι), ensuite en Asie, et qui, dans l'expédition de Xerxès, se trouvent sous les ordres du Perse Bassacès.

La trace de ces idées du texte a entièrement disparu dans cette version de M. Larcher : *Les Thraces avoient sur la tête des peaux de renard, des javelots, des boucliers... Ces peuples passèrent en Asie, où ils prirent le nom de Bithyniens.* En lisant cette phrase, on ne se doute pas qu'il s'agisse des Thraces d'Asie considérés tels qu'ils étoient en Europe. On perd bien plus encore la trace, lorsqu'on lit cette autre phrase, *Ces Thraces, qui avoient telle armure, passèrent en Asie, où ils prirent le nom de Bithyniens :* on s'imagine, d'après cette version équivoque, que ce qu'il dit arriva postérieurement à l'expédition de Xerxès, tandis que le fait du surnom que prennent les Thraces d'Europe devenus Bithyniens, est antérieur à la prise de Troie; et si l'on me demande la preuve du fait remarquable que j'avance, je l'appuierai sur le témoignage d'Hé-

(1) H. 8, 115, 1 fait mention d'habitans de la Thrace supérieure, vers les sources du Strymon. Voyez tom. II, pag. 170; et Thucydide, 2, 96, 3.

rodote lui-même (7, 20, 3) : « Les Mysiens, avant » la prise de Troie, passant par le Bosphore en Eu- » rope, soumirent toute la Thrace; puis, se dirigeant » vers la mer Ionique, s'arrêtèrent au Pénée (qui fut » comme le terme et la limite d'une expédition qui » menaça la Grèce elle-même), τὸν (στόλον) τῶν Μυσῶν, » οἱ διαβάντες ἐς τὴν Εὐρώπην κατὰ Βόσπορον, τούς τε Θρήϊκας » κατεστρέψαντο πάντας, &c. »

Diverses considérations logiques m'ont porté à croire que la première description de costume concernoit les Thraces considérés en Europe avant leur émigration d'Europe en Asie; et la deuxième, les Thraces d'Europe établis en Asie.

L'existence d'un passage parallèle qui justifieroit cette opinion, seroit sans doute desirable. Eh bien! ce passage existe dans la *Retraite des dix mille.* Xénophon décrit, presque dans les mêmes termes qu'Hérodote, le costume des Thraces d'Europe, chez qui se trouvoient les Grecs à leur retour de Cunaxa.

Les Thraces d'Europe, nous dit l'historien de la *Retraite des dix mille*, s'enveloppoient la tête de peaux de renard, οἱ Θρᾷκες τὰς ἀλωπεκίδας ἐπὶ ταῖς κεφαλαῖς καὶ τοῖς ὠσὶ (*Anab.* 7, 4, 4, tom. IV, pag. 486); passage assurément bien conforme à celui-ci d'Hérodote, Θρήϊκες ἐπὶ τῇσι κεφαλῇσι ἀλωπεκέας (7, 75, 1).

Xénophon place la scène chez les Thraces d'Europe. Hérodote, parlant du même costume, et le décrivant dans les mêmes termes, a donc en vue le même peuple que Xénophon, c'est-à-dire, les Thraces d'Asie con-

sidérés en Europe antérieurement à l'époque de leur émigration en Asie.

Ce trait de conformité dans la description des costumes thraces d'Europe, n'est pas l'unique.

Écoutons encore l'historien de la *Retraite des dix mille.*

« Ces Thraces d'Europe portoient des tuniques » appelées κιθῶνας; » conforme encore, en ce point, à Hérodote, qui nous dit, ἔχοντες περὶ τὸ σῶμα κιθῶνας (7, 75, 1).

Autre trait de ressemblance dans la description d'Hérodote et de Xénophon.

« Les Thraces portoient, en outre de la tunique, » une robe appelée *zeira*, et non des chlamys, ζειρὰς » ἔχουσιν, ἀλλ' οὐ χλαμύδας : » ainsi s'exprime Xénophon. « Ils s'enveloppent de *zeira*, ζειρὰς περιβεβλημένοι, » nous dit Hérodote. On se doute bien que ces précautions étoient prises contre le froid de la Thrace d'Europe. Hérodote ne le remarque pas; mais Xénophon en avertit, lorsque, après avoir raconté que les Grecs eurent beaucoup à souffrir du froid, que l'eau qu'on leur apportoit geloit en chemin, il ajoute : « On vit » alors clairement pourquoi les Thraces se garantis- » soient la tête avec des fourrures de renard, pour- » quoi &c. &c. »

Voilà bien des précautions prises contre le froid par nos Thraces d'Europe. Se bornoient-elles là! Non : « Les tuniques ne croisoient pas seulement sur la poi- » trine, elles enveloppoient encore les cuisses, χιτῶνας

» οὐ μόνον περὶ στέρνοις, ἀλλὰ καὶ περὶ τοῖς μηροῖς, » nous dit Xénophon. Même précaution pour les jambes, chez les Thraces d'Hérodote; à cette légère différence près qu'au lieu de tuniques enveloppant les cuisses, c'étoient des peaux de faon qui chaussoient les pieds et les jambes, περὶ τοὺς πόδας τε καὶ τὰς κνήμας πέδιλα νεβρῶν.

Tels étoient les Thraces d'Europe. Transplantés en Asie, ils n'ont plus le même costume; ils habitent un pays dont la température est plus douce. Aussi, renonçant à ces fourrures qui enveloppoient leurs têtes et leurs oreilles, à ces chaussures qui garantissoient les pieds et les jambes, ils portent sur la tête de brillans casques d'airain, auxquels sont adaptées des oreilles de même métal, et ont en main de petits boucliers et des épieux à la lycienne. Au lieu d'épieux à la lycienne, M. Schw. leur donne des épieux à tuer des loups : mais, avec Bellanger, critique judicieux, préférons *épieux à la lycienne.* Des Thraces, en Asie, ont dû emprunter cette espèce d'arme à des peuples de la basse Asie, aux Lyciens.

M. Dureau de la Malle, jugeant inintelligible ce texte d'Hérodote, que nous défendons, proposoit (*l. l.* pag. 28) de lire Θρηΐκων Χ' ἑτέρων ἐν τῇ Ἀσίῃ ἦρχε Βασσάκης, *Bassacès commandoit aussi aux autres Thraces d'Asie* (Thraces d'origine). Mais cette correction est évidemment inutile d'après les raisons précitées, et l'assertion qu'elle contient se trouve réfutée par le texte même d'Hérodote.

Cet historien, en effet, nous apprend que les Phrygiens, qui s'appeloient auparavant *Bryges* (H. 7, 73,

1) avoient un autre commandant que Bassacès; que les Lydiens (autrefois Méoniens), et les Mysiens, avoient aussi un autre chef que Bassacès; et ensuite, que les Phrygiens (les mêmes que les Briges) étoient Thraces d'origine (6, 45 ; 7, 73, 1). Bassacès ne commandoit donc pas tous les peuples d'Asie Thraces d'origine.

Ce que je viens de dire des Phrygiens, je pourrois l'étendre aux Lydiens, et peut-être aussi aux Mysiens d'Asie d'origine thrace. La correction proposée par le savant M. Dureau est donc inadmissible.

Il faut donc revenir au texte d'Hérodote : tel que nous l'avons, il est pur et sans lacune.

A l'appui de l'opinion que je défends, que manque-t-il? la locution Εὐρωπήϊοι ὄντες, qu'Hérodote emploie, 7, 73, 1, lorsqu'il veut considérer en Europe les Phrygiens devenus ensuite Asiatiques. Hérodote, en l'employant au chapitre 75, alors beaucoup plus clair, eût épargné bien des doutes et des débats : il n'a pas employé ce mot; disons donc qu'il a laissé une difficulté. Mais ce qui n'est qu'une difficulté, expliquée par le contexte, gardons-nous de l'appeler lacune. Il est bien de signaler des lacunes et des fautes d'un texte, et sur-tout d'y remédier ; il est mieux encore peut-être de ne voir les fautes que lorsqu'elles existent.

Pour établir l'existence d'une lacune, on a ici mal rendu le texte, là déclaré inutiles et redondans des signes évidens de liaison. Nous, nous déclarons qu'il n'y a pas de lacune, et nous avons essayé de le prou-

ver, 1.° en rappelant que ce texte avoit pour lui l'autorité de tous les manuscrits; qu'il avoit été jugé tel par Eustathe (Dur. de la M. *l. l.* pag. 27), qui, en citant le chapitre 75 d'Hérodote, ne paroît soupçonner aucune altération; 2.° en traduisant fidèlement, et des passages mal traduits, et des signes de liaison tout-à-fait négligés; 3.° en prouvant, par l'exemple et l'usage d'Hérodote lui-même, que notre historien a non-seulement donné une double description du costume du même peuple dans les deux mondes, mais que de plus il a dû la donner. Je me suis cru, en conséquence, et me croirois encore fondé à dire que cette lacune, solennellement annoncée au chapitre 76 du 7.e livre d'Hérodote, n'existe nullement : en sorte que la prophétie du respectable Wesseling (*agnoscent in posterum omnes*) n'aura probablement pas son accomplissement.

THRACES,

SOIT D'EUROPE, SOIT D'ASIE. (Pag. 274.)

II.e SECTION.

RECHERCHES SUR LES MYSIENS D'HÉRODOTE.

SOMMAIRE.

1.° Locution chronologique, πρὸ τῶν Τρωϊκῶν, *mal expliquée par l'illustre Fréret. 2.° Sens de* μέχρι τε, *dont le* τε, *très-expressif, est à tort jugé redondant. 3.° Examen des deux leçons* πόταμοῦ τοῦ πρὸς μεσαμβρίης, *ou* π. τοῦ πρὸς μεσαμβρίην, *qui, traduites de même (par MM. Schw. et autres), quoique très-différentes, ce semble, intéressent pour connoître et le point d'arrivée des Mysiens, et en partie, peut-être, la direction du Pénée.*

Silence de d'Anville et autres sur la difficulté. Passage de Strabon relatif au Pénée, non compris.

Les Mysiens viennent, chez Hérodote, d'Asie en Europe, avant la guerre de Troie. Homère, ne faisant pas mention de leur émigration d'Asie en Europe, les montre en Europe lors du siége de Troie.

Hérodote, en une seule phrase, indique les pays subjugués par les Mysiens, le terme et l'époque de leurs conquêtes, et les résultats moraux et politiques de ces conquêtes. — Conclusion des textes d'Homère, d'Hérodote et de Strabon.

Au nom des Mysiens, plusieurs questions s'élèvent. Pour les résoudre, pour connoître l'origine des Mysiens et l'époque de leur première émigration, il convient de recueillir tous les passages connus de l'antiquité. Nous ne prenons point aujourd'hui l'engagement de présenter l'ensemble de toutes les recherches possibles; nous allons du moins, en donnant à d'autres l'idée d'un travail à faire, porter toute notre attention sur des textes d'Homère, d'Hérodote et de Strabon, dont l'un a donné lieu à de grands débats chez les anciens.

HOMÈRE.

Vers relatifs aux Mysiens.

Homère (13, 1 *sq.*) parle ainsi des Mysiens:

Ζεὺς δ' ἐπεὶ οὖν Τρῶάς τε καὶ Ἕκτορα νηυσὶ πέλασσεν
Τοὺς μὲν ἔα παρὰ τῇσι πόνον τ' ἐχέμεν καὶ ὀϊζὺν
Νωλεμέως· αὐτὸς δὲ πάλιν τρέπεν ὄσσε φαεινὼ,
Νόσφιν ἐφ' ἱπποπόλων Θρηκῶν καθορώμενος αἶαν,
Μυσῶν τ' ἀγχεμάχων καὶ ἀγαυῶν Ἱππημολγῶν,
Γλακτοφάγων, Ἀβίων τε, δικαιοτάτων ἀνθρώπων.
Ἐς Τροίην δ' οὐ πάμπαν ἔτι τρέπεν ὄσσε φαεινώ·
Οὐ γὰρ ὅγ' ἀθανάτων τιν' ἐέλπετο ὃν κατὰ θυμὸν
Ἐλθόντ' ἢ Τρώεσσιν ἀρηξέμεν ἢ Δαναοῖσιν.

Se borner à l'examen grammatical de ces vers, ne seroit pas un travail jugé inutile par une Académie qui attache un grand prix à la critique purement grammaticale des textes : mais notre travail ne se bornera

pas là; nous nous efforcerons d'arriver, de notre examen critique des textes d'Homère, d'Hérodote et de Strabon, à des conséquences qui nous semblent intéresser la géographie et l'histoire des peuples, soit d'Asie, soit d'Europe, considérés par époques.

Strabon, 7, pag. 453, B, cite les vers, 4, 5, que nous venons de lire; et M. Coray traduit : *Jupiter tourna ses regards étincelans pour voir de loin le pays des Thraces, ces habiles cavaliers, et celui des Mysi, qui savent se battre corps à corps avec leurs ennemis.*

Le sens, soit grammatical, soit géographique, de ce passage, a donné lieu à bien des débats. Strabon, l'envisageant sur-tout sous les rapports géographiques, pense, avec Posidonius, qu'il ne s'agit que des Mysiens d'Europe, c'est-à-dire, des Mysiens de la Thrace, Μυσοὺς τοὺς ἐν Θρᾴκῃ. M. Gossellin, au contraire (trad. franç. tom. III, pag. 25), jugeant fausse l'interprétation du poëte qu'il a souvent habilement éclairci, est d'avis, d'après des considérations géographiques, que Jupiter apercevoit à-la-fois et la Thrace d'Europe, et le pays des Mysiens en Asie.

Si cette interprétation de notre savant confrère est exacte, il s'ensuivroit, 1.° que de l'Ida, Jupiter voyoit à-la-fois la flotte des Grecs, qui est à l'occident, et les Mysiens d'Asie, qui sont à l'est du mont Ida; assertion que n'appuie nullement le texte d'Homère, dont j'offre une version et une glose fort différentes de celles de nos devanciers.

Jupiter verò (ab Ida), postquam effecit ut Troes et

Hector navibus admoverentur (πέλασεν), *eos quidem reliquit ad illas laboremque ferre et ærumnas indesinenter; ipse autem aliò vertit* (πάλιν τρέπεν) *oculos fulgidos, seorsim* (νόσφιν *ad equitum Thracum despiciens terram* (Θρήκων καθορώμενος αἶαν·), *Musorum nimirum* (τε) *cominus-pugnantium, et illustrium hippomolgorum, lacte victitantium longævorumque, justissimorum hominum. Ad Trojam igitur non omnino ampliùs vertebat oculos fulgidos: non enim &c.*

Et en français : « Jupiter (du haut de l'Ida), ayant fait approcher de la flotte Hector et les Troyens, les abandonne à leurs tristes et éternels débats; puis, écartant (νόσφιν) sa pensée du théâtre de la guerre, et tournant d'un autre côté ses yeux éclatans, il les abaisse (καθορώμενος) sur la Thrace abondante en coursiers, et en particulier sur les Mysiens, habiles à combattre de près; ces vénérables hippomolgues, vivant de lait, s'abstenant de tout ce qui a vie; les Mysiens, les plus justes des hommes : il ne tourna plus ses regards sur Troie; car il ne pensoit pas qu'aucun des immortels vînt secourir ou les Troyens ou les Grecs. »

Au vers 1, je traduis, *Jupiter, du haut de l'Ida, ayant fait approcher de la flotte Hector et les Troyens. Du haut de l'Ida* n'est point dans le grec; mais il est dans l'esprit du poëte. Si Jupiter eût quitté l'Ida pour accompagner Hector, on apercevroit mention et de cette descente de l'Ida et du retour de Jupiter sur sa montagne. Or, le texte ne parle ni de l'une ni de l'autre action.

Πέλασεν se trouve traduit par *admovit* chez X., chez M. Heyne et ailleurs. Mais, partant de l'idée puisée dans le contexte, que Jupiter n'a point quitté le mont Ida, je propose, au lieu de *admovit, effecit ut admoverentur,* sens adopté par le scholiaste grec dans cette glose, mais que ne donne pas Eustathe : Πέλασε· Προσεπέλασεν, ἐγγίσαι ἐποίησε. Le sens de *conduire,* attribué à πέλασε par divers interprètes, est donc inadmissible.

Au vers 2, avec Eustathe, notons, παρὰ τῇσι pour παρ' αὐταῖς : ainsi *passim.*

Au vers 3, πάλιν τρέπεν. On voit au vers 1, Jupiter protégeant Hector, le faisant approcher des vaisseaux. A ce vers 3, πάλιν ne me semble signifier ni *iterum,* ni *retro* (comme le suppose M. Gosselin dans cette phrase, p. 25, note 1, 1.re col., *quand Jupiter voulut tourner ses regards du côté opposé à Troie*), mais plutôt *alibi* (comme le veut Eustathe donnant la scholie ἀλλαχοῦ), ou *deinceps ;* et alors, au lieu d'un adverbe de lieu, on auroit un adverbe de temps; acception que proposent Leunclave et Hutchinson, cités par le *Lexic. Xenophonteum.*

De ces deux acceptions, *alibi, deinceps,* la première paroîtroit préférable à divers savans, qui se fondent sur ce rapprochement que fait Eustathe de πάλιν, vers 3, et de ἐς Τροίην ού πάμπαν ἔτι τρέπεν ὄσσε φαεινώ.

D'après ces explications grammaticales, je proposerois d'analyser ainsi de nouveau, et de dire:

Au premier temps (vers 1), Jupiter, protecteur

d'Hector et des Troyens, les fait approcher de la flotte des Grecs. Au deuxième temps, ses yeux cessent de se porter sur Hector (τοὺς μὲν ἔα, vers 2). Au troisième temps, ou plutôt, par suite de sa résolution d'écarter sa pensée du théâtre de la guerre, et de laisser agir le Destin, qu'il n'ose ni ne veut contrarier, il la fixe sur la Thrace d'Europe, non sur les Thraces en général, qui avoient pour fondateur Thrax, enfant du dieu Mars, mais en particulier sur les pacifiques Mysiens, peuple qu'il qualifie de justes ; ce qui établit un contraste d'idées entre les Grecs et les Troyens en guerre, et les pacifiques Mysiens, et repose l'esprit des lecteurs fatigués de descriptions de carnage.

Voilà le sens grammatical. Si de là nous passons au sens topographique, nous dirons :

Jupiter, qui règne sur l'Ida, Ἰδῆθεν μεδέων, Jupiter, du haut de l'Ida, qu'il n'a pas quitté, a suivi des yeux Hector et les Troyens, les a protégés allant vers la flotte des Grecs; il tourne ensuite (πάλιν) ses regards et sa pensée vers la Thrace.

Du haut de l'Ida, Jupiter pouvoit apercevoir et la flotte des Grecs, à l'occident, et la Thrace, au nord-ouest : mais pour que l'œil passât de l'un à l'autre, il falloit changer la direction des regards, il falloit regarder ailleurs (πάλιν, c'est-à-dire, ἀλλαχοῦ, Eust.), action nouvelle qui fait cesser la précédente; action nouvelle et déviation indiquée par πάλιν, et bien précisée par νόσφιν.

Ce lieu sur lequel Jupiter porte ses regards en les

détournant du rivage et de la flotte des Grecs, est évidemment la Thrace d'Europe : c'est sur cette Thrace d'Europe uniquement, et non sur la Thrace d'Europe et d'Asie-à-la-fois, que Jupiter jette ses regards. Si cette dernière pensée eût été celle d'Homère, poëte éminemment simple, clair dans sa diction, ennemi de ces subtilités des Grecs postérieurs, qui parfois aiment trop à être devinés, il l'auroit énoncée : il ne l'a point fait; je dis plus, il a manifesté une opinion contraire : gardons-nous donc de lui prêter une intention géographiquement et grammaticalement inadmissible.

Au reste, en émettant mon avis, en soutenant qu'Homère ne parle ici que des Mysiens d'Europe, je rentre dans le sens de Strabon (7, pag. 453, B).

STRABON, 7, 453, B.

Επεὶ εἴ γε τοὺς κατὰ τὴν Ἀσίαν Μυσοὺς δέχοιτό τις, ἀπηρτημένος ἂν εἴη ὁ λόγος· τὸ γὰρ ἀπὸ τῶν Τρώων τρέψαντα την ὅρασιν ἐπὶ τὴν Θρᾳκῶν γῆν, συγκαταλέγειν ταύτῃ τὴν τῶν Μυσῶν, τῶν οὐ νόσφιν ἐόντων, ἀλλ' ὁμόρων τῇ Τρῳάδι, καὶ ὄπισθεν αὐτῆς ἱδρυμένων, καὶ ἑκατέρωθεν διειργομένων δ' ἀπὸ τῆς Θράκης πλατεῖ Ἑλλησπόντῳ, συγχέοντος ἂν εἴη τὰς ἠπείρους, καὶ ἅμα τῆς φράσεως ἐκ ἀκούοντος· τὸ γὰρ πάλιν τρέπειν, μάλιστα μέν ἐστιν εἰς τοὐπίσω· ὁ δ' ἀπὸ τῶν Τρώων μεταφέρων τὴν ὄψιν, ἐπὶ τοὺς μὴ ὄπισθεν αὐτῶν, ἀλλ' ἐκ πλαγίων ὄντας, προσωτέρω μὲν μεταφέρει, εἰς τοὐπίσω δ' ου παιυ.

VERSION DU TEXTE DE STRABON.

« En effet, dit judicieusement ce géographe (1), si, dans le passage d'Homère, on voyoit les Mysiens de l'Asie, l'expression d'Homère ne seroit point du tout exacte; car détourner ses regards de la Troade pour les porter vers la Thrace, et y comprendre les Mysiens (d'Asie), qui étoient, non pas éloignés, mais qui, contigus (à cette Troade), se trouvoient situés derrière elle (à l'orient), et de deux côtés *(au nord et au midi)*, et de plus, séparés de la Thrace par toute la largeur de l'Hellespont, c'est confondre les deux continens, et ne pas comprendre la locution du poëte. Cette locution, *πάλιν τρέπειν*, signifie le plus souvent *porter ses regards en arrière.* Mais celui qui éloigne ses regards de la Troade et les transporte vers des peuples situés, non derrière *les Troyens* (2), *mais un peu de côté* (3), celui-là peut, du point qu'il fixe, voir au-delà, devant lui, mais point du tout en arrière. »

Cette version diffère de celle de M. Coray; car, 1.° les mots *πάλιν τρέπειν* d'Homère, traduits en fran-

(1) Accusé d'avoir mal interprété Homère (*Strab.* trad. fr. tom. III, pag. 25, note 1).

(2) Ici l'auteur parle de la Thrace, qui est à l'ouest.

(3) *De côté, en avant.* Ces prépositions sont relatives à celui qui regarde : celui qui veut en saisir le sens, doit avoir la carte sous les yeux.

çais par ce savant, devoient être seulement cités en grec, puisqu'ils sont des mots grecs à expliquer; 2.° ce mot *principalement* n'explique pas *μάλιστα*, qui ici, je crois, signifie moins *principalement* que *le plus souvent*, sens qu'adopte, au n.° 3, le *Lexicon Xen.*; 4.° cette phrase, *celui qui transporte ses regards du pays des Troyens sur des peuples placés derrière eux (à l'orient) et à leurs côtés, peut bien les porter loin, mais non pas derrière lui*, est, ce semble, peu intelligible. Qu'est-ce, en effet, que M. Coray entend par *des peuples placés à l'orient!* Ces peuples, dans la pensée de Strabon expliquant Homère et rejetant l'hypothèse des Mysiens d'Asie, sont les Thraces et les Mysiens à l'ouest. L'idée d'*est* est donc inexacte. Et pourquoi est-elle inexacte! c'est que M. Coray substitue sa pensée à celle de Strabon. La suppression faite par M. Coray, d'abord d'une négation, ensuite d'une particule affirmative, tous ces changemens, qu'il appelle *des restitutions*, ne sont que des mutilations de texte. J'ai suivi l'ancienne leçon. Que l'on rapproche ma version des cartes, et que l'on juge.

Il suivra de ceci que Strabon a bien compris les vers d'Homère relatifs aux Mysiens; interprète moins heureux peut-être, lorsqu'il transforme en noms de peuple des épithètes qualificatives des Mysiens.

Au vers 4, *νόσφιν*, *seorsim*, avertit que Jupiter écarte sa pensée du théâtre de la guerre, et qu'il abaisse ses regards (ailleurs) sur la Thrace.

Aux vers 4 et 5, Ἐφ' ἱπποπόλων Θρηκῶν αἶαν, Μυσῶν

τ' ἀγχεμάχων, M. Coray (*Strab.* trad. franç. tom. III, pag. 23, lig. 12 et 13) traduit, *pour voir de loin le pays des Thraces et celui des Mysi.* Mais je propose, *Jupiter abaisse ses regards sur le pays des Thraces, à savoir* (τε, *nimirum*), *celui des Mysiens. Nimirum,* adverbe indicatif, paraîtra mieux rendre le monosyllabe τε que *et* copulatif, si l'on réfléchit, 1.° sur le contexte des vers d'Homère, chez qui les Mysiens sont l'unique objet de l'attention de Jupiter; 2.° sur ce mot de Posidonius (*Strab.* 7, pag. 453, B; trad. franç. tom. III, pag. 23, lig. 9) : *Posidonius conjecture avec raison qu'Homère désigne spécialement les Mysiens, je veux dire ceux de Thrace,* τοὺς Μυσοὺς κατ. λέγω τοὺς ἐν τῇ Θρᾴκῃ, locution qu'il n'est pas inutile de rapprocher de celle-ci, Θρᾳκῶν Μυσῶν τε, plusieurs fois employée : en effet, cette locution, *les Mysiens, je veux dire les Thraces,* et cette autre, *les Thraces, je veux dire les Mysiens,* se prêtent un mutuel appui; 3.° sur ce mot de Strabon (7, pag. 459, lig. dern. et pag. 460, lig. 1), νυνὶ δὲ περὶ Θρᾳκῶν ἐλέγομεν, Μυσῶν τ' ἀγχεμάχων, lequel signifie, *ici, en parlant des Thraces, je veux dire des Mysiens.* Si je ne me trompe, ce dernier exemple, Θρᾳκῶν, Μυσῶν τ', de 7, pag. 459, 460, appuie ma version de Θρᾳκῶν αἶαν, Μυσῶν τ' (7, pag. 453, B; trad. franç. pag. 23). Dans l'exemple 7, pag. 459, 460, Θράκων Μυσῶν τ', M. Coray (tom. III, pag. 38, lig. 3 et 4) traduit, *en parlant des Thraces et particulièrement des Mysi :* ici l'idée de *spécialiser* lui est venue. Pourquoi n'a-t-il pas fait de même pour le précédent exemple, Θράκων, Μυσῶν τ'

(7, p. 453, B; trad. fr. p. 23, lig. 12 et 13)! Pourquoi, au lieu de dire que les Thraces que Jupitèr a en vue sont les Mysiens, va-t-il dire que Jupiter jette ses regards sur les Thraces et sur les Mysiens! Si M. Coray a bien rendu le second passage, la version du premier est évidemment inexacte; car les deux passages contiennent les mêmes mots, mis dans le même ordre, extraits du même auteur, et, dans les deux passages, exprimant littéralement la même pensée d'Homère.

Au reste, M. Coray a très-bien rendu le second passage, mais par entraînement et non grammaticalement; car, dans cette phrase, *en parlant des Thraces [et particulièrement] des Mysiens*, il est visible que M. Coray rend par *et*, copule, ce même τε que je rends par *nimirum*, particule *indicative* qui spécialise, et arrête l'attention sur le mot qui la précède.

J'ai fort insisté sur le sens de τε, et parce qu'il est fort peu connu, et parce qu'un savant allemand a ri du rire inextinguible des dieux d'Homère, de mon interprétation de τε.

Dans ma version, je fais dépendre ἀγαυῶν ἱππημολγῶν, γλακτοφάγων, ἀβίων τε, δικαιοτάτων ἀνθρώπων, de Μυσῶν. Cette idée de qualificatifs d'un seul peuple au lieu de noms de divers peuples, me semble commandée par le contexte.

J'y vois Jupiter, fatigué du spectacle des combats, détournant ses regards de la Troade et les portant en Thrace, non sur divers peuples, mais uniquement sur les Mysiens, peuple pasteur, qui vivoit de lait,

pratiquoit la justice et honoroit les dieux. Un tel peuple étoit digne, plus que tout autre, des regards de Jupiter. Aussi est-ce sur lui seul que, de l'Ida, Jupiter abaisse ses regards.

Cette idée, qui semble naturelle en interrogeant le contexte, étoit celle de Posidonius. Comment donc Strabon, qui la connoissoit et qui la cite; comment Strabon, qui remarque, d'après Posidonius, que les Mysiens s'abstenoient, par scrupule, de tout ce qui a vie, et par conséquent de bétail, qu'ils se nourrissoient de miel et de fromage, et que, par cette raison, on les qualifioit d'*hommes religieux*, a-t-il pu se résoudre à transformer, quatre lignes après, des épithètes des Mysiens en noms de peuples divers! M. Heyne a beau dire (*Il.* 13, 3) qu'ici Strabon a bien éclairci toutes les difficultés (*de toto egregiè disputat Strabo*), j'oserai affirmer qu'il n'a point rempli cette tâche en entier. Ce que je remarque ici dans Strabon, c'est, non l'excellence de sa critique, mais une abnégation de toute critique sur le sens de ces épithètes : elle ne peut s'expliquer qu'en supposant que Strabon, voulant être sur-tout géographe, a laissé, sans y entrer lui-même, le champ ouvert à toutes les discussions grammaticales des nombreux interprètes d'Homère. En effet, les débats sur le sens des épithètes précitées ont été considérables, comme nous l'apprennent et le contexte de Strabon, et ce mot de M. Heyne, *de nominibus jungendis multa sunt disputata apud veteres.*

On n'a pas moins disputé sur le sens du passage d'Hérodote relatif à ses Mysiens.

On a vu, dans les passages précités d'Homère et de Strabon, les Mysiens habitant l'Europe avant la prise de Troie. Nous les voyons, dans Hérodote, 7, 20, habitant l'Asie, et passant d'Asie en Europe antérieurement à la guerre de Troie. Voici ce passage (H. 7, 20, 3) :

Τὸν Μυσῶν τὲ καὶ τῶν Τευκρῶν, τὸν πρὸ τῶν Τρωϊκῶν γενόμενον· οἱ διαβάντες ἐς τὴν Εὐρώπην κατὰ Βόσπορον, τούς τε Θρήϊκας κατεστρέψαντο πάντας, καὶ ἐπὶ τὸν Ἰόνιον πόντον κατέβησαν μέχρι τε τοῦ Πηνειοῦ ποταμοῦ τοῦ πρὸς μεσαμβρίης ἔλασαν.

Ici Hérodote annonce une des plus anciennes émigrations, puisqu'elle est antérieure à la guerre de Troie, et des plus remarquables, puisque l'historien montre un grand peuple passant d'Asie en Europe, tandis que la plupart des émigrations avoient lieu d'Europe en Asie (*Strab.* 7, pag. 453).

Ce texte exige une discussion philologique, qui portera, 1.° sur πρὸ τῶν Τρωϊκῶν; 2.° sur μέχρι τε Πηνειοῦ; 3.° sur τοῦ πρὸς μεσαμβρίης.

1.° Πρὸ τῶν Τρωϊκῶν. Cette locution nous semble désigner une expédition antérieure à la guerre de Troie. Fréret, dans son beau *Mémoire sur l'origine et sur l'ancienne histoire des premiers habitans de la Grèce*, pag. 104 (ann. 1805), juge cette locution, πρὸ τῶν Τρωϊκῶν, équivoque et pouvant signifier indifféremment

la fondation ou la ruine de cette ville. Cette explication, si elle est admise, répand des doutes sur une date importante. Cherchons donc le sens de la locution πρὸ τῶν Τρωϊκῶν.

Fréret, voulant prouver l'équivoque de la date indiquée par πρὸ τῶν Τρωϊκῶν d'Hérodote, cite le πρὸ τῶν Τρωϊκῶν de Diod. (14, ch. 113, pag. 727) parlant de Pélasges Tyrrhéniens qui abandonnèrent la Thessalie pour éviter le déluge de Deucalion, avant τῶν Τρωϊκῶν. Le déluge de Deucalion ayant précédé de plus de trois cents ans la prise de Troie, Fréret ne croit pas que Diodore ait eu le dessein de joindre deux événemens si éloignés pour déterminer la date d'un fait qui a suivi le premier; en conséquence, il incline à entendre πρὸ τῶν Τρωϊκῶν de la fondation de Troie.

Mais la raison que donne Fréret ne me paroît nullement déterminante. Diodore, parlant de Pélasges Tyrrhéniens qui, pour éviter le déluge de Deucalion, abandonnèrent la Thessalie, πρὸ τῶν Τρωϊκῶν, n'a pas prétendu unir deux événemens si éloignés : il a voulu seulement, ou parler vaguement, n'ayant pas de date précise, ou peut-être, ce qui est fort différent, dire, avec une sorte de précision, que la fuite de ces Pélasges, avertis peut-être par un oracle, eut lieu trois cents avant la guerre de Troie.

Cette explication, qui ne répugne pas logiquement, va recevoir une grande force d'un passage parallèle de Thucydide, où l'interprétation donnée au πρὸ τῶν Τρωϊκῶν d'Hérodote et de Diodore par Valla et

Wesseling, est la seule admissible. Voici ce passage: Πρὸ τῶν Τρωϊκῶν οὐδὲν φαίνεται πρότερον κοινῇ ἐργασαμένη ἡ Ἑλλὰς (Thucyd. 1, 3, 1). J'ai dû traduire, *ce qui me démontre la foiblesse des Hellènes des premiers âges, c'est qu'avant* la guerre de Troie (πρὸ τῶν Τρωϊκῶν) *l'Hellade ne fit évidemment rien en commun* : en effet, πρὸ τῶν Τρωϊκῶν s'entend évidemment des temps qui ont précédé la guerre de Troie, comme μετὰ τὰ Τρωϊκὰ du même historien (2, 12, 1) s'entend des temps postérieurs à la prise de Troie. Entendre τὰ Τρωϊκὰ de la fondation de Troie, c'est vouloir, mal-à-propos, anéantir le sens d'une locution chronologique solennellement adoptée pour exprimer le siége de Troie. Le πρὸ τῶν Τρωϊκῶν d'Hérodote nous avertit donc que l'expédition des Mysiens est antérieure à la guerre de Troie.

2.° Μέχρι τε Πηνέου. Nul des nombreux commentateurs d'Hérodote n'a tenu compte du monosyllabe τε: je le crois néanmoins plein de sens. L'expédition des Mysiens, après avoir bouleversé toute la Thrace, menaça même la Grèce, puisque le Pénée seul fut la limite de l'expédition. Ce τε, jugé oiseux, est donc très-expressif, très-affirmatif, et signifie *nimirum*.

3.° Μέχει τοῦ Πηνειοῦ ποταμοῦ τοῦ πρὸς μεσαμβρίης. Là gît une grande difficulté.

Ni d'Anville, ni les interprètes et commentateurs des anciens géographes, ni Larcher, qui, donnant la géographie d'Hérodote, ici encore cite uniquement Strabon, ne viennent à notre secours.

Chez les éditeurs d'Hérodote, μέχρι Πηνειοῦ est suivi

de quatre autres mots sur lesquels on n'est pas d'accord : les uns lisent ποταμοῦ τοῦ πρὸς μεσαμβρίην : M. Schw. et autres donnent ποτ. τοῦ πρὸς μεσαμβρίης; et tout en donnant deux leçons si différentes, ils s'accordent tous dans leur version. En effet, Valla (ed. Gryph. *in-18*, 1558) traduit : *Ille* (exercitus) *Mys. Teucr.que, qui per Bosphorum in Europam transgressus, omnes Thraces in ditionem suam redegit, ad Ioniumque pontum descendens, ad Peneum usque amnem, qui ad meridiem vergit, processit.* Paul Estienne donne πρὸς μεσαμβρίην, et traduit littéralement tout ce passage comme Valla.

M. Larcher adopte le même sens, et traduit, *jusqu'au Pénée, qui coule vers le midi.*

M. Schw., après avoir cité, défendu et adopté la leçon πρὸς μεσαμβρίης, traduit *meridiem versus*, ne mettant aucun accord entre sa leçon et sa version.

Comme on le voit, on ne s'accorde ni sur la leçon, ni sur le sens de la leçon. Examinons d'abord quelle est la plus probable ; nous proposerons ensuite notre version.

Pour le choix de la leçon, consultons les manuscrits, dont ici encore M. Larcher ne fait aucune mention : A, B, D, E donnent, très-lisiblement écrit, πρὸς μεσαμβρίης. (Je ne cite pas C, qui n'a que le premier livre.)

Aucun ne donne πρὸς μεσαμβρίην. De deux leçons, la plus difficile est ordinairement la meilleure. Préférons donc πρὸς μεσαμβρίης, 1.° parce qu'elle est leçon plus difficile; 2.° parce qu'elle a pour elle l'unanimité

des manuscrits; 3.° parce que la leçon πρὸς μεσαμβρίην, qui diroit que *le Pénée coule au midi*, seroit absurde. Qu'on jette en effet les yeux sur la Grèce de d'Anville et autres ; on y verra le Pénée couler en plus grande partie de l'ouest à l'est.

En lisant πρὸς μεσαμβρίης, on seroit conduit à cette vérité ignorée, que *le Pénée coule à partir du midi.*

S'accorde-t-elle avec l'opinion de Strabon! C'est ce qu'il importe d'examiner.

Strabon (7, pag. 508, 1.re col.; trad. fr. tom. III, pag. 123) s'exprime ainsi : ὅτι ὁ Πηνειὸς ποταμὸς ῥέων διὰ τῶν Τεμπῶν καὶ ἀρχόμενος ἀπὸ τοῦ Πίνδου ὄρους, καὶ διὰ μεσης Θεσσαλίας καὶ τῶν Λαπιθῶν καὶ Περραιβῶν, δεχόμενός τε τὸν Εὔρωπον ποταμὸν—διορίζει Μακεδονιαν μὲν πρὸς Βορρᾶν· Θεσσαλίαν δὲ πρὸς νότον.

M. Coray traduit: *Le Pénée, qui sort du mont Pindus, et qui traverse la vallée de Tempé, la Thessalie, le pays des Lapithes et celui des Perrhæbes, &c.*

S'exprimer ainsi, c'est dire que le Pénée, après avoir traversé la vallée de Tempé, traverse la Thessalie, le pays des Lapithes et celui des Perrhæbes; ce qui est tout-à-fait contraire au texte grec et à ce que l'on connoît de la direction du Pénée. En effet, d'après le texte et dans la nature, le Pénée traverse d'abord le milieu de la Thessalie, le pays des Lapithes et celui des Perrhæbes; ensuite la vallée de Tempé, d'où il se jette dans la mer.

Dans sa description du Pénée, Strabon, de l'embouchure, dont il avertit d'abord (ῥέων διὰ τῶν Τεμπῶν),

remonte à la source (ἀρχόμενος ἀπὸ Πινδοῦ), et suit, dans un ordre géographique, les trois pays que traverse le Pénée avant d'arriver à la vallée de Tempé, au bout de laquelle est son embouchure.

Voici la version littérale que je subtituerois à celle de M. Coray:

« Le Pénée, qui coule à travers toute la vallée de Tempé (ῥέων διὰ Τεμπῶν), à savoir (καὶ), prenant sa source au Pinde ; le Pénée, dis-je, traversant le milieu de la Thessalie, le pays des Lapithes et celui des Perrhæbes, . . . sépare la Macédoine de la Thessalie; la première au nord, la seconde au midi. »

Ce passage de Strabon, qu'il importoit, du moins grammaticalement, de discuter, ne peut servir à déterminer le sens géographique du passage d'Hérodote.

Si, de Strabon, nous allons, non à Thucydide, lequel ne dit rien du Pénée, mais à son schol. 2, 102, 2, qui, à l'occasion de l'Achéloüs, nous dit que le Pénée coule à l'orient de la Dolopie (nommée par le schol. grec moderne *Anoblacha*), nous ne sommes pas plus avancés.

Réduits à expliquer le texte d'Hérodote par lui seul, présentons nos conjectures:

Nous avons rejeté la leçon Πηνειοῦ τοῦ πρὸς μεσαμβρίην, *le Pénée qui coule vers le midi*, et parce que les mss. ne donnent point cette leçon, et parce que, d'après les cartes de d'Anville, et la nôtre, n.° 16, le Pénée coule en plus grande partie de l'ouest à l'est. Nous tenant donc à la leçon des manuscrits, μέχρι τοῦ Πηνειοῦ

τοῦ πρὸς μεσαμβρίης, nous traduirons, *jusqu'au Pénée, qui coule à partir du midi.* Nous voyons, en effet, sur notre carte n.° 16, que, depuis Larisse jusqu'à son embouchure, il va du midi au nord-est. Mais, d'un autre côté, Thucyd. *(l. l.)* et toutes les cartes disent que la direction la plus générale de ce fleuve est d'occident en orient. Que conclure de cette variation dans le cours du Pénée ! Qu'Hérodote n'a nullement prétendu indiquer la direction du Pénée.

L'historien qui a été exact à indiquer le point du départ des Mysiens, a voulu uniquement, ce semble, montrer le point où s'est terminée l'expédition de ces mêmes Mysiens. Le Pénée a été la limite de l'expédition des Mysiens : ils se sont avancés non-seulement jusqu'au Pénée, mais, ce qui précise bien mieux, jusqu'à cette partie du Pénée où le fleuve, après avoir coulé vers l'occident, fait ensuite un coude, du midi vers le nord, pour aller se jeter dans la mer; ce que rendent sensible, et notre carte n.° 16, et, avant elle, la carte de M. Barbié (ann. 1811). Ainsi s'expliqueroit à la lettre μέχρι τοῦ Πηνειοῦ τοῦ πρὸς μεσαμβρίαν.

Fréret, considérant (*l. l.* pag. 105) le passage d'Hérodote moins en géographe qu'en antiquaire, s'exprime ainsi sur cet événement : « Les Teucriens et les Mysiens d'Hérodote ayant soumis la Thrace et la Macédoine jusqu'au Pénée et jusqu'à la mer Ionienne, c'est-à dire, jusqu'à la Thessalie et jusqu'à l'Épire, il est naturel de supposer que leur domination sur ce pays subsista pendant quelques géné-

rations, et que c'est à cette espèce d'union en un même corps politique qu'il faut attribuer ce que Strabon nous apprend de la ressemblance dans le langage, dans la forme des habits, et dans la manière de se couper les cheveux, qu'on remarquoit entre ces différens peuples établis depuis la mer d'Ionie jusqu'au Strymon. »

Ainsi parle Fréret. Ce qu'il n'avânce qu'à titre de conjecture, paroîtra infiniment probable, ou plutôt il paroîtra certain que les Mysiens ne quittèrent jamais la Thrace, du moins si l'on en croit ce mot de Strabon (7, pag. 453, B) : *Les Phrygiens, les Mygdoniens, les Bébryces, les Médobithyniens, les Bithyniens, les Thyniens, et même les Maryandiniens, quittèrent tous l'Europe; les Mysiens seuls y restèrent.*

RÉSUMÉ ET CONCLUSION.

Divers textes d'Homère, de Strabon et d'Hérodote, sur les Mysiens, se trouvoient inexactement expliqués. Commençant par Homère, nous avons essayé de donner le sens grammatical, historique et géographique des neuf premiers vers du XI.e chant d'Homère ; de prouver que, du haut de l'Ida, son Jupiter ne regardoit pas à-la-fois et les Mysiens d'Europe et les Mysiens d'Asie, et la flotte des Grecs, qui est à l'occident, et les Mysiens d'Asie, qui sont à l'est du mont Ida; que Strabon, gratuitement corrigé, que Strabon, citant Homère, a très-bien, quoi qu'on en dise, compris

son auteur, qu'il en a très-bien saisi le sens géographique; interprète moins heureux lorsqu'il transforme en noms de peuples les épithètes ἱππημολγῶν, ἀβίων, et autres qualifications de ces Mysiens, peuple religieux, chéri de Jupiter; et de plus, ce qui intéresse l'histoire des migrations thraces, que ces Mysiens habitoient l'Europe lors de la guerre de Troie; et que ces Mysiens de Thrace n'étoient point du tout inconnus au temps d'Homère, comme le pensent M. Gossellin (*Strab.* trad. franç. tom. III, pag. 46) et autres savans.

D'Homère et de Strabon, passant aux Mysiens d'Hérodote, nous avons examiné d'abord le texte grec, et nous nous sommes efforcés d'expliquer un τε très-expressif, et auquel ne fait attention aucun des commentateurs, puis la locution πρὸ τῶν Τρωϊκῶν, à tort jugée à double sens par Fréret, et de défendre la leçon difficile πρὸς μεσαμβρίης. De cet examen critique, nous avons passé aux conséquences. Un seul et même passage d'Hérodote nous a appris qu'antérieurement à la guerre de Troie, époque remarquable, eut lieu la plus mémorable des émigrations et expéditions; que les Mysiens vinrent d'Asie en Europe, lorsque ensuite tant d'autres émigrations eurent, au contraire, lieu d'Europe en Asie; que ces Mysiens soumirent toute la Thrace et la Macédoine, jusqu'au Pénée et jusqu'à la mer d'Ionie, c'est-à-dire, jusqu'à la Thessalie et l'Épire : en sorte qu'un seul et même passage d'Hérodote nous montre, avant la guerre de Troie, l'émigration des Mysiens d'Asie en Europe, leur point de départ, et leur point d'arrivée,

les pays qu'ils ont subjugués, et le terme, et l'époque, et les résultats moraux et politiques de leurs conquêtes; je veux dire, une vaste étendue de pays, toute la Thrace et la Macédoine, jusqu'au Pénée et jusqu'à la mer d'Ionie, soumises par des Asiatiques, qui, s'établissant dans ces pays de leur domination, donnèrent à des Européens leurs lois, leurs mœurs, leurs usages, et sans doute aussi une partie de leur langue.

III.e SECTION.

SUR LES MYSIENS.

SOMMAIRE.

A-t-il existé des Mysiens *et des* Mœsiens, *une* Mysie *et une* Mœsie? *Examen de quatre passages où, quoi qu'on en dise, Strabon combat la dénomination* Mœsiens *et* Mœsie. — I.er Passage. Ὑπελάμβανον, terme grammaticalement et historiquement mal traduit. — Καὶ, explicatif et non copulatif. — Οἱ Μυσοὶ καὶ οὓς νῦν Μυσοὺς καλοῦσιν, *phrase équivoque, qui s'explique en partie par celle-ci,* οἱ Μυσοὶ ἄποικοί εἰσι τῶν νῦν λεγομένων Μυσῶν (*Strab.* 12, pag. 816, C); *et sur-tout par les 2.e, 3.e et 4.e passages du même Strabon.* — Ἀφ' ὧν ὡρμήθησαν, *locution qui indique* départ *d'une portion des Mysiens d'Europe en Asie, et non* descendance *ou* origine. — II.e Passage. Ἐν τῷ δεκάτῳ, *à tort corrigé. Lacune où probablement Strabon écrit* Μοισοὶ, *comme dénomination*

qu'il combat. Μετωνομάσθαι, *acception remarquable de ce mot, qui signifie non pas* changer de nom, *comme le veut M. Coray, mais* porter son nom au-delà *(d'un lieu)*, *ou* porter le même nom à travers les (siècles) : *explication d'où il suit, non que Strabon appuie, mais, au contraire, qu'il combat la dénomination* Mœsi. — III.[e] Passage, *et troisième correction gratuite de* Μυσοί. — IV.[e] Passage, *où Strabon combat Apollodore, comme au deuxième passage il a combattu Posidonius. Changement de ponctuation.* — *Conjectures sur les antiquités des Mysiens.* — Μετοικέω—μετοικίζω. Εἰς Θρᾴκην. Ἐν τῆς περαίας, *locution elliptique dont le* ἐν *est mal rendu par* ex. Π. μ. σ. παρὰ τῶν Γετῶν, *désigne non pas* cinquante mille Gètes, *mais* cinquante mille hommes tirés de chez les Gètes (ou autre sens conjectural), pris le long des rives (παρὰ) septentrionales de l'Ister, qu'habitoient les Gètes, et que l'on établit ensuite sur les rives méridionales de l'Ister). — Ὁμογλώττου τοῖς Θρᾳξὶν ἔθνους, *et* νῦν οἰκοῦσιν, *infidèlement traduit. Version de ce quatrième passage difficile.*

Depuis Homère jusqu'à Strabon inclusivement, on n'a connu que des Mysiens *et une* Mysie, *et non des* Mœsiens *et une* Mœsie. *Les Latins, après lui, étoient-ils fondés à adopter les dénominations* Mœsi *et* Mœsia ? *Autre question à examiner. Conclusion.*

Les Mysiens ont-ils constamment porté le nom de *Mysiens?* A-t-il existé, comme on le prétend, des

Mysiens et des *Mœsiens*, une *Mysie* et une *Mœsie!* La dénomination de *Mœsiens* et de *Mœsie* proviendroit-elle de gratuites corrections et d'interprétations inexactes! Nous allons chercher la réponse à ces questions (1) dans les textes grecs. Passant ensuite des écrivains et géographes grecs à ceux des écrivains latins qui donnent des *Mœsiens* et une *Mœsie*, nous examinerons si les Latins ont été, comme il leur est souvent arrivé, scholiastes des Grecs, quand ils ont annoncé des Mœsiens et une Mœsie.

Homère, Æschyle, Hérodote, Xénophon, Strabon, &c., voilà principalement les écrivains grecs que nous avons consultés. Tous (2), depuis Homère jusqu'à Strabon inclusivement, donnent Μυσοὶ, Μυσία, et non Μοισοὶ, Μοισία. J'allois en conclure que les *Mysiens*,

---

(1) Ces questions, minutieuses au premier abord, cesseront de paroître telles à ceux des vrais philologues qui nous verront, par suite de cet examen, autorisés, soit à maintenir des textes abandonnés, soit à détruire des origines et des antiquités qui ne doivent leur existence qu'à des textes travestis.

(2) 1.° Homère, en dix passages (voyez l'*Index*) donne constamment Μυσοὶ, Μυσία. — 2.° Hérodote. Voyez l'*Index* de notre *Hérodote.* — 3.° Le *Lexic. Xen.* cite les Mysiens d'Asie comme éternels ennemis du roi de Perse. — 4.° Æschyle *(in Myrmid. prologo)*. — 5.° Dion Cassius, liv. 49, voulant distinguer la Mysie d'Europe de la Mysie d'Asie, dit, ἡ ἐν τῇ Εὐρώπῃ Μυσία. — 6.° Ptolémée (V, II), Μυσίας μὲν μικρᾶς τῆς ἐφ' Ἑλλησπόντῳ. — 7.° Estienne de Byzance, *ad vocab.* 1.° Μυσία, 2.° Ἀδραμύττειον, 3.° Ἄντανδρος, 4.° Ἀβρεττίνη. — 8.° Eusèbe (*Hist. eccl.* liv. 8), ἡ κατὰ Φρυγίαν Μυσία (*quam Mœsiæ opponi H. Valesius adnotavit, juxta Cellar.* tom. II, pag. 46). — 9.° Suidas, *ad voc.* Ἀβρεττάνη. — 10.° Hesych. *ad. voc.* Παρδοσελήνη.

la *Mysie,* seuls appartenoient à la géographie, et que les *Mæsiens* et la *Mæsie* étoient une faute trop légèrement admise par les auteurs latins et par leurs copistes.

J'arrivois à cette conclusion, lorsque je tombai par hasard sur la note où l'un des savans interprètes de Strabon nous dit : *Strabon emploie* Μοισοί (trad. franç. tom. IV, pag. 106, note 4).

Nous allons entrer dans l'examen des quatre passages.

Voici le premier des passages où Strabon nomme ce que M. Coray appelle les *Mæsiens.*

Οἱ Ἕλληνες τοὺς Γέτας, Θρᾷκας ὑπελάμβανον· ᾤκουν δὲ ἐφ' ἑκάτερα τοῦ Ἴστρου καὶ οὗτοι, καὶ οἱ Μυσοὶ, Θρᾷκες ὄντες καὶ αὐτοὶ, καὶ οὓς νῦν Μυσοὺς καλοῦσιν· ἀφ' ὧν ὡρμήθησαν καὶ οἱ νῦν μεταξὺ Λυδῶν καὶ Φρυγῶν καὶ Τρώων οἰκοῦντες Μυσοί (*Strab.* 7, pag. 453 ; trad. franç. tom. III, pag. 22).

Si l'on en croit le savant M. Coray, ce texte signifie, *Les Grecs considéroient les Gètes comme une branche des Thraces. Ce peuple occupoit les deux côtés de l'Ister, de même que les Mysi, appartenant également aux Thraces, et qu'on nomme aujourd'hui* Mœsi. *C'est de ces derniers que sont sortis les Mysi qui occupent à présent le pays situé entre les Lydiens, les Phrygiens et les Troyens.* En sorte que voilà une distinction établie entre les Mœsi et les Mysi, et que, de plus, les Mysi tirent leur origine des Mœsi.

Mais examinons le texte, et entrons dans les détails critiques, à la suite desquels nous donnerons notre version.

Remarquons, 1.° ὑπελάμβανον. M. Coray traduit, *les Grecs considéroient.* La force de la préposition n'étant point du tout rendue, je propose, *les Hellènes soupçonnoient;* ce qui avertit d'une *conjecture des Hellènes*, et non d'un jugement.

2.° Ὤικουν δ' ἐφ' ἑκάτερα τοῦ Ἴστρου καὶ οὗτοι, καὶ οἱ Μυσοὶ Θρᾶκες ὄντες καὶ αὐτοὶ, καὶ οὓς νῦν Μοισοὺς καλοῦσιν. Ce membre de phrase, καὶ οὓς νῦν Μυσοὺς καλοῦσιν, présente une difficulté.

Elle seroit, non pas insurmontable, mais grave, si l'on étoit grammaticalement forcé de traduire par, *et qu'on nomme aujourd'hui* Μυσοὺς; car cette phrase, prêtant à l'équivoque, pourroit annoncer un changement de nom survenu dans celui du peuple appelé Μυσούς. Mais cette idée de changement de nom n'existeroit plus, ou du moins toute équivoque cesseroit, 1.° si, au lieu de καὶ οὓς νῦν, on lisoit οὓς καὶ νῦν, variante (que j'indiquerois en note, et non certes dans le texte), et qui signifieroit, *les Mysiens qu'à présent encore on appelle Mysiens;* 2.° si, ce que je préférerois, l'on traduisoit, *les Mysiens qui eux-mêmes sont Thraces, à savoir* (καὶ), *ceux qui, dans le moment même où j'écris* (νῦν), *s'appellent Mysiens.* Or, cette version est très-admissible, grammaticalement. Qui ne sait, en effet, que καὶ a le sens de *nimirum*, et s'emploie à tout moment dans le sens de ἤγουν, *nimirum.* Cette locution grammaticale, καὶ οὓς νῦν Μυσοὺς καλοῦσιν, me rappelle cette autre, absolument parallèle, οἱ Μυσοὶ Θρᾳκῶν ἄποικοί εἰσι τῶν νῦν λεγομένων Μυσῶν; ce qui signifie, *les Mysiens (d'Asie)*

sont colons de ceux de Thrace, qui (en Thrace), au moment où j'écris (νῦν), s'appellent Mysiens (*Strab.* 7, pag. 453).

Elle n'est pas moins admissible logiquement. En effet, quelle est l'intention de notre géographe? celle de montrer la position des Mysiens-Thraces de son temps; d'indiquer leur origine, de dire quel nom ils portent dans le moment où il écrit; quel nom porte la colonie qui a émigré de chez eux; et de plus, d'avertir que c'est une colonie seulement de Mysiens qui a quitté la Thrace, et non tous les Mysiens de Thrace, les seuls de tous les Thraces qui, au temps de Strabon, n'aient jamais quitté l'Europe. Or, dans tout cela, rien n'annonce nécessité de corriger le texte, et de substituer *Mœsi* à *Mysi.*

Dans la glose que je viens de présenter, il n'est pas une seule idée de moi : tout est littéralement de Strabon.

Veut-il montrer la position des Mysiens-Thraces de son temps; *ils habitoient,* nous dit-il, *sur les deux rives de l'Ister,* ἐφ' ἑκάτερα τοῦ Ἴστρου ᾤκουν οἱ Μυσοί. Veut-il indiquer leur origine; les Mysiens étoient Thraces, ainsi que les Gètes, οἱ Μυσοὶ Θρᾷκες ὄντες καὶ αὐτοί : et afin de préciser et bien arrêter les idées de ses lecteurs, après avoir montré les Mysiens-Thraces habitant les deux rives de l'Ister, il ajoute : *Je parle de ces*

---

(1) Ici encore M. Coray dit, je change Μυσῶν en Μοισῶν. A cette décision, non motivée, nous allons opposer grammaire et logique.

Mysiens qui, dans le moment où j'écris, ont le nom de Mysiens (καὶ οὓς νῦν Μυσοὺς καλοῦσιν).

Notons, en outre, ces mots remarquables : *Ces Mysiens, peuplade de chez laquelle ont émigré les Mysiens qui habitent à présent entre les Lydiens, les Phrygiens et les Troyens*, ἀφ' ὧν ὡρμήθησαν καὶ οἱ νῦν — Μυσοί.

Dire que c'est de chez les Mysiens d'Europe que sont partis les Mysiens d'Asie, c'est donner l'idée d'une colonie de Mysiens sortant de chez un peuple Mysien qui n'auroit pas tout entier quitté l'Europe.

Si l'on m'accusoit ici de trop donner aux conjectures, je répondrois par ce texte positif : *Les Phrygiens, les Mygdones, les Brebyces, les Médobithyniens, les Thyniens et les Maryandiniens aussi, je pense, ont tous quitté l'Europe, tandis que les Mysiens sont tous restés*, οὗτοι οὖν τελέως ἐκλελοίπασι πάντες τὴν Εὐρώπην, οἱ δὲ Μυσοὶ συνέμειναν (*Strab.* 7, pag. 453, B).

Il résulte de tout ceci, 1.° que les Mysiens portoient ce nom de Mysiens en Europe ; 2.° que, passant d'Europe en Asie, ils le conservèrent ; 3.° que ceux des Mysiens qui restèrent en Europe (et il y en resta constamment une partie), que ces Mysiens, dis-je, en Europe, s'appelèrent *Mysi* et non *Mœsi ;* et ce que j'avance, M. Coray lui-même, sans s'en apercevoir, le dit formellement dans cette version (t. III, p. 23, l. 7), « Les Mysi subsistent encore en Europe ; et *ib.* l. 1, » (*Des Mysi* de Thrace) sont sortis les *Mysi d'Asie* (1) ;

(1) Dans cette phrase, M. Coray reconnoît *des Mysi appartenant*

» *ib.* lig. 9, les Mysi de l'Europe, je veux dire de la » Thrace; *ib.* lig. 12 et 13, Jupiter, pour voir de loin » le pays des Thraces et celui des Mysi; *ib*, pag. 38, » lig. 3, en parlant des Thraces, et particulièrement » des Mysi. »

Comment donc M. Coray, reconnoissant des Mysi en Europe, des Mysi en Asie, a-t-il pu dire ici, qu'*il y a des Mysi en Europe*, et là, que *ces Mysi d'Europe se nomment aujourd'hui* Mœsi (en Europe), lorsque, sept lignes plus bas, il ajoute, d'après Strabon, 7, pag. 453, B, que ces mêmes peuples se nomment *Mysi en Europe*, et de plus, qu'ils sont, parmi les peuplades thraces, les seuls qui n'aient pas entièrement quitté l'Europe.

Si les *Mysi*, dans l'opinion de Strabon, n'ont jamais quitté l'Europe; si, avant la prise de Troie, ils se nommoient *Mysi*, de l'aveu même de M. Coray (trad. franç. tom. III, pag. 24, 25); si, postérieurement à la guerre de Troie, de l'aveu même de M. Coray (*ib.* lig. 6), et du temps même de Strabon, ils se nommoient encore *Mysi*; si, du temps de ce géographe, les Briges, les Mygdones, les Bebryces, les Thyniens, les Mariadyniens avoient tous quitté l'Europe, tandis que, *seuls* de toutes les peuplades thraces, les Mysi étoient encore en Europe du temps de Strabon; si ensuite la portion des Mysiens qui a passé

---

aux Thraces, et des Mysi d'Asie. Mais, au milieu de cela, il place des *Mœsi*. Voyez *suprà*, pag. 324 et ailleurs.

d'Europe en Asie, a conservé le nom de *Mysi*, comme le dit formellement M. Coray (*ibid.* pag. 23, lig. 1), qu'on nous explique donc d'où vient la dénomination de *Mœsi*; par qui, chez quelle peuplade, à quelle époque, dans quel coin des deux mondes s'est opéré ce changement que l'on proclame solennellement, sans la moindre hésitation, et cela contre les textes, contre les témoignages de l'antiquité toute entière; un changement, en un mot, qui n'a pour lui que des textes malheureusement travestis. (Que l'on se souvienne que je ne parle ici que des *Mœsi* considérés chez les écrivains grecs.)

Μυσοὶ ὄντες μετωνομάσθησαν οὕτως ἀπὸ τῶν Θρᾳκῶν τῶν ἐποικησάντων Βιθυνῶν τε καὶ Θυνῶν (*Strab.* 12, pag. 816, B; tom. IV, B, pag. 22).

La remarque d'un pareil changement devoit être faite; aussi Strabon la fait-il. Quant à celui des *Mysi* en *Mœsi*, c'est-à-dire, de *y* en *oe*, il ne devoit pas l'indiquer, car il n'a jamais existé. Ce mot de *Mœsi* ne doit sa naissance qu'à des textes travestis, à des textes gratuitement corrigés.

Nous avons expliqué, 1.° ὑπελάμβανον; 2.° οἱ Μυσοὶ, Θρᾷκες ὄντες καὶ οὓς νῦν Μυσοὺς καλοῦσιν. Reste à expliquer, en peu de mots, ἀφ' ὧν ὡρμήθησαν.

M. Coray, traduisant *c'est des Mœsi que sont sortis les Mysi*, indique par-là une descendance, une origine ancienne des Mysiens : mais le grec, bien différent, indique, au lieu d'une origine ou descendance, un départ physique, le point de départ des Mysiens-

Thraces. C'est de chez ces Mysiens-Thraces, dit Strabon, que partirent les Mysiens qui, postérieurement, s'établirent en Asie (ἀφ' ὧν ὡρμήθησαν).

D'après cet examen critique du texte, je proposerois de traduire ainsi Strabon :

« Les Hellènes soupçonnoient que les Gètes étoient Thraces. Ces Gètes habitoient les deux côtés de l'Ister, ainsi que les Mysiens, qui sont aussi d'origine thrace; à savoir (καὶ), ceux qui, dans le moment où j'écris, se nomment *Mysiens,* peuplade de chez laquelle ont émigré les Mysiens qui habitent à présent entre les Lydiens, les Phrygiens et les Troyens. »

II.[e] *Passage* (*Strab.* 7, pag. 455, lig. 1 *sq.;* trad. franç. tom. III, pag. 27, 1.[re] part.)

Strabon cite le témoignage de Posidonius sur les Mysiens.

Ἀγχεμάχους δὲ τοὺς Μυσοὺς, ὅτι ἀπόρθητοι, καθὰ καὶ οἱ ἀγαθοὶ πολεμισταί· δεῖν δὲ ἐν τῷ δεκάτῳ ἐγγράφειν ἀντὶ τοῦ Μυσῶν τῶν ἀγχεμάχων . . . .

Τὸ μὲν οὖν τὴν γραφὴν κινεῖν ἐκ τοσούτων ἐτῶν εὐδοκιμήσασαν, περιττὸν ἴσως· πολὺ γὰρ πιθανώτερον ὠνομάσθαι μὲν ἐξ ἀρχῆς Μυσοὺς, μετωνομάσθαι δὲ καὶ νῦν. Ce qui signifie, selon M. Coray : [Posidonius observe] qu'Homère qualifie les Mysi de *combattans de près,* à cause de leur bravoure, qui les rend invincibles; [enfin Posidonius prétend] que, dans le 13.[e] livre, il faut remplacer ces mots, *des Mysi qui combattent de près,* [par ceux-ci, *des Mœsi qui combattent de près.*]

« Cependant il seroit peut-être superflu de bannir

[du texte d'Homère] une leçon qui a l'approbation de tant de siècles ; et il paroît beaucoup plus vraisemblable que ces peuples [de la Thrace] s'appeloient anciennement [comme ceux de l'Asie] *Mysi*, et qu'à présent on a changé leur nom [en celui de *Mœsi*]. »

Ainsi traduit M. Coray. Mais étant bien loin de partager l'opinion de ce savant, je vais lui soumettre des observations, 1.° sur ἐν τῷ δεκάτῳ ; 2.° sur la lacune ; 3.° principalement sur μετωνομάσθαι — δὲ καὶ νῦν.

1.° Ἐν τῷ δεκάτῳ. Selon Strabon, la citation du texte d'Homère a rapport au X.e chant ; et cependant toutes nos éditions renvoient au XIII.e chant. « *Il faut donc*, dit M. Coray (tom. III, p. 28), *lire* ἐν τῷ τρισκαιδεκάτῳ. »

Il y a ici une petite difficulté que je serai le premier à avouer. Du temps des Alexandrins, la division par chants étoit fixée telle que nous l'avons. Il paroît donc étonnant à divers critiques que Strabon ait attribué au X.e chant ce que nous voyons dans le XIII.e Mais n'est-il pas possible que Strabon ait suivi une édition différente de celle que nous connoissons ? ou bien encore, que les vers attribués au XIII.e chant soient une répétition de vers qui auroient appartenu au X.e chant, et que des aristarques en auroient retranchés (1), pour éviter une de ces fréquentes répétitions ; ou plutôt qu'il y a eu erreur dans la mémoire de Strabon. Dans ce dernier cas, reconnu par M. Coray lui-même (t. III,

(1) Quoiqu'en examinant bien le 10.e livre, cette insertion semble très-difficilement admissible.

pag. 28, lig. 3, 1.re colonne des notes), je me garderois bien de répéter, avec M. Coray, *il faut donc lire* ἐν τῷ τρισκαιδεκάτῳ; car nul traducteur n'a le droit de corriger son auteur, et d'écrire plus exactement ou plus élégamment que lui (1) : sa tâche doit se borner à indiquer (en note, presque toujours) ce que l'on croit être faute des copistes. Enseigner une autre doctrine, c'est conduire à la barbarie.

2.° Quant à la lacune annoncée par M. Coray et autres critiques avant lui, elle est évidente : mais ni Strabon, ni Eustathe, que j'ai lus bien attentivement, ne fournissent les moyens de la suppléer. Entrerai-je, avec tant d'autres, dans le champ des conjectures? Essaierai-je de combler la lacune du texte de Strabon, en proposant de lire, au lieu de Μυσῶν ἀγχεμάχων, Θυνῶν τ' ἀγχεμάχων, ce qui indiqueroit ces Mysiens de la Thrace d'Europe qui, ayant passé en Asie, s'appelèrent *Thyniens*, comme le dit Strabon lui-même (12, p. 816, B)? Mais je tiens peu à cette conjecture, à laquelle je préférerois le Μοισῶν τ' ἀγχεμάχων de M. Coray. En songeant à tant de leçons d'auteurs latins qui offrent *Mæsi*, et qui, par conséquent, donnent lieu de croire que la leçon *Mæsi* commençoit à prévaloir, la conjecture ici me paroîtroit plausible. Mais en concluroit-on que la leçon *Mæsi* doive prévaloir chez Strabon

---

(1) Ceci me rappelle un docte et spirituel Allemand qui corrigeoit le texte de Xénophon, pour donner plus de noblesse à la diction de son auteur, et qui, ailleurs, dit, *mihi placuit scribere [tel est notre bon plaisir]*. Voyez mon Xénoph. tom. VII, II.e part. 1.re sect. pag. 17.

dans tout autre passage que celui-ci, où nous reconnoissons lacune ? Non, sans doute ; car Strabon combat la leçon *Mœsi.* Or, de ce qu'il combat la leçon *Mœsi,* il est absolument impossible d'en conclure qu'il l'admet et qu'il la propose.

Que Strabon combatte la leçon *Mœsi,* et qu'il défende la leçon *Mysi,* c'est ce qui est d'une haute évidence dans la phrase qui suit immédiatement la phrase *ἀντὶ τοῦ Μυσῶν τ' ἀγχεμάχων.* M. Coray y voit deux fois les *Mœsiens* : mais deux fois Strabon y défend la dénomination *Mysiens.* C'est une vérité que l'on va s'efforcer de démontrer dans le texte suivant.

3.° *Πολὺ πιθανώτερον ὠνομάσθαι μὲν ἐξ ἀρχῆς Μυσοὺς, μετωνομάσθαι δὲ καὶ νῦν.* Ici M. Coray nous dit : Le texte porte *μετωνομάσθαι δὲ καὶ νῦν* ; je retranche le *καὶ*, et je lis *μετωνομάσθαι δὲ Μοισοὺς νῦν.* Et pourquoi M. Coray supprime-t-il *καὶ* ? c'est qu'il lui auroit donné ce sens, *les Mysiens, à présent encore, viennent de changer de nom ;* et par suite de ce sens, l'idée de changement récemment survenu dans le nom des Mysiens. L'histoire n'appuyant nullement cette idée, M. Coray s'est dit, *corrigeons le texte :* pour moi, je me suis dit, *expliquons le texte,* et cela, sans rien supprimer, sans rien ajouter *ex ingenio.*

M. Coray rend *μετωνομάσθαι* par, *à présent on a changé leur nom en celui de Mœsi*, c'est-à-dire qu'il fait dire à Strabon que, *de son temps,* on a changé le nom de *Mysiens*, lorsque Strabon a dit (*infrà*, pag. 334 *sq.*) tout-à-fait le contraire. Pour moi, me ressouvenant

de vérités énoncées par lui dans un texte incontesté, je proposerai, ne supprimant rien, n'ajoutant rien, de traduire, *les Mysiens ont conservé leur nom* (μετὰ, *post, retrò, trans, à travers les siècles,* ou *au-delà des mers,* ou *dans la suite*), *et le portent encore aujourd'hui.*

Cette interprétation de μετὰ se trouve appuyée, 1.° sur le témoignage de Vigier, qui entend μετὰ du *temps* et du *lieu,* qui rend μετὰ par *post, retrò,* et qui cite des composés de μετὰ ayant ce sens de *post;* 2.° sur l'autorité du *Lexicon Xenoph.*, qui donne la même acception; 3.° sur ce mot de H. Estienne (*Thes. ling. gr.* tom. II, pag. 1327, D), *Potest* μετονομάζω, *videri sonare postnomino,* lequel appuie ma version, ou du moins n'attribue pas à μετὰ la seule notion de *changement;* 4.° sur un exemple parallèle cité dans le passage IVe de Strabon (*infrà,* pag. 337, lig. 10; p. 340, lig. 1).

Voilà trois considérations de quelque valeur. Mais avec quel avantage nous allons défendre notre sentiment, si l'on nous permet d'y joindre des considérations logiques! et ici nous appelons l'attention non-seulement des hellénistes, mais encore de ceux qui, comme nous, adorateurs des muses, leur offrent néanmoins un hommage et des productions différentes.

Quel est le but de Strabon dans le passage où M. Coray juge à propos d'ajouter un mot et d'en supprimer un autre? Le but de ce géographe est de combattre l'opinion de Posidonius, qui prétendoit que le nom de *Mysiens* avoit été changé. *Il ne faut point,* dit Strabon, *toucher à une dénomination qui a pour elle l'ap-*

probation de tant de siècles (γραφὴν κινεῖν ἐκ τοσ. ἐτῶν εὐδ.); *car il est bien plus croyable qu'ils se sont originairement appelés Mysiens* (Μυσούς).

Strabon, comme on vient de l'entendre, déclare qu'il ne faut pas toucher à la dénomination de *Mysiens;* et l'on prétendroit qu'après avoir défendu de toucher à ce mot, qu'après avoir invité de respecter la leçon Μυσοὺς, il eût, immédiatement à la suite de cette invitation, touché lui-même à cette leçon *Mysiens;* qu'il eût, dans une même phrase, dit le oui et le non; et que, dans une même phrase, il eût combattu Posidonius, et donné gain de cause à Posidonius.

Une telle supposition seroit injurieuse pour Strabon. Persistant donc dans ma version, qu'appuient victorieusement des considérations grammaticales, historiques et logiques, je proposerai de traduire : *Toucher à une leçon qui a pour elle l'approbation de tant de siècles, est une peine que je croirois superflue; car il est bien plus croyable que les Mysiens s'appeloient ainsi originairement, et que ce nom, qu'ils portent aujourd'hui, a traversé les siècles.* Et je me croirai fondé à répéter : *La distinction entre Mysiens et Mœsiens, entre Mysie et Mœsie, est chimérique, et ne doit sa naissance qu'à des textes mal compris et gratuitement corrigés.*

III.e Passage, liv. 12, pag. 816, C, trad. franç. tom. IV, pag. 23). Strabon, parlant des peuples de l'Asie, dit, οἱ Μυσοὶ Θρᾳκῶν ἄποικοι εἰσὶ τῶν νῦν λεγομένων Μυσῶν; et M. Coray traduit, *les Mysi, colonie de ceux de la Thrace qui portent aujourd'hui le nom de Mœsi*, et

dit, en note, *je change* Μυσῶν *en* Μοισῶν. Mais, 1.° rien n'autorise ici, pas plus qu'ailleurs, ni la correction, ni la conséquence qui en résulte : et à M. Coray, disant, tom. IV, pag. 23, lig. 2 *sq.*, que les *Mysi* de Thrace portent aujourd'hui le nom de *Mœsi*, j'opposerai M. Coray lui-même, déclarant, d'après Strabon (voy. *suprà*, pag. 328, 329), *que les Mysi*, soit en Europe, soit en Asie, s'appelèrent *Mysi*.

Les Mysi, dit-il, tom. III, pag. 23, lig. 7, *sont les seuls qui subsistent en Europe*, et (*ib.* même pag. lig. 10, 15 et 17) il nomme, d'après Strabon, des *Mysi d'Europe*, c'est-à-dire *de la Thrace*, et des *Mysi de l'Asie*. Mais, s'il y a des Mysi en Europe, des Mysi en Asie; si les Mysi de Thrace en Europe n'ont jamais quitté l'Europe, et si, étant en Europe, tous les écrivains, et Strabon lui-même les ont appelés *Mysi*, il est donc impossible de faire dire à Strabon que les *Mysi* se sont appelés *Mœsi*. Je proposerai donc de traduire : *Les Mysiens (d'Asie) sont une colonie de ces Thraces connus aujourd'hui (en Thrace) sous le nom de Mysiens.*

IV.ᵉ Passage. Un autre texte de Strabon (7, p. 464, C; trad. franç. tom. III, pag. 45 *sq.*) que M. Coray, Casaubon et Tyrwhitt jugent altéré, a fait croire de nouveau à M. Coray qu'il falloit ici encore lire *Mœsi* au lieu de *Mysi*; et il s'est tellement complu dans sa pensée, qu'il s'est exprimé ainsi : *Tyrwhitt lit* Μοισοί. *Il est étonnant que Casaubon ne se soit point avisé d'une correction si facile et indispensable.*

Περί τε τῶν Μυσῶν, δίκαιός ἐστιν ὑποσχεῖν λόγον τῶν ἐν τοῖς

ἔπεσι λεγομένων Ἀπολλόδωρος, πότερ' ἡγεῖται, καὶ τούτους εἶναι πλάσματα ὅταν φῇ ὁ ποιητὴς,

Μυσῶν τ' ἀγχεμάχων, καὶ ἀγαυῶν ἱππημολγῶν.

Ἢ τοὺς ἐν τῇ Ἀσίᾳ δεχόμενος, παρερμηνεύσει τὸν ποιητην, ὡς προείρηται, πλάσμα λέγων ὡς μὴ ὄντων ἐν τῇ Θράκῃ Μυσῶν παρὰ τὰ ὄντα· ἔτι γὰρ ἐφ' ἡμῶν γοῦν Αἴλιος Κάτος μετῴκησεν ἐν τῆς περαίας τοῦ Ἴστρου πέντε μυριάδας σωμάτων παρὰ τῶν Γετῶν, ὁμογλώττου τοῖς Θρᾳξὶν ἔθνους, εἰς τὴν Θρᾴκην, καὶ νῦν οἰκοῦσιν αὐτόθι, Μυσοὶ καλούμενοι· ἤτοι καὶ τῶν πρότερον οὕτω καλουμένων, ἐν δὲ τῇ Ἀσίᾳ, Μυσῶν μετονομαθέντων· ἢ ὅπερ οἰκειότερόν ἐστι, τῇ ἱστορίᾳ τοῦ ποιητοῦ, καὶ τῇ ἀποφάσει· τῶν ἐν τῇ Θρᾳκῃ καλουμένων Μυσῶν πρότερον. Περὶ μὲν δὴ τούτων ἅλις· ἐπάνειμι δὲ ἐπὶ τὴν ἑξῆς περιήγησιν.

Ce texte est jugé altéré et corrompu par M. Coray, et, avant lui, par notre Casaubon; mais il n'est que difficile et un peu trop elliptique. J'ai cru devoir, au lieu de le corriger avec M. Coray, le conserver dans toute son intégrité : seulement, je propose, 1.° virgule, et non pas un point, après ὡς προείρηται; 2.° point en haut, et non point en bas, après παρὰ τὰ ὄντα; 3.° virgule après Θρᾴκην, au lieu de point en haut; 4.° virgule après αὐτόθι, au lieu de point en bas; 5.° point en haut après καλούμενοι, au lieu de point en bas.

Abandonnant à l'examen des juges de mes travaux, des changemens de ponctuation dont plusieurs peuvent être contestés, je vais m'efforcer d'expliquer diverses locutions du texte.

I. Ὡς μὴ ὄντων ἐν τῇ Θράκῃ Μυσῶν παρὰ τὰ ὄντα. Cette phrase, *Apollodore iroit contre la pensée de l'auteur, en imaginant qu'il n'y a pas de Mysiens en Thrace; ce qui seroit contraire à la vérité, car &c.;* cette phrase, où Strabon soutient, contre Apollodore, la dénomination de *Mysiens* en Thrace, comme il l'a soutenue (*suprà*, pag. 334) contre Posidonius, auroit dû convaincre Casaubon, Tyrwhitt et M. Coray, que Strabon voyoit par-tout des Mysiens et nulle part des Mœsiens.

II. Αἴλιος Κάτος μετῴκησεν ἐν τῆς περαίας τοῦ Ἴστρου πέντε μυριάδας σωμάτων παρὰ τῶν Γετῶν, ὁμογλώττου τοῖς Θρᾳξὶν ἔθνους, εἰς τὴν Θρᾴκην, καὶ νῦν οἰκοῦσιν αὐτόθι, Μυσοὶ καλούμενοι,

Remarquons ici, 1.° μετῴκησεν. Au lieu de μετοικέω, *emigrer*, j'aimerois à trouver dans un manuscrit μετῴκισεν, et alors on traduiroit: Ælius Catus fit habiter, conduisit (comme chef de colonie) en Thrace (εἰς Θρᾴκην), cinquante mille hommes, qu'il établit sur (ἐν) les rives méridionales de l'Ister. (Εἰς Θρᾴκην, ἐν (s. χώρᾳ) τῆς περαίας). Εἰς Θρᾴκην μετῴκισεν (et non, je crois, μετῴκησεν), et ἐν τῆς περαίας, s. χώρᾳ. Περαίας est génitif dépendant de χώρα. Ἐν περαίας rappelle ἐν ᾅδου, s. τόπῳ· ἐν διδασκάλου, s. οἴκῳ· ἐν περαίας χώρᾳ: l'ablatif à ce dernier, parce qu'il y a repos; l'accusatif à l'autre, parce qu'il y a mouvement. Cette notule sur εἰς et ἐν n'est pas tout-à-fait sans utilité, puisque X. traduit ἐν περαίας par *ex trans Istrum sitis partibus.*— 2.° Πέντε μυριάδας σωμάτων παρὰ τῶν Γετῶν, *cinquante mille*

hommes de chez les Gètes, παρὰ τῶν Γετῶν, et non *cinquante mille Gètes.*

Je dis *cinquante mille hommes de chez les Gètes:* ἐκ rendroit mieux cette idée. Παρὰ, avec le génitif (voyez mes *Essais sur les prépositions*, pag. 152), ne supposeroit-il pas ellipse? Alors je proposerois (ἴσ.) de traduire, *le long de la rive septentrionale de l'Ister.* — 3.° Ὁμογλώττου τοῖς Θρᾳξὶν ἔθνους, καὶ νῦν οἰκοῦσιν αὐτόθι, Μυσοὶ καλούμενοι. M. Coray traduit, *cinquante mille Gètes, peuple qui parle la même langue que les Thraces, et qui, habitant avec eux, est connu sous le nom de* Mœsi; c'est-à-dire qu'il applique aux mêmes hommes ces deux membres de phrase, tandis que le premier ὁμογλώττου—ἔθνους s'entend, non des cinquante mille colons Gètes, mais de la nation Gète toute entière, qui parloit la même langue que les Thraces. Quant à ces mots, καὶ νῦν οἰκοῦσιν αὐτόθι, M. Coray les rend par *cinquante mille Gètes, peuple qui, habitant avec les Thraces, est connu sous le nom de* Mœsi. Mais, je le répète, M. Coray a beau dire, *je lis* Μοισοὶ, et s'étonner qu'on n'ait pas deviné cette leçon, je maintiendrai la leçon Μυσοὶ, *Mysiens,* et parce que rien n'appuie la correction, et de plus, parce que l'ancienne leçon, justifiée par toutes les précédentes considérations, l'est encore par ce qui suit: *Les cinquante mille colons Gètes amenés par Ælius Catus sur les rives méridionales de l'Ister, habitent maintenant en Thrace, sous le nom de* Mysiens, *soit que les ancêtres de ces cinquante mille hommes aient porté ce nom de Mysi, qu'ils auroient ensuite porté en Asie* (ἐν

δὲ τῇ Ἀσίᾳ Μυσῶν μετονομασθέντων), *soit que, conjecture plus appropriée à l'histoire et à l'expression d'Homère, le nom de* Mysiens *ait été, antérieurement à toute émigration, porté d'abord en Thrace.*

Ici on m'objectera que mes considérations logiques se fondent sur une fausse interprétation de μετονομασθέντων, qui, selon moi, présente l'idée du nom de *Mysiens* transporté en Asie, tandis que M. Coray y voit, conformément à l'acception vulgaire, l'idée de nom changé en Asie.

Pour éviter les redites, et pour en finir, nous renverrons aux remarques précédentes (pag. 334), et nous proposerons de traduire ainsi :

« Relativement aux Mysiens, on est en droit de faire une question à Apollodore. Croit-il que les Mysiens soient une fiction du poëte dans ce vers,

Μυσῶν τ' ἀγχεμάχων καὶ ἀγαυῶν ἱππημολγῶν!

Voyant dans ces Mysiens ceux d'Asie, se résoudra-t-il à aller contre la pensée du poëte, comme on l'a dejà remarqué, en imaginant qu'il n'y a pas de Mysiens en Thrace; ce qui seroit contraire à la vérité! car, de notre temps encore, Ælius Catus transféra en Thrace cinquante mille hommes tirés du pays des Gètes, auxquels il fit passer l'Ister (du nord au midi), et qu'il établit *sur* les rives méridionales de l'Ister; peuplade (1)

(1) Ce mot *peuplade* s'entend des cinquante mille hommes qui, faisant partie de la nation Gète, portoient peut-être des noms distinctifs de trib s.

parlant la même langue que les Thraces, et qui habite maintenant en Thrace (αὐτόθι) sous le nom de *Mysiens*; soit que les ancêtres de ces cinquante mille hommes aient porté ce nom de *Mysi*, qu'ils auroient ensuite porté en Asie (1), soit que (conjecture plus appropriée à l'histoire et à l'expression du poëte) les Mysiens, maintenant habitans de la Thrace, aient porté pour la première fois en Thrace le nom de *Mysiens*. »

Cette version littérale nous apprend qu'à une époque indéterminée ici, il y a eu des Mysiens en Thrace; qu'amenés de chez les Gètes en Thrace par Ælius Catus, cinquante mille colons Gètes reprirent le nom de *Mysiens*, soit que leurs ancêtres eussent anciennement porté le nom de *Mysiens* qu'ils auroient ensuite transporté en Asie, soit que les cinquante mille colons tirés de chez les Gètes, et ayant peut-être chez les Gètes un nom de tribu, eussent porté chez les Thraces, en s'établissant chez eux, l'antique dénomination de *Mysiens*.

Quoi de plus simple et de plus naturel dans ce récit sur les antiquités des Mysiens? Y voit-on la moindre nécessité de changer le texte?

De tant de changemens et corrections de texte, que résulte-t-il? obscurité. M. Coray, par exemple, dit que Catus transféra en Thrace cinquante mille Gètes, peuple qui parle la même langue que les Thraces, et qui habite avec eux sous le nom de *Mœsi*.

(1) Lors de l'envoi de leurs colonies en Asie.

Les Gètes parloient, il est vrai, la même langue que les Thraces; mais ils n'habitoient pas avec eux: ce qui habitoit avec eux, c'étoit une portion des Gètes, et non toute la nation des Gètes. La cohabitation avec les Thraces, de même (peut-être) que la dénomination de Μυσοὶ, ne doit se rapporter qu'aux cinquante mille colons tirés du pays des Gètes. (*Sur les Gètes*, voyez H. 4, 93 *sq.;* 5, 3 *sq.* et *pass.;* Thucyd. 2, 96 *sq.;* Strab. *pass.* et ma *Géographie d'Hérod.* tom. I, pag. 241 *sq.*)

Une partie de ces inexactitudes graves provient, 1.° de ce que l'on a vu les Gètes où le texte ne montroit que des colons tirés de chez les Gètes, παρὰ τῶν Γετῶν; 2.° de ce que l'on n'a pas vu que de ces deux phrases ὁμογλώττου τοῖς Θραξὶν ἔθνους et νῦν οἰκοῦσιν, que M. Coray rapporte au même peuple, la première s'entend (ἴσ.) de tous les Gètes, et la seconde des cinquante mille Gètes (πέντε μυριάδας σωμάτων), et non de la nation toute entière des Gètes : inexactitude qui obscurcit toutes les notions données par le géographe sur les antiquités des Gètes et des Mysiens.

J'ai cru devoir insister sur le sens littéral de πέντε μυριάδας σωμάτων παρὰ τῶν Γετῶν, et remarquer la différence essentielle qui existe entre la nation toute entière des Gètes, et cinquante mille colons tirés du corps de la nation.

Quoique faisant partie de la nation gète, ils pouvoient porter un autre nom que celui de *Gètes*, le nom d'une ou de plusieurs tribus gètes ayant des noms

propres et distincts. C'est ainsi que, chez les Thraces, les Pætiens, les Ciconiens, les Bistoniens, les Sapæens, les Dersæens, les Édoniens, les Satres (Hérodote, 7, 110), les Odryses (Thucyd. 2, 96), et autres, quoique faisant partie de la nation thrace, avoient, au milieu de la Thrace, une dénomination distincte de la dénomination générique.

On vient de discuter quatre passages où Strabon a paru à M. Coray autoriser la dénomination de *Mœsiens* et de *Mœsie.*

Des quatre passages, un seul, celui-ci, καὶ οὓς νῦν Μοισοὺς καλοῦσι, a été déclaré, par moi-même, prêtant un peu à l'équivoque : mais ce qu'il présente d'équivoque, se trouve éminemment éclairci par cinq ou six passages dont le texte est authentique, et d'où il résulte (voyez *suprà*, pag. 324-337 *sq.*) qu'il n'a existé que des Mysiens et jamais des Mœsiens.

Gardons-nous donc de corriger, et servons-nous du texte même de Strabon, soit contre Posidonius, qui suivoit trop légèrement peut-être une tradition quelconque, soit contre le savant M. Coray, n'ayant en sa faveur ni tradition, ni manuscrit, ni le génie de la langue, ni aucune considération logique; et redisons ce mot instructif de Strabon : *Toucher à une leçon qui a pour elle l'approbation de tant de siècles, est une peine superflue qu'on devroit peut-être s'épargner : il paroît en effet beaucoup plus croyable que les Mysiens s'appeloient ainsi originairement, et que ce nom, qu'ils portent aujourd'hui, a traversé les siècles;* τὴν γραφὴν κινεῖν ἐκ τοσούτων

ἐτῶν εὐδοκιμήσασαν, περίπλον ἴσως· πολὺ γὰρ πιθανώτερον ὠνομάσθαι μὲν ἐξαρχῆς Μυσοὺς, μετωνομάσθαι δὲ καὶ νῦν.

A l'époque où Strabon s'exprime ainsi, les armes des Romains avoient déjà pénétré dans l'orient. De son temps, néanmoins, la dénomination de *Mysi* se trouve fortement défendue et maintenue par Strabon. Après lui les Latins ont-ils adopté, étoient-ils fondés à adopter celle de *Mœsi*, peuple, et de *Mœsia*, province? Autre question digne d'examen.

Virgile est le premier qu'on cite en faveur de la leçon *Mœsia*. Ce nom de province se trouve dans les *Géorgiques*, 1, 102. L'*Index Virg.* nous laisse libres de choisir entre *Mysia* ou *Mœsia*. M. Heyne, ne voulant pas user de cette liberté, donne *Mysia*, sans faire même attention à la leçon *Mœsia*, et il a peut-être raison; car quel motif de toucher à une leçon si bien défendue par Strabon. (Voyez encore Virg. *Georg.* 4, 370, *Mysusque Caïcus.*

Ovide, *Met.* 15, 277, *Mysum-Caïcum.* — Le même, IV, *Pont.* ep. 9, 77,

Hic tenuit Mysas gentes in pace fideli.

La Martinière, que souvent on copie en le dénigrant, la Martinière, dans un article très-érudit, où il cite sans discuter, a tort de dire ici, « Ovide donne *Mysas* pour *Mœsas*, » puisqu'il décide ce qui est en question. On lit dans Pline, *Hist. nat.* 3, 26, *Pannoniæ jungitur provincia quæ Mœsia appellatur;* ce qui signifie, *à la Pannonie confine une autre province nommée* Mœsie

(la Servie), &c. Mais ce que Pline appelle *Mœsie*, Dion (51 pag. 461) l'appelle τὴν Μυσίδα; et Hardouin, à qui je dois cette citation, donne deux fois, dans l'auteur qu'il édite, *Mysia superior;* c'est-à-dire qu'il ne croit pas à l'existence d'une Mœsie, mais n'ose contredire la tradition scolastique; ce qu'au reste il ne pouvoit entreprendre sans se livrer préalablement à une discussion hellénique.

Dans le même livre, même chapitre, on lit ensuite *Mœsi, Thraces.* Hardouin sépare ces deux mots par une virgule. Mais il faudroit, ce semble, supprimer la virgule, changer *Mœsi* en *Mysi*, et traduire, *les Thraces-Mysiens*, et non *les Thraces et les Mysiens.*

Je dis *changer;* mais le changement ne doit se faire qu'en note; car il n'est pas permis de porter ses conjectures dans les textes.

Pline (5, 30), conformément à Méla (1), *Æolis proxima est, quondam Mysia appellata.* En sorte que Pline rappelle l'orthographe des Grecs ici et 5, 32 (2), *antiquum Troadis finem, et Mysiæ initium;* et 5, 30, *in Mysia Abrettini.*

On lit dans Tacite (*Ann.* 1, 80), *provinciæ Mœsiæ;* et M. Dureau de la Malle traduit, *Tibère continua Poppeus dans son gouvernement de la Mésie :* le liv. 2, 66, donne un propréteur de Mésie *[Mœsiæ]* en Thrace:

---

(1) *Plinius Melam sequutus* (dit Cellar. tom. II, pag. 35).
(2) *Ib.* pag. 36.

—liv. 4, 5, *deux légions dans la Pannonie, deux dans la Mésie (in Mœsia), défendoient la rive du Danube;* ainsi en vingt autres passages, même dénomination, conservée dans la carte publiée par notre confrère M. Dureau de la Malle fils, et mise en tête de l'édition.

A la suite de tant de passages des classiques latins du premier ordre, presque tous favorables à la dénomination de *Mœsi,* peuple, et de *Mœsie,* province, on sera forcé de convenir que cette dénomination, inconnue chez les Grecs, et combattue par Strabon, avoit probablement prévalu chez les Latins : on ne peut guère douter du fait. Mais quand et comment, d'après quels principes ou d'après quelle autorité ce fait s'est-il établi! Voilà ce qu'il seroit curieux de connoître, et sur quoi les grammairiens latins nous fournissent des documens qui doivent ici trouver leur place.

I. Maximus Victorinus (*Grammatici lat.* tom. II, 1945) dit que les lettres *y* et *z* sont étrangères aux Latins; qu'ils ne s'en servent que pour rendre certains mots grecs, comme *Hylas,* et que, sans cela, ils seroient obligés d'écrire *Hœlas : Litteræ peregrinæ sunt* Z *et* Y, *quæ propter græca quædam assumptæ sunt, ut Hylas; &c., quæ si non essent, Hœlas diceremus.*

De ce mot de M. Victorinus, on conclura, non que les Latins écrivoient *Mœsie,* mais qu'au contraire ils ont dû écrire *Mysi,* puisqu'ils étoient dans l'usage d'employer *y* pour latiniser les mots grecs où se trouvoit la lettre *y*.

II. L'auteur du *Traité de l'orthographe* attribué à Béda le Vénérable (*Grammatici. lat.* tom. II, 2779), établit une différence entre κυνομυία et κοινομυία: mais, ajoute-t-il, la ressemblance de son a fait qu'on a écrit en latin *cynomia* pour *cœnomia.* Κοινομυία *per* y *scripta caninam muscam significat; κοινομυία per diphthongum* oe, *communem muscam : sed similitudine soni per incuriam contigisse ut cynomia pro cœnomia scriberetur.*

Béda, au mot κοινομυία, tom. II, pag. 2331, dit, d'après Saint-Jérôme, *Cœnomia non, ut Latini interpretati sunt, musca canina dicitur per* y *græcam litteram : sed juxtà hebraïcam intelligentiam per* oe *debet scribi, ut sit* κοινομυία, omne genus muscarum.

III. A la page 2265 du tom. II des Grammairiens latins, il y a un traité d'orthographe composé par *Agroetius.* L'auteur dit que son nom doit être écrit en latin par la diphthongue *oe,* et non point par un *y,* en cette manière, *Agrytius,* quoique quelques-uns suivent cette orthographe. On voit ici, comme aux n.os 1 et 2, que la diphthongue *oe* et la lettre *y* avoient un son semblable, ou du moins que l'*oe* remplaçoit souvent l'*y :* on y voit de plus qu'Agroetius, qui étoit latin, ne vouloit pas de lettre grecque dans son nom : mais, avec tout cela, on n'a rien encore de très-positif en faveur de la leçon *Mœsi.*

On se trouvera un peu mieux conduit à cette leçon *Mœsi,* d'après les remarques (1) des annotateurs de

(1) J'ai été conduit à ces remarques par l'*Index* de l'édition *Reim* ,

Dion Cassius (édit. Reimarius, liv. 1, *Néron*, p. 1040, lig. 1).

A l'occasion de Πυθικοὶ, épithète donnée aux vainqueurs des jeux pythiques, et du vocatif πυθιονικα (*ib.* pag. 1041, lig. 10), dont on saluoit, par acclamation, Néron, vainqueur des mêmes jeux pythiques, ces annotateurs rappellent que chez les Latins, *Petici* étoit le surnom honorifique de la famille des Sulpicius; que ce surnom, inscrit dans les fastes consulaires, répondoit à l'ancien Πυθικοὶ des Grecs; que Cassius écrivant du temps des Romains, a dû écrire Ποιτικοὶ au lieu de Πυθικοί : ce qui alors rendroit assez plausible, selon quelques-uns, Μοισοὶ au lieu de Μυσοὶ. Ainsi pensent et s'expriment les commentateurs de Dion.

Que Dion Cassius ait dû écrire Ποιτικοὶ, c'est ce que je ne puis accorder : écrivant en grec sur les fêtes, les cérémonies et les jeux sacrés des Grecs, il a dû les désigner par les termes grecs consacrés, et, suivant

laquelle avertit que, chez les Latins, *oe* étoit diphthongue *antistique* (*correspondante*) de *y*. Tantôt ils chassoient υ comme lettre étrangère, et la remplaçoient par *oe*; tantôt, bizarrerie remarquable, leur *oe* se change en *v*, comme quand de *pœna* ils ont fait *punire*, selon qu'ils prononçoient le *v*. Ainsi l'on trouve dans des inscriptions *oisum* ou *oesum*, pour *usum* (P. R. pag. 689, 5.e édit.). — Les Latins étoient ennemis, ainsi que les Éoliens, des aspirates χ, θ', ou sémi-aspirates, comme δ. Employoient-ils cette dernière, ils la prononçoient sans aspiration, comme dans *perdo* : d'autres fois, ils remplaçoient *d* par *l*. Ainsi l'Οδυσσεὺς des Grecs est devenu *Ulysses*. On a changé, 1.° *o* en *u* (voyez, dans P. R. *ib.*, les rapports de l'*o* et du *v* chez les Latins); 2.° *d* en *l*. Ainsi les Français ont changé le *d* d'*Ægidius* en deux *l l*, ce qui se remarque dans *Gilles*.

l'orthographe reçue, il a dû nécessairement écrire Πυθικοὶ et non Ποιτικοὶ; de même qu'en parlant des Mysiens, considérés même à l'époque des entreprises des Romains sur la Mysie, il a dû écrire Μυσοὶ et non Μοισοὶ; et non-seulement il a dû écrire ainsi, mais, de plus, il l'a fait : cette orthographe de Μυσοὶ se trouve constamment suivie, sans la moindre réclamation même des annotateurs qui, chez le même Dion, prétendent qu'il faut lire Ποιτικοὶ au lieu de Πυθικοί. Écrivant en latin, Dion eût écrit *Pœtici, Mœsi;* écrivant en grec, il a dû, je le répète, écrire Πυθικοὶ; il a dû de même écrire Μυσοὶ, Μυσία (1), alors même qu'il entendoit autour de lui les Latins prononcer *Mœsi, Mœsia:* il a dû écrire Μυσοὶ, Μυσία, en parlant de la Mysie, soit européenne, soit asiatique, assertion incontes-

---

(1) Qu'on ouvre Dion (édit. Reimarius), on trouvera, pag. 656, 4, Μυσοὶ et Μυσίας; et *ib.* 35, τὴν Μυσίαν.

Ib. pag. 660, 75, Μυσία. *Position et étendue du pays des Mysiens,* Μυσοί. — *Ib.* 156, 91. Ἡ Μυσία — *Ib.* 657, 50 *sq. La Mysie* (τὴν Μυσίδα) *soumise.* — *Ib.* 658, 89. *Crassus marche contre les Mysiens.* — *Ib.* 699, 75, *mention de la Mysie prise,* τῆς Μυσίας χείρωσιν. — *Ib.* 659, 62, *des Mysiens révoltés,* τῶν Μυσῶν τοὺς ἐπαναστάντας. — *Ib.* 1128, 91, *Trajan,* ἐν τῇ Μυσίᾳ. — *Ib.* 1130, 70, *Adrien touche à un pont qui conduisoit en Mysie* (ἐς τὴν Μυσίαν), *et que Trajan avoit construit.* — *Ib. La Mysie supérieure,* ἐν τῇ Μυσίᾳ τῇ ἄνω, καὶ τῇ Θρᾴκῃ —

La Mysie européenne, τῆς Μυσίας τῆς ἐν τῇ Εὐρώπῃ, *ib.* 595, 72; 656, 3; 660, 75 et 76; 1106, 76.

La Mysie asiatique, τοὺς Μυσοὺς ἐν τῇ Ἀσίᾳ, 633, 48.

Gouverneurs de la Mysie, Bassus, τῆς Μυσίας ἄρξαντι, 1328, 87. — Popponius Labeo, *it.* pag. 896, 49. — Pompæus, *it.* 897, 96. — Cæcina Severus, *it.* 802, 61, et 803, 17.

table, ce semble, qui réfute Cellarius (1), voyant dans les *Mœsi* les Mysiens de l'Asie ultérieure.

Par ces raisons analogiques, on concevra que des Romains, latinisant *Pythici*, aient suivi l'orthographe des Latins ; qu'en le latinisant, ils aient rejeté du mot *Pythici* la lettre *y*, qui leur étoit étrangère, et qu'ils lui aient substitué la lettre *e*, ou plutôt la diphthongue *oe*. correspondante à l'*y* des Grecs. On concevra pareillement, la diphthongue latine ayant le son de l'*u*, qu'on lise sur des marbres ΑΒΟΕΔΟΣ pour Abydos, GOEROS pour le grec γυρὸς (2).

Par une raison analogue, par la raison que la lettre *y* manquoit aux Latins, on concevra encore que les proconsuls romains, traduisant Μυσοὶ en latin, et voulant plaire à des oreilles que les lettres grecques pouvoient offenser, aient préféré *oe*, diphthongue antistique ou correspondante à l'*y* des Grecs, et que les Latins aient dit *Mœsi* au lieu de *Mysi*, et que *Mœsi* ait passé dans la langue et dans les actes du gouvernement, pour désigner tous les Mysiens indistinctement, soit d'Europe, soit d'Asie, et non de telle ou telle partie de l'Asie.

J'insiste sur ce point; car je ne puis adopter l'opinion de Cellarius, qui, je le répète (tom. II, p. 570, Lips. 1701), prétend qu'on a voulu indiquer par le mot *Mœsi*

(1) Tom. II, pag. 570, Lips. 1701. Selon Cellarius, H. de Valois voit la Mœsie où Eusèbe voit la Mysie.

(2) Voyez le *Traité de l'orthographe latine*, par Dausquius, tom. II, pag. 200.

les *Mœsi* de l'Asie ultérieure. Cellarius entend-il par-là les *Mœsi* de la Mœsie la plus orientale? Je ne sais : je ne le comprends pas davantage lorsqu'il nous dit que H. de Valois voit la Mœsie où Eusèbe voit la Mysie.

Renonçant à expliquer ce que Cellarius n'énonce pas assez clairement, arrivons à la conclusion.

CONCLUSION.

La dénomination de *Mysiens* a-t-elle été invariablement adoptée chez les écrivains grecs? Chez eux, à une époque, les *Mysiens* ont-ils commencé à s'appeler *Mœsiens?* Plusieurs critiques distingués répondent affirmativement à cette question, d'après des textes qu'ils ont corrigés. Nous, nous avons cru, d'après les mêmes textes non corrigés, mais expliqués, devoir répondre négativement : nous nous sommes crus autorisés à soutenir que chez les Grecs, depuis Homère jusqu'à Strabon et Dion Cassius inclusivement, rien absolument, ni aucun manuscrit grec, ni aucune considération analogique, ni aucun monument historique, n'autorise la distinction entre *Mysiens* et *Mœsiens;* que les deux derniers écrivains cités par nous, quoique vivant à une époque où les armes des Romains avoient pénétré en Asie, étoient loin d'avoir adopté la dénomination de *Mœsi;* que par-tout, au contraire, ils donnent celle de *Mysi*; et de plus, que Strabon combat fortement l'idée de changer la dénomination de *Mysi.*

En protestant donc de ma haute considération pour les travaux du savant M. Coray, je proposerai de rejeter les corrections gratuites de M. Coray, et redirai, avec Strabon : « Toucher à une orthographe, » à une manière d'écrire (γραφὴν) qui a pour elle l'ap- » probation de tant de siècles, est une peine que je » croirois superflue ; car il est bien plus croyable que » les Mysiens s'appeloient ainsi originairement, et que » ce nom, qu'ils portent aujourd'hui, a traversé les » siècles. » — L'épithète de Μοισοὶ doit être respectée chez les Grecs, comme celle de *Mœsi* chez les Latins: mais jamais cette dernière ne doit se montrer sur les cartes destinées à éclaircir les textes des écrivains grecs. L'illustre d'Anville l'a insérée, à tort, dans son *Orbis veteribus notus.*

IVe SECTION.

Sur les Thraces-Bryges, ou Briges, ou Brygiens, les mêmes que les Phrygiens. — Inexactitudes de l'illustre Fréret.

Nous allons, en peu de mots, parler des Bryges, ou Briges, des variétés introduites dans l'orthographe de leur nom ; examiner si les Brygiens et les Phrygiens sont un seul et même peuple, et quelle est leur origine.

Hérodote nomme les Thraces Βρύγοι, 6, 45, 1, deux fois : une fois *ibid.*, et 7, 185, 2 ; et 7, 73, 1, il nomme les Βρίγες. Les deux formes donnent différence d'ortho-

graphe (υ dans l'un, ι dans l'autre) et différence de désinence, puisque la désinence de l'un est ες, et οι celle de l'autre. Mais nul doute que Βρύγοι et Βρύγες, et, de plus, que les Brygiens et les Phrygiens, ne soient un seul et même peuple; et, si l'on demandoit une autre preuve que celle de l'analogie existant entre les labiales β, φ voyez *supra*, pag. 290), nous rappellerions ce mot de Strabon (7, 453, A) : *les Phrygiens sont les mêmes que les Brygiens*, Φρύγες Βρύγες εἰσι.

Quant à leur origine, Hérodote dit, dans un endroit, « que les Phrygiens (ainsi que les Bithyniens), les Mysiens, les Lydiens, &c. sont tous descendans des Bryges, petit peuple voisin du Strymon, sur les frontières de la Thrace et de la Macédoine. » Ainsi parle l'illustre Fréret (1) : mais j'ose assurer que rien, dans les chapitres 20, 73, 74, 75, indiqués en marge du mémoire de Fréret, ne prouve, ce qu'il annonce, que les Phrygiens, les Bithyniens, les Mysiens, les Lydiens soient *tous* descendans des *Bryges ;* je dirai plus, il ne donne à aucune des quatre nations nommées cette prétendue origine *bryge*. Notre historien, parlant des Phrygiens, se borne à dire, *les Phrygiens s'appelèrent* Bryges *tout le temps que ce peuple, qui étoit européen, habitoit avec les Macédoniens :* mais, transplantés en Asie, changeant alors de nom en même temps que de pays, ils prirent le nom de *Phrygiens*, οἱ Φρύγες ἐκαλέοντο Βρίγες, ὅσον χρόνον Εὐρωπήϊοι ἐόντες συνοίκουν Μακεδόσι.

(1) *Observations générales sur les premiers habitans de la Grèce*, p. 104.

Ce texte nous apprend évidemment, non que les Phrygiens tirent leur origine des Bryges, mais que les Brygiens, établis en Asie, substituèrent à la labiale douce β, l'aspirée φ; ce qui donne clairement l'idée d'un seul et même peuple modifiant son nom aux lieux de son émigration, et non d'un peuple descendu d'un autre peuple.

Fréret, qui affirme sans restriction que les Phrygiens descendoient des Bryges, auroit bien dû s'apercevoir, 1.° qu'Hérodote n'établissoit point cette descendance; 2.° que ce qu'il dit, il ne le garantit pas. Il a grand soin de remarquer que cette dénomination de *Bryges*, donnée aux Phrygiens avant leur émigration en Asie, n'a d'autre autorité que celle des Macédoniens, qui, en avançant que les Phrygiens d'Asie s'étoient appelés *Bryges* lorsqu'ils habitoient avec eux la Macédoine, vouloient, en rattachant leur nom à celui des Phrygiens d'Asie, se donner une antiquité qu'ils n'avoient pas, ὡς Μακεδόνες λέγουσι, 7, 73, 1.

L'origine thrace ou macédonienne des Phrygiens d'Asie n'est donc pas facile à établir d'après Hérodote, qui donne une tradition sans s'en rendre responsable. Nous n'oserons donc rien décider, même avec le témoignage de Strabon (7, pag. 453, A), qui donne aux Phrygiens une origine européenne; car il n'examinoit pas toujours quel degré de confiance il devoit accorder aux traditions répandues sur les origines des peuples.

Fréret, qui affirme sans preuve que les Phrygiens

sont descendus des Bryges, ne nous sembleroit pas mieux fondé dans cette autre assertion, que les Bryges sont passés en Asie à l'époque de l'expédition des Mysiens d'Asie en Thrace ; ou du moins nous dirons que le texte grec d'Hérodote ne se prête nullement à cette assertion : on s'en convaincra en lisant attentivement les chapitres 73-75 d'Hérodote. La méprise de notre illustre confrère tient, je crois, à ce que les Bryges du chapitre 73 lui auront paru désignés par le οὗτοι δὲ du chapitre 75, où il n'est plus question de Bryges.

IV.e SECTION.

Les Mysiens sont-ils originaires d'Europe ou d'Asie! — Étymologie de leur nom. — Examen de diverses épithètes qui leur sont données. — Κατὰ Ὄλυμπον. Τὰ περὶ τὸν Ὄλυμπον.—Περὶ Καΐκου πηγὰς, *leçon préférable, ce semble, à* ὑπὲρ Κ. π. *Cette dernière leçon, adoptée, sans note, par M. Coray, mettroit la Mysie où elle n'a jamais été.* — Τε. — Ἄγχε, ἄγχι, ἄγχου.—Ἀβίων.—Εὐσέβεια, *mal rendu par* SCRUPULE. Χῆρος, *mal construit par M. C.* Πῶς *rejeté : pourquoi.* — Ἐκτίμησις *omis par H. Est. et par M. Schneider. Son acception rendue très-probable par* un passage *de Cicéron : le mot est donc gratuitement corrigé.* — Πρὸ, ἀπὸ, παρὰ, *avec* SENS DE DÉVIER. ABOCELLUS, ἀνόμματος. — Τὸ δὲ—ὑπογράφει, *à tort corrigé et inexactement construit.* — Κτίσται. — Καπνοβάτας *rappelle un usage.*

Strabon (7, p. 453, B; trad. fraç. tom. III, p. 22) leur donne une origine européenne, ne prévoyant

peut-être pas que, liv. 12, pag. 857, B, il citera une tradition qui leur attribue une origine asiatique. Cette tradition, rapportée par le Lydien Xanthus et par Ménécrate d'Elæa, se fonde en partie, dit Strabon, sur l'étymologie du mot *Mysi*, lequel, sous la forme de *Mysos* (1) ou *Mysé*, en langue lydienne, signifie un *hêtre.* « Or, il y a beaucoup de hêtres sur l'Olympe, où furent exposés *les Décimés*, dont les descendans ont été, dans la suite, appelés *Mysi*, du nom de cet arbre. Ils ajoutent, pour (dernière) preuve, le dialecte même des *Mysi*, qui est un mélange de lydien et de phrygien; car, continue-t-il, les Mysi habitèrent l'Olympe (2), τὰ περὶ τὸν Ὄλυμπον (et non *les environs de l'Olympe*, comme le pense M. Coray) : mais les Phrygiens de Thrace, arrivés par mer, après avoir fait prisonnier le prince de la Troade et du pays voisin, s'établirent dans cet endroit, et les Mysi allèrent habiter vers les sources du Caïcus, près des Lydiens (περὶ τὰς Κ. πηγὰς). »

Avant de tirer des conséquences de ce texte, arrêtons-nous, 1.° sur τὰ περὶ τὸν Ὄλυμπον, 2.° sur περὶ τὰς Καΐκου πηγάς.

1.° M. Coray traduit τὰ περὶ τὸν Ὄλυμπον, *les environs de l'Olympe.* Mais d'après les notions par nous attri-

(1) *Strab.* trad. franç. tom. IV, pag. 107.

(2) *Le Spectateur oriental* (dit *le Constit.* 18 mai 1822), parlant des habitans du mont Olympe, les eût désignés en grec par οἱ περὶ τὸν Ὄλυμπον; locution qu'on aurait mal rendue par *ceux qui habitent autour de l'Olympe.*

buées à περὶ, et d'après la remarque de Strabon, qui dit que les Mysiens s'appelèrent ainsi des *oxya* ou *mysos* qui naissent *sur l'Olympe* (κατὰ Ὄλυμπον), je traduirois, *les Mysi habitèrent l'Olympe et les environs, d'où ensuite ils s'éloignèrent, et allèrent vers les sources du Caïcus* : passage remarquable, 1.° pour l'histoire des émigrations; 2.° grammaticalement; car il s'ensuivroit, les Mysiens ayant habité l'Olympe et ses environs, que περὶ est susceptible, en géographie, d'un sens très-étendu (comme hors de géographie, dans la locution οἱ περὶ τὸν Ἀλέξανδρον, voyez *Rac. grecq.*), et de plus, que les Mysiens, avant d'habiter la Mysie, ainsi appelée postérieurement (ἴσ.), auroient auparavant habité ce que d'Anville *(Asia minor)* appelle *l'Olympène.*

2.° Περὶ τὰς Καΐκου πηγάς. Au lieu de περὶ, M. Coray donne, mais sans note, la leçon ὑπέρ. Pour moi, je préférerois περὶ, parce que les Mysiens n'ont pas habité seulement *au-delà*, c'est-à-dire *au nord-est des sources du Caïque*, mais *à ses sources mêmes et dans les environs* (περί). Les placer au-delà (ὑπὲρ) des sources du Caïcus, ce seroit placer la Mysie où elle n'a jamais été. L'*Asia minor* de d'Anville, rapprochée du texte grec, me semble fortement appuyer ma remarque.

CONSÉQUENCES DU TEXTE.

Il résulte du dernier passage, qu'à une époque vaguement indiquée par Strabon, les Mysiens d'Asie

quittèrent le mont Olympe et ses environs, et allèrent s'établir vers les sources du Caïcus (et non *au-delà,* comme le pense M. Coray). Mais, dans des passages précédemment examinés, Strabon, qui cite souvent plus qu'il ne discute, leur donnant une origine européenne, rappelons-nous Hérodote, qui, 7, 20, 3, donne formellement aux Mysiens une origine asiatique. Cet historien, si précieux dans ses détails d'antiquité et de géographie, indique, sans restriction, sans aucun signe de doute, cette origine asiatique, qui cause à Strabon un embarras qu'il laisse entrevoir (1). Nous devons donc, avec confiance, annoncer les Mysiens-Thraces d'Homère et d'Hérodote comme originaires d'Asie.

Examen de diverses épithètes données aux Mysiens.

Nous apprenons de Strabon (12, p. 857), que les Mysiens devoient leur nom au *mysos* ou *misé, hêtre,* arbre qui se plaisoit sur l'Olympe d'Asie : ainsi l'île *Cerasonte,* à cause de ses cerises ; l'île *Cotinuse,* à cause de ses *oliviers* (κότινος), &c. &c. (Voyez Aristoph. *Schol.* Π. 586.) Connoissons, d'après le même Strabon, le sens de plusieurs épithètes remarquables qu'on donnoit aux Mysiens.

Strab. (7, p. 453, B; trad. franç. t. III, p. 23, 27 *sq.*) les rappelle d'après ces vers d'Homère (*Il.* 13, 4-6):

Ἐφ' ἱπποπόλων Θρηκῶν καθορώμενος αἶαν

---

(1) Ἡ σύγχυσις τῶν ἐνταῦθα ἐθνῶν (12, pag. 857, D).

Μυσῶν τ' ἀγχεμάχων, καὶ ἀγαυῶν ἱππημολγῶν,
Γλακτοφάγων, ἀβίων τε, δικαιοτάτων ἀνθρώπων.

Nous remarquerons, d'après Homère, 1.° Θρήκων αἶαν Μυσῶν τε; 2.° ἀγχεμάχων; 3.° ἀγαυῶν; 4.° ἱππημολγῶν et γλακτοφάγων; 5.° ἀβίων; 6.° d'après Strabon *(l. l.)*, κτίστας; 7.° καπνοβάτας.

I. Θρηκῶν αἶαν Μυσῶν τε. M. Coray traduit, *le pays des Thraces* ET *celui des Mysiens* : mais nous avons proposé de traduire, *le pays des Thraces*, je veux dire (τε, *nimirum*) *celui des Mysiens*. Voyez *suprà*, pag. 309.

II. Ἀγχεμάχων. H. Est. (*Thesaurus ling. gr.* tom. II, pag. 810, 9) cite ce mot de l'étymologie, « ἀγχέμαχος *legitur mutato* ι *in* ε, *euphoniæ gratiâ*). » Joignons-y cet autre d'Eustathe (*Il.* 13, p. 916, 53, ed. Rom. 1542) : Ἀγχέμαχοι κατὰ τροπὴν γίνεται ἀπὸ τοῦ ἄγχι ἢ τοῦ ἄγχου. Ἄγχε γὰρ ἐπίῤῥημα πoῦ ἂν εἴη.

III. Ἀγαυῶν. M. Coray remarque, avec raison, d'après Hésychius, que ἀγαυῶν, épithète qui signifie *vénérable*, est regardé par quelques-uns comme nom ethnique. A ce témoignage du lexicographe, joignons celui d'Eustathe (*l. l.* pag. 916, 9), qui dit : « *Chez les anciens*, ἄδηλον εἴτε τὸ ἀγαυῶν ἔθνους ἐστὶν ὄνομα; » et ensuite (*Ib.* lig. 11), περὶ Σκυθίαν δὲ τὸ τοιοῦτον ἔθνος, δηλαδὴ τὸ τῶν ἀγαυῶν ἱππημολγῶν &c. Mais ici, nulle équivoque. Il est évident, d'après les sentimens affectueux que Jupiter porte aux Mysiens, qu'Homère a voulu les louer.

IV. Ἱππημολγῶν. Ἱππημολγοὶ, épithète des Mysiens, dit de ce peuple *qu'il étoit dans l'usage de traire le lait*

des jumens, de faire du fromage de ce lait, et, par extension, *de se nourrir de la chair des jumens :* sens que donne cette glose d'Eustathe (*l. l.* lig. 32), ὅτι κρέασι χρῶνται ἱππείοις, τυρῷ τε ἱππείῳ, καὶ γάλακτι, καὶ ὀξυγάλακτι; et *l. l.* lig. 40, ζῶντες ἀπὸ θρεμμάτων, καὶ γάλακτος, καὶ τυροῦ μάλιστα ἱππείου; lequel, plus haut, lig. 11, avertit que ἱππημολγοὶ a été, chez quelques historiens, *nom ethnique* (θρυλλεῖται ἐν ἱστορίαις ἔθνος ἱππημολγοὶ), *celui de peuplades scythes ;* et ensuite que cet ἱππημολγοὶ est évidemment, dans Homère, épithète des Mysiens. — Γαλακτοφάγων, qui *se nourrissent de lait*, n'a pas besoin d'autre remarque, sinon qu'il sembleroit spécialiser ce qu'il y a de vague dans ἱππημόλγων.

V. Ἀβίων. Le sens de ἄβιος varie selon que α est privatif ou augmentatif. Venant de α augmentatif, par abréviation de ἅμα, *simul, ensemble*, il signifiera, *qui vit long-temps, qui a abondamment ce qui est nécessaire a la vie, riche*, &c. Venant de α privatif, par abréviation de ἄτερ, *sine, sans*, ou plutot de ἀπὸ, *ab* ou *à*, il signifiera *qui n'a pas ce qui est nécessaire au bonheur de la vie, pauvre, célibataire, menant une vie imparfaite*, &c. &c.

Cette épithète, dans Homère, et dans Strabon qui le cite, donne lieu à bien des interprétations.

Posidonius (*Strabon*, 7, pag. 454, B; trad. franç. tom. III, pag. 26) dit que les Mysiens s'abstiennent, par piété (1), de tout ce qui a vie, et de bétail, par cette raison qu'ils se nourrissent de miel, de lait, de fromage, et vivent dans le calme (2); et qu'à cause de cela on les qualifie de *religieux* et de *capnobates* (3); qu'il

est même des Thraces qui vivent sans femmes, et qu'on appelle *ctistes*, hommes consacrés à la divinité et menant une vie exempte de crainte; et qu'Homère dit, de tous ces peuples à-la-fois, qu'ils sont vénérables, hippomolges, se nourrissant de lait, *abii*, et les plus justes des hommes (ἀβίους τε δικ. ἀνθ.). Il les qualifie sur-tout d'*abii*, parce qu'ils vivent sans femmes, persuadés qu'une telle vie est imparfaite; de même qu'Homère appelle *imparfaite* la maison de Protésilas, parce qu'il laissoit sa maison sans héritier (et sans appui pour sa femme), οἶκον ἡμιτελῆ διότι χῆρος (4). »

Après avoir cité cette opinion de Posidonius, Strabon (7, p. 455, A; trad. franç. tom. III, p. 28) la combat ainsi: « Quant au nom d'*abii*, comment (5) l'expliqueroit-on par *célibataires* (χηρούς), plutôt que par *hommes sans maisons*, ou *hamaxœci!* En effet, comme c'est sur-tout dans les contrats (περὶ τὰ συμβ.) 6 et dans la manière de faire apprécier les biens (καὶ περὶ τὴν ἐκτίμησιν), que l'on s'entend pour commettre de *grandes injustices* (συνισ. ἀδικ.), il étoit raisonnable (εὔλογον) que des hommes qui vivent frugalement de peu (ἀπ' ὀλίγων εὐτ. ζ.) fussent appelés (par Homère) les plus justes des hommes; car (ἐπεὶ καὶ οἱ φ.) les philosophes, qui placent la justice très-près de la tempérance, mettent au premier rang la frugalité et l'habitude de se suffire à soi-même: habitude précieuse, dont la privation a fait dévier (7) et jeté dans le cynisme quelques-uns d'entre eux.

Mais cette locution, *vivre sans femmes* (τὸ δὲ χήρους

γυναικῶν οἰκεῖν), ne prête pas même indirectement aux idées que je viens d'exposer, [et ne peut s'appliquer] sur-tout aux Thraces et aux Gètes qui en font partie. » En effet, que ne dit pas Ménandre de leur incontinence!

Le sens de *abii*, comme on vient de le voir, donne lieu à beaucoup de débats. Il signifioit *pauvre* selon ceux-ci, *célibataire* selon ceux-là; suivant d'autres, il est *épithète;* il est nom de peuple, à en croire des critiques cités par Eustathe. Strabon y voit un qualificatif, un terme générique qu'Homère appliquoit à beaucoup de peuplades thraces.

Ces détails intéressent historiquement : examinons donc le passage précité de Posidonius. Les notes se rapportent aux chiffres inséres dans notre précédente version.

[1] Posidonius, parlant des Mysiens, dit qu'ils s'abstiennent de ce qui a vie, κατ' εὐσέβειαν. On a traduit, avant nous, *par scrupule :* mais εὐσέβεια, employé dans ce sens, ne seroit pas grec. A tout moment, chez Platon, Xénophon *(Lexic. Xenoph.)*, εὐσεβὴς, εὐσέβεια signifie *pieux, piété envers les dieux*, ou *respect, respectueux envers les parens.* Le contexte prouve qu'ici il s'agit de *piété envers les dieux*, et non précisément de *scrupule.*

[2] Ζῶντας καθ' ἡσυχίαν, *vivant dans le calme, dans une quiétude parfaite.* Ces trois mots sont omis par M. Cor.

[3] *Capnobates, ctistes.* Voyez *infrà*, pag. 367.

[4] Διότι χῆρος. Selon M. Coray (trad. franç. tom. III, pag. 27), la maison de Protésilas étoit appelée *impar-*

faite, attendu que sa femme restoit *veuve*. Mais le grec ne dit nullement ce que M. Coray lui fait dire : χῆρος se rapporte grammaticalement à οἶκος qui précède, et non à la femme de Protésilas, et alors nous arrivons à ce sens : « Homère appelle la maison de Protésilas imparfaite, parce que sa maison restoit *veuve*, χῆρος, sans héritier du nom, et que sa mort laissoit sans appui l'épouse de Protésilas. Avec et d'après Eustathe, M. Heyne a fort bien expliqué le δόμος ἡμιτελὴς d'Homère (*Il.* 2, 700), qu'il termine par cette note: *Ita* δόμος ἡμιτελὴς *erit* χῆρος *ferè ut apud Strabonem*, 7, pag. 454, C, &c. &c.

[5] Τοὺς Ἀβίους δὲ τοὺς χήρους μᾶλλον — ἁμαξοικοὺς δέξαιτ' ἄν τις. Dans le texte ancien, la phrase est affirmative. Casaubon veut une négation, et propose οὐ μᾶλλον. M. Coray adopte, sans note, cette correction. Pour moi, je croirois, avec Casaubon, le texte altéré ; mais je préférerois, avec Xylander, que M. Coray n'a pas cité non plus, de lire (en note) ἁμαξοικοὺς πῶς δέξαιτ' ἄν τις ; et j'ajouterois, ce qu'il a vu sans doute, mai sans le remarquer, que πῶς, à la suite de ἁμαξοικοὺς, a bien pu être rejeté par des copistes, voyant dans πως, mal écrit peut-être, une faute occasionnée par κους, dernière syllabe de ἁμαξοικούς.

[6] Μάλιστα γὰρ περὶ τὰ συμβόλαια, καὶ τὴν τῶν χρημάτων ἐκτίμησιν, συνισταμένων τῶν ἀδικημάτων &c.

J'ai traduit : « En effet, comme c'est sur-tout dans les contrats et dans la manière de faire apprécier les biens que l'on s'entend pour commettre des fraudes, il

étoit raisonnable que des hommes qui vivent frugalement, de peu, fussent appelés par Homère les plus justes des hommes. »

Cette phrase, ce semble, est très-intelligible. M. Coray, néanmoins (trad. franç. tom. III, p. 28), après avoir dit, note 2, qu'il retranche un mot et qu'il en donne un autre, ajoute, note 3 : « Le texte porte καὶ τὴν τῶν χρημάτων ἐκτίμησιν. Casaubon a bien senti que ce dernier mot (*évaluation* ou *estimation*) ne pouvoit convenir ici, et il proposoit de le changer (1) en ἔκτισιν (paiement); correction que le dernier éditeur approuve dans ses notes. Je pense qu'il faut le remplacer par ἔγκτησιν, acquisition, sur-tout acquisition par achat. C'est dans cette dernière signification que les septante (*Levit.* c. 25, 16) ont employé ce mot. »

Pour moi, je croirois qu'ici encore ἐκτίμησιν, mot omis par H. Est., par M. Schneider, et corrigé par M. Coray, doit être conservé. Strabon, en effet, veut prouver la justesse de l'épithète donnée par Homère aux Mysiens. Il est convenable de les appeler justes, puisque, vivant de peu, et estimant peu les richesses, ils ne peuvent avoir la moindre idée de dol. Dans quelles circonstances les hommes avides de richesses trompent-ils? Strabon le dit, c'est περὶ τὰ συμβόλαια, lorsqu'il s'agit de contrats; circonstance où, trop souvent, le vendeur et l'acheteur veulent tromper; l'ache-

(1) Casaubon dit *malim* : il indique une préférence conditionnelle; il ne propose donc pas précisément de changer.

teur en manquant à ses engagemens, le vendeur en recourant, pour faire estimer son bien (περὶ τὴν ἐκτίμησιν) plus qu'il ne vaut, à des moyens que condamnent l'honneur et les lois.

Développons cette idée par un exemple extrait des Offices de Cicéron (3, 14, pag. 3654, vol. 10 de l'édit. d'Is. Verburgius). « Canius, chevalier romain, avoit annoncé l'intention d'acheter une maison de plaisance : le banquier Pythius emploie une odieuse fraude pour faire estimer son bien (περὶ τὴν ἐκτίμησιν), une fraude que Cicéron condamne, en déclarant hautement que toute fraude doit être bannie des contrats : *tollendum est ex rebus contrahendis omne mendacium* (περὶ τὰ συμβόλαια ἀδίκημα). »

Nous avons, ce semble, la glose du περὶ τὰ συμβόλαια et de l'ἐκτίμησις de Strabon. Conservons donc ce mot, dont τίμησις signifiera l'*action d'estimer* ou *de faire estimer*, ἐκ d'après *(une fraude)*. Ἐκ, différent de ἐν, me semble expressif, tandis que ἐν, de ἔγκτησιν, leçon hasardée, est fort peu expressif.

Une autre préposition à remarquer, c'est σὺν du composé συνισαμένων. Σὺν, *cum*, me paroît indiquer coalition, concours de plusieurs personnes pour commettre des injustices.

7 Ἀφ' οὗ καὶ πρὸς ἐκπλώσεις τινὰς αὐτῶν παρέωσαν ἐπὶ τὸν κυνισμόν. Le dernier éditeur corrige, avec Xylander, τινὲς παρεώσθησαν, « conjecture qui avoit été aussi la mienne (dit M. Coray) long-temps avant que son édition parût. » J'en crois M. Coray : mais cette décla-

ration, sans preuves, devoit être faite à des amis et non au public.

Quoi qu'il en soit, n'étant pas éloigné de souscrire (en note) à la conjecture de M. Falconer, mais rejetant κατὰ προέκπλωσιν, leçon gratuite de M. Coray, je traduirois ainsi, *(plus d'une fois) les philosophes s'éloignant* (ἀφ' οὗ) *de cette frugalité et de cette habitude de se suffire à soi-même, ont dévié* (παρὰ) *et se sont jetés dans le cynisme.*

Notons, 1.° παρὰ, qui a *notion d'aller de côté, à côté de, hors de la ligne droite*, donc *de dévier*, et ἀφ οὗ, dont l'ἀπὸ a *notion d'éloignement* dans le sens passif, comme ἀπὸ a sens actif, par exemple, dans ἀπόμυιος, *abactor muscarum*, épithète de Jupiter. H. Estienne invite à bien noter le sens de ἀπὸ dans cette épithète, où il est facile à découvrir, lorsqu'il néglige tant d'acceptions difficiles des prépositions. Il seroit inutile de noter le *sens de privation* adopté par les Latins. Ainsi *abocellus [aveugle]*, que Ducange déclare répondre à ἀπὸ τῶν ὀμμάτων, est employé *(alic.)* par Sophocle.

[8] Τὸ δὲ χήρους γυναικῶν οἰκεῖν, οὐδεμίαν τοιαύτην ἔμφασιν ὑπογράφει. « Ici, dit M. Coray, le texte est assez obscur; j'ai cru devoir suivre la leçon τοῦ δὲ χήρους, et je rapporte le verbe ὑπογράφει à la personne d'Homère. » Pour moi, sans rien corriger, je propose, *mais cette locution, vivre sans femmes, ne prête pas, même indirectement* (ὑπὸ), *aux idées que je viens d'exposer.*

Cette idée de *vivre sans femmes*, que Posidonius

mettoit en avant pour expliquer l'*abii* d'Homère, n'est nullement appuyée par le témoignage de Ménandre. Il faut donc renoncer à l'explication que Posidonius donne du mot Ἀβίους. Voilà le raisonnement de Strabon, dont on ne trouve nulle trace dans la version de M. Coray. Le grec, en effet, ne parle ni d'*indice*, ni des *paroles du poëte*, comme le pense M. Coray, rapportant, à tort, ὑπογραφὴν à Homère.

VI. Κτίσαι. Comment des hommes qui s'abstenoient de femmes, s'appeloient-ils *fondateurs, créateurs!* Villebrune répond très-bien à la question, en remarquant que κτίσας étoit un mot thrace, et non grec, donné à des Thraces par des Thraces, ou plutôt, peut-être, un mot grec importé par des Thraces dans leur langue et employé ironiquement.

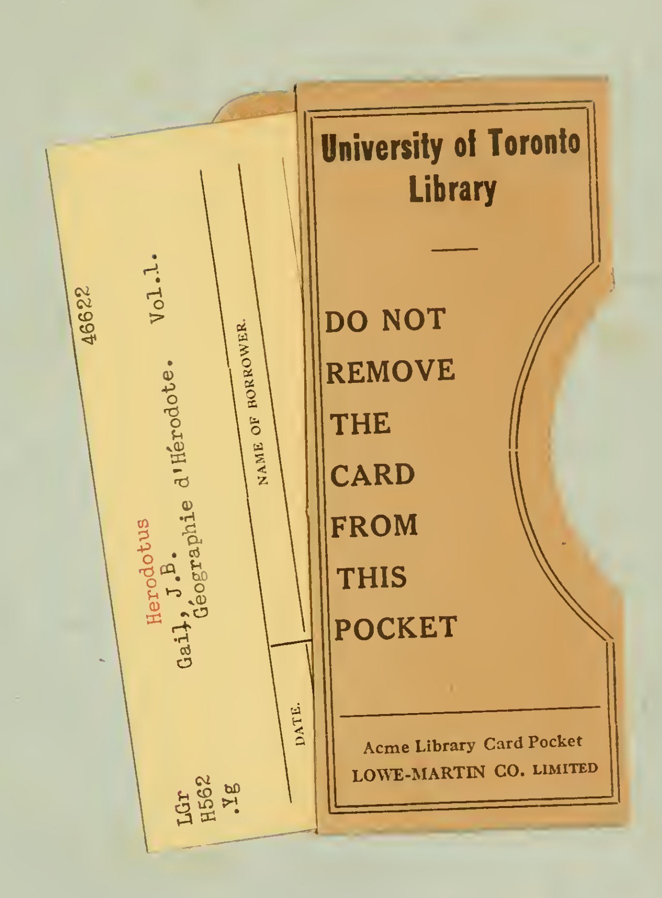
VII. Καπνοβάτας. Quelques-uns lisent καπανοβάτας, peuples qui habitent des cabanes ou même des chariots, &c. &c. L'Anglais Falconer, rejetant cette correction, rappelle l'usage des pays septentrionaux, dont les cabanes en hiver sont pleines de fumée, et qu'en été l'on environne de fumée pour se défendre des atteintes malfaisantes des insectes. Les Grecs appeloient donc *les Mysiens*, Καπνοβάτας, parce qu'ils vivoient au milieu de la fumée. (Voyez Maupertuis, *de Figura telluris*, anglic. versionis pag. 43.)

Je l'avoue, cette note du savant anglais Falconer me semble aussi mal-à-propos omise que la suivante.

Nous avons, dans cette IVe section, dit un mot de l'origine probable des Mysiens; cité l'étymologie

de leur nom ; averti de leur origine olympienne, et de leur émigration vers les sources du Caïcus, examiné diverses épithètes, dont plusieurs, par l'usage, ont fini par devenir presque *termes ethniques.* Nous sommes bien loin d'avoir tout dit sur ces peuples trop peu connus : mais notre travail ne sera pas entièrement inutile, puisque nous avons, dans cette IV.e section et dans les précédentes, ou rappelé des notions historiques perdues de vue, ou expliqué des textes jugés inexplicables, et gratuitement corrigés.

FIN DE LA I.re PARTIE DE LA GÉOGRAPHIE D'HÉRODOTE.



46622
Herodotus
Gail, J.B.
Géographie d'Hérodote. Vol.1.
NAME OF BORROWER.
DATE.
LGr
H562
.Yg
University of Toronto
Library
DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET
Acme Library Card Pocket
LOWE-MARTIN CO. LIMITED

